



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BIB. DOM.  
LAVAL. S. J.









Z 193/3



# BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE,

OU

## HISTOIRE

DE LA

### LITTERATURE FRANÇOISE,

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des Livres publiés en François depuis l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissance des Belles Lettres, de l'Histoire, des Sciences & des Arts ;

*Et où l'on rapporte les Jugemens des Critiques sur les principaux Ouvrages en chaque genre écrits dans la même Langue.*

Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de St Jacques de l'Hôpital, Associé des Académies de Marseille, de Rouen, & d'Angers.

TOME TREIZIÈME,



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { HIPPOLYTE-LOUIS GUÉRIN, à  
Saint Thomas d'Aquin.  
P. G. LE MERCIER, au Livre  
d'Or.

---

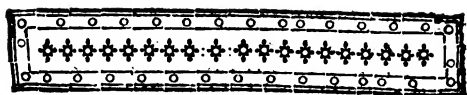
M. DCC. LII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*









# TABLE

## DES NOMS DES AUTEURS

dont il est parlé dans cet Ouvrage.

### A.

- A** BOT, ( *Gallois* ) t. 13. p. 85.  
Aleaume, ( *Guillaume* ) t. 13. p. 98.  
Alizet, ( *Benoît* ) t. 13. p. 255.  
Alexandre, ( *Guillaume* ) t. 13. p. 98.  
Allard, ( *Guy* ) t. 14. p. 56. 63. 318. 341.  
d'Amboise, ( *François* ) t. 14. p. 263.  
d'Amboise, ( *Michel* ) t. 13. p. 101.  
André, ( *Valere* ) t. 14. p. 265. 266.  
Andrieu, ( *Louis* ) t. 14. p. 126.  
Angot, ( *Robert* ) t. 14. p. 313.  
d'Angoulême, ( *Henri* ) t. 13. p. 435.  
Anselme, ( *le Pere* ) t. 13. p. 114.  
d'Arcagny, ( *Leon* ) t. 13. p. 434.  
Arnoul, ( *Jean* ) t. 14. ) p. 148.  
d'Aubigné, ( *Théodore-Agrippa* ) t. 13. p. 298.  
Aubin, ( *A.* ) t. 13. p. 107.  
d'Audiguier, ( *Vital* ) t. 14. p. 56. 58.  
Augurelli, ( *Jean-Aurelio* ) p. 42. 43.

### B.

- B** AILLET, ( *Adrien* ) t. 13. p. 268. 313.  
337. 409. 428. 434. t. 14. p. 64. 149.  
220. 254.  
de Balfac, ( *Louis Guez* ) t. 13. p. 202. t. 14.  
p. 69. 220.

a ij

# NOMS DES AUTEURS.

- Bargedé, ( *Claude & Hélie* ) t. 13. p. 78. 81;  
 Barlet, ( *Desiré* ) t. 14. p. 44.  
 Barny, ( *Antoine* ) t. 13. p. 167.  
 Baro, ( *Balthasar* ) t. 14. p. 359.  
 du Bartas, ( *Guillaume de SALUSTE* ) t. 13.  
 p. 304 = p. 333.  
 Bastier, ( *N.* ) t. 13. p. 167.  
 Baudius, ( *Dominique* ) t. 14. p. 126. 340.  
 de Bayf, ( *Jean-Antoine* ) t. 13. p. 6. 270. 281.  
 14. p. 6. 9.  
 Bayle, ( *Pierre* ) t. 13. p. 291. 366. 369. t. 14.  
 p. 347. 352.  
 de Beaubronil, ( *Jean* ) t. 13. p. 165. 166.  
 173.  
 de Beauchamps, ( *Pierre-François-Godart* )  
 t. 13. p. 156. 157. 448. t. 14. p. 135. 149,  
 236. 394.  
 Belleau, ( *Remi* ) t. 13. p. 5. 7. 38. 103.  
 du Bellay, ( *Joachim* ) t. 13. p. 6. 8. 103. 363.  
 t. 14. p. 6.  
 Bernier de la Brouffe, ( *Joachim* ) t. 14. p.  
 172. 174. 176. 178.  
 Beroalde de Verville, ( *Philippe* ) t. 13. p. 8.  
 375. t. 14. p. 146.  
 Bertaut, ( *Pierre* ) t. 14. p. 155. 156.  
 Bertaut, ( *Jean* ) t. 14. p. 9. 77.  
 Bertelot, ( *N.* ) t. 14. p. 289.  
 Bertot, ( *Simon* ) t. 13. p. 98.  
 Bezançon, ( *Nicolas* ) t. 14. p. 235.  
 de Beze, ( *Théodore* ) t. 13. p. 131. 140.  
 de Biaffay, ( *N.* ) t. 13. p. 270.  
 Binet, ( *Claude* ) t. 13. p. 226. t. 14. p. 132.  
 235. 263.  
 Binet, ( *Pierre* ) t. 14. p. 132. 133.  
 Binet, ( *Jean* ) t. 14. p. 263.  
 le Blanc, ( *Jean* ) t. 14. p. 9. 314.  
 de la Boderie, ( *Guy LE FEVRE* ) t. 13. p. 71.

## NOMS DES AUTEURS:

- 228 t. 14 p 91. 92  
*de la Boderie*, ( *Nicolas & Antoine LE FE-  
 VRE* ) t. 13. p 409 410.  
*de la Boétie*, ( *Etienne* ) t. 13. p. 359.  
*Boileau Despreaux*, ( *Nicolas* ) t. 14. p. 63.  
 64. 88. 205. 220.  
*de Bois-Perrin*, ( *N.* ) t. 14. p. 146.  
*de Boissat*, ( *Pierre* ) t. 14. p. 218  
*de Bois-Robert*, ( *François LE METEL* ) t.  
 14. p. 377. 378.  
*Bonineau*, ( *N.* ) t. 14 p. 162.  
*Bonnefons*, ( *Jean* ) t. 14. p. 126. 234 235.  
*Borboniana*, t. 13. p. 228.  
*Bouchel*, ( *Laurent* ) t. 14. p. 263.  
*Bougerel*, ( *Joseph* ) t. 13. p 435. t. 14. p. 320.  
*Boulangiers*, ( *Barthelemi* ) t. 13. p. 78.  
*du Boulay*, ( *Edmond* ) t. 13. p. 349. 350.  
*Boulenger*, ( *Jules-Cesar* ) t. 14. p. 263.  
*Bourbon*, ( *Nicolas* ) t. 14. p. 126. 162.  
*du Bourg*, ( *N.* ) t. 13. p. 167.  
*Boyer*, ( *Paul* ) t. 14. p. 221.  
*de Boyssieres*, ( *Guillaume & Jean* ) t. 13.  
 p. 196. 202.  
*de Brack*, ( *Pierre* ) t. 13. p. 304.  
*le Brasseur*, ( *Pierre* ) t. 14. p. 290. 291.  
*Bréart*, ( *Romain* ) t. 13. p. 107.  
*de Brémond*, ou *Bermond*, ( *Jean* ) t. 13.  
 p. 442.  
*Briffon*, ( *Barnabé* ) t. 14. p. 263.  
*Brizard*, ( *Nicole* ) t. 13. p. 46.  
*Brossette*, ( *Claude* ) t. 14. p. 199. 208.  
*le Brun*, ( *Jean* ) t. 13. p. 13.  
*de la Bruyere*, ( *Francine* ) t. 14. p. 146.  
*Bry*, ( *Gilles* ) t. 13. p. 4.  
*du Buiffon*, ( *G.* ) t. 13. p. 438.

# NOMS DES AUTEURS.

## C.

- de CADENET, ( Marc-Antoine )* t. 13.  
 p. 438.  
*de la Caille, ( Jean )* t. 13. p. 246.  
*Callier, ( Raoul & Susanne )* t. 14. p. 126.  
 129. 133. 263.  
*de Callieres, ( François )* t. 14. p. 215.  
*Caneaul, ( Sébastien )* t. 13. p. 78.  
*Cayet, ( Victor-Palma )* t. 14. p. 73.  
*de la Ceppede, ( N. )* t. 13. p. 438.  
*du Cerceau, ( Jacques Androuët )* t. 13. p. 7.  
*Certon, ( Salomon )* t. 14. p. 115. 126. 127.  
*Chaperon, ( R. )* t. 13. p. 107.  
*du Chastel, ( Anselme )* t. 13. p. 59.  
*de Chastenet, ( N. )* t. 13. p. 167.  
*du Chefne, ( Leger )* t. 13. p. 161.  
*Cheynel, ( Claude )* t. 14. p. 26.  
*Choppin, ( René )* t. 14. p. 263.  
*Choppin, ( David )* t. 13. p. 447.  
*Chrestien, ( N. )* t. 13. p. 167. 434.  
*Chrestien, ( Florent )* t. 14. p. 7.  
*Chrestien, ( Jean )* t. 14. p. 132.  
*le Clerc, ( Jean )* t. 14. p. 1. 4. & 5.  
*Cointerel, ( P. )* t. 13. p. 110.  
*Colletet, ( Guillaume )* t. 13. p. 104. 106. 194.  
 434. t. 14. p. 77. 78. 98. 162. 164. 219.  
*Colomiés, ( Paul )* t. 14. p. 35.  
*le Conte, ( Matthieu )* t. 14. p. 187.  
*Coppin, ( François )* t. 13. p. 107.  
*Cordouan, ( Matthieu )* t. 14. p. 183.  
*Corlieu, ( N. )* t. 14. p. 289.  
*Coupel, ( J. )* t. 13. p. 107.  
*de la Court, ( J. )* t. 13. p. 107.  
*Courtin de Cissé, ( Jacques )* t. 14. p. 263.  
*Crespin, ( J. )* t. 13. p. 107.



## NOMS DES AUTEURS.

- Crespet, ( *Pierre* ) t. 14. p. 118.  
 Critton, ( *Georges* ) t. 14. p. 126.  
 de la Croix-du-Maine, ( *François Grudé ;  
 sieur* ) t. 13. p. 4. 5. 6. 42. 46. 75. 86. 94.  
 100. 101. 123. 135. 156. 174. 210. 213.  
 214. 230. 240. 253. 265. 267. 268. 269.  
 270. 271. 275. 296. 313. 329. 373. 374.  
 395. 403. 405. t. 14. p. 41. 64. 92. 188.  
 258. 272. 274. 287.  
 de Cuinchy, ( *N. Baron* ) t. 14. p. 187.

## D.

- D**ARNAL, OU DARNALT, ( *Jean* ) t.  
 13. p. 334.  
 Davity, ( *Pierre* ) t. 14. p. 289.  
 de Deimier, ( *Pierre* ) t. 14. p. 313.  
 Denisot, ( *Nicolas* ) t. 13. p. 363.  
 Desmynières, ( *J.* ) t. 13. p. 107.  
 Despence, ( *Claude* ) t. 13. p. 110.  
 Despois, ( *Martin* ) t. 14. p. 271. 272.  
 Desportes, ( *Philippe* ) t. 13. p. 7. t. 14. p. 8.  
 132.  
 Desportes, ( *Joachim & Thibaud* ) t. 14.  
 p. 74.  
 Dorat, ( *Jean* ) t. 13. p. 165. 202. 228. 270.  
 Dorat, ( *Louis* ) t. 13. p. 292.  
 Dubois, ( *Simeon* ) t. 13. p. 165.  
 le Duchat, ( *Jacob* ) t. 14. p. 7.  
 Dupont, ( *N.* ) t. 14. p. 79.  
 Durand, ( *G.* ) t. 13. p. 107.  
 Durant, ( *Gilles* ) t. 13. p. 111. t. 14. p. 74.  
 Duvair, ( *Guillaume* ) t. 14. p. 24.  
 Duval, ( *Guillaume* ) t. 13. p. 290.

# NOMS DES AUTEURS.

## E.

- E**SNÉ sieur de Betencourt, (*Michel*)  
t. 14. p. 179. 180.  
d'Estampes de Valençay, (*Léonor*) t. 14.  
p. 162.  
Estienne, (*Robert*) t. 14. p. 77.  
de l'Estoile, (*Claude*) t. 14. p. 50. 121.

## F.

- F**AGOT, (*Henri*) t. 14. p. 218.  
Faret, (*Nicolas*) t. 14. p. 218.  
Favre, (*Antoine*) t. 14. p. 362.  
de la Ferrière, (*N.*) t. 14. p. 313.  
le Fèvre de la Boderie, (*Gui*) Voyez Boderie.  
le Fevre de la Boderie, (*Nicolas & Antoine*)  
Voyez Boderie.  
Figulus, (*Guillaume*) t. 13. p. 73.  
de Fleurance ou Fleuranges, *David du Rivault*, sieur) t. 14. p. 313.  
de Florimonde, (*N.*) t. 14. p. 146.  
de la Fond, (*N.*) t. 14. p. 146.  
Fontaine, (*Charles*) t. 14. 287.  
de la Fontaine, (*Jean*) t. 14. p. 315.  
de Fontenette, (*Catherine*) t. 14. p. 146.  
Forcadel, (*Pierre*) t. 13. p. 270.  
de la Forest, (*Antoine*) sieur du Plessis;  
t. 14. p. 141. 142. 144. 149.  
le Fort de la Morinière, (*Claude*) t. 14.  
p. 149. 164.  
Foulerie, (*N.*) t. 14. p. 313.  
de Fourquevaux, (*François-Pavie*) t. 14.  
p. 209.  
de Fresnes, (*N.*) t. 14. p. 110.

## NOMS DES AUTEURS.

### G.

- G**ALLAND, ( *Pierre* ) t. 13. p. 69.  
**G**arasse, ( *François* ) t. 14. p. 122. *Œ.*  
*suiv.* 203. 204. 210. 257. 364. 365.  
**du** Gardin, ( *N.* ) t. 14. p. 183.  
**G**arnier, ( *Claude* ) t. 14. p. 68. 69. 162.  
**G**assot, ( *Jacques* ) t. 13. p. 37.  
**G**authier, ( *Isaac* ) t. 14. p. 139.  
**G**illot, ( *Jacques* ) t. 14. p. 7.  
**G**osse, ( *N.* ) t. 13. p. 107.  
**G**osselin, ( *Thomas* ) t. 13. p. 98.  
**G**oulart, ( *Simon* ) t. 13. p. 314. 319. t. 141  
p. 110.  
**G**oulu, ( *Nicolas* ) t. 13. p. 202.  
**G**ourdry, ( *Grégoire* ) t. 13. p. 84.  
**de** la Goute, ( *N.* ) t. 14. p. 355.  
**G**outhiere, ( *Jacques* ) t. 14. p. 126.  
**de** Goüy, ( *Victor* ) t. 14. p. 187.  
**G**randier, ( *Urbain* ) t. 14. p. 329.  
**G**révin, ( *Jacques* ) t. 13. p. 103.  
**Guéry**, ( *Martial* ) t. 13. p. 165. 166. 167.  
**Guillon**, ( *Claude & René* ) t. 13. p. 78. 85.  
**Guilloteau**, ( *Jean* ) t. 13. p. 9. 14. 17.  
**Guifone**, ( *Ferrante* ) t. 13. p. 314.

### H.

- H**ABERT, ( *Isaac* ) t. 13. p. 60. 241.  
t. 14. p. 118.  
**du** Hamel, ( *Pascal* ) t. 13. p. 97. 98.  
**le** Héricy, ( *Jacques* ) t. 13. p. 98.  
**de** l'Hôpital, ( *Michel* ) t. 13. p. 290.  
**dé** l'Hôpital, ( *Hurault* ) t. 13. p. 437.  
**Huët**, ( *Pierre-Daniel* ) t. 14. p. 87. 88. 93.  
150. 155. 165. 314. 315. 317. 355.  
a v.

## NOMS DES AUTEURS.

### I.

**J**ACOB, ( *Louis* ) t. 13. p. 410. t. 14. p. 414.  
**J**acquier, ( *Jean* ) t. 14. p. 126.  
**J**oly, ( *Gabriel* ) t. 13. p. 43.  
**J**oly, ( *Philippe-Louis* ) t. 13. p. 288. 290.  
292. 331. 333. 334. 367. 370. t. 14. p. 32.  
119. 123. 291. 310. 341. 347.  
**le** Jouvre, ( *Nicolas* ) t. 13. p. 26.

### K.

**K**ADOT, ( *Michel* ) t. 13. p. 98.

### L.

**L**ALLEMANT, ( *P.* ) t. 13. p. 107.  
**L**amant, ( *P.* ) t. 13. p. 107.  
**L**ancelot, ( *Antoine* ) t. 13. p. 65. 69. 74.  
**de** Laval de Bois-Dauphin, ( *Urbain* ) t. 13.  
p. 270.  
**de** Laugier, sieur de Porchères, ( *Honoré* )  
t. 13. p. 336. 337.  
**Le**beuf, ( *Jean* ) t. 13. p. 81.  
**de** Lerm, ( *Gabriel* ) t. 13. p. 313.  
**L**englet du Fresnoy, ( *Nicolas* ) t. 13. p.  
206. t. 14. p. 138. 166.  
**de** Lingendes, ( *Jean* ) t. 14. p. 162.  
**de** Linthaut, sieur de Montlion, ( *Henri* )  
t. 14. p. 138.  
**L**iron, ( *Dom Jean* ) t. 13. p. 60. 74. 123.  
t. 14. p. 199.  
**L**oifel, ( *Antoine* ) t. 14. p. 263.  
**L**ombard, ( *Pierre* ) t. 13. p. 98.  
**de** Lommeau, ( *Pierre* ) t. 14. p. 263;  
**L**orin, ( *Antoine* ) t. 13. p. 107.

## NOMS DES AUTEURS.

de Luynes, ( *Antoine* ) t. 14. p. 108.

### M.

**M**AHIEU, ( *Marin* ) t. 13. p. 98.  
 de Mairet, ( *Jean* ) t. 14. p. 377.  
 Maïttaire, ( *Michel* ) t. 13. p. 249. 250.  
 de Malherbe, ( *François* ) t. 14. p. 78.

321.

Mandat, ( *N.* ) t. 13. p. 375.  
 Manginelle, ( *Jacques* ) t. 14. p. 218.  
 Mangot, ( *Jacques* ) t. 14. p. 263.  
 Marius, ( *Gilles* ) t. 14. p. 44.  
 de Marolles, ( *Michel* ) t. 14. p. 195.  
 Marquer, ( *Jean* ) t. 14. p. 313.  
 de Maulevault, ( *Jacques* ) t. 13. p. 106.  
 de Mazaugues, ( *Joséph* ) t. 13. p. 438.  
 Ménard, ( *Charles* ) t. 14. p. 126.  
 Mignot, ( *Etienne* ) t. 13. p. 107.  
 Moisant de Brieux, ( *Jacques* ) t. 14. p. 163.

164.

de la Molle, ( *N.* ) t. 14. p. 438.  
 du Monin, ( *Jean-Edouard* ) t. 14. p. 44.  
 de la Monnoie, ( *Bernard* ) t. 13. p. 370. t.  
 14. p. 188. 206. 221. 229.  
 Montanus, ( *Arias* ) t. 13. p. 400. & suiv.  
 Morel, ( *Frederic* ) t. 13. p. 320. t. 14. p.  
 162.

de Morlet, ( *N.* ) t. 14. p. 146.  
 de la Mothe, ( *Thierri* ) t. 13. p. 94.

### N.

**N**ANCEL, ( *Nicolas* ) t. 14. p. 8.  
 de Nancel, ( *Pierre* ) t. 14. p. 62. 289.  
 Nicéron, ( *Jean* ) t. 13. p. 129. 130. 135.  
 143. 174. 175. 181. 271. 292. 397. t. 14.  
 p. 4. 35. 37. 41. 64. 119. 123. 131. 188.

a vj



## NOMS DES AUTEURS.

189. 190. 199. 324. 363. 373. 377.

Noguiér, ( *Antoine* ) t. 13. p. 106.

de Nostradamus, ( *Michel* ) t. 13. p. 435.

de Nostradamus, ( *César* ) t. 13. p. 438.

O.

O GIER, ( *Macé* ) t. 13. p. 74.

P.

P APILLON, ( *Philibert* ) t. 14. p. 34. 35.  
40. 42.

Parabosco, ( *Jerôme* ) t. 13. p. 241.

Parfait, ( *M. M.* ) t. 13. p. 246. 265. 272.

375. 446. t. 14. p. 135. 253. 376. 392. 393.

Pasquier, ( *Etienne* ) t. 13. p. 347. t. 14.  
p. 230. 254.

Pasquier, ( *Nicolas* ) t. 14. p. 254. 259.

Pasquier, ( *Théodore* ) t. 14. p. 258.

Patin, ( *Gui* ) t. 14. p. 104.

Peletier, ( *Jacques* ) t. 13. p. 6.

Perault, ( *Philippe* ) t. 13. p. 445.

du Perier, ( *François* ) t. 13. p. 438.

Perrault, ( *Charles* ) t. 14. p. 291.

du Perron, ( *Jean* ) t. 13. p. 202. 241. 314.  
315. t. 14. p. 77. 164.

du Peyrat, ( *Guillaume* ) t. 14. p. 235.

de Pibrac, ( *Gui-du-Faur* ) t. 14. p. 132.

Pifidas, ( *George* ) t. 13. p. 320.

Pithou, ( *Pierre* ) t. 14. p. 7. 263.

de Poey, ( *Bernard* ) t. 13. p. 106.

Poncet, ( *Benoît* ) t. 13. p. 255.

de Pontaymeri, sieur de Foucheran, ( *Antoine* ) t. 13. p. 449.

du Porcelet, ( *N.* ) t. 14. p. 146.

de Porcheres, ( *Honorat Laugier, sieur* )  
Voyez Laugier.

## NOMS DES AUTEURS.

- de* la Poterie, ( *N.* ) t. 14. p. 146.  
*du* Pré-passy, ( *Christophe* ) t. 14. p. 110.  
*le* Prevost, ( *J.* ) t. 13. p. 107.  
 Prevost, ( *Jean* ) t. 14. p. 127.  
*du* Puy, ( *Jacques* ) t. 14. p. 7.

## R.

- de* **R**ACAN, ( *Honorat de Beuil, sieur* )  
 t. 14. p. 213.  
 Rapin, ( *Nicolas* ) t. 13. p. 146. 346. t. 14.  
 p. 7. 73. 74. 263.  
 Rapin, ( *René* ) t. 13. p. 314. 317.  
*de* Beauville, ( *Claude* ) t. 14. p. 26.  
 Regnier, ( *Mathurin* ) t. 14. p. 8. 127. 156.  
 157.  
 Regnier Desmarais, ( *Séraphin* ) t. 14. p.  
 354.  
*de* Rémond, ( *Florimond* ) t. 13. p. 327.  
 337.  
 Renaudot, ( *Theophraste* ) t. 14. p. 329.  
 Renouard, ( *Nicolas* ) t. 14. p. 162.  
 Richelet, ( *Nicolas* ) t. 14. p. 126. 235.  
 Riolan, ( *Jean* ) t. 14. p. 104.  
*de* Rivasson, ( *Jean* ) t. 13. p. 202.  
*de* Riviere, ( *N.* ) t. 14. p. 135. 136.  
 Robert, ( *Claude* ) t. 14. p. 50.  
*de* la Roche-Chandieu, ( *Antoine* ) t. 13.  
 p. 8.  
*de* la Rochemaillet, ( *Gabriel Michel* ) t. 14.  
 p. 324. 325. 329. 336.  
*le* Rocquez, ( *Robert* ) t. 13. p. 98.  
 Roger ou Rogier, ( *Charles* ) t. 14. p. 126.  
 Rogers, ( *Thomas* ) t. 14. p. 314.  
*le* Roi, ( *Pierre* ) t. 14. p. 7.  
*de* Ronfard, ( *Pierre* ) t. 13. p. 8. 103. 110.  
 319. t. 14. p. 6. 35. 37. 38.

## NOMS DES AUTEURS.

de Rougevalet, ( *Jean* ) t. 14. p. 9. 10.  
 Rouillard, ( *Sébastien* ) t. 14. p. 235.  
 Rousseau, ( *Jean-Baptiste* ) t. 14. p. 207.  
 le Roy, ( *Louis* ) t. 13. p. 128. 129.

### S.

de **S**AILLY, ( *N.* ) t. 14. p. 187.  
 de Saint-Amant, ( *Marc-Antoine GRARD* ) t. 14. p. 353. 378.  
 de Saint-Germain, ( *Julien* ) t. 13. p. 282.  
 de Saint-Jory, ( *N.* ) t. 14. p. 71. 72.  
 de Saint-Marc, ( *Charles-Hugues le Fèvre* )  
 t. 13. p. 317. & suiv. t. 14. p. 87.  
 de Saint-Romuald, ( *Pierre* ) t. 13. p. 442.  
 de Sainte-Marthe, ( *Scévole* ) t. 13. p. 258.  
 263. 305. 308. 346. t. 14. p. 34. 64. 83.  
 119. 120. 125. 129. 164. 254. 263.  
 de Sainte-Marthe, ( *Charles* ) t. 13. p. 64.  
 de Sainte-Marthe, ( *Abel* ) t. 14. p. 335.  
 Salé, ( *Matthieu* ) t. 14. p. 187.  
 de Sallengre, ( *Albert-Henri* ) t. 13. p. 140.  
 Sanadon, ( *Noel-Etienne* ) t. 14. p. 150.  
 Savalle, ( *N.* ) t. 13. p. 107.  
 Saultereau, ( *Madeleine* ) t. 13. p. 167.  
 le Saulx, ( *Marin* ) t. 13. p. 7.  
 de Sautemont, ( *Th.* ) t. 13. p. 8.  
 Scaliger, ( *Joseph* ) t. 13. p. 268. t. 14. p. 10.  
 119. 120. 263.  
 de Scudery, ( *Madeleine* ) t. 14. p. 156. 163.  
 205. 206.  
 de Scudery, ( *Georges* ) t. 14. p. 373. 378.  
 Serrurier, ( *Alexandre* ) t. 14. p. 187.  
 de Seymour, ( *Anne-Marguerite & Jeanne* )  
 t. 13. p. 5. 6.  
 Sibilet, ( *Thomas* ) t. 13. p. 6.  
 de Sireul, ( *Jacques* ) t. 13. p. 106.

## NOMS DES AUTEURS.

- Sonnet, ( *Jean, César, Michel & Esther* ) t.  
14. p. 300. 313.  
Sorel, ( *Charles* ) t. 13. p. 314. 315. t. 14.  
p. 164.  
de Soulfour, ( *Pierre* ) t. 14. p. 263.

## T.

- T**ABOUROT, ( *Theodeſte* ) t. 13. p. 372.  
Tabourot, ( *Jean* ) t. 13. p. 372.  
Tabourot, ( *Etienne* ) t. 14. p. 233.  
Tamifier, ( *Pierre* ) t. 14. p. 110.  
du Teil, ( *Jean* ) t. 14. p. 314.  
Teiffier, ( *Antoine* ) t. 14. p. 41.  
de Thou, ( *Jacques-Auguste* ) t. 13. p. 298.  
307. 308. t. 14. p. 79. 111. 128.  
Thuillier, ( *N.* ) t. 14. p. 235.  
Thyriot, ( *Jean* ) t. 13. p. 284. 285.  
Tiraqueau, ( *André* ) t. 14. p. 126.  
Titon du Tillet, ( *Evrard* ) t. 13. p. 256.  
t. 14. p. 256. 363.  
Toſtain, ( *Charles* ) t. 14. p. 313.  
de la Tour, ( *Sylvine* ) t. 14. p. 146.  
Tréviſan, ( *Bernard* ) t. 13. p. 43.  
du Tronchet, ( *Etienne* ) t. 13. p. 103.  
du Tronchet, ( *Bonaventure* ) t. 13. p. 255.  
Turnébe, ( *Adrien* ) t. 13. p. 271.  
Turnébe, ( *Odet* ) t. 14. p. 263.

## V.

- V**ALLET, ( *Antoine* ) t. 13. p. 166. 167.  
Vavaſſeur, ( *François* ) t. 14. p. 294.  
Vauquelin de la Freſnaye, ( *Jean* ) t. 13.  
p. 403. 405. t. 14. p. 68. 77.  
Vauquelin des Yveteaux, ( *Nicolas* ) t. 14.  
p. 93.

## NOMS DES AUTEURS.

- du Verdier de Vauprivas, ( Antoine ) t. 13.*  
*p. 4. 6. 42. 46. 50. 51. 60. 75. 100. 101.*  
*103. 118. 120. 123. 127. 146. 156. 159.*  
*164. 174. 210. 214. 230. 231. 240. 241.*  
*243. 244. 246. 251. 252. 267. 293. 294.*  
*296. 313. 329. 345. 362. 395. 405. t. 14.*  
*p. 44. 272. 274.*  
*Villemin, ( Jean ) t. 13. p. 161.*  
*Vincent, ( Guillaume ) t. 13. p. 24.*  
*de Vitel, ( Jean ) t. 13. p. 267. & suiv.*  
*Vivien, ( Jean ) t. 13. p. 285. & suiv.*  
*d'Urfé, ( Honoré ) t. 14. p. 289.*  
*d'Urfé, ( Anne ) t. 14. p. 363.*  
*Vuariot, ( Pierre ) t. 13. p. 109.*

## Y.

*des* **Y** *VETEUX, ( Nicolas Vauquelin )*  
*Voyez Vauquelin.*

*Fin de la Table des Noms des Auteurs.*

---

# CATALOGUE

*DES POETES FRANÇOIS,  
dont il est parlé dans le Tome XIII.*

**M**ACLOU de la Haye, *page 1.*  
Nicolas Denysot, *4.*

Valagre, la Maison-fleur, Marin le  
Saulx, Sautemont, la Roche-  
Chandieu, *p. 7.*

François Habert, ( avec Nicolas le  
Jouvre, par occasion, ) *p. 8.*

Pierre Habert, *p. 48.*

Isaac Habert, *p. 53.*

Milles de Norry, *p. 60.*

Guillaume de Chevalier, *p. 62.*

Guillaume Bigot, *p. 63.*

Edmond du Boullay, *p. 74.*

Nicole Bargedé, *p. 76.*

Nicolas Ellain, *p. 81.*

Nicolas Renaud, *p. 84.*

François le Poulchre de la Motte  
Messémé, *p. 86.*

Louis des Masfures , *p.* 92. .  
 Robert le Rocquez , *p.* 95.  
 Gilles Corrozet , *p.* 98.  
 Guillaume de la Perriere , *p.* 103.  
 Jacques de Sireul , *p.* 106.  
 Georgette de Montenay , *p.* 107.  
 Anne de Marquetz , *p.* 109.  
 Etienne du Tronchet , *p.* 111.  
 Adrien de Guesdou , *p.* 123.  
 Antoine de Cotel , *p.* 125.  
 Artus Désiré , *p.* 129.  
 Trasibule Phénice , *p.* 141.  
 Jacques de Billy , *p.* 143.  
 Ferrand Debez , 149.  
 François de Belleforest , *p.* 157.  
 Joachim Blanchon , *p.* 164.  
 Jean de Beaubreuil , *p.* 173.  
 Jean de la Jessée , *p.* 174.  
 Jean de Boyssieres , *p.* 195.  
 Clovis Hesteau de Nuysement , *p.*  
 201.

- René Brétonnayau , p. 207.  
Claude-Estienne Nouvellet, p. 209.  
Guillaume du Buys , p. 214.  
Amadis Jamyn , p. 225.  
Augier Gaillard , p. 232.  
Jean-Augier des Maisons-neufves ,  
p. 236.  
Marie de Brames , p. 238.  
Hubert-Philippe de Villiers , p. 240.  
Gabriel Bounyn , p. 243.  
Guillaume Belliard , p. 246.  
Robert Estienne , p. 248.  
Guillaume de Chanein de la Taissoni  
niere , p. 251.  
Les Dames des Roches , p. 256.  
Julien de Guerfens , p. 265.  
Claude Pellejay , p. 268.  
Odet Turnébè , p. 270.  
Marie & Jacques Romieu , p. 272.  
Jean de Vitel , p. 275.  
Jean Dorat , p. 286.  
Gérard-Marie Imbert , p. 295.



Christophe de Beaujeu , p. 297.  
Guillaume de Saluste, Seigneur du  
Bartas , p. 304.  
Didier Ôriet , p. 320.  
Pierre de Brach , p. 322.  
Florimond de Rémond , p. 330.  
Jean de Sponde , p. 335.  
Bernard du Poëy , p. 338.  
Jean-Antoine de Bayf , p. 340.  
Estienne Tabourot , p. 364.  
Roland Briffet , p. 372.  
Claude de Trellon , p. 375.  
Guy le Fèvre de la Boderie , p. 395.  
Philibert-Hégémon Guide , p. 410.  
La Bourdaisiere , p. 411.  
Jean-Baptiste Chassignet , p. 412.  
Gérard François , p. 414.  
L'unique Amour d'Hippolyte , p. 416.  
L'Amant parfait , p. 417.  
Guy de Tours , p. 421.  
S. G. de la Roque , p. 428.

Louis Galaup de Chasteüil , p. 435;  
Marseille d'Altouvitis , p. 440. .  
Scalion de Virbluneau , p. 443.  
François Berthrand , p. 445.  
Timothée de Chillac , p. 448,  
Jean Grisel , p. 451.

---

*TOME QUATORZIEME.*

J E A N Passerat , page 1.  
Philippe Girard , p. 19.  
La Valletrye , p. 20.  
François Descallis , p. 24.  
Claude Gauchet , p. 27.  
Théodore de Beze , p. 29.  
Pontus de Tyard de Bissy , p. 34.  
Jean-Aimé de Chavigny , p. 41,  
François Daix , p. 45.  
Claude de Morenne , p. 48. .  
Le premier effet des Amours de G. B;  
p. 55.  
N. de Montgaillard , p. 56,

Jude Serclier , p. 61.  
Philippe Desportes , p. 63.  
Jean Vauquelin de la Fresnaye ,  
p. 78.  
Jean le Blanc , p. 94.  
Pierre Duval , p. 98.  
Aléxandre de Pontaymeri , p. 99.  
Jerosme de Benevent , p. 101.  
Joseph du Chesne , p. 103.  
Odet de la Nouë , p. 110.  
Olivier de Merault , p. 115.  
Simon Rouzeau , p. 116.  
Anselme du Chastel , p. 117.  
Nicolas Rapin , p. 119.  
Raoul Callier , p. 133.  
Christophe de Gamon , p. 135.  
Nicolas le Digne , p. 140.  
Jean Bertaut , p. 149.  
Philippe Tourniol , p. 165.  
Guillaume du Sable , p. 167.  
Jean Deplanches , p. 171.  
Jean & Jacques Loys , p. 179.

François Beroalde de Verville , *p.*  
188.

Pierre de Brichanteau , *p.* 195.

Pierre dela Meschinier , *p.* 198.

Mathurin Regnier , *p.* 199.

François Pavie de Fourquevaux ,  
*p.* 216.

Pierre Motin , *p.* 218.

Guillaume - Bernard de Nerveze ,  
*p.* 221.

Gilles Durant , fleur de la Bergerie ;  
*p.* 229.

Claude Garnier , *p.* 235.

Jean Prevost , *p.* 245.

Estienne Pasquier , *p.* 253.

Jean d'Ennetieres , *p.* 265.

De Mailliet , *p.* 268.

Louis le Caron de Charondas , *p.* 272.

Annibal de Lortigues , *p.* 274.

Jean de Lingendes , *p.* 286.

Jean Davy du Perron , *p.* 289.

François Filhol , *p.* 294.

Jean Fermeluys , p. 296.  
Thomas de Courval-Sonnet , p. 298.  
Robert Angot , p. 313.  
Pierre de Cornu , p. 318.  
Jean de la Ceppède , p. 320.  
Scévole de Sainte-Marthe , p. 324.  
Julien Peleus , p. 336.  
Pierre Portefaix , p. 340.  
Vital Daudiguier , fleur de la Menor ,  
p. 341.  
Honoré d'Urfé , p. 354.  
Théophile Viaud , p. 363.  
Antoine Mage de Fieffelin , p. 378.  
Jacques de la Vallée , p. 386.  
Claude de Mons , p. 387.  
Claude Billard de Courgeney , p. 391.

---

## ERRATA.

Tome XIII. Page 97. Scére , lisez  
Scéve.

Tome XIV. Page 372. lign. 15. in-  
férieurs , lisez , inférieur.

Page 376. lign. 1. & 2. troisième ,  
lisez , seconde.

## BIBLIOTHEQUE



# BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE DE LA LITTERATURE

FRANÇOISE,

SUITE DE LA HUITIÈME PARTIE.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

POETES FRANÇOIS.

**L**E regne d'Henri II. fut fécond en Poètes François. Je vous en ai déjà fait connoître plusieurs. Je vais poursuivre mon récit, & je passerai ensuite aux Poètes qui ont fleuri sous les Successeurs de Henri.

*MACLOU DE LA HAYE.*

*Maclou DE LA HAYE*, valet de chambre de ce Prince, ne se distingua ;

*Tom. XIII.*

**A**

MACLOU  
DE LA  
HAYE.

par le grand nombre ; ni par la bonté de ses vers. Mais il se fit honneur par le zèle qu'il témoigna pour son Souverain , & la fidélité inviolable qu'il lui garda. Il étoit de Montreüil en Picardie , comme il nous l'apprend en dix endroits de ses poësies ; & il fait entendre dans son *Chant d'Amour* , qu'il voïagea quelque tems en Italie. Quel fut le motif de ses courses ? il n'a pas daigné nous en instruire.

Revenu en France , il passa une partie de sa vie dans le Vendômois ; & l'amour qu'il y conçut pour quelque jeune beauté qui avoit surpris son cœur , lui fit préférer ce séjour à celui de sa Patrie. Son affection & sa constance ne furent pas cependant récompensées , puisqu'il nous repete plusieurs fois que sa passion lui fit jetter plus de soupirs , lui causa plus d'ennuis , lui fit répandre plus de larmes , qu'elle ne lui apporta de satisfaction.

Henri II. lui ayant accordé quelques faveurs qui rendoient sa situation plus tranquille , il s'occupa à recueillir ses poësies dont il crut devoir faire part au public. Elles parurent en 1553. précédées d'une Epître au Roi à qui il témoigne sa reconnoissance. Il a rai-

son de dire dans cette Epître , qu'on  
n'entendra point dans ses vers

. . . . les bruyantes allarmes ,

MACLOU  
DE LA  
HAYE.

Canons tonner , crier , courir aux armes ; &c.

Il n'y chante que la paix & l'amour.  
La premiere est l'objet de 69 stances  
de huit vers chacune. L'Amour  
occupe le reste du recueil. Sous le titre  
de *Chant d'Amour* , Maclou de la Haye  
nous instruit dans 85 stances , encore  
de huit vers chacune , de l'origine &  
des progrès de sa passion. C'est un poë-  
me allégorique , selon le gout de son  
tems , & dont le poëte avoit plusieurs  
modeles devant lui. C'est , selon moi ,  
la seule piece de son recueil , qu'on  
puisse lire sans trop d'ennui. *Les cinq  
Blasons des cinq contentemens en Amour* ,  
ses 18. *Sonnets d'Amour* , ses vingt vœux  
*aux vingt beautés de s'Amie en vingt son-  
nets* , ses deux livres d'Epigrammes , &  
ses Enigmes , ne méritent pas d'oc-  
cuper un moment le lecteur même le  
plus oisif. Il avoit connu Ronsard &  
Joachim du Bellai. Il louë l'un &  
l'autre dans plusieurs de ces petites  
pieces qu'il a qualifiées d'*Epigrammes*  
& c'est avec raison qu'il se met au des-  
sous d'eux. Ses talents poëtiques ne  
pouvoient obscurcir la gloire d'aucun

A ij



MACLOU  
DE LA  
HAYE.

de ceux qui couroient alors la même  
carrière. La Croix du Maine & du  
Verdier qui ont nommé Maclou de la  
Haye , ne citent pas de lui d'autres  
poësies que celles dont je viens de  
vous donner une légère idée.

### NICOLAS DENISOT.

NICOLAS  
DENISOT.

Hist. d'A-  
lenc, & du  
Perche pag.  
373.

Ces deux Bibliothécaires font aussi  
mention de *Nicolas DENISOT*. Il étoit  
du Mans , où il naquit l'an 1515.  
il sortoit de l'ancienne & illustre fa-  
mille des Denisots au Perche , ce qui  
a porté Gilles Bry à mettre *Nicolas*  
au nombre des hommes illustres qui  
étoient originaires du pays du Perche.  
Plusieurs de ceux de cette famille s'é-  
tablirent dans le Maine , entre autres  
Jean Denisot , Bailli Dasse ou d'Assé,  
qui fut pere de Nicolas.

La Mom.  
not. sur les  
Aut. déguif.  
de Baill. p.  
43.

Ce dernier ayant trouvé sur son nom  
l'anagramme de *Conte d'Alsinois*, ( car on  
écrivait alors *Conte* , & non *Comte* , )  
il se fit un plaisir d'ajouter à son nom  
cette qualité imaginaire , en sorte qu'il  
la prit dans plusieurs de ses ouvrages ,  
& qu'il étoit autant & plus connu par  
ce titre que par son nom propre. La  
Croix du Maine rapporte que Fran-  
çois I. dit un jour à cette occasion que

ce Conté d'Alfinois n'étoit pas d'un grand revenu, puisqu'il n'étoit que de *six nois*, faisant équivoque ou allusion au mot d'*Alfinois*. NICOLAS  
DENISOT.

Né avec beaucoup de génie, qu'il eut soin de cultiver, Nicolas Denisot s'acquît en son tems la réputation de bon poète Latin & François, & celle de grand Peintre & d'habile Dessinateur. Ce fut son mérite qui le fit appeller en Angleterre, où la Croix du Maine dit qu'il instruisit dans les lettres les trois sœurs, Anne, Marguerite, & Jeanne de Seymour, d'une des plus illustres maisons de ce Royaume. La considération que cet emploi lui donna, jointe à ses talens, le lia avec Ronfard, du Bellai, Muret, Jodelle & tous ceux de ses contemporains qui se distinguoient de même dans les lettres.

Ses ouvrages sont cependant oubliés depuis long tems, & je n'en connois aucun qui soit recherché. Quoiqu'il versifiât avec assés de facilité, ses poésies françoises ont tous les défauts de celles de son siecle; & les louanges que Remi Belleau lui a prodiguées sur ses talens poétiques, ne font pas estimer davantage ce qu'il a écrit en ce genre. On peut en juger par ses

NICOLAS  
DENISOT.

treize *Cantiques du premier advenement de Jesus-Christ*, imprimés en 1553. & dont Du Verdier a copié deux, le 7<sup>e</sup>. & le 11<sup>e</sup>. dans sa Bibliothèque françoise ; par ses autres *Cantiques & Noels*, imprimés au Mans, & qui sont cités dans la Bibliothèque de La Croix du Maine ; par sa traduction en Quatrains de la plus grande partie des cent distiques Latins composés par les trois Sœurs, citées plus haut, à l'honneur de Marguerite Reine de Navarre, traduction qui a été imprimée en 1551. avec celles de Joachim Du Bellay, de Jean Antoine de Bayf, de Jacques Peletier du Mans, & de quelques autres ; & par quantité de petites pieces insérées au commencement ou à la fin de divers ouvrages d'auteurs differens qui ont paru de son tems. Je ne parle point de ses vers mesurés, imprimés avec l'art poétique de Thomas Sibilet ; ce n'étoit pas une preuve de son bon gout. La passion pour ces sortes de vers s'étoit faisie de ses Contemporains, & la contagion de ce mauvais exemple l'avoit gagné.

Denisot mourut à Paris l'an 1559. âgé de 44 ans. La Croix du Maine dit, que la Carte du Maine, gravée en

eau forte, qui parut en 1539. est encore de lui, quant à l'écriture des noms des Paroisses ; mais que l'inventeur est Macé Ogier, Prêtre, & le dessin de Jacques Androüet du Cerceau.

NICOLAS  
DENISOT.

*VALAGRE, LA MAISON-FLEUR,  
MARIN LE SAULX, SAUTE-  
MONT, LA ROCHE-CHAN-  
DIEU, &c.*

Quelques années après la mort de Denisot, on imprima divers Cantiques de plusieurs Auteurs qui avoient vécu de son tems. Mais je n'ai vû aucun des siens dans ce recueil. Il y en a quinze du sieur de *Valagre*, que l'éditeur ne nous fait point connoître ; *Hymne Chrétien de la liberté*, par J. M. D. L. G. Treize Cantiques, dont chacun est extrêmement long, par le sieur de la *Maison - Fleur*, Gentilhomme françois, mort avant l'an 1580. qui est la date de la 1<sup>re</sup>. édition de ses Cantiques, faite à Anvers : *Prieres & saintes doléances de Job*, par Remi Belleau, dont je vous ai parlé : huit Stances & deux Cantiques de Philippe Des Portes, dont je vous entretiendrai : six Sonnets chrétiens, tirés de la *Theantropogamie* de Marin le Saulx ;

VALAGRE.  
LA MAISON-  
FLEUR.  
MARIN LE  
SAULX.  
SAUTE-  
MONT.  
LA ROCHE-  
CHAN-  
DIEU, &c.

**VALAGRE.** deux Cantiques de *Th. de Sautemont* :  
**LA MAISON-FLEUR-MARIN** deux de Joachim *du Bellay*, & un de  
**LE SAULX.** *Ronsard* : enfin , 50. Stances de *l'in-*  
**SAUTEMONT.** *constance & vanité du monde* , par A. Z.  
**LA ROCHE** c'est-à-dire , *André Zamariel* , ou le  
**CHAN-** Ministre à *Roche-Chaulieu* , qui s'est  
**DIEU, &c.** caché sous ce nom. Ce recueil a paru  
 en 1587. chez Matthieu Guillemot  
 à Paris.

---

### FRANÇOIS HABERT.

**FRANÇOIS**  
**HABERT.**

Le regne poétique de *François HA-*  
**BERT** fut plus long & plus glorieux que  
 celui de plusieurs des Poètes dont je  
 vous ai déjà entretenu. Habert eut l'a-  
 vantage d'être connu de nos Rois , d'être  
 appelé à leur Cour , de travail-  
 ler par leurs ordres , & d'être hono-  
 ré en particulier du titre de Poète de  
 Henri II. Vous savez déjà une partie  
 de ces faits : les traductions qu'Habert  
 a publiées des Distiques de Caton , des  
 Satires & de quelques Epîtres d'Hora-  
 ce , des Métamorphoses d'Ovide , & de  
 quelques-unes des Elegies amoureuses  
 du même , de plusieurs opuscules de  
 Philippe Béroalde , traductions dont  
 je vous ai parlé , m'ont aussi donné  
 lieu de vous rapporter plusieurs choses  
 qui concernent le traducteur.

Habert ne parvint cependant que FRANÇOIS HABERT lentement à la gloire qu'il rechercha de bonne heure, & qui ne couronna presque que les dernières années de sa vie. Né à Issoudun en Berri d'une famille qui n'étoit gueres connue alors, que dans le lieu de son établissement, il vint jeune à Paris pour y faire ses études, & il y prit du goût pour la poésie Latine & Française. Il avoit dans cette Ville un Cousin Germain, qu'il nomme *Maître Jean Guilloteau* : ce Parent avoit les mêmes inclinations ; l'un La jeun. dit Banni de Lieffe, Ep. prélim. & l'autre étoient à peu près de même âge ; la liaison qu'ils formerent entre eux fut si étroite, qu'Habert la compare à celle qui unissoit Oreste & Pylade.

Leurs études comme leurs plaisirs étoient les mêmes ; ils se montroient mutuellement leurs productions, & Guilloteau applaudissoit toujours à son Cousin. Mais enfin il fallut se séparer. Le pere d'Habert voyant que son fils étoit près de finir le cours ordinaire des Etudes, & craignant qu'il ne se dérangerât dans une ville où la jeunesse a toujours rencontré tant d'écueils, vint à Paris dans le dessein de le remener avec lui à Issoudun. Il paroît que ce pere si attentif fit quelque séjour dans

A w

FRANÇOIS  
HABERT.

10 BIBLIOTHEQUE

la Capitale du Royaume , & qu'il y fut témoin de la passion de son fils pour la poésie , puisque celui-ci écrivant dans la suite à Charles Billon qui résidoit à Paris , il lui rappelle ces circonstances :

Ibid, 17c.  
Epit.

Je croy qu'avez assez connu mon pere ,  
Lorsqu'à Paris , en ma jeunesse folle ,  
Il vint exprès pour m'oster de l'Escole :  
Et en ce temps vous estiez, ce me semble ;  
En un logis constituez ensemble ,  
Où il vous pleut voir quelque fantaisie  
De ma jeunesse , & tendre poésie ;  
Non que des yeux tant clairs elle fut digne ;  
Mais par autant qu'un peu étoit latine.  
Dont puis après , au pays de Berry ,  
D'oüyr mes vers n'avez esté marry :  
Ains quelquefois en merveilleux plaisir  
De me rescrire avez pris le loysir  
En vers Latins , &c.

Habert demeura peu en Berri. Son pere qui le destinoit à la Jurisprudence , l'envoia à Toulouse où l'étude du Droit étoit très florissante ; son fils suivit ses intentions ; il s'appliqua avec ardeur à ce qui lui étoit enseigné , & il avoit déjà acquis l'estime & l'affection .

de ses maîtres , lorsque la mort trop prompte de son pere vint déranger ses projets. Le défunt avoit eu plus de probité que de richesses. Chargé de quatre filles , il s'étoit incommodé pour donner à son fils une éducation convenable. En le perdant , Habert se vit privé du seul fonds sur lequel il avoit été entretenu jusques-là. Voici comment il s'en explique en écrivant à l'Evêque de Noyon.

FRANÇOIS  
HABERT.

..... Intermis le temps où j'apprenois  
Langue Latine , & délaissant les noïx ,  
Mis en la voye je fus de Droit Civil ,  
Où le loisir je n'eus d'estre subtil :  
Car sur le point des Loix suivre le cours ,  
Du Mæcenas les moyens furent courts :  
Ce Mæcenas , certes c'étoit mon pere  
Qui lors mourut par fortune improspere ,  
Dont fus contraint de sa mort m'estonner ,  
Des loix aussi la suite abandonner ;  
Car par sa mort de biens magnificence  
Digne n'avois pour la persévérance.

Ibid. Ep. 134

Il dit plus clairement ailleurs que son pere ne lui laissa aucun bien :

Lequel pour vray n'a laissé héritage ,  
Où besoin soit d'y requerir partage.

A vj



FRANÇOIS  
HABERT

Reducit à cette extrémité, Habert écrivit en vers à François de Pisseleu, Evêque d'Amiens, le sollicitant de lui envoyer quelque argent, afin qu'il pût payer ce qu'il devoit à son hôte; & dès qu'il eut satisfait à cette dette, il se retira de Toulouse, revint à Issoudun, apprit un peu de pratique, & se mit en état de pouvoir être employé en qualité de Secrétaire. On voit par ses poésies, qu'il en a exercé successivement les fonctions auprès de plusieurs Prélats. Il nomme entre autres, Toussaint de Chastelus de Malleféc, Protonotaire du Saint Siege, Abbé de la Roche, neveu de Marc Le Groin, Chevalier Seigneur de la Mothe au Groin, & Prevôt de l'Hôtel du Roi. Habert ne servit cet Abbé que pendant six mois. Il sollicita depuis d'autres places, en obtint quelques-unes dans lesquelles il ne s'enrichit point, & fut enfin Secrétaire de M. le Duc de Nevers, qui le fit connoître à la Cour. Habert, comme je l'ai dit, fut bien accueilli de François I. & ensuite d'Henri II qui lui ordonna de traduire en vers les Métamorphoses d'Ovide, & qui, apparemment, lui donna pour son travail une récompense

plus solide que le titre de son Poëte. FRANÇOIS  
 On ignore le tems & le lieu de sa mort : HABERT  
 son dernier ouvrage est de l'an 1561.

L'amour de la poësie l'a dominé toute sa vie ; & malgré les embarras qu'il trouva au milieu d'une famille défolée , lorsqu'il fut de retour à Issoudun après la mort de son pere , il ne laissa pas de se lier à Jean le Brun , Greffier de laditte Ville , pour travailler avec lui aux *jeux de la Bazoche* dont on amusoit quelquefois les habitans d'Issoudun. Le Brun étoit l'ordonnateur de ces jeux ; l'invention de chacun étoit de lui ; Habert fournissoit les vers , les adaptant aux sujets que le Greffier avoit imaginés. Comme la Satire étoit l'âme de ces jeux , ils trouverent des adversaires , parce qu'ils firent des mécontens. Les Acteurs furent mis en prison ; mais ceux qui les favorisoient ne tarderent pas à faire rendre par le Juge du lieu une Sentence , qui les remit en liberté. Habert qui étoit le seul qui n'eût point été inquiété , refusa depuis de se mêler de ces divertissemens trop libres & trop satiriques ; il ne s'occupa plus que de ses propres ouvrages ; & le nombre en est si considérable , qu'il y a lieu de croire qu'ils em-

Suite du  
 Banni de  
 Lisle, Ep. 64

FRANÇOIS  
HABERT.

portèrent la plus grande partie de son tems, & qu'il en donnoit peu à son emploi de Secretaire.

Il étoit encore *écolier étudiant* à Toulouse, lorsqu'il publia le premier recueil de ses poësies, toutes en vers de dix syllabes. Il y prit pour devise, *fy de Soulas*, & l'intitula *le Banni de Lyesse*, titre par lequel il s'est désigné dans presque tous ses autres ouvrages. Sa situation peu commode, & les revers qu'il éprouvoit, le lui avoient fait prendre :

Puis que fortune incessamment me blesse,

● Nommé je suis *le Banni de Lyesse*,

Ce nom m'est deu.

Et c'étoit à bon droit qu'il l'adoptoit, puisque la fortune elle-même le lui avoit imposé. C'est ce qu'il dit au commencement du recueil, dont il s'agit, imprimé en 1541. & dont la plus grande partie ne contient que les pieces qu'il avoit composées durant le tems de ses études à Paris. Il envoïa ce recueil à *Maître Jean Guilloteau*, son cousin Germain, qui se chargea de le mettre au jour.

Il est divisé en deux parties, dont la premiere contient d'abord dix-sept

Epitres : quelques-unes de celles-ci sont morales , d'autres galantes , plusieurs ne sont que des complimens , & d'autres peuvent être regardées comme des especes de placets que l'Auteur adressoit à ceux dont il sollicitoit la protection , tels que Jean de Hangest , de la maison de Genlis , Evêque de Noyon , Madame de Villebouché , Charles Billon , & quelques autres. On apprend dans une de ces Epitres qu'il ne lui restoit plus qu'une sœur ; & que *dure mort avoit ravi avant âge* les trois autres , qui commençoient à se distinguer *par leur esprit & leur savoir*. Les Rondeaux intéressent encore moins que ces Epitres : la plûpart sont compris sous le titre de Rondeaux *interlocutoires d'un jeune Amant & de s'Amie* : ce titre vous en fait assés connoître le sujet : être jeune & Poëte & n'être point amoureux , c'eût été une singularité que l'Auteur étoit bien éloigné d'affecter. Des autres Rondeaux , il y en a un adressé à Clément Marot. Suivent quelques *Ballades* ; des Epitaphes , & sept ou huit Epigrammes. Plusieurs des Epitaphes sont ou badines , ou satiriques. Une de ces dernières est l'*Epitaphe de Ragot Maître des Coquins à Paris* , dont le fils a

été depuis Avocat au Parlement de Paris. Parmi les Epitaphes sérieuses, on lit celle du savant Budée.

La seconde Partie de ce 1<sup>r</sup>. Recueil d'Habert, commence par le *Livre des Visions fantastiques*. C'est une imitation éloignée de ce qui fait le sujet principal du sixième Livre de l'Eneïde de Virgile, c'est-à-dire, la descente d'Enée aux Enfers. Habert feint qu'ayant été transporté aux Champs Elysées, il y vit la demeure des Poètes, harangua Virgile, qui dût être un peu étonné de son langage, en reçut des complimens qui le firent rougir, tant il étoit modeste, s'humilia jusqu'à se dire le moindre des Poètes, & fit l'éloge de Marot comme étant le seul qui pût être loué par Virgile. Les autres Poètes, habitans des Champs Elysées, lui firent pareillement un accueil favorable, & préparèrent un *Banquet* où Habert prit sa place avec eux. Cela se passoit en songe; le réveil dissipa un si beau rêve. Toute cette fiction attache peu, & la versification dégoûte. Cette *vision* vraiment *fantastique* est suivie d'une traduction très paraphrasée de la Fable de Pyrame & Thisbé, & de celle de Narcisse; d'une Eglogue sur l'*Advenement*

de *Jesus-Christ* ; de petites pieces sous le nom d'*Etrennes* , que le Poëte avoit envoiées à *M. le Grand Vicaire de Beauvoir* , & aux *Damoyselles circonvoisines au pays de la Marche* ; & de l'*Epitaphe* de trois Barons , jeunes , prêts à se marier , & qui furent tous trois écrasés par la chute de la maison où ils étoient logés.

La même année 1541. Jean Guiloteau fit encore imprimer *la suite du Banny de Lyesse* , second recueil de son Cousin , qui le lui avoit pareillement envoié de Toulouse au mois d'*Avril* de la dite année. Ce second recueil est assez semblable au premier pour le genre de pieces qu'il contient : ce sont quinze *Epitres* , des *Rondeaux* , un second *Livre des Visions fantastiques* , & le jugement des trois *Déeses Juno , Pallas , & Venus* , par *Paris prononcé* , *Juge délégué par les Dieux*. Cette dernière piece est la première du recueil : le sujet vous en est connu : Habert l'a accommodé à sa fable ; c'est une mauvaise amplification de cette Fable décrite par *Homere* , & qu'on lit dans nos anciens *Mythologistes*. Il est assez singulier que le Poëte François ait choisi pour Protecteur de cette piece toute galante , un Prélat : c'est à *M. de Pisseleu* .

FRANÇOIS  
HABERT.

Evêque d'Amiens, qu'il l'a dédiée par une Épitre en vers. *Le jugement de Paris* finit ici par une traduction de l'Épitre d'Œnone au même Paris, composée par Ovide.

Ceux à qui les quinze Épitres sont adressées, sont Jean Arnauld, *Licentié es Loix*, Avocat à Issoudun, cousin germain d'Habert; Cupidon; M. de Pisseleu; Madame d'Yverny; Gilberte Guerin Dame de Villebouche; Jean le Brun, Greffier à Issoudun; Pierre Habert frere de l'Auteur, connu lui-même par quelques Poësies Françaises; Le Conte, Avocat au Parlement de Paris; Claude de la Cube, Avocat à Issoudun, Poète François & Latin, qui ne nous est pas connu d'ailleurs; le sieur de Saint Germain, *Gouverneur de l'Evêque d'Amiens*; & Clément Marot. Ces Épitres, indépendamment du stile qui est fort mauvais, fatiguent par leur objet: ce sont toujours des demandes ou des plaintes. Le Poète perrelle perpetuellement la fortune, & presse jusqu'à l'importunité tous ceux à qui il écrit. Un manque de Réponse est un crime à ses yeux; il s'en venge par de nouvelles lettres & des plaintes plus ameres. C'est ce qu'on voit en particu-

lier en lisant son Epître à Madame d'Y-  
 verny qu'il rend presque responsable FRANÇOIS  
HABERT.  
 du silence de son mari ; & par la lettre  
 à Pierre Habert , son frere , qu'il taxe  
 d'indifference , & en quelque sorte d'in-  
 gratitude , parce qu'il ne lui procuroit  
 pas les secours qu'il désiroit. Les Ron-  
 deaux , Dizains , Epigrammes , sont  
 tous , avec une Ballade à la loüange de  
 la Sainte Vierge , renfermés sous le ti-  
 tre de *Menu du Banni de Lyesse*.

Le second Livre des *Visions fantasti-  
 ques* , est comme le premier , une fic-  
 tion , qui n'a pas été dictée par le gé-  
 nie. Le Poète est conduit dans les de-  
 meures d'*Indigence* , d'*Avarice* , de *Pro-  
 digalité* , dont il fait une description en-  
 nuyeuse. Son guide le fait séjourner  
 plus qu'il ne veut dans la maison d'in-  
 digence , qu'il prétend lui faire envisa-  
 ger comme le logis qui lui est propre ;  
 il s'en irrite , s'exhale en plaintes , se  
 débat pour en fortir , & se réveille.  
 Franchement son guide avoit tort ; il  
 eût mieux valu l'enfermer dans la de-  
 meure du silence. Que d'écrits il au-  
 roit épargné au public ! Mais puisqu'ils  
 existent , & que vous en désirez du  
 moins une courte notice , je continue  
 mon recit.



FRANÇOIS  
HABERT.

Son troisième ouvrage est, *le Voyage de l'homme Riche, fait & composé en forme & maniere de Dialogue*, imprimé à Troyes en 1543. Cet écrit a deux dédicaces en vers, l'une à Anne de Montmorenci Connestable de France, l'autre à Magdelene de Savoye, femme de ce Connestable. Les Interlocuteurs du Dialogue sont l'*Homme riche, Prudence, Cupido, Charité, Contentement*. L'homme riche est celui qui jouit de *Contentement*. Il parcourt d'abord tous les Etats; & le fruit qu'il tire de sa curiosité, c'est que personne n'est content dans le sien. Lui-même n'est pas plus satisfait, *Contentement* n'étoit pas encore en sa compagnie. Il veut le trouver, quelque peine qu'il puisse lui en coûter. Dans cette vue, il court le monde, le cherchant partout. *Prudence*, dont il fait la rencontre, informée de l'objet de son voyage & de ses inquiétudes, lui donne des avis fort sages, le prévient sur les dangers auxquels il va s'exposer & sur les ennemis qui mettront obstacle à ses desseins, & l'instruit des moyens qu'il doit prendre pour éviter ces dangers & vaincre ces ennemis. Notre voyageur écoute ces avis avec docilité, & les suit. Il ne tarde pas à en

éprouver l'utilité. Cupidon se présente à lui, use de ses artifices ordinaires pour le gagner & l'attacher à sa suite : pour le persuader, il lui vante son pouvoir, il lui étale ses charmes, il lui expose les plaisirs qu'il prétend lui faire goûter s'il veut l'accompagner. Le voyageur ne se laisse point séduire, il répond à tout ce que Cupidon lui objecte, & celui-ci pour toute réplique, tire une flèche de son carquois, la darde, mais en vain. Le voyageur évite le coup, prend la fuite, s'embarque, & arrive à la demeure de *Charité*, qu'il trouve malade, & presque seule. Il s'entretient avec elle, & la quitte satisfait de ses discours. Enfin, après plusieurs autres courses, il trouve *Contentement*, au milieu d'un Desert où il n'avoit presque pour compagnie que les Animaux & les simples productions de la nature ; il se rend son Disciple, écoute ses instructions, & s'applique à en profiter. Le Poète conclut de cette fiction, que *Contentement* est la seule richesse véritable. Cette maxime est tout le but de ce poème allégorique, qui est, comme les autres poésies d'Habert, en vers de dix syllabes.

Habert n'est pas moins moral dans

FRANÇOIS  
HABERT.

FRANÇOIS  
HABERT.

son *Temple de Chasteté*, imprimé en 1549. C'est encore une allégorie. Un jeune homme est surpris lisant le *Temple de Cupido* composé par Marot. Un inconnu l'interrompt dans sa lecture, pour lui parler d'un Temple infiniment plus beau & plus digne d'être habité; c'est le *Temple de Chasteté*. L'éloge que l'inconnu en fait, inspire au jeune homme un desir ardent de voir ce Temple; il le cherche sans se lasser, & le trouve. *Persévérance* l'y introduit: *Chasteté* l'embrasse, le retient, & lui raconte, fort au long, son origine toute céleste, sa demeure avec Adam & Eve dans le Paradis terrestre, la chute de ceux-ci, les suites du péché du premier homme, le regne de l'Idolâtrie, & la Redemption des hommes par Jesus-Christ. A cette occasion, *Chasteté*, que le Poëte fait trop causeuse, passe en revue tous les préceptes moraux qu'on lit dans le Nouv. Testament. Cette espece de Sermon plein de vérités fort solides, mais qui n'ennuie pas moins par sa diction, & par sa longueur excessive, charme le jeune homme, & le transporte de joie. *Chasteté* voyant qu'elle s'étoit rendue maitresse de son cœur, l'entretient de la chasteté conjugale,

Iuien montre la beauté, & lui en prouve la nécessité. Le Disciple convient de tout, promet de mettre ces avis en pratique ; & devenu tout-à-coup Prédicateur à son tour, il exhorte les autres à la même docilité. Ainsi finit ce poème.

Il est suivi de trente Epitres, qui n'ont d'autre mérite que celui d'être courtes. Ce ne sont la plupart que des Complimens & des Demandes, qui ne pouvoient interesser que l'Auteur. Les personnes les plus connues, ou, si vous voulez, les moins ignorées, à qui ces Epitres ont été envoyées, sont ; Jean *Brinon*, Seigneur de Villaines, Conseiller au Parlement de Paris ; Charles *Billon*, Maître des Requêtes de Mr. de Vendôme ; Claude *de Maupas*, Abbé de Saint Jean de Laon ; *Bouchetel*, Seigneur de Sacy, Secrétaire du Roi ; Jacques *Thiboust*, Ecuyer Seigneur de Quantilly, Notaire & Secrétaire du Roi, & son Éleu en Berri ; M. de l'*Aubespine*, Abbé de Bellefontaine ; Claude *Robertet*, Seigneur d'Halluy, Secrétaire du Roi ; François de *Raconis*, Receveur de Chateau-Thierry ; Nicole *le Jouvre*, Poète François. Il y en a une aussi à M. le Dauphin ; une à M. de

Vendôme. La vingt-neuvième est adressée aux *Bazochiens* d'Issoudun , pour les exhorter à reprendre leurs jeux qu'on les avoit obligés d'interrompre. La vingt-sixième n'est point d'Habert, mais de Guillaume *Vincent* , qui cultivoit la poësie Française. Dans la quatorzième qui est adressée à François Regnier, Lieutenant Général d'Issoudun, Habert dit , qu'il étoit occupé alors à quelques ouvrages que le Roi lui avoit demandés.

Depuis le temps que de la Court venu  
Oeuvres Royaux m'ont ici detenu ...  
Et cependant cest Adieu te presente  
Pour m'en aller à ceste heure presente  
Jusques auprès des yeux de nostre Roy  
Qui me fera jouïr , comme je croy,  
Du vray effect de bonté cordiale  
Qui est comprise en sa vertu Royale.

Il repete la même chose dans son Epitre à Nicole le Jouvre, & dans une de ses Epigrammes.

Je dis dans une de ses Epigrammes ; car on en lit un certain nombre dans ce même recueil , dont plusieurs sont de l'invention d'Habert , & d'autres ne sont que des imitations de Martial & d'au-

d'autres Poètes. Il y en a qui sont adressées à Mellin de Saint Gelais, à Hugues Salel, à Maurice Sceve, à Guillaume Vincent, à Charles de Sainte Marthe, à Nicole le Jouvre, tous Poètes François; à Jacques Caupain, de Roüen, *Poète & Musicien*; à Jean le Moyne, qu'Habert traite de *célèbre écrivain*. Ces Epigrammes sont suivies de quelques *Cantiques* sur divers sujets de piété, & d'un sur la naissance d'un fils de Nicolas d'Anjou, Seigneur de Mezieres. Enfin vous trouverez dans le même recueil des *Déplorations & Epitaphes*: deux Eglogues, l'une de la vertu, & l'autre de la mort: trois *Ballades* morales, & une quatrième à la louange de la terre de Boicereau près d'Issoudun, & de Robert Corbin qui en étoit Seigneur: une piece intitulée, *Le vieil Chevalier*; présentée à M. le Prince de Melfe; c'est l'éloge de ce Prince, qui vint s'établir en France sous le regne de François I. Enfin, une *Exhortation sur l'Art poétique*, à Robert Corbin, & à Pierre Emery Seigneur de Romesac; c'est très peu de chose.

Les pieces qui interressent davantage dans ce recueil sont les *Déplorations & Epitaphes*, à cause des faits qu'elles

FRANÇOIS  
HABERT.

contiennent. La premiere est sur la mort de François I. L'éloge que le Poëte y fait de ce Prince, quelque grand qu'il soit, est avoué de tout le monde. Ce qu'il dit de l'amour de ce Roi pour les Lettres & pour ceux qui les cultivoient, est encore au dessous des loüanges que François I. a méritées sur cet article. Mais il y a trop de flaterie dans ce que le Poëte dit à l'avantage de Henri II. successeur du Pere & du protecteur des Savans. La seconde & la troisiéme *Déploration* sont consacrées à la mémoire de *Nicole* ou *Nicolas le Joueur*, que je vous ai déjà nommé, & dont on trouve ici une Epigramme.

Nicolas le  
Joueur,

Habert nous apprend que ce Poëte étoit né à Saint Brissou sur Loire, & qu'il mourut à Bourges : il ajoute, qu'il étoit très habile dans les langues Grecque & Latine, distingué par sa vertu & célèbre par ses poësies Françaises : je ne connois point celles-ci.

La troisiéme Epitaphe est celle de *René d'Anjou*, Chevalier Baron de Mézieres & Seigneur de Saint Fargeau. C'est le défunt qui parle lui-même, & qui raconte l'histoire de sa vie.

Je suis René d'Anjou dict & nommé :

FRANÇOIS

Des Ducs d'Anjou, que Royaulx on vit estre,

HABERT.

Mon Pere yffit, aux armes renommé....

C'est-à-dire, qu'il étoit fils de Loüis d'Anjou, Seigneur de Mézieres, fils *naturel* de Charles d'Anjou, premier du nom, Comte du Maine. René ajoute que sa mere étoit de la Maison d'Amboise; & tout de suite, il fait le recit de ses exploits militaires depuis l'âge de vingt ans. Dans une seconde *Déploration* sur le même sujet, on apprend que René mourut à Avignon. La quatrième Epitaphe, est celle de *Clément Marot* : elle est fort courte. La cinquième fut faite sur la mort de *Jean Brinon*, Président de Rouen & Chancelier d'Alençon : c'est une prolix & véhémement invective contre le monde, jointe à beaucoup de lamentations : on n'y trouve aucun fait, sinon que le Président laissoit un fils, jeune, à qui il donne dans la même piece des avis fort communs. La sixième est sur la mort de la femme de M. Brinon. Les autres *Déplorations* & *Epitaphes* sont presque toutes badines ou satiriques, sans aucun objet réel.

Quatre ans auparavant, en 1545.

B ij



FRANÇOIS  
HABERT.

Habert avoit fait entendre au public ses regrets sur la mort du Chancelier Antoine du Prat. L'Epitre dédicatoire de cette *Déploration poétique* ( c'est le titre qu'il donne à son écrit ) est adressée au fils même du Chancelier , c'est-à-dire , au Seigneur de Nantouillet , Prévôt de Paris. Habert étoit alors à Amiens , retenu par quelque maladie. Ainsi ne pouvant présenter lui-même sa *Déploration* , il fut contraint de l'envoyer. Les jeux de mots sur le nom de Du Prat par lesquels il commence son Epitre au fils du défunt , & qu'il repète dans l'Eloge du Chancelier , étoient bien du goût de son tems ; mais ils convenoient fort mal à ce genre de pieces. Tout d'ailleurs est trop prolix dans cet écrit ; l'Epitre dédicatoire a huit pages , & la *Déploration* en a vingt-neuf. Comme celle-ci est toute morale , le Poëte a cru qu'il devoit dans l'Epitre déclamer contre la poésie profane ; sur quoi il dit ;

N'ayant voulu y écrire des fables ,  
Quoyqu'elles soient douces & bien affables ;  
Comme j'ai fait en ma jeunesse tendre  
Où je soulois aux mols escrits prétendre :  
Car je congnoy que celluy qui approche

De tel abus , mérite grand reproche.

Il n'est plus temps de chasser vérité

Pour s'endormir auprès d'obscurité . . . .

Il fait ensuite l'Eloge de la parole de Dieu & de la Religion chrétienne , & il parle fort bien de l'une & de l'autre ; mais je crois que vous trouverez comme moi , qu'il y a plus que de la singularité dans cette comparaiſon qu'il fait de l'Evangile avec le Roman de la Rose & autres livres de cette eſpèce :

Ce Teſtament , c'eſt le livre accompli ,

Des dons de Dieu éxorné & remply ,

Livre de Vie & Réſurrection ,

Du vrai Salut & de Redemption.

Livre plus beau qu'un Roman de la Rose,

Et qui du Sang de Jeſus-Chriſt s'arroſe :

Livre plus beau que celluy de Gauvain,

Et Lancelot, dont le langage eſt vain :

Plus excellent ne que Perceforeſt ,

Ne Chevaliers errans en la Foreſt.

La *Déploration* eſt une fiction. Le Poëte y revêt tous les perſonnages de celui de Berger. Lui-même en prend le titre & les fonctions pour avoir droit de compoſer une eſpèce de Diſcours paſto-

B iij

ral, plus pieux qu'historique. Le Chancelier est regardé comme le plus éminent entre tous les Bergers ; sa mort n'est apprise de ses confreres qu'avec la douleur la plus vive ; Habert les invite à se joindre à lui pour déplorer cette perte , qu'il envisage comme irréparable ; ce qui lui donne lieu de faire l'éloge du défunt. Son Oraison funèbre fait verser des larmes à ceux qui l'écoutent ; mais voulant temperer leur douleur par des motifs de religion , il introduit le Chancelier qui près de mourir , fait sur la mort , la nécessité de la subir , les moyens de s'y preparer , & sur d'autres vérités , un long discours à ses enfans l'Evêque de Clermont & le Seigneur de Nantouillet. Il y a assurément de fort bons endroits dans ce discours ; c'est dommage que le Poète l'ait gâté en supposant que le Chancelier est entré dans les détails püerils qu'il lui prête sur ce qui se passe aux enterremens , sur les habits de deüil , sur la dépense que les pompes funebres peuvent causer à ceux qui les ordonnent , & le gain qu'en retirent ceux qui les exécutent.

Habert a joint à cette *Déploration* , une *Exposition morale de la fable des an-*

*ciens , d'avoir estimé Venus Déesse de beauté, Juno des richesses , & Pallas Déesse des sciences.* Cette *Exposition* forme trois petites pieces , où je n'ai trouvé que des moralités ordinaires.

FRANÇOIS  
HABERT.

Il y a lieu de croire que la *Déploration* sur la mort d'Antoine Du Prat , de même que celle que le Poète publia vers le même tems sur la mort d'Antoine Du Bourg , aussi Chancelier de France , étoient des pieces de la jeunesse de l'Auteur , puisque le premier étoit mort dès 1535 , & le second en 1538. On ne s'avise gueres de célébrer la mémoire des personnes en place , plusieurs années après qu'elles ne sont plus.

La *Déploration* qui concerne le Chancelier Du Bourg parut au plutôt à la fin de 1542. puisque la permission d'imprimer est du neuvième de Septembre de cette année. Cette piece est pleine de verbiage ; pour des faits , c'est en vain que vous y en cherchiez. Habert croïoit peut-être avoir suffisamment dédommagé de cette omission dans les quatre Epitres qui précèdent la complainte. Mais il avoit tort. Il est vrai que les trois premières roulent sur les vertus d'Antoine Du Bourg ; c'est

B iiij

---

FRANÇOIS  
HABERT.

un panégyrique , mais ce n'est rien de plus. Ces trois Epitres sont adressées , l'une à François Du Bourg , Evêque de Rieux , Conseiller du Roi , Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel , fils du Chancelier ; la seconde , à Anne Hénard , veuve d'Antoine Du Bourg ; & la troisième , au Baron de Saint Sulpice , Antoine Du Bourg , autre fils du Chancelier. Pour la quatrième Epitre , elle a un autre objet ; le Poëte , y loüe une *Dame de Paris* , *sçavante & de bonne grace* ; on ne sçait qui c'est.

Habert a fait précéder ces pièces , d'une autre, intitulée *Le Songe de Pantagruël*. C'est une Apologie de la vie Pastorale, & une censure des autres professions. Pantagruël voit en songe Gargantua son pere. Celui - ci devenu après la mort prédicateur & casuiste sévere , fait à son fils un long discours sur le danger des richesses , suivi d'une exhortation à prendre un état dans lequel il puisse être utile à soi & aux autres , & qui ait le moins de périls. En conséquence , il ne lui conseille point d'embrasser , ni le parti des Armes , ni la profession d'Avocat , ni celle de Procureur ou de Juge , ni

le Négoce , ni la Vie monastique , & il lui en donne les raisons, en détaillant les abus qui regnent dans ces professions , & les dangers qui en proviennent. Que fera donc son fils ? car Gargantua ne se récrie pas moins contre l'oïveté & l'inutilité. Il l'exhorte à embrasser la vie Pastorale , qu'il loue beaucoup , & dont il détaille les occupations. Il discouroit encore , lorsque Panurge s'offre à la vue de Pantagruel ; & comme chez le Poëte , tous les morts sont grands harangueurs, Panurge amuse Pantagruel en lui faisant le recit de ses aventures. Comme il n'étoit venu que pour cela , il disparoit dès qu'il a fini. Gargantua est ramené une seconde fois sur la scene , pour exhorter son fils à se marier : c'est encore un nouveau sermon sur l'état du mariage , & sur les qualités que doit avoir une femme pour être digne du choix d'un homme sage & prudent.

Le Poëte étoit à la Cour lorsqu'il presenta à Madame la Dauphine , la *Nouvelle Juno* , & la *Nouvelle Vénus* , & à M. le Dauphin la *Nouvelle Pallas*. C'étoit alors Henri , fils de François I , qui monta peu après sur le Thrône sous le nom d'Henri II , & qui avoit épou-

B v

fé dès 1533. Catherine de Médicis fille unique de Laurent de Médicis, Duc d'Urbain. *La Nouvelle Juno* avoit été présentée au plûtard en 1546. à Madame la Dauphine. Mais le Poëte a soin de nous avertir que ce poëme ayant agréé à la Princesse, il l'avoit revû depuis, & corrigé avec attention *pour le rendre moins indigne* de celle à qui il étoit destiné, & qu'il l'avoit fait imprimer à Lyon.

Par gens qui ont ma Juno mieux limée:  
Que poésie à Paris imprimée.

*La Nouvelle Juno*, c'est la Dauphine elle-même; & ce poëme, où on la fait parler, est en même-tems son éloge, celui de la France, de la Religion chrétienne, & des Vertus que cette Religion enseigne, & dont elle exige la pratique. C'est aussi une instruction qui tend à la direction des mœurs, & une exhortation à la lecture de l'Ecriture sainte, dont le Poëte fait louer par son Héroïne les versions Françoises. Habert y tranche trop du Théologien. *L'Estrenne donnée à la même Dame le premier jour de l'an*, qui est à la suite de la première pièce, est une Epître en vers par laquelle le Poëte offre son

écrit à Madame la Dauphine: elle finit par ces deux Vers ;

FRANÇOIS  
HABERT.

Et cependant ne soit ton cœur marry  
Du don d'Habert, Poëte de Berry.

La *Nouvelle Venus* est dans le même goût que le premier poëme. Le titre ne répond point au sujet. L'Héroïne de la piece est une Venus philosophe, chaste, & purement spirituelle. C'est sous une autre forme un second Prédicateur qui instruit les Dames, à qui elle adresse sa harangue, & qui leur propose la Dauphine pour modele. Habert explique son but dans une Epitre à la Princesse, dont il vouloit obtenir la protection, & qu'il prie d'excuser le degré

De cil qui est de grand affection,  
Mais, par malheur, bas de condition.

Il explique plus clairement son intention dans une Epitre au Dauphin, jointe au poëme, où après avoir fait de nouveau l'éloge de Madame la Dauphine, & celui du Prince son mari, il supplie le dernier de lui donner quelque place dans sa maison.

Habert avoit déjà fait la même demande dans sa *Nouvelle Pallas*, qu'il

B vij



FRANÇOIS  
HABERT.

avoit eu l'honneur d'offrir à Evreux à M. le Dauphin. Mais ses vœux n'ayant pas été satisfaits, & les troubles du Royaume l'ayant obligé de revenir à Paris, il revit son poëme, le fit imprimer, & ne manqua pas l'occasion de le présenter encore dans ce nouvel état à M. le Dauphin, à qui il eut pareillement soin, dans une Epître particuliere, de rappeler ses premieres tentatives. Ce n'est, dit-il au Prince, que pour *te montrer le desir*

Que mon cœur prend à te donner plaisir ;  
Te suppliant en gré ce livre prendre ,  
Dauphin Royal , & à ton Serf entendre ,  
Si qu'à ce coup si bien on le pourvoye ,  
Que deormais plus il ne se forvoye :  
En m'ordonnant en ta maison un lieu  
Pour te servir surtout , Prince , après Dieu<sup>e</sup>  
Et cependant je te feray promesse  
Si bien user le temps de ma jeunesse ,  
Que ton hault cœur ne sera point marry  
D'avoir trouvé un Poëte en Berry.

La Nouvelle Pallas n'a pas cependant l'éloge du Dauphin pour objet. C'est en soi un poëme moral, où Jesus-Christ, sous le nom de Pallas, instruit les hom-

mes de ce qu'il a fait pour eux, & de ce qu'ils lui doivent. Mais le Poëte y interfere avec affés d'adresse, l'éloge de la France, & celui de François I. en particulier. Ce poëme est long, & plein de verbiage. Habert y a joint quatre autres pièces: *Autre invention de la nouvelle & fidelle Pallas : Invention sur la naissance de M. le Duc de Bretagne, fils du Dauphin : Petit Oeuvre Bucolique sur le même sujet*, présenté au jeune Prince; & le *Cantique du pêcheur converti*.

FRANÇOIS  
HABERT.

Le 15. Decembre de la même année 1547. Jacques Gassot ami de François Habert, partit de Venise pour aller au Levant; & le 5. du même mois de l'année suivante 1548, il envoya à notre Poëte le *Discours de son voyage de Venise à Constantinople, contenant la querelle du Grand Seigneur contre le Sophi; avec élégante description de plusieurs lieux, Villes & Cités de la Grece, &c.* Habert croiant que cette Relation pourroit faire plaisir au public, la fit imprimer en 1550, & l'adressa par une Epitre envers à Jacques Thibouft, Seigneur de Quantilly en Berry, dans laquelle il fait l'éloge du *Discours* de Gassot, & rappelle à Thibouft le bon accueil qu'il lui avoit fait à lui-même durant les six

FRANÇOIS  
HABERT.

heures qu'il passa à Quantilly en revenant de Bourges.

Biblioth. Fr.  
n. 7. Ch. I.

En 1551. Habert donna encore deux nouveaux recueils de poésies. Le premier, outre les pieces traduites ou imitées de Philippe Beroalde, dont je vous ai parlé ailleurs, contient quatre poèmes moraux; sçavoir le *Traité des quatre Amours*, c'est-à dire, de l'*amour délectable*, ou, contre l'*amour déreglé*; de l'*amour profitable*, ou, contre les richesses; de l'*amour honorable*, comprise au lien de mariage; & enfin de l'*amour charitable*. Le Second poème est le *Thréfor de Vie*, ou exhortation à la pratique des Vertus chrétiennes. Le troisième, *L'exaltation de vraye & parfaite noblesse*, à François Comte de Nivernois, fils de François de Clèves Duc de Nevers. Le quatrième, *Le Nouveau Cupido*, offert à la fille du même Duc, encore jeune, mais nubile. Dans le troisième poème, l'Auteur exhorte le jeune Comte à estimer le sçavoir & les sçavans, à l'exemple de François I. dont il lui rappelle l'amour pour les lettres, & la protection qu'il accordoit à ceux qui les cultivoient. Il lui fait voir aussi qu'on doit peu priser la naissance sans la Vertu, & que c'est la dernière qui fait la véritable noblesse.

Non pas Vertu de laquelle est vestu  
 L'homme arrogant , qu'on dit Vertu mondaino ,  
 Qui semble belle , & ne vaut un festu ,  
 Pour ce qu'elle est de tout orgueil fontaine ;  
 Mais bien Vertu excellente & haultaine ,  
 Qui fait des Grands la noblesse florir :  
 Vertu qui vient d'une source certaine :  
 De vérité , non sujette à mourir.

Le second ouvrage publié en 1551. est un recueil d'*Epistres Héroïdes*, très salutaires , pour servir d'exemple à toute Amant fidelle : avec aucuns *Epigrammes*, *Cantiques spirituels*, *Alphabet moral* pour l'instruction d'un jeune Prince ou Princesse, une *Paraphrase de l'Oraison Dominicale*, &c. Ce recueil est dédié à *Andrienne Duchesse d'Estouteville & Comtesse de Saint Paul*. Cette Dame étoit fille unique & héritière de Jean III. du nom Sire d'Estouteville, mariée en 1534. à François de Bourbon Comte de Saint Paul, & morte en 1560. La Duchesse aimoit les lettres : Habert avoit eu quelque accès auprès d'elle, & en avoit profité pour lui lire ses *Epitres morales*. Voiant qu'elles lui plaisoient, il employa près d'une année à les revoir avant de les livrer au public. Il y a beaucoup de piété dans ces *Epitres*.

FRANÇOIS  
HABERT.

Ceux que le Poëte y fait parler sont presque tous distingués par leur sainteté. C'est Dieu Pere qui écrit à la Sainte Vierge ; la Madelene qui s'adresse aux Dames chrétiennes ; Sainte Marguerite qui du fond de sa prison fait entendre sa voix à sa nourrice , & en reçoit une réponse ; une sœur qui entretient sa sœur , de la mort triste & inopinée de sa fille ; un chrétien qui console un de ses amis malade ; un Evêque qui instruit ses disciples ; une Dame qui fait connoître son innocence à son ami séduit par un faux rapport ; un Pere qui donne des avis à un de ses fils étudiant ; un jeune Gentilhomme qui parle chastement du mariage à une Demoiselle dont il désiroit l'alliance ; Vérité qui éclaire le peuple ignorant ; une Sœur qui sollicite une visite de son frere, &c.

La plus intéressante de toutes ces Epitres est celle qu'Habert écrivit à Mellin de Saint Gelais sur l'immortalité des Poëtes François. On la trouve aussi avec la traduction des Satires d'Horace par Habert ; j'en ai fait usage lorsque je vous ai entretenu des Poëtes dont il y est fait mention. Parmi les Cantiques qui suivent ces 16. Epi-

tres, il y en a un sur la mort de Marguerite de France Reine de Navarre, Sœur de François I. Les Epigrammes ne méritent aucune attention. L'Alphabet moral est une suite de Quatrains sur chaque lettre de l'Alphabet, chacun commençant par une de ces lettres.

Si le Poëte n'eût pas donné d'autres Epitres que les seize que je viens de vous citer, il auroit pu s'acquérir la réputation d'homme vertueux. Mais on ne peut que lui refuser ce titre, quand on a lu ses *Epitres Cupidiniques*, où il y a beaucoup de liberté, & quelquefois de l'obscénité ; elles sont au nombre de 14. Le volume qui les renferme, contient un troisiéme livre de ses *Visions fantastiques*, ou le combat de Cupido & de la mort, en prose ; une Eclogue sur la mort d'Erasme, à deux personnages ; la *Quérimonie de la Déesse Venus en sa vallée Ida*, ayant perdu la trace du bel Adonis ; une *Exclamation contre Dame Vérole*, au sujet d'un sien ami par elle rudement traité, & qui l'avoit, sans doute, mérité ; des Ballades, Rondeaux, Epitres, Dizains, Huitains, Chançons ; & une Elégie traduite des Amours d'Ovide.

Habert favoit bien l'histoire de son tems ; on le voit par les differens ou-

FRANÇOIS  
HABERT.

vrages dont je viens de vous rendre compte , & par ceux dont on trouve la liste dans la Croix du Maine & du Verdier : il aimoit la morale , quand l'occasion ou la passion ne lui dictoit point d'autres sujets , & vous venez de voir que c'étoit à elle qu'il ramenoit la plûpart de ses fictions : je vous en donneroie de nouvelles preuves s'il m'a-voit été possible de recouvrer plusieurs autres écrits qui sont cités dans nos deux anciens Bibliothécaires. Sa traduction libre & paraphrasée des trois livres de la Chrysopée , ou de l'art de faire de l'or , par Jean Aurelio Augurelli , montre aussi qu'il avoit quelque connoissance de la Chimie & de la Physique.

Hist. de la  
Philos. Her-  
met. t. 1. p.  
272. & suiv.  
& t. 3. p.  
59. & 107.

Cet Augurelli ne vous est peut-être pas connu. Né à Rimini , il enseigna les Belles lettres à Venise & à Trévise ; mais peu content de s'être laissé séduire par le Demon de la Poësie qui le possédoit , il fut encore saisi de celui de la Chimie. Il se jeta en conséquence dans un travail pénible , inutile & ruineux. Il étoit continuellement entouré de fourneaux , de charbons , de soufflets , & de tous ces autres instruments de la folle cupidité des hommes , cher-

chant par le Mercure vulgaire à faire de l'or & de l'argent. Il étala ses prétendus secrets dans sa *Chryfopée*, poëme Latin, qu'il dédia & présenta au Pape Leon X. Ce Pape l'en recompensa d'une manière convenable à l'extravagance du Poëte. Il fit faire une très grande bourse, & en la donnant à Augurelli, il lui dit que celui qui sçavoit faire de l'or & de l'argent n'avoit besoin que de lieu pour le mettre. Ce Poëte philosophe mourut à l'âge de 83 ans, à Trévise, dans la situation où doit mourir un chercheur de pierre philosophale, dans une extrême pauvreté. La traduction de la *Chryfopée* par Habert fut imprimée à Paris en 1549, in-8°. en caractères Italiques : elle est en Vers de dix syllabes, dédiée par une Epître en Vers de même mesure à Pierre d'Acigné, Chanoine & Thrésorier de Nantes, Prieur Commendataire de Lehon & de Combourg. Cette traduction fut publiée de nouveau en 1626. à Paris avec les *sept chapitres dorés ou les sept sceaux d'Hermès Trismégiste*, & la Réponse de Bernard Trévifan à Thomas de Boulogne Medecin de Charles VIII. traduite par Gabriel Joly.

En 1551. Habert qui avoit reçu



quelques faveurs de Jean de *Foufques*,  
de la *Maison de Surgeres*, Evêque de  
*Tulle*, (c'est-à-dire, de Jean Fonséca,  
fils d'Edme ou Edmond Fonséca Baron  
de Surgères) lui en témoigna sa recon-  
noissance en lui dédiant son *Institution*  
de *Libéralité Chrétienne*, avec deux livres  
de la *Misere de l'homme naissant en ce*  
*monde*. L'*Institution* est en prose ; mais  
l'*Epitre* dédicatoire est en vers de dix  
syllables, suivie d'un Sonnet & d'une  
Elégie en vers Latins, au même Pré-  
lat. La *Misere de l'homme* est en vers :  
ce sont des Stances, chacune compo-  
sée de sept vers de même mesure que  
l'*Epitre* dédicatoire. Dans le premier  
livre, Habert paraphrase ces paroles  
du livre de Job, *L'homme né de la femme,*  
*vit peu de tems, & est sujet à beau-*  
*coup de miseres*, & finit cette paraphra-  
se par une profession de foi qui est très  
conforme à la Doctrine Catholique.  
Dans le second livre, il introduit l'hom-  
me qui fait un humble aveu de tous  
les péchés dans lesquels la concupiscen-  
ce entraîne le plus grand nombre. Une  
Ballade & une Chanson spirituelle ter-  
minent cet ouvrage.

Le goût qu'Habert avoit pris pour  
les *Métamorphoses* en traduisant celles

d'Ovide , lui fit naître le desir d'imiter en notre langue le Poëte Latin , & de tenter si des Métamorphoses de son invention pouroient avoir quelque succès. Les différentes formes que l'Amour peut prendre pour s'insinuer dans un cœur & s'en rendre le maître lui parurent , entre tous les autres sujets qu'il auroit pu choisir , & plus susceptibles de poésie & plus propres à plaire au plus grand nombre des lecteurs. Ce dessein fut presque aussi-tôt exécuté que conçu. Mais de neuf livres de Métamorphoses qu'il composa , il se contenta de donner le premier ; qui contient seize Métamorphoses. Peut-être cependant n'acheva-t-il pas les huit autres livres : car il se contente de dire en finissant le premier , *qu'il reserve les autres* ; ce qui peut également signifier qu'il les avoit composés , ou seulement qu'il en avoit le dessein. Quoi qu'il en soit , ce premier livre étoit plus que suffisant pour ennuier ses lecteurs. Habert le dédia au Roi François II , comme il avoit offert à Henri II. sa traduction des Métamorphoses d'Ovide.

Au reste quand je dis que les *Métamorphoses de Cupido* , qui parurent en 1561 , sont de l'invention du Poëte ,

FRANÇOIS  
HABERT.

je n'ignore pas qu'Habert avoit devant lui un modele, qu'il a souvent plus traduit qu'imité, quoiqu'il ne l'ait pas seulement nommé. Je veux parler des *Métamorphoses-Amoris.* de Nicole Bri- zard, natif d'Attigny, imprimées à Paris en 1556. in-8°. Quand on com- pare cet ouvrage avec celui du Poëte François, on rabat extrêmement du prétendu génie inventeur d'Habert, & on ne lui laisse presque plus que le mérite de copiste & de traducteur.

Je n'ai point vû d'autres ouvrages d'Habert que ceux dont je viens de vous donner une courte notice. La Croix du Maine & Du Verdier, com- me je vous l'ai déjà infinué, lui en at- tribuent plusieurs autres. Tels sont :  
» La controverse de Venus & de Pal-  
» las, appellans du Royal Berger Pa-  
» ris, Juge délégué par Jupiter au  
» moyen de l'adjudication de la pom-  
» me d'or à Venus : « Le Philosophe  
» parfait : « Le differend du corps & de  
» l'esprit : « Les Dits des sept Sages de  
» Grece : « La loüange & vituperede  
» Pécune ; avec un Cantique sur l'A-  
» vant-naissance du huitième enfant du  
» Roi Henri II. né à Fontainebleau  
» en l'an 1555. & nommé Hercules

» Duc d'Anjou ; « L'excellence de  
» poësie, contenant , Epitres , Balla-  
» des, Dizains, Epitaphes , Epigram-  
» mes : « La Harangue de la Dées-  
» se Astrée, sur la reception de M.  
» Jean le Mosnier au degré de Lieu-  
» tenant Civil à Paris : « Les Divins  
» Oracles de Zoroastre, ancien Philo-  
» sophe Grec, avec un Commentaire ;  
» la Comédie du Monarque, & plu-  
» sieurs autres petites œuvres : « Son-  
» nets héroïques sur le Mariage de  
» Charles Duc de Lorraine, & de Ma-  
» dame Claude seconde fille du Roi  
» Henri II. avec une Ode sur ledit Ma-  
» riage : « Eglogue Pastorale sur l'u-  
» nion nuptiale de Philippe Roi d'Es-  
» pagne , & d'Elisabeth , premiere  
» fille du Roi Henri II. « Les Amours  
» conjugales d'Emmanuel-Philibert  
» Duc de Savoye , & de Marguerite  
» de Valois, Duchesse de Berri, Sœur  
» unique du Roi Henri II. « La pre-  
» miere Monarchie & origine des Rois  
» Romains ; « Les regrets sur la mort  
» du Roi Henri II. « La reception  
» faite par les députés du Roi d'Es-  
» pagne & de la Reine, à la délivrance  
» qui leur a été faite à Ronceveaux  
» par le Roi de Navarre & autres ; «

FRANÇOIS  
HABERT.

» La déploration sur le trépas de M.  
» le Chancelier Olivier , avec une  
» Epitre Latine & Françoisse , de l'ex-  
» cellence du Senat de Paris : « Tels  
font les ouvrages de François Habert ,  
cités par la Croix du Maine & Du  
Verdier. Je ne vous en donne ici que  
le sujet principal ; je vous en rapporte-  
rai ailleurs les titres entiers. Un si grand  
nombre d'écrits montre une extrême  
fécondité dans Habert , & prouve en  
même-tems qu'il a dû jouir d'un grand  
loisir , & sans doute , plus qu'il ne l'eût  
souhaité.

V. le Catalo-  
gue à la fin  
du treizième  
vol.

### PIERRE HABERT.

PIERRE  
HABERT.

François Habert avoit deux freres :  
*Claude* , qui fut Greffier à Buzançois ,  
& *Pierre* qui s'est distingué en son  
tems par ses poësies françoises. Il étoit  
né , comme ses freres , à Issoudun en  
Berri ; & c'est de lui dont *François* se  
plaint dans une de ses Epitres , où il lui  
reproche de ne point répondre aux let-  
tres qu'il lui écrivoit. On voit par la  
même Epitre , que Pierre Habert étoit  
à Paris , qu'il y jouissoit d'une fortune  
honnête , & que son frere désiroit qu'il  
la partageât avec lui. Mais en quoi  
con-

consistoit-elle, cette fortune? quel étoit l'état de Pierre Habert? Voici ce que j'en ai pû découvrir.

PIERRE  
HABERT.

En 1559. il donna le *Miroir de vertu & chemin de bien vivre*, contenant plusieurs belles histoires, par Quatrains & distiques moraux, le tout par Alphabet. Avec le stile de composer toutes sortes de lettres, missives, quittances & promesses & la ponctuation & accens de la langue Française: l'instruction & secrets de l'Art de l'Ecriture. Dans cet ouvrage, dont j'ai vû trois autres éditions, l'une en 1569. la seconde en 1574. & la troisième en 1587. Pierre Habert n'ose qualifier que *Maistre Escrivain à Paris*, ce qui n'indique ni un état brillant, ni une fortune bien considérable. Mais dans l'édition du même ouvrage faite en 1574. & dans celle de 1587. on lit une Epître dédicatoire de l'Auteur au Roi Henri III. dans laquelle Habert prend les titres de *Conseiller du Roi, Secrétaire de sa Chambre, de ses Finances, Maison & Couronne de France, Baillif de son Artillerie, & Garde du Scel d'icelle*. Il y dit expressément qu'il avoit fréquenté la Cour sous Charles IX. dès le tems de la première jeunesse de Henri. Peut-être avoit-il enseigné au jeune Prince l'Art

de l'Ecriture , & qu'ayant acquis sa confiance & celle de quelques Grands , il étoit parvenu depuis à des charges plus considérables.

Entre les modeles de Lettres , qu'il donne dans son *stile de composer Lettres missives* , il y en a une ( au fol. 108. édit. de 1587. ) adressée à *M. d'Auteuil , Conseiller du Roi , & Thésorier de France en la Généralité de Paris* , où Habert dit que M. de Grosbois pere de celui à qui il écrit , l'avoit accepté du nombre de ses serviteurs , voire même de le nommer pour l'un de ceux de Monsieur d'Auteuil au maniement de sa Charge , en la maison du Roi. Enfin , Du Verdier à la page 1017. de sa Bibliothèque le qualifie *Valet de Chambre ordinaire du Roi , son Escrivain , puis Thésorier de ses menus plaisirs.*

Le *Miroir de vertu* , est en prose. Le *Chemin de bien vivre* , est en vers , & divisé en trois livres. C'est une suite de Quatrains moraux , suivis de Distiques , & d'une *Oraison* pareillement en vers. Le *stile de composer toutes sortes de lettres* , &c. est en prose ; mais l'Auteur s'est servi des vers pour son *Instruction de l'Art d'écriture* , &c. laquelle est adressée à Charlotte-Catherine de Villequier. Ce

font des préceptes sur la manière de tenir la plume, & de bien tracer des lettres. Dans l'édition de 1574. & dans celle de 1587. on a joint à ces pieces une *Epître de François Habert aux Lecteurs*, sur l'excellence & l'utilité de l'Escriture; & une autre petite piece qui contient des préceptes sur la civilité qu'un chacun doit tenir, & principalement les enfans en prenant le repas. Du Verdier cite encore de Pierre Habert, un poëme en vers Alexandrins, *Des biens & utilités qu'apporte la paix, & des maux provenant de la guerre*, imprimé à Paris en 1568. in-8°. Si l'Auteur n'a composé que ces écrits, il n'a pas fait un grand usage de ses talens.

Il a eu de son mariage avec Jacqueline de Montmillet, un fils & une fille qui se sont rendus plus célèbres que lui dans les Lettres. La fille étoit *Susanne Habert*, qui épousa M. Charles Du Jardin, ou Charles Jardin, Valet de Chambre ordinaire du Roi Henri III. &, selon quelques-uns, Thrésorier de ses menus plaisirs. Cette Dame étant devenue veuve à l'âge de 24. ans, passa le reste de sa vie dans l'étude & dans les exercices de la piété chrétienne. Elle apprit l'Hébreu, le Grec, le Latin,



PIERRE  
HABERT,

l'Espagnol, l'Italien, la Philosophie & la Théologie. Elle s'attacha à la lecture des Livres savans, & plus encore à celle de l'Ecriture Sainte & des Peres del'Eglise. Elle ne sortoit presque que pour visiter les malades & les Hôpitaux, pour lesquels elle a fait des reglemens fort sages. Elle composa une explication du Symbole de saint Athanase; un traité de l'Oraison; un autre des Sacremens; un Catéchisme; & divers autres ouvrages concernant la Religion ou la Piété, qui n'ont point été imprimés. Les Prédicateurs, les gens de mérite, & les personnes de la première qualité lui rendoient souvent visite. L'amour de la solitude l'engagea à se retirer dans le Monastere de Notre-Dame de Grace, Prieuré de Bénédictines, situé à la Ville-l'Evêque près de Paris. Elle y étoit en 1615. comme on le voit par un acte du premier de Juin de cette année, par lequel elle donna à cette maison plusieurs terres & rentes, à condition qu'elle y seroit nourrie & entretenue sa vie durant. Elle y mourut en 1633. âgée d'environ soixante & douze ans.

Descript. de  
Par. par Pi-  
gan. De-la-  
Force, t. 2.  
p. 443, 444

Susanne Habert eut pour frere *Isaac* HABERT. Il étoit né à Paris, aussi bien que sa sœur, & dans la suite il devint Valet de Chambre & Secrétaire du Roi Henri III. Dans sa jeunesse, il avoit demeuré dans la maison de Guy de Saint Gelais, Seigneur de Lansac, Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances, Vice-Amiral en Guienne, Gouverneur pour sa Majesté des Villes de Bourg & Blaye. Habert dit que ce fut dans les conversations fréquentes qu'il eut avec ce Seigneur, qu'il prit du goût pour l'éloquence & la philosophie. Sa reconnaissance pour M. de Lansac éclate dans le premier recueil de ses œuvres poétiques, qu'il publia en 1582, à l'âge de vingt-deux ans, comme il le marque dans un Sonnet qu'il adresse à son livre :

Préf. des  
œuvr. poët.  
d'Is. Hab.

Deux fois dix ans accomplissoient mon âge,  
Lorsque tu fus de mon ame enfané ;  
Deux ans après, pauvre, nud, esvanté,  
En divers lieux tu fus faire voyage, &c.

Ainsi il faut mettre la naissance d'Isaac.

C iij

Habert vers l'an 1560. supposé que l'édition de ses poësies faite en 1582 soit la premiere.

Il eut un second motif qui le porta à faire imprimer ce premier volume de ses poësies ; c'étoit de faire connoître l'amour qu'il avoit eu , soit pour celle qu'il épousa , soit pour quelque autre Iris qu'il avoit tendrement aimée. Il ne chante presque en effet que l'amour dans les deux livres qui composent ce recueil. Le premier livre surtout n'est employé qu'à célébrer ses *Amours* pour *Diane* , c'est-à-dire , pour sa Maitresse. Il contient 52. Sonnets amoureux, entremêlés de six Chançons, de trois Dialogues, de Stances , de deux Elégies , d'un Discours, & de la description d'une Fontaine. La seule piece de ce premier livre , qui soit sur un autre ton , est l'*Hymne du Soleil* , à M. de Lanfac : c'est une piece toute philosophique ; la Galanterie n'y entre pour rien.

Le second livre , dédié , comme le premier , à M. de Lanfac , est plus mélangé. On y trouve des Odes , des Discours , & des Elégies. Les Odes sont presque toutes fort courtes : c'est leur principal mérite. Le Poëte y chante alternativement les Muses , l'amour, la

lyre , sa maitresse , le soleil & la lune ,  
les divinités de la fable, quelques fleurs. ISAAC HABERT.

Dans la dix-huitième, il invite ses amis à monter avec lui sur le Parnasse ; ce sujet étoit susceptible de poésie ; mais l'Auteur l'a manié si mal , que cette Ode est une des moins poétiques de son recueil.

Ces Odes sont suivies du Discours d'un Amant , en Vers Héroïques ; d'une piece amoureuse , intitulée *Vœu* ; de Stances en Dialogue sur la mort d'un Ami ; d'une *Elégie funébre* , où le Poëte pleure je ne sçai quelle *Nymphe* , qui étoit née aux murs de *Dijon* ; d'une autre *Elégie* où il discourt beaucoup plus en Philosophe qu'en Chrétien , d'une maladie , sérieuse néanmoins , dont il avoit été attaqué ; enfin d'une *Prière* adressée à Madame de Lansac , & dont on ne voit d'autre but , sinon que l'Auteur vouloit faire connoître qu'il s'ennüioit au lieu où il étoit. Pour le délivrer de cet ennui , il prie Phœbus de le conduire sur le Parnasse , & tremble , je crois avec raison , d'y être assés mal accüeilli. Il ne craignoit pas moins le mauvais succès de ses poësies , ce qui l'oblige d'invoquer la protection de M<sup>e</sup>. de Lansac , contre les envieux de sa

gloire, qui le mettent souvent en colère, & qui n'avoient peut-être de réalité que dans son imagination.

S'il n'avoit que 22 ans lorsqu'il donna ce premier recueil de ses poësies, il ne devoit en avoir que 25 lorsqu'il fit imprimer en 1585. ses *trois livres des Météores*, avec quelques autres œuvres poétiques. Cependant la matiere principale de ce second recueil, & la maniere dont elle est traitée, annoncent un âge plus avancé, & un écrivain beaucoup plus versé qu'on ne l'est pour l'ordinaire à cet âge là dans les matieres philosophiques & physiques. Quoi qu'il en soit, c'est au Roi qu'Habert a dédié ce nouveau recueil. L'Épître Dédicatoire est en Vers, & ne roule presque encore que contre l'envie & les envieux; c'étoit trop rebattre ce sujet, qui ne devoit pas d'ailleurs interesser le Roi. Ses *Météores* sont en vers héroïques. Habert nous expose ainsi son dessein.

Je veux chanter les corps qui preignent leur naissance  
Aux régions de l'air, la pluie & le frimas,  
La manne, la rosée, & les gresleux amas  
En tombant arrondis; . . . . .  
Le foudre, les esclairs, l'effroiable tonnerre,

Et le souffre empierré dans le nûage cuit ;  
 Les tourbillons roûans , la Comète qui luit  
 Aux longs raïons flammeus , les estoilles courantes ,  
 Les Pourres , les Dragons , & ces flammes léchantes  
 Les rivages des eaux , que l'on appelle Ardans ;  
 Les souspirs animés enserrés au dedans  
 Des plaines & des monts , dont la fortie & fuite  
 Ont par mains tremblemens mainte Ville destruite,  
 Je diray puis après comme en l'air pluvieus  
 Sur le front de la nûe apparoit l'arc des Cieus  
 Vis-à-vis du Soleil , & comme sa peinture  
 De diverses couleurs émaille sa vouture.  
 D'où vient qu'en tems serain dedans le Ciel paroist  
 Un long chemin de lait , & ce grand feu qui croist  
 Enforme de clochers , de chevres enflammées ,  
 De larmes , de rîsons , de boules allumées.  
 Je diray comme l'air entre aus monts caverneus ,  
 Et se réduit en eau . . . . .  
 Je parlerai des Lacs , des Estangs , des Ruisseaux ,  
 Des Fleuves vagabonds . . . . .  
 Je n'oubli-ray le flus & reflux de la Mer ,  
 Ni son sel , ni les vents qui la font escumer . . . .  
 Puis je descouvriray les Minieres profondes  
 Et les Metaus cachés . . . . .  
 Pour fin je traiterai des Pierres précieuses .

Habert tient exactement parole ; il  
 traite de toutes les choses dont il vient  
 de faire l'énumération ; & il en parle  
 avec assés de clarté. Il est aisé de voir

C v

- qu'il avoit bien lû la Physique d'Aristote, l'Histoire naturelle de Pline ; & qu'il avoit à peu près sur les matieres qui font l'objet de son ouvrage , toute la connoissance qu'on pouvoit en avoir de son tems. Pour égayer son sujet, assez sec par lui-même , il y fait entrer souvent des traits de la Fable , ce qu'il fait communément avec choix & à propos. Il donne peu aux préjugés vulgaires ; pour l'ordinaire même , il les combat , & en montre le peu de fondement.
- Tout le troisieme livre , il l'emploie à traiter des Minéraux , des Métaux , & des Pierres précieuses.

La seconde partie de son recueil est rempli d'une multitude de Sonnets , d'Odes , de Stances , & d'Eglogues , dont il auroit pû se passer de faire part au public. Habert y revient jusqu'à l'ennui & au dégoût à ses amours. Au milieu de tout ce fatras de poësies dictées par la passion , ou par un cœur peu réglé , on trouve une Ode à la louange d'Henri III. des Stances où le Poëte étale les avantages & le prix de la vertu ; une *Prophétie* qui n'est encore qu'un *Eloge* du Roi ; les *Louanges de la vie Rustique* , & en particulier celles du *Jardin* ; une Description de chacune des

quatre Saisons de l'année, en forme de Dialogue entre des Bergers; & quelques pieces purement philosophiques.

Enfin la troisiéme & dernière Partie ne renferme que des poësies chrétiennes, c'est-à-dire, vingt-quatre Sonnets spirituels; des Stances; une Paraphrase des sept Pseaumes dits de la Pénitence; une Priere en forme de Confession, mais dans laquelle on ne trouve aucun fait; la Paraphrase du Pseaume *Cæli enarrant*, &c. quelques Odes, & plusieurs Cantiques. Il dit dans une des Odes, qu'il avoit *long-tems fréquenté la Cour & les Villes*; mais que dans la suite il ne s'étoit plû que dans la solitude. Si cela est, il avoit donc plus de 25 ans lorsqu'il publia ses *Météores*; & en ce cas pour l'accorder avec lui-même, il faudra dire, que puisque de son propre aveu, il n'avoit que 22 ans lorsqu'il publia son premier recueil, l'édition de 1582, la seule cependant que l'on trouve citée, n'est pas la première édition. Ce n'est au reste qu'une conjecture que je hazarde. J'ai vû du même, des Stances & un Sonnet, qu'on lit au devant de la *sainte poésie par centuries de Quatrains* de frere Anselme du Chastel, Célestin, en 1590. in-8°. à Paris.

Cvj



ISAAC

HABERT.

Notre Poëte fut pere d'Isaac Habert, mort Evêque de Vabres le 11. Janvier 1668, & qui s'est fait connoître par ses poësies Latines, & encore plus par ses ouvrages Théologiques, & autres.

### MILLES DE NORRY.

MILLES

DE NORRY

*Milles DE NORRY*, Gentilhomme Chartrain, étoit aussi un Philosophe, qui avoit joint à l'étude de l'Astronomie celle des autres parties des Mathématiques, & en particulier, de l'Arithmétique.

Dans sa premiere jeunesse, se laissant entraîner au goût de son tems, il avoit composé des especes de farces ou Tragédies plus comiques que sérieuses, que la Troupe des *Enfans sans souci* avoit adoptées, & représentées sur les échafaux qui leur servoient de Théâtre. Mais on assure qu'aucune de ces pieces n'a été imprimée. Du Verdier, & après lui Dom Liron dans sa Bibliothèque Chartraine, cite entre autres, *les trois journées d'Hélie le Prophete*, & *les deux journées d'Amon & Thamar*.

Dans un âge plus avancé, outre un assez gros traité d'Arithmétique, pu-

blié en 1574, Milles de Norry donna en vers héroïques l'an 1583. une Description du Ciel en quatre livres. Le Poète discourt dans le premier, du mouvement des Cieux, ou plutôt de ce qu'il appelle le premier, le second, & le troisième Ciel. Il parle dans le second, des douze Signes du Zodiaque, à qui il attribue bien des propriétés & des influences que la bonne Astronomie rejette. Les Planettes, & les Météores, sont l'objet principal du troisième & du quatrième livre. Le Poète rapporte sur chaque chose les sentimens des anciens & des modernes; & pour diminuer la secheresse de la matiere; il y sème de tems à autre quelques traits historiques, où sa critique ne brille pas. Il promettoit une suite de ces quatre premiers livres; je ne crois pas qu'elle ait paru. Ceux que nous avons, sont adressés à M. le Duc d'Epemon, Pair de France, & Colonel-Général de l'Infanterie Françoisse. L'Épître dédicatoire est dattée de Paris, le premier de Septembre 1583.

Le Portrait de l'Auteur, qui est après l'Avis aux lecteurs, montre que Milles de Norry étoit alors dans un âge avancé. On lit au bas de ce Portrait ce

MILLES  
DE  
NORRY.

Enfans , après avoir la marastre nature ,  
 Coupé le fil des ans à mon cours limité ,  
 Si par sort , ou esmeuz de bonne volonté  
 Contemplez quelquefois ceste mienne figure :  
 Voyant la bouche close , & des yeux l'ouverture ,  
 Le front large & ouvert , & le poil remonté ,  
 Jugez , & soutenez qu'en tout j'ay résisté  
 Au trop parler , peu voir , honte & fortune dure ,  
 Que cela vous incite à parler sobrement :  
 Voyez beaucoup , le veoir meurt le jugement :  
 Souffrez plustot la mort qu'au front une infamie.  
 Résistez à fortune , & quelle n'ait pouvoir  
 De vous faire passer rien outre le devoir :  
 Voila le seul tombeau auquel je porte envie.

---

**GUILLAUME DE CHEVALIER.**

GUILLAU-  
ME DE  
CHEVA-  
LIER.

*Guillaume* DE CHEVALIER connois-  
 soit , comme le sieur de Norry , ce  
 que les Astronomes disent de l'état du  
 Ciel. Dès l'âge de vingt ans , il aimoit  
 à s'occuper de cette matiere , & son es-  
 prit naturellement curieux , le portoit  
 à vouloir même sonder les secrets de la  
 nature. Mais la Philosophie Morale  
 l'ayant dégouté de toute autre étude , il  
 mit son application à se connoître lui-

Décès du  
Monde  
pag 1.

même, à contempler les effets de la Providence, la variété des événemens humains, & le peu de solidité de tout ce qui passe avec le tems. Il jugea à propos de mettre toutes ses réflexions en vers, & feignant qu'elles lui avoient été dictées en songe par la Providence même, il les exposa d'un ton décisif & dans la vue d'instruire ses contemporains & ceux qui viendroient après lui.

GUILLAU-  
ME DE  
CHEVA-  
LIER.

C'est le but d'un très-long poëme qu'il publia en 1584. & qu'il a partagé en trois visions. Il l'a intitulé: *Le Décez ou fin du monde*, parce qu'il y fait voir l'inconstance de tout ce qui se passe ici bas, de même que l'instabilité de nos corps, & de toutes les opérations de l'esprit, & qu'il porte ses réflexions jusques sur les choses qui arriveront lorsque Dieu détruira ce monde visible. Du reste, il y a beaucoup de verbiage dans ce poëme. Je n'y ai rien trouvé qui ait pu me faire connoître la personne de l'Auteur.

### GUILLAUME BIGOT.

Guillaume BIGOT, est moins connu par ses Poësies Françaises que François & Pierre-Habert. Ce n'étoit ni la print-

GUILLAU-  
ME BIGOT.

GUILLAU-  
ME BIGOT.

cipale occupation , ni même son amu-  
sement ordinaire. Les Muses Latines  
lui plaisoient davantage ; la Philoso-  
phie & la Medecine faisoient encore  
plus ses délices : & si l'on en excepte  
quelques vers François qu'on trouve  
avec ceux de plusieurs Poètes de son  
tems , je ne connois de piece un peu  
étendue qu'il ait composée en ce genre,  
ou qui soit du moins parvenue jusqu'à  
nous , qu'une *Epitre* qu'il adressa à  
*Charles de Sainte Marthe* pour le deta-  
cher de la poésie , & l'engager à lui  
préférer les sciences , & surtout l'étude  
des langues savantes. Cette *Epitre* a  
été imprimée à la suite des poésies mê-  
mes de Charles de Sainte Marthe en  
1540. & je vous en ai déjà parlé , mais  
sans vous rien dire de l'Auteur , dont  
la vie m'a paru trop singuliere pour la  
passer sous silence.

Biblioth.  
Fr. t. 9. pag.  
435.

Voici ce que nous en apprennent ses  
poésies latines , imprimées avec quel-  
ques *Epitres* en prose en 1, 37. in-8°. à  
Paris ; son poëme Latin , intitulé :  
*Gulielmi Bigotii ad Jesum Christum carmen  
supplex* , & son *Epistola Antilogica* ,  
l'un & l'autre imprimés à Toulouse , en  
1549. in-4°. au-devant de son livre  
intitulé, *Christiana Philosophia praludium*.

Selon ces écrits, dont feu M. Lan- celot, mort Inspecteur du College Royal à Paris, a fait usage avant moi dans un Mémoire qu'il envoya à Bayle, & que celui-ci a inferé dans son Dictionnaire critique, Guillaume Bigot, fils de Jean Bigot, nâquit à Laval au Maine, vers la fin du mois de Juin 1502. Car il dit dans une lettre dattée de Bâle le 27. de Décembre 1536. (imprimée à la suite de son poëme, intitulé, *Somnium*,) qu'il sortit de France âgé de 28 ans, & qu'il y a déjà six ans & demi qu'il est exilé de sa Patrie. Il avoit donc 34 ans & demi quand il écrivit cette lettre.

Venu au monde avec deux dents, il fallut lui chercher une nourrice à la campagne, aucune n'ayant voulu lui prêter les soins dans la Ville. A peine avoit-il un an, que la peste, après avoir enlevé le mari & les enfans de celle qui l'allaitoit, attaqua aussi cette femme. Celle-ci craignant plus pour la vie de l'enfant que pour elle-même, sortit de son village, déposa son nourrisson dans une haie, informa les voisins du nom de cet enfant & de la famille à qui Guill Bigot il appartenoit, & mourut. Jean Bi- Somnium. got que la Providence envoia dans le

**GUILLAU-  
ME BIGOT.**

même-tems de ce côté-là , reconnu son fils , & le prit entre ses bras , l'amena à la Ville, & le fit élever comme il put. Guillaume raconte ce fait fort au long dans son songe en vers latins , où il feint que son pere lui apparôit , & lui raconte ces premieres circonstances de son enfance.

Si j'entends bien ce qu'il dit dans une Epigramme à Antoine Blaurer , Ministre dans le Duché de Wittemberg , il aima la poésie dès l'âge de dix ans ou environ. Cependant dans une lettre écrite de Tubinge à Guillaume du Bellai de Langei , il dit que devenu grand , on confia son éducation à des Maîtres peu habiles , qui le dégouterent de l'étude , & que dès l'âge de 15 ans il se livra à la dissipation , & même au libertinage. Il aimoit à se battre , & il en trouvoit souvent l'occasion dans les tems orageux où il vivoit. Vers ce même âge , se trouvant à Angers , il se mêla dans une querelle qui eut des suites. Il fut obligé de se retirer à la campagne pour éviter les poursuites que la famille de la Tour-Landri fit contre lui : cette retraite forcée lui fut salutaire. Elle le remit dans le goût de l'étude ; & pendant que

Ton pere le croioit fort appliqué à la Jurisprudence, il se livroit à l'étude de la Langue Grecque qu'il apprit sans le secours d'aucun Maître. Les autres sciences ne lui coûterent pas davantage ; il assure qu'il ne dut presque qu'à son application les progrès qu'il fit dans la Philosophie, l'Astronomie, l'Astrologie & la Medecine.

Cependant ayant tout à craindre du ressentiment que Messieurs de la Tour-Landri conservoient de l'affaire d'Angers, & ne se sentant plus d'ailleurs d'autre attrait que pour les sciences, il se retira en Allemagne, où il s'appliqua avec tant d'ardeur, que, comme il le dit lui-même, il auroit voulu ne rien ignorer. Il fit ce voyage avec M. Du Bellai de Langey que le Roi envoïoit auprès des Princes Allemands, pour les informer des Droits de Sa Majesté : commission qui étoit si secrette, que M. de Langey ne visitoit les Cours d'Allemagne que sous l'habit & avec le titre d'un Marchand de Pierrieres.

Guillaume Bigot étoit à Tubinge en 1535, & il y fut chargé d'enseigner la Philosophie, pendant que lui-même y prenoit des leçons de Medecine, d'Antoine Cureus & de Guillaume Asterot,



GUILLAU-  
ME BIGOT.

& qu'il se perfectionnoit dans la langue Grecque, & dans presque toutes les parties des Mathématiques avec *Fossanus*, dont il fait un grand éloge. Ce fut dans cette Ville qu'il composa son *Catoptron* ou Miroir, Poème en vers Latins, où il rapporte plusieurs circonstances de sa vie, & où il n'épargne rien de ce qu'il pouvoit dire de plus raisonnable & de plus tendre pour se reconcilier avec MM. de la Tour Landri. Si vous êtes surpris, leur dit-il, que je cède maintenant, moi que l'Allemagne sépare de vous, c'est que depuis que j'ai déposé les armes, je me suis introduit dans l'Ecole de la sagesse, & que les Muses, que je cultive, adoucissent les mœurs.

Il se broüilla néanmoins avec les suppôts de l'Université de Tubinge ; pour avoir voulu réfuter le système philosophique de Philippe Mélanchton ; & cette broüillerie lui ayant rendu le séjour de Tubinge désagréable, il alla à Basle en 1536. Il parcourut aussi quelques autres Villes d'Allemagne, telles que Mayence & Marpourg, & il y eut plusieurs disputes avec les Professeurs & autres ; en particulier avec Bouchard, qu'il traite d'Empirique, & contre lequel il composa beaucoup

d'Epigrammes, mais qu'il jetta depuis au feu, n'en réservant qu'un très-petit nombre que nous avons avec ses autres poësies.

GUILLAUME BIGOT.

Il étoit Docteur en Medecine lorsqu'il revint vers 1538, en France, où il trouva un asile assuré chez Messieurs Du Bellaï, ses Mécenés. Guillaume Budé voulut le retenir à Paris, & lui faire donner par le Roi quelque pension ou quelque place de Philosophie, (*sipendium Regium Philo sophi*;) mais il ne put réussir. Plusieurs sçavans ont écrit après Mélanchton, que Pierre du Chastel, qui avoit été Aumônier de François I. & qui est mort Evêque d'Orleans en 1552, conçu de la jalousie contre Bigot, & l'empêcha d'avoir accès auprès de ce Prince, par la crainte d'en être lui-même éclipsé: mais ce fait n'est pas bien fondé; & Pierre Galland l'a réfuté dans la vie de du Chastel. Feu M. Lancelot dans le Mémoire cité plus haut, n'approuve pas davantage le Commentaire fait sur cela dans le tome second du *Menagiana*; & ce qu'il oppose à ce

p. 352. 20  
suiv.

Commentaire, m'a paru juste: vous pouvez en juger par vous-même. D'autres ont dit, & ceci semble plus vraisemblable, que Bigot avoit parlé de-

s'avantageusement de du Chastet, mais qu'il fit sa paix avec lui, & qu'à la recommandation de ce Prélat, il obtint quelque autre faveur.

Quoi qu'il en soit, Bigot n'ayant point d'emploi à Paris, en chercha ailleurs. On lui offrit une Chaire dans l'Université de Padoüe, qu'il refusa, aimant mieux s'en aller à Nîmes où il étoit appelé, pour remettre sur pied l'Université, dont Claude Baduelle avoit commencé de jeter les fondemens, en conséquence des lettres d'érection données par François I. Il fut d'abord fort bien accueilli; l'on courut en foule à ses leçons, & on lui donna la principale autorité, dont il n'usa que pour le bien de cette nouvelle Université. Baduelle fut même exclus, on ne sçait pourquoi; & tout le régime fut confié à Bigot, avec qui la Ville fit des conventions avantageuses à l'un & à l'autre. Mais soit que le zele de Bigot fût poussé trop loin, soit que Baduelle s'intriguât pour rentrer dans son poste; il est sûr que les choses ne tarderent pas à changer de face, qu'on suscita mille mortifications à Bigot, & que Baduelle fut rappelé. Ce fut alors une espece de guerre entre les deux maîtres & leurs écoliers.

Bigot se retira par devers le Parlement de Toulouse, qui rendit plusieurs Arrêts pour confirmer les conventions qu'il avoit faites avec la Ville de Nîmes. Il vint même à Paris, & par le crédit du Cardinal du Bellai & de quelques autres personnes distinguées, il obtint du Roi, & de plusieurs Grands des lettres adressées au Gouverneur & aux premiers de la Ville de Nîmes, en vertu desquelles il crut qu'il jouïroit en paix du poste qu'il avoit occupé avec plus d'honneur que de satisfaction. Dans cette pensée, & voulant se fixer pour toujours à Nîmes, il alla à Laval, vendit le bien qu'il y avoit, & malgré sa famille, il se remit en route pour le Languedoc.

Mais on lui avoit suscité bien d'autres affaires en son absence. Etant à Toulouse, il apprit que sa femme, dont il avoit deux filles, s'étoit laissé séduire par un sien *compere*, nommé *Fontanus*, qui demouroit chez lui, & qui lui avoit de grandes obligations; que cet *adultere* cherchant à le perdre lui-même, avoit été puni de la même manière que le fut autrefois Abailard; que le principal acteur de cette tragédie étoit un certain Antoine *Verdanus*, qui

avoit été domestique de Bigot : & que Fontanus avoit un grand nombre de Partisans à Nîmes, qui emploïoient tout ce qu'ils avoient de crédit & d'amis pour faire retomber sur Bigot ce qu'il y avoit d'odieux dans la conduite de sa femme & dans la punition de Fontanus.

Bigot fut consterné de ces nouvelles. Son premier dessein étoit d'abandonner le Languedoc, soit pour aller à Tarascon, où il semble dire qu'il avoit déjà enseigné, soit pour se retirer à Metz où il avoit réellement demeuré, soit enfin, pour retourner en Allemagne; mais on lui conseilla de demeurer à Toulouse & de se défendre vigoureusement contre ses ennemis. Sur les avis des Avocats, dont il eut des consultations, & de plusieurs autres personnes, il prit ce dernier parti. Mais ayant tout à craindre de la fureur de ses ennemis, il se retira secrètement au College de Saint Marcel (*inter studiosos Sancti Marcelli*; ) & trois mois après, lorsqu'il eut mis son affaire en règle, il se rendit volontairement prisonnier. Il se tenoit si assuré de son innocence, & de l'équité, comme des lumières de ses Juges, qu'il ne balança pas un moment à se reme-

tre

tre ainsi entre les mains de la Justice. Mais il eut tout le tems de sentir qu'il avoit fait une action imprudente. Ses ennemis presenterent contre lui les mémoires les plus odieux ; ils lui imputoient toute sorte de crimes ; ils s'efforcerent de le faire passer pour hérétique , & même pour athée : il se justifia , confondit la calomnie , eut la permission de s'aller défendre aux *Grands Jours* assemblés au Puy ; mais avec injonction de se représenter ; & ce ne fut qu'après de longs & pénibles interrogatoires , & des procédures toujours renaissantes , qu'il recouvra une entière liberté. Le chagrin , la peine , l'affliction avoient épuisé ses forces ; les dépenses qu'il avoit été obligé de faire , l'avoient réduit à l'indigence ; & sa situation étoit encore fort triste lorsqu'il fit paroître en 1549. son *Praludium Christianæ philosophiæ* , en quatre livres , à la tête desquels il a mis une longue Epître en prose & son poëme Latin adressé à J.C. commenté par Guillaume *Figulus* ; dans lesquelles pieces , il détaille la plus grande partie des faits que je viens de rapporter , mais dans un stile fort mauvais & avec beaucoup de digressions & de phrases obscures , qui don-

nent beaucoup de fatigue au lecteur.

GUILLAU-  
ME BIGOT.

J'ignore ce que Bigot devint depuis, & en quelle année il est mort. Dom Liron a parlé de lui dans le tome premier de ses *Singularités historiques & littéraires*, nombre 44. mais si superficiellement qu'on ne trouve dans cet article presque aucun des faits que je viens d'exposer, & dont la plus grande partie se lisoit déjà dans le *Mémoire* cité de M. Lancelot.

### EDMOND DU BOULLAY.

EDMOND  
DU BOUL-  
LAY.

Ce fut aussi en 1549. qu'*Emond* (ou *Edmond*) DU BOULLAY donna son poëme, intitulé, *Le combat de la chair & l'esprit*. Tout ce que je sçai de cet Auteur, c'est qu'il étoit Lorrain, *premier Herault & Roi d'Armes* de Charles Due de Lorraine & de Bar, qu'il avoit employé sa premiere jeunesse à l'étude des Lettres humaines, & qu'en 1549 il avoit déjà passé plus de la moitié de l'âge ordinaire des hommes. Il voulut alors étudier l'Ecriture Sainte, lire les livres de piété, s'instruire de la religion plus qu'il ne l'avoit fait jusques-là. Ce nouveau genre d'occupations lui fit faire de sérieuses réflexions sur lui-même;

il trouva dans sa propre cupidité de la résistance au bien qu'il vouloit pratiquer ; & l'Ecriture lui ayant fourni des armes pour combattre ses mauvais penchans, il s'en servit, & les presenta aux autres dans son poëme. Tout ce que la chair oppose à l'esprit, tout ce que celui-ci peut trouver de môiens pour défarmer la chair, ou du moins pour empêcher qu'elle ne domine sur l'esprit, y est assez bien détaillé. C'est un Dialogue entre ces deux Adversaires, où chacun se dit beaucoup de vérités & beaucoup d'injures. L'un & l'autre parlent de leurs victoires & de leurs défaites : chacun se fait bien des objections, & se porte bien des coups : mais enfin, la chair conclut qu'elle ne sera heureuse qu'en se soumettant à l'esprit ; elle consent à cette soumission, le combat finit, le traité de paix est signé, & la chair chante elle-même un Cantique pour célébrer cette victoire.

Du Boullay promettoit d'exposer aussi en vers, *les fruits de l'Esprit*, conformément à ce qu'en dit l'Ecriture. Je ne crois pas qu'il ait accompli sa promesse. La Croix-du-Maine & Du Verdier qui font mention du poëme dont je viens de parler, n'en ont point con-

D ij

EDMOND  
DU BOULLAY.



---

EDMOND  
DU BOUL-  
LAY.

nu d'autre. Ils ne citent de l'Auteur, que quelques ouvrages qui étoient conformes à la profession de Du Boullay, sçavoir, les *Généalogies des Ducs de Lorraine, avec les Discours des alliances & traités de Mariage faits en icelle Maison*; & les cérémonies observées aux enterremens du Cardinal de Lorraine, mort à Nogent-sur-Yonne le 18 Mai 1550, & de Claude de Lorraine, Duc de Guise & d'Aumale. L'impression de ces ouvrages est de 1549. & de 1550.

---

NICOLE BARGEDÉ,

NICOLE  
BARGEDÉ.

Les mêmes Princes, dont Du Boullay a décrit les obsèques, furent pleurés par *Nicole* ( ou *Nicolas* ) BARGEDÉ, natif de Vezelai dans le Nivernois, alors *Licencié ès Loix*, & depuis Président au Présidial d'Auxerre. Affligé de la mort du Roi François premier, de la Reine de Navarre sa sœur, de la Duchesse de Nevers, de M. le Duc de Guise & du Cardinal de Lorraine, il fit entendre ses regrets dans ce petit nombre de pieces en vers de dix Syllabes qu'il intitula, *Le moins que rien, fils aîné de la terre*, & qu'il composa étant à Paris, comme il le dit dans un Sizain, adressé

à Barthelemi de Boulangiers, Seigneur de Perrozeau.

NICOLE  
BARGEDÉ.

Si le titre qu'il donna à ces poësies ne s'entend pas d'abord , le Poëte l'explique dans son Epitre en prose , à M. de l'Hospital, Conseiller au Parlement de Paris. *Le moins que rien , fils aîné de la Terre* , c'est le corps dont nous sommes revêtus. Sorti de la terre , il y rentre lorsque Dieu cesse de l'animer ; & quoique flatté durant cette vie mortelle , quoique traité avec délicatesse , & revêtu au dehors de tout ce qui peut frapper les yeux des spectateurs , il est moins que rien , puisqu'il redevient cendre & poussière. Ces vérités , le Poëte les prouve par le détail des Grands & des Dignités qui avoient fait honorer ceux dont il pleure la perte , mais dont il ne restoit plus que le souvenir. Il ne se plaît à rappeler la mémoire de leurs grandes actions , & des bienfaits dont ils avoient comblé ceux qui avoient été les objets de leurs faveurs , que pour apprendre à ceux que les richesses & la fortune aveuglent , que tout disparoît ici bas comme l'ombre , & qu'il n'y a de réel que ce qui est fait pour Dieu & ce qui conduit au salut. Non-seulement il insiste sur ces

D ij

NICOLE  
BARGEDÉ.

vérités dans sa longue *Lamentation*, il ne craint pas de les répéter encore, dans les Sonnets qu'il adresse au Roi, aux Duchesses de Nevers & de Vendôme, à Messieurs de Guise, au Duc d'Anguien, à l'Evêque d'Albi & à quelques autres.

Bargedé étoit à Auxerre, lorsqu'il dédia ces pieces à M. de l'Hospital; mais voulant en faire part au public, il les adressa par une Epître en vers à Marc Houlier, Secrétaire du Duc d'Anguien, qui se chargea peut-être du soin de les faire imprimer. Elles parurent en 1550. à Paris, in-8°. avec quelques vers à la louange de ce recueil, composés par Claude Guillon, Claude Bargedé, Lieutenant à Vezelay, frere de l'Auteur, Sébastien Caneaul, son cousin, & Barthelemi Boulangiers.

La même année 1550 Bargedé donna quatre Eclogues sur la mort de la Princesse Marie d'Albret, Duchesse de Nivernois. C'est un Dialogue partagé en quatre Journées, dont les interlocuteurs sont le Poète lui-même, Claude son frere, & le Sieur Colet, de Rumilly, connu par plusieurs poësies françoises dont je vous ai parlé ailleurs. Ces Eclogues sont suivies de cinq Can-

*iques du Pénitent* qui font honneur à la  
maniere de penser de Bargedé. NICOLE  
BARGEDÉ.

C'est le même goût qui régné dans  
*l'Arrêt des trois Esprits sur le trespas de*  
*Claude de Lorraine , Duc de Guise* , im-  
primé encore en 1550. C'est une espé-  
ce de Plaidoyer entre le Ciel , la Ter-  
re & le génie de la France. Le Prince  
étoit attaqué d'une maladie mortelle ;  
la Terre demande son corps , le Ciel  
veut son ame, le Génie de la France sol-  
licite le retour de sa santé , prétendant  
que le bien de la France demande que  
le Prince vive encore long-tems. Trois  
esprits , sortis des corps de François I.  
de Marguerite de Valois Reine de Na-  
varre, & de Godefroi de Lorraine, Roi  
de Jérusalem , sont envoïés pour déci-  
der le differend ; & après quelque leger  
altercation ils s'accordent à donner  
le corps du Prince à la terre , & son  
ame au ciel. On a joint à cet arrêt , *le*  
*Cantique & bienvenue de la paix en Fran-*  
*ce* , & l'Epitaphe de Christophe de Di-  
gny , Seigneur de Rizaucourt & d'An-  
gluz, & Baron de Courson : ce Seigneur  
étoit mort à la fleur de son âge.

Si ces diverses poësies de Bargedé ne  
fussient par pour vous faire connoi-  
tre que l'Auteur ne s'occupoit que de

D iiij

NICOLE  
BARGEDÉ.

sujets graves, vous en seriez convaincu en lisant ses *Odes pénitentes du moins que rien*, dont l'impression est pareillement de l'an 1550. Tout dans ces Odes respire la piété, tout y est rempli de sentimens de componction & d'humilité, tout y prouve que le Poëte vérifioit en sa personne la devise qu'il avoit prise, & qu'il s'estimoit en effet *moins que rien*. Il y a 22. Odes, toutes dans le même goût, si l'on en excepte peut-être la dernière où l'Auteur s'égaie, mais très sagement, à l'occasion d'une fièvre tierce qui le retint long-tems malade à Paris, où il semble dire, qu'il étoit venu à la poursuite de quelque procès.

Ces Odes, terminées par un Cantique sur la Résurrection du Sauveur, sont adressées, par une Epître en prose, au Cardinal de Meudon, de même que les pièces que Bargedé qualifie d'Epigrammes, & qui ne sont encore qu'un recueil de petites pieces, qui ont toutes la piété & la morale pour objet. Constant dans ce genre d'écrire, il ne change point de ton dans ses deux Elégies, intitulées, *Larmes*, adressées, l'une à Philippe de Chastelux, Vicomte d'Avallon, l'autre à M. Dosme, Avocat à la Cour. Et lors même qu'il semble

vouloir quitter, comme il le dit, le personnage d'Héraclite, tout son enjouement ne consiste qu'à dire des choses moins sérieuses. Vous pouvez vous en convaincre, si vous voulez prendre la peine de lire ses Odes à Messieurs le Maçon *Trésorier extraordinaire des Guerres*, & Dosme Avocat, ses trois *Bergeries d'honneur* au Cardinal de Meudon, & les autres petites pieces qui terminent ce recueil.

---

NICOLE  
BARGEDÉ.

Bargedé étoit marié. J'ignore en quel tems il est mort. Une note de l'un de ses descendans, Assesseur au Siege criminel d'Auxerre, rapportée par M. l'Abbé Lebeuf, nous apprend que Nicolas laissa pour fils, Hélié Bargédé, Avocat au Bailliage d'Auxerre, & Bailli de Vezelay, qui a composé six livres en vers, de la France triomphante, & quantité d'autres poësies, qui sont demeurées entre les mains de sa famille. L'Auteur mourut trop jeune pour mettre la dernière main à ces poësies, & en faire part au public.

Mem. pour  
l'Histoire  
d'Aux. t. 2.  
p. 527.

### NICOLAS ELLAIN.

Nicolas Bargédé avoit cherché des protecteurs dans la Maison de Lorrain-  


---

NICOLAS  
ELLAIN.

D v

**NICOLAS  
ELLAIN.**

ne, & son mérite joint à sa sagesse lui en fit trouver. Un autre Poëte de son tems, *Nicolas ELLAIN*, Parisien, rechercha l'appui de Messieurs Du Bellay, qui ont tant favorisé les gens de lettres de leur tems; & la maniere dont ils'exprime dans ses poësies, porte à croire qu'il en obtint plusieurs faveurs.

Ellain fit ses études à Paris; & s'appliqua à la Pratique, pour laquelle il semble montrer peu d'attraits. Je fonde cette conjecture sur ce Sonnet, adressé à un de ses amis :

Estre au Palais à me rompre la teste  
Pour courtoiser, Deneux, un Conseiller,  
Un Procureur, un Clerc, un Officier,  
Et envers eux contrefaire l'honneste.

Faire dresser un extraict, une enqueste,  
Faire la Court à un Monsieur l'Huissier,  
Et à son Clerc, faire signifier  
Or un Arrest, ores une Requeste.

Ne faire rien sinon que tout de ranc;  
En ce Palais courant de banc en banc,  
Vivre chétif en cette servitude;

Voilà, Deneux, voilà mon Galien;  
Mon exercice Aristotélien,  
Voilà mon livre, & toute mon estude.

J'entre dans la peine d'Ellain ; les procédures & tout l'attirail de la pratique tant civile que criminelle, n'ont jamais eu de charmes pour un ami des Muses. Il faut que le devoir & la nécessité parlent bien efficacement pour engager celui qui a du goût pour les lettres à se livrer à cette triste & ennuyeuse occupation. Aussi Ellain reprenoit-il toujours avec joie les routes du Parnasse. Ce n'est pas qu'il y marchât avec une grande liberté, ni que les honneurs se rencontrassent sur sa route ; mais pour contenir l'amour propre, il suffit qu'on se persuade que si on n'est pas au premier rang, au moins n'occupe-t-on pas un des derniers.

Telle étoit la place où Ellain se mettoit. Sans prétendre l'en chasser, je vous dirai que deux choses m'ont déplu dans ses deux livres de Sonnets ; la première, c'est qu'ils sont vuides de choses, & souvent de pensées & de sentimens ; la seconde c'est que le premier livre, qui est adressé à Eustache du Bellay, Evêque de Paris, respire beaucoup plus l'amour profane, que le second livre que le Poëte a offert à Jacques du Bellay, comte de Tonnerre. Puisqu'Ellain vouloit chanter sa *Pan-*



---

NICOLAS  
ELLAIN.

*dore*, il me semble que ce n'étoit point à un Prélat, qu'il devoit envoïer ses frivoles chansons. Gregoire Gourdry, Vermandois, en fait inutilement des excuses pour l'Auteur, dans la prolixie Epître en vers qu'il envoïa à Eustache du Bellay, & qui est à la tête des Sonnets d'Ellain. La décence demandoit que le Poëte ne se mît pas dans la nécessité d'avoir besoin de ces excuses.

Les Sonnets d'Ellain parurent en 1561. Le Poëte vivoit encore en 1570, puisqu'il donna cette même année un *Discours Panégyrique*, encore en vers, à *Pierre de Gondy, Evêque de Paris, sur son entrée en la Ville de Paris, le Jeudi neuvième jour de Mars 1570*. C'est tout ce que je connois des poësies d'Ellain.

### NICOLAS RENAUD.

---

NICOLAS  
RENAUD.

La Maîtresse de *Nicolas* RENAUD, Provençal, n'étoit point une Pandore, c'étoit une Lucrece. C'est sous ce nom que Renaud chante Anne de Vallavoir qu'il aima tendrement, qu'il paroît avoir épousée, mais dont la mort le sépara dès l'âge de 28 ans, Anne n'en ayant encore que 21. Ce sont du moins les dates qu'on lit au Portrait de l'un

& de l'autre , gravés au commencement des poësies de Renaud , imprimées en 1565. in-4<sup>o</sup>.

NICOLAS  
RENAUD.

Le titre de ces poësies est : *Les Chastes Amours : ensemble les Chançons d'Amour de Nicolas Renaud, Provençal*. Il y a 66. Sonnets , plusieurs chants d'Amour , & deux fables allégoriques , le Pin & l'Oranger. Comme l'Auteur fait l'éloge d'Hieres dans un de ses Sonnets , on peut conjecturer qu'il étoit de ce lieu. Son Portrait & celui de sa Lucrece , dont il vante la chasteté , & à qui il dit beaucoup de choses contraires à cette vertu , sont ornés chacun d'un distique Latin de René Guillon.

Ce qui me fait croire que ces poësies n'ont paru qu'après la mort de l'Auteur , c'est que dans un Sonnet de Gallois Abot , Gentilhomme François , sur le portrait de *Lucrece* , il est parlé de Renaud , comme n'étant plus au monde. *Cet habit noir* , dit Abot , parlant à celle qu'il loue ,

. . . . est le deüil immortel ,

Tesmoing des pleurs sur le tombeau mortel

De son Seigneur , qui enterre avec soy

Tout le mortel , laissant à sa moitié

Pour son partage, immortelle amitié,

---

NICOLAS  
RENAUD.

Les dons du Ciel, sa mémoire, & sa foy.

Dès 1563. on avoit imprimé de Renaud, une Ode sur la paix, au Roi, avec quelques autres poësies. On a encore du même une Ode, sur la traduction de Pline le naturaliste, par Antoine Du Pinet; & la Croix-du-Maine lui attribue un *Discours* en prose, des guerres & troubles advenus en Provence l'an 1562. Ce discours a été imprimé en 1564.

FRANÇOIS LE POULCHRE,  
SEIGNEUR DE LA MOTTE-  
MESSEME.

---

FRANÇOIS LE POULCHRE, SEIGNEUR DE LA MOTTE-MESSEME. Il y a plus d'utilité dans les poësies de François LE POULCHRE, Seigneur de la Motte-Messémé, Terre située à dix lieues de Poitiers & à une de Loudun; on y apprend un grand nombre de circonstances de l'Histoire Civile du 16<sup>e</sup>. siecle.

L'Auteur étoit un Gentilhomme, d'une famille originaire d'Anjou; il prétendoit même descendre de *Pulcher* (en François, le Poulchre) Consul Romain; ce qu'il dit très-sérieusement dans le premier livre de ses *honnêtes loix*.

*sirs*, où il bâtit à cette occasion une Généalogie imaginaire, & fait une longue digression sur les changemens de nom, & sur la vanité, dont il se rend lui-même coupable, de ceux qui font remonter leur noblesse jusques dans les siècles les plus éloignés. Il nâquit vers 1545. au Mont de Marsan, petite Ville de Gascogne au Diocèse d'Aire, & dans le Château même de cette Ville, où demuroit alors son père Sur-Intendant de la maison de Marguerite Reine de Navarre, sœur de François I.

FRANÇOIS  
LE POUL-  
CHRE, SEI-  
GNEUR DE  
LA MOT-  
TE - MES-  
SEMÉ.

Marguerite qui se trouvoit alors au Mont de Marsan, tint le Poulchre sur les fonts de Baptême avec François I. le fit nourrir dans le Château, & le traita comme son propre enfant. Elle avoit tant d'affection pour lui, que dès qu'il fut sévré, elle vouloit toujours l'avoir en sa compagnie, & le faisoit manger à sa table. Le Poulchre nous assure qu'on ne pouvoit faire plus de plaisir à la Reine que de le caresser. Cependant son pere étant retourné en Anjou sa patrie, on lui remit son fils âgé alors d'environ trois ans. Ce fut là qu'il fut instruit dans la Religion Catholique, qu'il a toujours professée, & qu'il apprit les premiers élemens des lettres.

FRANÇOIS  
LE POUL-  
CHRE SEI-  
GNEUR DE  
LA MOT-  
TE - MES-  
SEMÉ.

Devenu plus grand , on l'envoia étudier dans l'Université de Paris , où il avoüe qu'il ne fit pas de grands progrès dans les sciences.

La passion pour les Armes le dominoit , & il étoit déjà dans le Service lors du Traité de Cateau-Cambresis fait en 1559. Après la mort de Henri II. arrivée le 10. Juillet de la même année , il servit en Guienne , & ailleurs ; & il nous apprend qu'il se trouva en 1562 à la bataille de Dreux. Son oncle , le Sieur de la Motte-Messémé , qui l'avoit instruit dans l'art militaire , ayant été tué dans cette occasion , il fit porter son corps à Messémé , pour le faire inhumer dans le tombeau de sa famille , & il l'accompagna lui-même. Le Duc de Roanés le mena ensuite à Amboise , où il eut l'honneur de baiser les mains de Charles IX. qui l'envoia à Saint Mesmin vers la Reine sa mere pour savoir de ses nouvelles & de celles de la paix à laquelle cette Princesse travailloit. Le Poulchre suivit ensuite la Cour à Paris , à Saint Germain , & ailleurs ; & depuis ce tems là il servit , montant de grade en grade , dans toutes les Guerres de son tems , dont il nous a laissé la description dans ses *Honnêtes loisirs.*

Il perdit son pere en 1567 au Mont de Marsan où il étoit retourné; & ce fut dans le même lieu que peu de tems avant cette mort, Charles IX. qui passoit dans le même lieu, allant voir sa sœur la Reine d'Espagne, nomma le Poulchre *Ecuier d'Ecurie ordinaire*. Le même Prince l'ayan gratifié depuis de la Charge de Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, donna celle d'Ecuier à son frere, Claude le Poulchre Sieur de Senones. C'étoit aussi un militaire, qui avoit servi avec beaucoup de distinction en Italie, en Piémont, & en Hongrie, & qui avoit mérité à cause de sa valeur contre les Turcs, d'être fait en 1566 Chevalier en Hongrie. Ce frere fut empoisonné à Amboise où la Cour étoit au mois de Janvier 1572, mourut peu après à Colombiers près de Tours, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint Maurice à Chinon. François le Poulchre avoit été fait quelques années auparavant, Chevalier des Ordres du Roi, & s'étoit encore distingué par les armes en Poitou, dans la Guienne & ailleurs.

Il avoit épousé Philippe de Ludre, Dame de Bouzemont, près de Saint Nicolas en Lorraine, & il se retira

---

FRANÇOIS  
LE POUL-  
CHRE SEI-  
GNEUR DE  
LA MOT-  
TE-MES-  
SEMÉ.

FRANÇOIS  
LE POUL-  
CHRE SEI-  
GNEUR DE  
LA MOT-  
TE-MES-  
SEMÉ.

avec elle audit lieu vers 1570. Comme on étoit alors en Paix, le Poulchre profita de sa tranquillité pour commencer en vers l'histoire de son tems & celle de sa vie. Son dessein n'étoit d'abord que de dresser en vers une espece de Mémoire, où il raconteroit en abrégé l'histoire de ses malheurs comme de ses succès, celle de ses voyages & des guerres où il s'étoit trouvé: Mémoire, comme il le dit,

Qui servit chez les miens seulement d'une histoire  
Privée en ma maison, pour ma postérité  
Souffler à la vertu & à la piété.

Mais il étendit son projet en travaillant, & il enchassa dans sa propre histoire celle de son tems & des regnes sous lesquels il avoit vécu. Il crut même que pour égayer son sujet, il lui étoit permis de parler de ses propres amours, & d'y traiter diverses matieres de Philosophie, de Politique, de Mathématique, de Physique, & même de Théologie. On trouve en effet de tout cela dans ses sept livres des *Honnêtes loisirs*. Avant d'y mettre la dernière main, il revint en France pour communiquer ce qu'il avoit fait à Ronsard, à Sainte-

Marthe , & à quelques autres amis , qui tous l'engagerent à achever son projet. Il obéit , & son ouvrage parut en 1587 avec une Epitre en vers à Henri III.

FRANÇOIS  
LE POUL-  
CHRE SEI-  
GNEUR DE  
LA MOT-  
TE-MES-  
SEMÉ.

C'est de ce même ouvrage que j'ai tirées les circonstances de la vie de l'Auteur que j'ai rapportées. Les sept livres des *Honnêtes loisirs*, sont suivis des *Amours d'Adrastie* en 39 Sonnets & 46 Stances; d'un livre de *Mélanges* qui contient encore des Sonnets , des Chansons , des Stances , & autres pieces , dont quelques-unes sont adressées à *Louis de Bueil Sieur de Racan* , Lieutenant du Duc d'Anjou ; & à M. de Sainte-Foy , Evêque de Nevers , ami de l'Auteur ; enfin de diverses autres poësies où il parle d'un procès considérable qu'il avoit avec son beau-pere. Car sa mere s'étoit remariée , & l'avoit frustré , à ce qu'il dit , de deux cens mille livres qui auroient dû lui revenir de la succession de son pere. Suivent cinq Elégies , dont une est encore sur son procès , & une autre adressée à M. de Sainte-Marthe ; un Discours en vers , *de la vertu apparente de sa Dame* , adressé à Marguerite de Beauvau , Dame de Montereul & de Louppy en Lorraine ;



FRANÇOIS & des vers de divers Poètes du même  
LE POUL-tems, sur la mort de Claude le Poul-  
CHRE SEI-chre, Sieur de Senones, frere de Fran-  
GNEUR DEÇOIS.

LA MORT-  
TE-MES-  
SEMÉ.

## LOUIS DES MASURES.

LOUIS DES  
MASURES.

Les Guerres de France font aussi le  
sujet d'une partie des poésies de *Louis*  
*DES MASURES*, Calviniste, Poète Latin  
& François, né à Tournai. Je ne re-  
peterai point ce que je vous en ai déjà  
dit, soit en parlant de sa traduction de

Bibl. Fr.  
Nouv. édit. t.  
5. p. 64. &  
suiv. t. 6. p.  
29. t. 7. p.  
99. & suiv.

l'Enéide en vers François, soit en vous  
entretenant de ce qu'il a traduit d'O-  
vide, & de sa version du poème Latin  
de Jérôme Vida sur les Echecs. Com-  
me des Masures a lié, pour ainsi dire,  
à sa traduction de Virgile, toutes les  
circonstances de sa vie, qu'il a jugé à  
propos de nous découvrir, je n'ai pas  
cru devoir les en détacher; & vous trou-  
verez bon que je vous renvoie à ce que  
j'en ai rapporté alors sur son témoi-  
gnage.

Les poésies Françaises de son in-  
vention, celles du moins que j'ai vûes,  
sont contenues dans un volume in-4°.  
imprimé à Lyon en 1557. Elles com-  
mencent par une Epître en vers, adref-

écrite au Cardinal Charles de Lorraine ,  
 que des Masures avoit composée d'a-  
 bord en vers Latins. Le Poëte étoit  
 alors exilé de France depuis six ans ; il  
 s'ennuioit , & soupiroit après le retour-  
 dans sa patrie , il demande pour cela la  
 protection du Cardinal , dont il ne  
 manque pas de faire le panegyrique.

LOUIS DES  
 MASURES.

Cette Epître sert comme de Préface  
 aux autres *Oeuvres poétiques* de l'Au-  
 teur ; c'est-à-dire , à ses vers Lyriques,  
 à ses Epigrammes, à ses Epitaphes, & à  
 quelques autres poésies. Ses vers Ly-  
 riques comprennent une quinzaine  
 d'Odes , dont la moitié ne roule que  
 sur l'amour. Dans les autres, des Ma-  
 sures parle de lui-même , des troubles  
 de la France , & des vertus de ceux à  
 qui ces Odes sont adressées , comme  
 Toussaint de Hocédy , Evêque de  
 Toul ; Blaise d'Everon , Jurisconsulte  
 & Poëte ; Maurice Scève, & Joachim  
 du Bellai ; & de Herman Taffin , que  
 je ne connois pas. Dans une de ces  
 Odes , des Masures parle des vers  
 qu'il avoit faits pour être mis en Musi-  
 que , & présentés à François de Clèves  
 Duc de Nevers. Il y a aussi quelques  
 Odes Chrétiennes.

Les Epigrammes méritent encore

moins d'attention que les Odes ; il n'y en a d'ailleurs que cinq. Les Epitaphes sont pour *François de Clemery*, qui après avoir beaucoup voyagé, & s'être enrichi, mourut dans sa Patrie d'une chute de cheval ; *Alberic de la Mothe*, autre voyageur, qui s'amusoit de la poésie, & qui mourut à la fleur de son âge ; *René de Chalon*, Prince d'Oranges, le Cardinal *Jean de Lorraine*, & *Claude de Lorraine* Duc de Guise ; *Helène de Bissipat* femme de M. de Jamets ; *Diane Bandoire*, femme de l'Auteur, qui mourut en couches, & *Pierre du Villier*, Seigneur de la Mâbillière, que la mort enleva à son retour de la guerre.

Ces pieces sont suivies d'une Epître à *Thierri de la Mothe*, & d'une Élégie. La Mothe étoit Poète ; il avoit écrit à des Masures pour le louer sur ses talens pour la poésie ; des Masures rejette ces louanges, & fait l'éloge de son ami. Je n'ai rien vu des poésies de celui-ci, & La Croix-du-Maine n'en connoissoit point d'imprimées de son tems. L'*Élégie* ne contient que des sentimens d'Amour.

On a dans le même volume les traductions, aussi en vers, des Pseaumes 26. 49. 81. 82. 83. 84. 86. 87. 88.

87. 90. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 106.  
117. 139. Cette version est adressée ,  
par une Epître en vers , à Toussaint  
de Hocédy , Evêque de Toul : des Ma-  
sures y faisoit esperer la traduction de  
tous les Pseaumes ; mais il ne nous en  
reste que ceux que je viens de citer.

---

LOUIS DES  
MASURES.

Outre ces poësies , du Verdier cité  
encore de des Masures , quatre Tragé-  
dies , *David combattant* , *David fugitif* ,  
*David triomphant* , & *Josias* : un *Chant*  
*Pastoral* sur le parterment de France & la  
bienvenue en Lorraine de M. Charles Duc  
de Lorraine , & de Claude de France son  
épouse : une *Bergerie spirituelle* , dont  
les interlocuteurs sont, *Vérité* , *Reli-*  
*gion* , *Erreur* , *Providence Divine* : *Hym-*  
*ne* sur la justice de Mets , la prise de Saint  
*Quentin* , & la conquête de Calais : *Eclô-*  
*gue* sur l'enfance de Henry Marquis de  
Pont , fils premier-nai de Charles Duc de  
Lorraine.

## ROBERT LE ROCQUEZ.

Robert LE ROCQUEZ , né à Carentan  
en Normandie , Docteur en Théolo-  
gie , montra autant de zèle pour la  
Religion Catholique que des Masures  
fit paroître d'attachement pour le Cal-

---

ROBERT  
LE ROC-  
QUEZ.

vinisme. Instruit de bonne heure dans les saintes Lettres, & versé dans l'histoire sacrée & profane, il ne fit usage de ses connoissances que pour étendre, autant qu'il étoit en lui, le regne de la vérité. Il ne nous reste de lui qu'un seul ouvrage, mais qui est une preuve de la netteté de son esprit, de son amour pour le vrai, & de sa facilité à s'exprimer en vers.

Cet ouvrage, qui a près de 350. pages, est intitulé : *Le Miroir d'Eternité, comprenant les sept âges du Monde, les quatre Monarchies, & diversité des regnes d'iceluy*, le jugement dernier, la peine des réprouvés, & la gloire des prédestinés. C'est pour les six premiers âges, un abrégé de l'histoire sacrée & profane, clair & méthodique, où l'Auteur rapporte les grands événemens, les fondations des Empires, l'établissement des Royaumes, les hommes illustres qui ont vécu dans chaque siècle, l'invention des arts & des sciences, les progrès de la religion, les combats qui lui ont été livrés, & ses victoires. Si la critique avoit guidé l'Auteur, son ouvrage auroit été plus estimable ; mais ce flambeau n'éclairoit pas encore dans le siècle où il vivoit.

Ceux

Ceux des Ecrivains de son tems  
qu'il loue le plus, sont Marot, Heroët,  
Mellin de Saint-Gelais, Rabelais,  
Messieurs Du Bellay, Charles Fontai-  
ne, Maurice Scère, Ronfard, Chapuy,  
Nicolas Osber de Carentan, Budée, &  
Pascal du Hamel, dont il dit :

ROBERT  
LE ROC-  
QUEZ.

Duquel Roi (François I.) fut choisi pour  
son Lecteur,

Maître Pascal Du Hamel, grand Docteur,

Né de Voulli, assez petit village,

En Normandie, où est son parentage :

Lequel faisoit les lectures publiques

Dedans Paris ès arts Mathématiques.

Presque tout ce que le Poète dit du Ju-  
gement dernier, du sort des réprouvés,  
& de la gloire des Elus, est tiré de l'E-  
criture & des Auteurs Ecclésiastiques.  
Mais on y lit aussi quelques fables qu'il  
n'avoit sûrement point trouvées ni dans  
les livres saints, ni dans la tradition.

Le Rocquez adressa cet ouvrage, par  
une longue Epitre en vers, à François  
de Valois, fils aîné d'Henri II, qui  
fut depuis Roi de France, sous le nom  
de François II. Cette Epitre paroît  
avoir été faite au commencement de

Tom. XIII.

E

**ROBERT  
LE ROC-  
QUEZ.**

1559, & le Poëte se dispoſoit alors à faire imprimer ſon livre ; mais étant mort la même année, ce poëme demeura manuſcrit juſqu'en 1589 que Robert le Rocquez, ſon neveu, le fit imprimer à Caën in - 8°. Il y joignit deux autres pièces de ſon oncle, ſçavoir, un Chant Royal, & cinq Dizains ſur le Triomphe de Jeſus-Chriſt ſur la mort ; & quantité de Sonnets, de Dizains & autres poëſies compoſées à l'honneur de l'Auteur, par Michel Kador, Sieur de Sébeville ; Guillaume Alexandre, Avocat ; Du Hamel ; Guillaume Aleaume, de Carentan ; Marin Mahieu ; Thomas Goffelin, Sieur de Fontené ; Robert le Rocquez, neveu de l'Auteur ; Simon Bertot, de Bayeux ; Jacques le Hericy ; & Pierre Lombard, Licentié ès Loix, *Archer* à Granville, & Regent à Caën, dont on trouve ici quatorze Sonnets, & un Sizain.

### GILLES CORROZET.

**GILLES  
CORRO-  
ZET.**

*Gilles CORROZET* qui avoit imprimé quelques ouvrages des Poëtes dont je viens de vous parler, prit rang lui-

même entre les Auteurs, & tenta pareillement de monter sur le Parnasse, où il n'a pas fait grande figure.

GILLES  
CORRO-  
ZET.

Ses études furent tardives. Né à Paris le quatrième Juillet 1510, ce ne fut que dans un âge mûr, que sans autre maître que son propre génie, il apprit les langues Latine, Italienne & Espagnole. Les differens ouvrages qu'il a publiés, sont des preuves de la diversité de ses connoissances, & de son application au travail. En même-tems qu'il exerçoit avec honneur la profession de Libraire & d'Imprimeur, il s'acqueroit par ses propres écrits une réputation que le tems ne lui a point encore tout-à-fait enlevée. Il est un des premiers qui ait débrouillé les Antiquités de Paris, & ce qu'il a composé sur ce sujet est toujours estimé. Si ses productions sur l'Histoire de France, & sur celle de quelques autres Royaumes de l'Europe, sont oubliées, c'est que le tems a fait naître sur ces matieres des ouvrages plus solides, & plus dignes de notre estime.

La Caille,  
Hist. de  
l'Impr. pag.  
17. & 108.  
Nicer. Mem.  
t. 24. p. 149.  
& suiv.

Corrozet mourut à Paris le quatrième Juillet 1568 âgé de 58 ans, laissant plusieurs enfans de Marie Harelle, sa femme. Il fut inhumé chez les Car-



mes de la place Maubert, où on lit  
cette Epitaphe,

GILLES  
CORROZET,

L'an mil cinq-cent soixante & huit,  
A cinq heures devant minuit,  
Le quatrième de Juillet,  
Décéda Gilles Corrozet,  
Agé de cinquante-huit ans,  
Qui Libraire étoit en son tems,  
Son corps repose en ce lieu-ci;  
A l'Amé Dieu fasse merci.

Collet. Disc.  
de la poés.  
mor. num.  
36. & 37.

La Croix du-Maine & du Verdier ci-  
tent de lui jusqu'à 34 écrits. Ceux  
que l'on a en vers, sont : une Traduc-  
tion du *Tableau de Cébès*, ancien Philo-  
sophe, & Disciple de Socrate ; une tra-  
duction des *Fables d'Esopé* ; *La Tapisse-  
rie de l'Eglise Chrétienne*, ou huitains  
pour l'intelligence des figures de l'Histoire  
de Notre Seigneur : *Les exemples des œu-  
vres de Dieu & des hommes* ; Avec la doc-  
trine de vérité extraite de Salomon. Plus  
vers moraux ; *La fleur des Sentences*, Apo-  
phtegmes & Stratagèmes, extrait tant des  
anciens que des modernes : les Senten-  
ces des sept Sages de la Grece ; des Epi-  
taphes ; les fleurs de poésies ; le jeu de  
cartes ; des Chants Royaux, composés

v. le Catalo-  
gue, à la fin  
de ce vol.

durant plusieurs années, pour le *Mai de Notre-Dame à Paris, &c.*

GILLES  
CORRO-  
ZET.

Parmi ces poësies est le *Conte du Rosignol*, dont je vous ai parlé dans le tome douzième de cet ouvrage. J'ignorois alors le nom de l'Auteur; ce Conte est assez bien narré; c'est le jugement que j'en portois, & que je ne retracte point.

Nos deux anciens Bibliothécaires n'ont point connu deux *Epîtres*, aussi en vers, de Corrozet, adressées à *Michel d'Amboise, Ecuyer, Seigneur de Chevillon, dit l'Esclave Fortuné, Poëte François*, que je vous ai fait suffisamment connoître ailleurs. Ce fut d'Amboise qui fit imprimer lui-même ces deux *Epîtres*; il y avoit quelque droit, puisqu'il y est loüé. L'une est au devant de ses *Epîtres vénériennes, fantasies, complaints, &c.* de l'Edition de Paris 1532 in-8°. ce n'est qu'un éloge des poësies même du Seigneur de Chevillon. La seconde est au devant du *Babylon* du même Auteur; elle a le même but que la premiere; Michel & ses vers y reçoivent un tribut de loüange qu'ils ne méritoient point. D'Amboise paya Corrozet avec la même monnoie: il ne s'humilie dans la réponse qu'il fit à la

Bibl. Fr. t.  
10. p. 327.

seconde lettre , que pour exalter son  
ami :

GILLES  
CORRO-  
ZET.

Ce que je fais , c'est bien petite chouse  
Près de cela que tu faiz & compouse ;  
Et si mes faits estoient si dispousés  
A bruyt avoir que les tiens compousés ,  
Ce bel Laurier qu'aux poëstes on donne  
Dessus leur teste en façon de couronne,  
J'endurerois estre mis sur ma teste :  
Mais pour l'avoir je suis trop rude beste ;  
Telle couronne & ornement inclite  
Laisse pour toy qui trop mieulx le mérite.

La devise de Corrozet étoit , *cum spe  
certo*. Il en avoit pris une seconde, pour  
faire allusion à son nom : c'étoit une  
main étendue , qui tenoit un cœur , au  
milieu duquel étoit une rose épanouïe,  
avec ces mots , tirés du Livre des Pro-  
verbes , chap. 14. *In corde prudentis re-  
virescit sapientia.*

L'amour qu'il avoit pour la poësie &  
ceux qui la cultivent , l'avoit engagé à  
recueillir les plus riches & graves Senten-  
ces des Poëtes François modernes , leurs  
Discours , Descriptions & Doctes enseigne-  
mens. Ce recueil , auquel il a donné le  
titre pompeux de *Parnasse* , n'a été im-

primé qu'après la mort de Corrozet , à Paris en 1571 in-8°. On y trouve quelques pensées de trente-deux Poëtes ; mais sur-tout de Ronsard , de Belleau , de Joachim du Bellay , & de Grévin. Du Verdier , qui blâme Corrozet d'y avoir inferé *les poësies* de du Tronchet , est assez mal fondé dans sa censure : premierement parce que le même recüeil offre bien des vers qui ne valent pas mieux que ceux de du Tronchet ; & en second lieu , parce qu'il n'y a de celui-ci qu'un très petit nombre de vers.

---

GILLES  
CORRO-  
ZET.

### GUILLAUME DE LA PERRIERE.

On portoit jusqu'à l'excès dans le siecle de Corrozet, l'amour des emblèmes, des Sentences, des Apophtegmes, des Quatrains moraux ; & je viens de vous faire voir que notre Poëte Imprimeur , a suivi le goût de son tems. *Guillaume* DE LA PERRIERE, son contemporain , & Georgette de Montenay ne montrèrent pas moins d'ardeur pour ce genre d'écrite. Le premier étoit Toulousain , & *Licentié ès Droits*. En vous entretenant des Traducteurs , je vous ai parlé de sa *Morosophie*. Il

---

GUILLAUME DE LA  
PERRIERE

T. 7. p. 88.  
89.

E iij

GUILLAUME DE LA  
PERRIERE

avoit cinquante-deux ans quand il la donna : on le voit par son Portrait, qui est au devant de cet ouvrage, & où cette datte est marquée. On est sérieux à cet âge, & le sérieux amene les réflexions. Aussi la Perriere donna-t-il la

Collet. Disc.  
de la poëf.  
mor. num. 37.

même année 1552, ses *Considérations des quatre mondes*, à sçavoir est : *Divin, Angelique, Celeste & Sensible*, &c. Le Privilège est du onze Août 1551. Ce sont encore des Quatrains, & en grand nombre, qui, selon l'Auteur, contiennent la *crestme de divine & humaine Philosophie*. La Perriere les mit sous la protection de *Messieurs Pierre, Jacques & Michel Du Faur, freres, Pierre Président de Tolose, Jacques Président des Enquestes à Paris, & Michel Juge-Mage de Tolose*.

Ces trois freres aimoient les lettres & les savans, & ils étoient eux-mêmes versés dans les belles connoissances. Je ne sçai si la Philosophie de notre Auteur fut de leur goût; il y en a beaucoup dans ses Quatrains; mais je la trouve fort commune, & presque toujours exprimée fort mal. Chaque Centurie est précédée d'un Discours en prose, qui en explique le sujet : l'Ecrivain avoit de bonnes vües; l'exécution y répond mal.

Dans le quatrième Discours, la Perrière dit, *qu'il avoit toujours été très curieux de sçavoir les secrets de nature* ; cette curiosité est louable, pourvû qu'on sçache la retenir dans de justes bornes, & qu'on ne mette point le faux à la place du vrai. Je soupçonne l'Auteur de n'avoir pas assez médité cette vérité. Dans le même Discours, il nous parle fort sérieusement d'une *paire de Mandragores effigées à la forme humaine Masculine & Féminine*, qu'il proteste avoir vû 25 ans auparavant, & avoir été achetée autrefois 300 livres tournois, par un Evêque de Rieux, qu'il ne nomme point. Il entreprend la description de ces Mandragores, & ajoute qu'il entre dans ce détail, *parce qu'aucuns hommes doctes de son tems, entr'autres Léonard Fuchsius, Medecin estimé, croioient que c'étoit imposture, & chose faite artificiellement.* Il y a bien encore des *Fuchsius* aujourd'hui, qui n'admettront, ni la description de l'Auteur, ni les merveilles qu'il rapporte. Les quatre Centuries finissent par un *Epilogue* au Lecteur, aussi en vers.

On a encore de la Perrière, une *Invective Satyrique* ; le *Dialogue moral de la lettre qui occit & de l'esprit qui vivifie* ; le

E v

GUILLAU-  
ME DE LA  
PERRIE-  
RE.

De la poëf.  
mor. num. 37.

*Petit Courtisan ; & le Théâtre des bons engins.* Cedernier est un recueil de cent Emblèmes , expliqués par autant de dizains ; adressés à Marguerite de France , Reine de Navarre. Colletet en trouve le titre ridicule , & il a raison : mais la morale en est bonne & de pratique. La devise de l'Auteur étoit , *Redime me à calumniis hominum.* Par les vers faits , tant Latins que François , à sa louange , & qu'on trouve avec ses *Considérations des quatre mondes* , on voit qu'il étoit oncle de Pierre Fontaugier , Jurisconsulte de Toulouse ; & qu'il avoit pour amis , ou du moins pour Panégyristes , Bernard de Poey , né à Luc , dont je vous ai parlé plus haut , Jacques de Maulevault Angevin , Antoine Noguier Toulousain , & Jacques Sireulde.

### JACQUES SIREULDE.

JACQUES  
SIREUL-  
DE.

Ce dernier a écrit en vers une exhortation à faire l'Aumône , qu'il a intitulée , *le Thrésor immortel , trouvé & tiré de l'Ecriture Sainte* , parce qu'il y prouve par les témoignages des livres Saints , la nécessité & les avantages de l'aumône , & qu'il montre comment on la

doit faire. Ce poëme est en vers de dix syllabes, & contient 28 feuillets dans la seule édition que j'en ai vüe, faite à Roüen en 1556. in-8°. Sireulde étoit Huissier au Parlement de Roüen. Il a dédié son *Thrésor immortel* à Louïs Pétrémol, *Conseiller & second Président au même Parlement.*

L'Imprimeur a ajoûté à la fin, plusieurs Chants royaux, Ballades & Rondeaux, *faits, dit-il, & composés par aucuns Poëtes François, & présentés au Puy des pauvres de Roüen*, en 1552. & les deux années suivantes. Les Auteurs de ces pieces sont : *G. Durand, J. Crespin, N. Lallemand* de Dieppe, *F. Coppin* Valet de chambre du Roi de Navarre ; *J. Coupel, Romain Bréart, Etienne Mignot, N. Goffe, J. Desmynieres, P. Lamant*, frere *R. Chaperon*, *Jacobin, J. Savalle* de Dieppe, *J. le Prevost, N. Aubin, J. De la Court, Antoine Lorin.* Il y a souvent plusieurs pieces du même Auteur.

### GEORGETTE DE MONTENAY.

*Georgette* DE MONTENAY, que je joins à la Périerre, étoit une des Dames de la Cour de Jeanne d'Albret Reine

GEOR-  
GETTE DE  
MONTE-  
NAY.



GEOR-  
 CETTE DE  
 MONTE-  
 NAY.

de Navarre. Il paroît par l'Epître en vers François qu'elle a fait imprimer à la suite de ses Emblèmes, que son père avoit porté les armes, & qu'il lui fut enlevé par la peste, avec sa mere & six domestiques. J'ignore du reste les circonstances de sa vie. Cette Demoiselle sçavoit au moins le Latin & le François, & avoit de l'amour pour la poésie. Elle dit qu'après avoir lû les Emblèmes d'Alciat, elle s'amusa à rimer dans le même goût diverses pensées morales, & à les exprimer aussi en vers Latins. Son intention, à ce qu'elle déclare, n'étoit pas de faire imprimer cet ouvrage. Elle ne cherchoit dans ce recueil de maximes, qu'un moyen de se rappeler souvent à elle-même quantité de vérités sur lesquelles elle avoit médité, & de les mettre devant les yeux de ceux de *sa propre maison*. Mais ses amis décidèrent autrement de cette collection; ils jugerent qu'elle pouvoit être utile à toute sorte de lecteurs, & ils engagerent Mademoiselle de Montenay à la communiquer. Elle se rendit, & publia ces Emblèmes, au nombre de cent, en 1571. C'est un vol. in-4°. imprimé à Zurich. Le Portrait de l'Auteur, & les gravures des Emblèmes sont de *Pierre*

*Vuariot Sculpteur du Duc de Lorraine.*

Chaque Emblème est expliqué par quatre vers Latins, & huit vers François. *Georgette de Montenay* a dédié ce livre à *Jeanned'Albret* par une assez longue Epitre en vers de dix syllabes, où elle fait un grand éloge de cette Reine, & montre elle-même beaucoup de sagesse. Elle y fait espérer d'autres œuvres, qui apparemment n'ont point paru. Le recueil finit par huit Sonnets, dont deux à la Reine de Navarre, & six à M. de la Caze, *Gouverneur du Prince de Navarre*; une Epitre allégorique, mais toute morale, en vers héroïques; & une Enigme, de plus de 70 vers, où je n'ai rien entendu.

### ANNE DE MARQUETZ.

J'ai été plus satisfait des poësies Spirituelles d'*Anne de MARQUETZ*, Religieuse de l'Ordre de Saint Dominique.

Cette pieuse fille étoit François, d'une famille noble, & fut élevée avec beaucoup de soin, même dans l'étude des lettres humaines. Mais elle méprisa tous les avantages que le siècle pouvoit lui offrir, pour se consacrer à Dieu dans la vie Religieuse. Elle fit profes-

ANNE DE  
MAR-  
QUETZ.

Biblioth.  
Scriptor. ord.  
Fr. Prædicæ.  
t. 2 p. 843

ANNE  
DE MAR-  
QUETZ.

Laun. Hist.  
du Coll. de  
Nav. in-4.  
t. 1. p. 348.

sion à Poissy, où il paroît qu'elle a fait sa demeure jusqu'à la mort. Elle vivoit encore en 1571. puisque Claude Despence, dans son Testament, qui est du mois d'Octobre de ladite année, lui laissa 30. livres de rente; & l'on voit par un Sonnet de P. Cointerel, qu'elle ne mourut que le onze de Mai 1588. *jour de devant les Barricades.* Elle avoit perdu la vûe deux ans avant sa mort.

Anne de Marquetz (car c'est ainsi qu'elle signe son nom, & non Des Marquets, comme on le lit dans quelques Ecrivains,) avoit eu d'étroites liaisons avec Despence, de même qu'avec quantité d'autres personnes de son tems distinguées dans l'Eglise & dans la Littérature, qui estimoient ses talents, & plus encore sa modestie & sa piété.

Bibl Franç.  
t. 7. p. 66. &  
suiv.

Je vous ai parlé ailleurs de sa traduction en vers François, des poësies pieuses faites en vers Latins par Marc-Antoine Flaminio, & de celle de la Paraphrase des *Collectes* de l'Eglise, composée aussi en vers Latins par Claude Despence. Mais j'ai oublié de vous dire alors que la première traduction, qui est de l'an 1568, est précédée d'une longue Epître en vers François, où Anne de Marquetz donne d'excellens

avis concernant les devoirs de la vie ANNE  
 Chrétienne, & rabaisse beaucoup ses DE MAR-  
 propres talens. Cette Epître est adres- QUETZ.  
 sée à *Madame Marguerite sœur du Roi*  
*très Chrétien Charles IX*, & suivie d'un  
 Sonnet, à la même, où elle loue cette  
 Princesse. Les poësies Spirituelles de  
 notre Religieuse, sont à la suite de cet-  
 te traduction. Elles consistent en onze  
*Cantiques ou Chansons Spirituelles*, & 40  
 Sonnets. Il y a dans ces poësies beau-  
 coup de piété; & l'Auteur y montre  
 une grande connoissance de la Reli-  
 gion, & un zele solide & éclairé. Gilles  
 Durant de la Bergerie, Ronfard, &  
 plusieurs autres Poëtes du même tems  
 en ont fait l'éloge en plusieurs endroits  
 de leurs poësies. Cette pieuse fille lais-  
 sa en mourant à Madame de Fortia,  
 Religieuse du même Couvent 380 *Son-*  
*nets Spirituels sur les Dimanchés & princi-*  
*pales Solemnités de l'année*, qui furent  
 imprimés en 1605. avec toutes les  
 poësies Latines & Françaises qu'on put  
 recueillir, & qui avoient été faites  
 pour célébrer les talens & les vertus de  
 l'Auteur.

**ETIENNE DU TRONCHET.**

*Etienne* DU TRONCHET, vivoit en-

ETIENNE  
 DU TRON-  
 CHET.

ETIENNE  
DU TRON-  
CHET.

core lorsqu'on imprima en 1572 le *Parnasse des Poëtes François modernes*, où Gilles Corrozet voulut bien lui donner quelque place. Il étoit même encore vivant en 1575, puisque ce fut lui-même qui fit imprimer cette année une traduction ou imitation en vers François, de 70 Sonnets de Pétrarque ; comme je l'ai observé ailleurs.

T.7. pag. 318.

Cet écrivain naquit à Montbrison en Forets au commencement du seizième siècle. Ses *Lettres Missives & familières*, en prose, au nombre de 239, imprimées en 1569. in 4°. & qui contiennent aussi une grande partie de ses poésies, nous apprennent diverses circonstances de sa vie, qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Elles renferment pareillement plusieurs faits qui sont importants pour l'histoire civile du tems auquel l'Auteur vivoit. C'est dommage que ces faits manquent la plupart de dattes précises, & qu'ils soient comme noyés dans un amas de pensées philosophiques & de réflexions de toute espece, toujours très diffuses & fort mal exprimées, dont ces lettres se trouvent remplies.

Du Tronchet ne nous y dit rien de ceux qui lui ont donné le jour ; il pa-

roît qu'il fut orphelin de bonne heure, puisqu'il eut un Tuteur : c'étoit Jean Ménudel, Seigneur de Bompré, Receveur du Bourbonnois. Il en fut content, sans doute, puisqu'il l'appelle *son ancien & parfait ami*. Il eut un frere & deux sœurs ; le premier fut pere de Pierre du Tronchet, marchand Bourgeois de Lyon, auquel il adresse sa 84<sup>e</sup>. lettre, & de George du Tronchet, qu'il cite page 213. Ses deux sœurs furent mariées, l'une à Philippe Charelieu, Lieutenant au Bailliage de Rivirie en Lyonnois : c'est à lui qu'il adresse sa 179<sup>e</sup>. lettre, qui est dattée de Bullieu. La seconde, épousa Guillaume Bourdel, Lieutenant du Prevôt de Forêts ; on le voit par sa lettre 213, écrite de Saint George-Haulteville. Comme il aimoit à s'entretenir avec ses parens, les mêmes lettres nous font connoître qu'il avoit pour oncle Jean Thevenon, Ecuier, *valet de chambre du Roi Henri*, né à Roanne : c'étoit, à ce qu'il paroît, le frere de sa mere. Il étoit aussi proche parent des Papons, noms célèbres dans la Jurisprudence & dans la Litterature, & de Pierre Dupuy, Prieur d'Estivalles, grand Antiquaire.

Etienne du Tronchet épousa Mar- Lett. 130<sup>e</sup>  
102.

**ETIENNE  
DU TRON-  
CHET.**

Lett. 75. 138.  
218. &c.

Lett. 203.

Lett 70.

guerite Perrin, dont il fait l'éloge dans plusieurs de ses lettres. Elle étoit sœur de Jean Perrin Seigneur de Chervé, & du Sieur Perrin de Chervé, Chevalier de l'ordre de Malthe. Il en eut un fils qui mourut jeune ; & deux filles ; *Jacqueline* du Tronchet à qui il adresse sa 69<sup>e</sup>. lettre, *sur la considération & qualité des mariages* ; & *Marie*, qui reçut une lettre de son pere, *sur les superstitions & abus des religions limitées*, & sur la conduite qu'elle devoit tenir dans la profession religieuse qu'elle avoit dessein d'embrasser.

Lettre 145.

Même Lettre,

Vers l'an 1530, du Tronchet entra au service de Jean d'Albon, Seigneur de Saint André, Chevalier de l'Ordre, Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi à Lyon. Ce Seigneur avoit été auparavant, *gouverneur des personnes, Estats & maisons des Dauphin & enfans de France* : cette circonstance a été oubliée par le Pere Anselme. Ce fut en qualité de Secrétaire, que du Tronchet fut admis dans la maison de Jean d'Albon, qui ne tarda pas à lui procurer *l'office du Greffe de Bresse*. C'étoit sous le regne de Henri II. » J'ai » reçu, écrit-il à M. de Saint-André, » les lettres de l'office du Greffe de Bresse.

» se, duquel il a plû au Roi me pour-  
 » voir en vôtre faveur, & pour recon-  
 » noissance des services que j'ai faits à  
 » Sa Majesté, sous vôtre autorité,  
 » avant son avènement à la Couron-  
 » ne. » Et c'est à cette occasion qu'il  
 trouve que par un des Anagrammes de  
 son nom, *Tues de Henri contenté*, la na-  
 ture lui donnoit esperance de recevoir  
 quelque bienfait du Roi.

ETIENNE  
 DU TRON-  
 CHET.

Vingt ans se passerent avec assez de  
 tranquillité & de satisfaction dans ce  
 double emploi de Secretaire & de Gref-  
 fier, ou plutôt, de Thrésorier du Do-  
 maine du Forets. Il étoit aimé de M.  
 de Saint André, & il le suivit à Thé-  
 roüanne en 1537, & en d'autres cour-  
 ses que ce Seigneur fut obligé de faire  
 en divers tems pour le service de la  
 France. Mais celui-ci étant mort à la  
 fin du mois d'Aoust 1550, du Tron-  
 chet fut desservi auprès de Jacques  
 d'Albon, Marquis de Fronsac, Sei-  
 gneur de Saint André, après la mort  
 de son pere, & qui avoit été fait Maré-  
 chal de France en 1547. à la place de  
 M. du Biez. On accusa du Tronchet  
 d'avoir prévariqué dans son office, &  
 des'en être fait un moïen de s'enrichir  
 en exigeant plus qu'il ne lui étoit dû.



ETIENNE  
DU TRON-  
CHET.

Le Maréchal de Saint-André, qui l'avoit confirmé dans son emploi, & qui s'en servoit pareillement en qualité de Secrétaire, écouta trop favorablement l'accusation, crut du Tronchet coupable, & voulut le dépouiller de son Greffe, & le congédier. Du Tronchet écrivit au Maréchal pour se justifier, fit connoître son innocence, & dévoila les intrigues de ceux qui vouloient le perdre.

Lett. 7.  
Lett. 26 45.  
B76. &c.

La lettre qu'il écrivit à cette occasion est de 1550, ou de l'année suivante. Il représente au Maréchal, qu'après vingt années de service, *années*, dit-il, *les plus belles & les plus florissantes de son âge*, & dans le tems qu'il commence à sentir la diminution de ses forces, rien ne pouvoit lui arriver de plus fâcheux que de se voir en même tems deshonoré & frustré des fruits de ses travaux. Cette raison n'eût pas été d'un grand poids s'il eût été criminel; mais, comme je l'ai dit, il donna des preuves de son innocence, & il fut conservé dans ses emplois. Il les possédoit encore en 1558. Mais on voit par une lettre qu'il adressa cette même année de *Castel-Cambresis* au Maréchal de Saint-André, qu'il étoit dans la résolution de se retirer, fut

ce qu'il avoit appris que le Maréchal s'étoit laissé tenter de donner son office à un autre qui lui avoit promis une *finance plus forte.* ETIENNE  
DU TRONCHET.

» Je veux, dit-il, avec un honneste Lett. 16.  
 » congé, accompagné de la bonne  
 » grace du Seigneur, me délivrer désormais  
 » mais de tant de fatigues de la per-  
 » sonne, & de tant d'agitations de l'es-  
 » prit. « Il ajoûte, qu'il comptoit en  
 obtenir facilement la permission, le  
 Maréchal de Saint-André ayant promis  
*en Flandres à aucuns Seigneurs de la Cour,*  
*que sitost qu'ils seroient revenus en France,*  
 lui & le Maréchal, celui-ci lui donneroit  
*commodité d'entendre à ses affaires,*

La paix ayant été conclue en 1559,  
 à Cateau-Cambresis, du Tronchet  
 qui y avoit été envoié avec la qualité de  
 Député, revint à Montbrison, & peu  
 de tems après se retira du service du  
 Maréchal de Saint-André, lequel fut  
 tué à la bataille de Dreux en 1562. A Lett. 1134  
 l'égard de sa charge ou de son office  
 de Trésorier du Domaine du Comté  
 de Forets, il ne le perdit que par la ré-  
 vocation qui en fut faite par un Edit du Lett. 1904  
 Roi. Il avoit voulu se faire pourvoir de  
 l'office de *Procureur du Roi, au même*  
*Comté,* & il le sollicita vivement, com-

ETIENNE  
DU TRON-  
CHET.

Lett. 202.

Lett. 182.

me on le voit par une de ses lettres écrite d'Amboise ; mais je ne trouve aucune preuve qu'il ait été revêtu de cet emploi.

Il perdit beaucoup dans le Massacre de Montbrison, arrivé le quatorze Juillet 1562 ; il y fut même fait prisonnier, mais il trouva moyen de se sauver, avec dix-huit autres, de la Tour dans laquelle on les avoit enfermés. J'ignore où il se retira depuis. Il parle dans ses lettres de deux-cens écus qui lui furent accordés sur la Doüanne de Lyon, pour subvenir à la dépense de son voyage d'Angleterre. Mais je ne sçai en quelle année placer ce voyage.

D'autres Mémoires m'apprennent qu'il étoit en 1567 Secrétaire de la Reine, mere du Roi Charles IX. & qu'il suivit à Rome François Rougier, Seigneur de Malras, Baron de Ferals, Chevalier de l'Ordre, ci-devant Ambassadeur en Flandres, & qui étoit allé à Rome en la même qualité. Du Tronchet mourut dans cette Ville ; j'ignore en quelle année : c'étoit sûrement avant 1585, puisque du Verdier dans sa Bibliothèque, imprimée la même année, dit, que peu de tems avant sa mort, il avoit envoyé de Rome

à un de ses amis du Forets, un *Discours* ETIENNE  
*Satyrique en vers Macaroniques*, à l'imi- DU TRON-  
 tation de ceux de Merlin Cocaye, & qu'il CHET.  
 avoit vû ce *Discours* manuscrit.

Les poësies de du Tronchet, impri- folio 51  
 mées avec ses *Lettres missives & familie-*  
*res*, sont : Une *Requête à la Reine*, dont  
 il étoit alors *Secrétaire*. Il s'y plaint  
 de ce que depuis du tems, on l'avoit re-  
 tranché de l'état de cette *Princesse*; &  
 en prend occasion de parler des adver-  
 sités qu'il avoit éprouvées, de la mort  
 du *Maréchal de Saint-André*, des  
 troubles allumés dans la *France*, du  
 pillage & du massacre de *Montbrison*,  
 & enfin de l'*Edit* qui occasionna la  
 perte de son office de *Trésorier du Do-*  
*maine du Comté de Forest*. La pein-  
 ture qu'il fait de la triste situation où  
 cette suite d'infortunes l'avoit réduit,  
 lui, sa femme & ses enfans, est assez  
 touchante, mais exprimée en si mau-  
 vais vers que je me dois dispenser de  
 vous les rapporter. Il finit cette *Re-*  
*quête*, en suppliant la *Reine* de le re-  
 mettre sur l'état de sa maison;

*Le faisant somnolier s'il n'est bon Secrétaire.*

*Discours du contentement d'un homme de*  
*village âgé de cent ans*, qui sans avoir

ETIENNE  
DU TRON-  
CHET.

presque jamais perdu sa maison de vie, avoit toujours été satisfait. C'est une satire indirecte contre la Cour, & en particulier contre l'ambition. Le bon homme *Matthieu Bréon*, c'est le nom du villageois, y parle sensément, quoiqu'en très-mauvais vers. Du Verdier dit que cette piece est copiée presque mot à mot d'une Elegie que Melin de Saint-Gelais avoit lui-même imitée de Catulle ; d'autres disent de Claudien : & ceux-ci ont raison ; c'est la seconde de ses Epigrammes. Je n'ai rien trouvé de semblable dans Saint-Gelais.

*Elégie à François Rougier, Seigneur de Maltras, Baron de Ferals.* Pour celle-ci elle est presque copiée de celle de Melin de Saint-Gelais à *Diane sa niece*, (ou sa fille.) Le plagiat même est très-grossier, & ce n'est pas la seule fois que du Tronchet s'est ainsi paré du travail d'autrui.

*Monologue de Providence Divine au peuple François.* Le Poëte fait parler la Providence ; elle rappelle aux François les biens qu'ils ont reçus d'elle, leur reproche leur ingratitude & leurs désordres, les presse de se corriger, entre dans le détail des abus qui se commettent dans  
les

les différentes conditions, & les invite à s'opposer au progrès de l'hérésie des Calvinistes.

ETIENNE  
DU TRON-  
CHET.

La dernière pièce qui soit de quelque étendue, est une Epître à M. de Chatillon, Avocat du Roi au Présidial de Lyon. Elle roule principalement sur les avantages qu'on peut retirer de l'adversité. Le Poète étoit prisonnier lorsqu'il écrivit cette Epître ; & de la manière dont il s'exprime, il donne lieu de croire qu'il avoit été mis en prison par les ordres du Maréchal de Saint André. *Jamais*, dit-il,

Jamais la liberté ne me sçut commander :  
Maintenant la prison là me fait demander :  
La prison me fait sage, & m'enseigne de suivre  
Le train de la raison, quand j'en seray delivre, &c.

Ensuite exposant les raisons qui empêchoient ses amis de le servir dans ses liens, il dit entre autres :

Les autres peu hardis craignent par leur raison  
De fâcher le Seigneur qui me tient en prison,  
Le faisant ennemy du gracieux office  
Que d'eux j'ay mérité par plaisir & service, &c.

Il s'étend ensuite sur les troubles du Royaume, les attribuant aux désordres des particuliers, dont il fait le détail.

Tom. XIII.

F.

ETIENNE  
DU TRON-  
CHET.

Outre ces poësies, on lit dans le même recueil, divers Sonnets, des Anagrammes, quelques vers amoureux, une paraphrase de ces paroles d'Aufone : *Quod vita sectabor iter ?* des vers sur le lieu nommé *Gazillan*, d'où l'Auteur a datté plusieurs de ses lettres. Dans le sonnet à M. Florimond Robertet, Seigneur d'Alluye, Secrétaire d'Etat & des Finances, du Tronchet dit qu'il étoit comme lui né à Montbrison.

Donc puis que Florimont print son estre & son aage  
Au même Montbrison où j'ay pris mon ramage, &c.

Je dois ajouter que le portrait de l'Auteur se voit au commencement de l'ouvrage dont je viens de vous rendre compte. Du Tronchet y est représenté tête nue, de gros yeux ouverts, la bouche fermée, sur quoi il a fait lui-même ces vers :

Le Graveur, non sans cause, en mon pourtrait m'a mis  
Les yeulx gros & ouverts, & la bouche couverte :  
C'est que ma Volonté est plus souvent ouverte  
Par effect que par bouche, au besoing des amis.  
Et quant à ce qu'il m'a pourtrait sans bras & mains  
Et, ainsi que tu vois, la tête toute nue,  
Ce n'est pas, comme il dit, pour sembler aux Romains ;  
Mais c'est pour faire voir ma puissance menüe.

Au bas du même portrait il y a d'autres vers, qui sont de Jacques d'Apchon, Chevalier de l'Ordre.

ETIENNE  
DU TRONCHET.

La devise de du Tronchet étoit, *en* *heur content se dit*. Du Verdier & la Croix du Maine ne citent point de lui d'autres poësies que celles dont je viens de parler ; mais ils citent cinquante-quatre lettres amoureuses, un troisième recueil de lettres, sous le titre de *Finances & Trésor de la plume françoise ; & des Discours Académiques Florentins, appropriés à la langue françoise*, imprimés en 1576. Du Verdier a copié le troisième de ces discours dans sa Bibliothèque : c'est un dialogue entre *le tems, l'actif, & le factieux*.

### ADRIEN DE GUESDOU.

La poésie occupa une grande partie des jours d'*Adrien de GUESDOU*, que d'autres nomment *de GADOU*. C'étoit un Gentilhomme, Seigneur du Sauffay, près de Châteauneuf en Thimerais. Il étoit né dans cette petite Province, & peut-être à Châteauneuf même. Profitant de son loisir, il voulut voir l'Italie, & fit quelque séjour à Rome. Sa curiosité n'y fut pas satisfait.

ADRIEN  
DE GUESDOU.

D. Liron, Bibliothèque, Chartr. p. 171. La Cr. du M. & du Verd. en leurs Biblioth.



ADRIEN  
DE GUES-  
DOU.

Rome, qui fus sans Rome & sans ses habitans , , ,  
En lieu d'avoir mes yeux satisfaits & contens  
Qui tant ont désiré de vous voir, cette grace ;  
Ne voyant plus de vous qu'un peu d'ombre & de trace,  
Qui fustes autresfois terre & mer surmontans ,  
En lieu de rafraichir mon corps de tant de peines  
Que, pour venir icy, j'ay eu par monts & plaines  
Mon cœur pour vostre estat est saisi de douleur, &c.

Les troubles agitoient la France quand il la quitta ; il trouva que la discorde regnoit aussi en Italie lorsqu'il y fit son entrée. Ainsi ne pouvant y jouir de la tranquillité qu'il désiroit, & n'y voyant point les agrémens qu'il étoit venu y chercher, il revint en France, & se retira au Saussay, où l'on croit qu'il mourut. La poésie qui l'avoit amusé dans sa première jeunesse, & desennüié durant son séjour à Rome, fit encore une des occupations de sa retraite.

En 1573, il fit imprimer ses *Paysages*, contenant dix-neuf Odes, & diverses autres poésies ; & l'année suivante, il donna un nouveau recueil, intitulé : *La Marguerite, autrement la Jeunesse de l'Auteur, contenant trente-neuf sonnets : L'Hermitage, compris en dix-neuf autres sonnets : Représension notale pour ce tems, de Vetturie, Dame Romaine,*

*à son fils Coriolan, tenant Rome assiégée.*

ADRIEN

Adrien de Guesdou réunit dans le même recueil les Sonnets qu'il avoit com-

DE GUES-

DOU.

posés à Rome. Ces deux volumes de poësies sont in-4°. Je ne sçai si l'Auteur a survêcu à leur impression ; on ne connoît plus rien de lui depuis la datte du second volume.

### ANTOINE DE COTEL.

Les poësies d'*Antoine de COTEL* ne montrent pas que la retraite & la solitude fussent son partage. Ce Poëte étoit d'ailleurs Conseiller au Parlement de Paris, ce qui suppose des fonctions & des devoirs qui obligent à se prêter aux besoins des hommes. Je veux croire que Cotel a eu des obligations de son état l'idée qu'il devoit en avoir pour les remplir avec l'attention & l'exactitude qu'elles exigent. Mais il est blâmable de n'avoir presque traité que des sujets qui sont opposés à la gravité du Magistrat. S'il n'étoit point amoureux, au moins il feignoit de l'être. Ses *Mignardises & gayer poësies*, publiées en 1578. ne roulent que sur l'amour, & il y regne une licence que son devoir l'obligeoit de réprimer même dans les autres.

ANTOINE

DE COTÉL.

ANTOINE  
DE COTEL.

Bibl. fr. 2.  
édit. t. 1 v. p.  
19. 298. t.  
vi. p. 94.

Je vous ai déjà parlé de ses traductions d'Homere, de Théocrite, d'Ovide, de quelques épigrammes tirées de l'Anthologie, &c. Le recueil qui les contient commence par trente-huit Sonnets, entremêlés de Rondeaux & de Chançons, où le Poète prend toute sorte de formes, & se monte sur tous les tons pour entretenir sa Belle, vanter ses graces, se plaindre, soupirer, désirer, & dire beaucoup de sottises, même sans aucuns voiles. Suivent quatre Elégies, une Epitre, quelques Epigrammes, le tout dans le même goût, & un assez long poème, intitulé, *La Cigale*, pièce moitié philosophique & moitié amoureuse.

Ses *Bergeries* ou Pastorales sont encore moins chastes, & on ne lit pas avec plus de satisfaction les dix-sept Sonnets & les Epigrammes qui les accompagnent. Dans le second de ces Sonnets, l'Auteur se dit noble :

Je suis, je le confesse, & ay tousjours esté

Moyen, non pourtant vil, noble, de race honneste.

Il ajoute qu'il préféreroit au titre de Gentilhomme la gloire qui vient de l'esprit & d'une bonne réputation. Ses poésies n'en sont pas une preuve. Il paroît ce-

pendant par plusieurs de ses Sonnets, qu'il faisoit profession de la Religion Catholique; & lorsqu'il a occasion de parler des troubles que l'hérésie cau-  
soit en France, il n'en parle qu'en gé-  
missant. Malgré ces sentimens, la seu-  
le pièce qui le rapproche du Chrétien  
dans son recueil, est une version du *Li-  
bera*, qui est assés bien faite. Du Ver-  
dier l'a copiée pour l'insérer dans sa  
Bibliothèque, où il rapporte du même  
Auteur plusieurs autres vers qu'il au-  
roit pû négliger. J'aurois mieux aimé  
citer ce parallele que Cotel fait du Poë-  
te & du Fou.

Entre un Poëte & un Fou il y a peu à dire;  
Chacun d'eux est mocqué, & se mocque de tous :  
L'un est souvent despit, l'autre est prompt à courous ;  
Chacun d'eux dict & va où son plaisir le tire.

L'un porte un gay chapeau , l'autre des bonnets  
verts :

Chacun aime son chant. L'un jaloux de ses vers ,  
L'autre de sa marote on ne sçauroit desfaire.

Ils different pourtant d'un seul point en vivant :  
Car l'on dit que fortune aide aux foux bien souvant,  
Et qu'aux Poëtes elle est quasi toujours contraire.

Les Epitaphes composées par Cotel  
font , à mon gré, ce qu'il y a de plus  
utile dans son livre. On y lit celles du

F iiii

cœur du Roi Henri II. d'Anne de Montmorenci Connestable de France, de M. de Sillac, de MM. de l'Aubespine, pere & fils, de Fernel Médecin du Roi, & enfin du savant Louïs le Roy, dit Regius, mort le 2. Juillet 1577. Voici celle du dernier ; la mémoire de cet habile homme, chere encore aux gens de Lettres, demande cette préférence.

Le Roy, c'est un grand cas, veu ton ancien âge ;  
Ton sçavoir, ton moyen, & que tu es mort vieux ;  
Que tu n'eus en ta vie un meuble précieux,  
Ny certaine maison, n'un poulce d'héritage :

Que l'un de tes prépoincts trotta tousjours en gage ;  
Si jamais, comme on dit, tu t'en vis avoir d'eux ;  
Et que tu as tousjours esté nécessaireux,  
Chétif, sans feu, sans lieu, sans buron, ny mesnage

La mort doncques, le Roy, aux autres domageable,  
Te servant de repos, t'est d'autant profitable  
Que tu ne seras plus souffreteux désormais ;  
Que tu es affranchy de fortune müable ;  
Que tu n'as plus besoin de liest, buffet, ne table ;  
Et qu'elle t'a donné demeure pour jamais.

De combien de gens de Lettres ne pourroit-on pas en dire autant ! Cotel exagere cependant en faisant entendre que Louïs le Roy avoit toujours été réduit à l'extrême indigence qu'il dépeint ici.

Ce Savant avoit passé plusieurs années assés agréablement en Italie & à la Cour ; & s'étant fixé à Paris, il eut en 1570 une chaire de Professeur en Langue Grecque. Ce qu'il y a de vrai c'est que son application continuelle à l'étude, lui fit négliger ses affaires domestiques ; & que sa vanité lui ayant causé divers chagrins sur la fin de sa vie, il fut obligé dans sa vieillesse d'attendre sa subsistance des autres, & de vivre à leurs dépens.

ANTOINE  
DE COTEL.

## ARTUS DE'SIRE'.

Cotel, comme vous venez de le voir, se contentoit de gémir sur les troubles que l'hérésie. causoit en France. *Artus DE'SIRE'* alla plus loin ; il attaqua l'hérésie même & ses partisans dans cette multitude d'ouvrages , presque tous en vers , qu'il publia depuis 1545 jusqu'en 1578. Le Pere Nicéron qui dans ses *Mémoires* a donné un article de ce singulier Ecrivain, dit qu'on ignore de quel pays il étoit , & que l'on ne sçait le tems ni de sa naissance ni de sa mort. Je conjecture qu'il étoit Normand , parce que dans son livre intitulé : *Les Combats du fidèle Papiste Pelerin Romain contre l'Apostat Antipapiste , &c.*

ARTUS  
DE'SIRE'.

T. 35.

F v

ARTUS on voit qu'il prend un intérêt particulier  
 DE'SIRE'. à la Normandie , & qu'il ne fait mention d'aucun autre pays.

Que porte à présent nostre terre ?

Fleurs de pensées & de soucy.

Que servent les arbres aussi

De nourrir chenilles & vers

Qui ont mangé les rameaux verts ?

Donc fault , quelque cas qu'on en die ,

Que la Normandie en mendie ,

Tant elle est fort basse de poëil , &c.

Le Pere Nicéron dit au même endroit que Désiré étoit Prêtre. Cela est certain. On en trouve la preuve dans plusieurs de ses ouvrages, & en particulier dans celui que je viens de citer. J'ajoute qu'il est clair par le même ouvrage , qu'il ne possédoit aucun bénéfice , mais qu'il n'eût pas été fâché d'en avoir. Ce fut peut-être pour se faire des protecteurs , qu'il eut l'imprudence d'entrer dans des complots contraires au bien de l'Etat , & qui nuisirent également à sa propre réputation , à sa fortune & à son repos. Trop facile à écouter des gens mal-intentionnés , il osa se charger d'une Requête adressée à Philippe II. Roi d'Espagne , pour le prier

Nicer. Mem.  
 T. 35.

devenir au secours de la Religion Catholique , qu'on supposoit être prête à périr en France. Théodore de Beze a fait imprimer cette Requête dans le cinquième livre de son Histoire Ecclésiastique ; & l'Arrêt de condamnation qui intervint peu après , dit que Désiré l'avoit lui-même dressée. Sa démarche ne tarda pas en effet à être découverte : il n'étoit encore que sur la Loire lorsqu'il fut arrêté par le Prévôt des *Marchaux* d'Orléans , au commencement du mois de Mars 1561. Le paquet dont il étoit chargé fut envoyé en Cour , & le porteur conduit dans les prisons de Paris.

La crainte du supplice qu'il méritoit , lui fit adresser deux Requêtes , l'une au Roi , l'autre à la Reine Mere, pour demander comme une grace de n'être condamné qu'à une prison perpétuelle , ou aux Galères pour le reste de sa vie, afin qu'il pût faire pénitence. Dans sa Requête à la Reine , il dit que le Roi Henri II. son mari , l'avoit envoyé pendant son vivant faire une Neuvaine à Notre-Dame de Lorette.

Le Parlement le traita plus favorablement qu'il n'avoit osé l'espérer. On le condamna seulement à faire amende

Fvj



ARTUS  
DE'SIKE'.

honorable au Parquet de la Cour, tête & pieds nuds, & à être ensuite conduit au Couvent des Chartreux, pour y faire pénitence pendant cinq ans. Cette Sentence fut exécutée le 14 Juillet de la même année, quant à l'amende honorable. Mais la retraite du coupable chés les Chartreux ne fut pas longue. Soit qu'il n'y eût point d'ordre de veiller sur sa personne, soit qu'on ait voulu faciliter son évasion, il sortit assés promptement du Couvent qui lui avoit été assigné, & dès 1568. il recommença à publier différens ouvrages à Paris, comme il avoit fait auparavant. Le dernier est de 1578. Il est probable qu'il vécut peu après cette année : dans son écrit intitulé, *Le Retour de Guillot le Porcher*, qui est à la suite du *Ravage & Déluge des chevaux de loüage*, imprimé en 1578. il se représente comme étant vieux & grison.

Je vous ai déjà insinué que tous les ouvrages d'Artus Désiré tendent à combattre l'hérésie qui ne faisoit alors que trop de progrès en France. Mais outre qu'ils sont presque tous en vers, ou, si vous voulez, en prose rimée, genre d'écrire peu propre pour la controverse, on y voit en général plus de rurla-

pinades que de raisonnemens, plus d'injures que de preuves, plus de bouffonneries que de sérieux & de gravité, plus de verbiage que de solidité. Et il y a lieu de croire que la nécessité, peut-être encore plus que le zèle, lui mit souvent la plume à la main. Je ne dirai pas cependant avec le Pere Nicéron, *qu'il manquoit de science & de capacité*. On voit par ses écrits qu'il avoit lû avec soin les livres saints, qu'il étoit au fait des points controversés, & qu'il n'ignoroit ni les objections des nouveaux hérétiques, ni les réponses peremptoires qui les renversent; mais il ne fit pas de ses connoissances l'usage réglé qu'il en devoit faire. Il donna aussi à la plus grande partie de ses écrits des titres bizarres, souvent ridicules, en quoi néanmoins il suivit autant le goût de son siècle que le sien propre.

Depuis 1545 jusqu'à son emprisonnement, il fit imprimer en vers : *Le grand Chemin céleste de la maison de Dieu, pour tous les vrais Pélerins célestes traversans les déserts de ce monde : Lamentation de notre Mere sainte Eglise, sur les contradictions des hérétiques : La Loyauté consciencieuse des Tavernieres, & non des Taverniers*, comme le dit la Croix du

Voyez le Catalogue à la fin de ce vol. on y donne les titres entiers.

ARTUS  
DE'SIRE'.

Maine : *Les Combats du fidèle Papiste ; Pélerin Romain , contre l'Apostat Antipapiste : Hymnes Ecclésiastiques traduits en ryme françoise : Le Miroir des francs Taulpins , autrement dits Antichristiens Luthériens : Les Batailles & Victoires du Chevalier céleste contre le Chevalier terrestre : Les grandes Chroniques & Annales de Passe-par-tout : Articles du Traité de la paix entre Dieu & les hommes : Contrepoison des cinquante-deux Chançons de Clément Marot , faussement intitulées par lui Psalmes de David : Plaisans & harmonieux Cantiques de Dévotions , ou second Contrepoison : La grande Source & Fontaine de tous maux , procédante de la bouche des blasphémateurs du saint Nom de Dieu.* Tels sont , avec la Requête au Roi d'Espagne , & celles au Roi & à la Reine , imprimées dans l'Histoire Ecclésiastique de Théodore de Beze , tels sont , dis-je , les écrits que publia Désiré jusqu'à son emprisonnement.

Plusieurs sont en vers de huit syllabes. *La Loyauté consciencieuse des Tavernieres* , qui est de 1550 , est en dizains , & chaque dizain y est suivi d'un Quatrain en vers de cinq syllabes. L'exemplaire in-16 n'a que trente-sept feuillets : il est en lettre italique , sans nom

d'Auteur, & sans marque de lieu ni d'année.

ARTUS  
DE'SIRE,

Le plus considérable de ces écrits, est celui qui a pour titre : *Les Combats du fidèle Papiste*, &c. C'est un in-16 imprimé à Roüen en 1556. sur un Privilege obtenu le 17 Novembre 1550. Le Pere Niceron qui ne l'avoit point vû, dit que la Croix du Maine, qui le cite, ne nous apprend point s'il est en vers ou en prose. Il est en vers, & en contient plus de six mille de huit syllabes. Il est dédié à Henri II. par ces vers :

Prince sacré, de tous Roys le plus digne,  
 Confuteur d'erreur problématique,  
 Pour récréer ta majesté bénigne  
 J'ay composé contre la gent maligne,  
 A ton honneur, ce livre catholicque;  
 D'un fervent zele & vraye amour pudicque,  
 T'en fais présent & salutation,  
 Pour ce que sçay qu'as bonne intention  
 Sur les errans, que punir tu proposes :  
 Regarde-le par récréation,  
 Et tu voirras de merveilleuses choses.

Désiré dit dans sa *Préface au lecteur*, qu'avant que d'entreprendre ce livre,

ARTUS  
D'ESIRE.

il fit le voyage de Geneve, *afin*, dit-il, *de favoir mieux parler de la déteftable vie des hérétiques* ; & qu'étant entré dans l'Eglife de S. Pierre, il y fut faifi d'horreur à la vûe des grands opprobres & injures faictes à Dieu.

Cet ouvrage eft donc un dialogue de controverfe entre le *Papifte*, ou le Catholique, & l'*Antipapifte*, ou le Luthérien. Ces deux interlocuteurs fe difent beaucoup d'injures, & effleurent toutes les matieres controverfées, chacun foutenant fon fentiment, fur les traductions de l'Ecriture en langue vulgaire, l'autorité du Pape, la Confeflion auriculaire, le pouvoir des Clefs, les Indulgences, l'Excommunication, l'autorité de l'Eglife, & celle des Conciles, la pluralité des Bénéfices, les Décimes, divers abus, *les barbes des gens d'Eglife*, le chant & les cérémonies de l'Eglife, le Pain bénit, le Purgatoire, le jeûne & l'abftinence, le culte des Images, l'invocation des Saints, les offrandes, le Sacrement de l'Euchariftie, le libre arbitre, les bonnes œuvres, & la juftification. Le *Papifte* cite fur chaque article les preuves tirées de l'Ecriture, &, pour l'ordinaire, il les cite à propos. L'*Antipapifte* y oppofe

quelquefois d'autres textes dont il détourne le vrai sens , & l'on ne voit les deux combattans d'accord que sur la pluralité des Bénéfices qu'ils condamnent également.

Ce dialogue extrêmement prolixe est suivi de la *Description de la Cité de Dieu*.... *assiégée des malheureux hérétiques*.... *avec l'assaut des fidèles Chrétiens appelés pour défendre ladite Cité* , &c. Quoique ce second écrit porte la datte de 1550. il est sûr qu'il n'a été imprimé qu'avec le premier en 1552. Toute cette description de la Cité de Dieu est en vers de dix syllabes à l'exception de huit ou neuf pages qui sont en vers de huit syllabes. Je n'y ai trouvé de particulier que l'énumération des troupes respectives qui doivent combattre. Elle commence par les hérétiques & autres ennemis de l'Eglise , depuis Simon le Magicien jusqu'à Luther. Abailard se trouve dans cette liste un peu trop gratuitement. Les Catholiques , défenseurs de la Cité de Dieu , marchent ensuite suivant l'ordre hiérarchique.

Et vous , saint Pere , allez devant ,

Ainsi que fait le bon Urie ,

ARTUS  
DE'SIRE'.

Et débandez l'artillerie.

....., . . .

Et vous Cardinaulx , en bataille  
Manifestez vos grands vertus ,  
Vous estes de rouge vestus.

.....

Sus, fus , à la guerre , à la guerre ,  
Evêques , Abbés , & Prélats ,  
Que faites-vous ? estes-vous las ,  
Quand il se fault mettre en défense ?

.....

Dedans , dedans , allarme , allarme ,  
Prieurs , Curés & simples Prestres ,  
Marchez tous d'ordre après vos maistres.

.....

Et vous, Messieurs les Révérends  
Docteurs , Bacheliers de Sorbonne,  
Que chascun de vous s'abandonne  
A confuter ces Antechrists.

.....

Suyvez après Moynes , Moyneaux ,  
Qui tenez de saint Benoist l'Ordre ,  
Marchez sans faire aucun desordre.

.....

Au surplus , vous enfans de Dieu ,  
Nommés Chartreux , vivans en chartre ;

Vous estes forts pour bien combattre ;  
Combien qu'on vous estime morts ,  
Si estes-vous gens des plus forts  
Et des plus puissans de la terre ,  
Pour bien combattre en cette guerre.

Il appelle de même les autres Religieux,  
& ensuite les Séculars de tout état &  
de toute condition. Mais je ne crois  
pas que vous soyez curieux de ce dé-  
tail.

*Le Miroir des frans Taulpins*, c'est-  
à-dire, des Luthériens, est partagé en  
vingt-sept chapitres, dont chacun est  
précédé d'une gravure en bois. Il n'y  
a pas beaucoup d'ordre ni de raison-  
nement. La défense de l'Eglise étoit  
assés mal entre les mains d'un pareil  
écrivain. Cet écrit parut en 1554. in-8°.   
sous le titre de *Miroër des frans Taul-  
pins*, &c. mais on le réimprima en 1564.  
avec cet autre titre : *Le Deffensaire de  
la foy chrétienne, avec le Miroër des frans  
Taulpins, autrement nommés Luthériens.*

Les deux *Contrepoisons des cinquante-  
deux Chançons de Clément Marot, fausse-  
ment intitulées par lui Psalmes de David,*  
&c. sont des années 1560 & 1561.  
Voici ce qui y donna lieu. Outre cin-



ARTUS  
DÉSIRÉ.

Salleng.  
Mem. de Litt.  
t. 2 prem.  
part. p. 110  
& 111.

quante Pseaumes mis en vers par Marot, imprimés avec Privilege en 1543. les Huguenots chantoient du même Poëte le Cantique de Simeon, & le Décalogue : voilà les cinquante-deux Chançons désignées par notre Auteur. Artus Désiré trouvoit que la doctrine de ces *Chançons*, alloit précipiter en *Enfer toute la France* ; & pour obvier à ce mal, il fit ces deux *Contrepoisons*, ou Chançons pieuses, où il s'embarraffa beaucoup moins de rendre exactement le sens des Pseaumes, que de contre-carrer la version de Marot. Maître Benoit Passavant, c'est-à-dire, Théodore de Beze, l'en railla dans son Epitre au Président Lizet où il qualifie la Muse de Désiré, de *Muse de Normandie*, ce qui seroit encore une espece de preuve que notre second Ecrivain étoit Normand. M. de Sallengre en a tiré la même conséquence.

Désiré flétri par une amende honorable, & condamné à faire pénitence dans un Monastere, auroit dû, ce semble, travailler à se faire oublier, & s'ensevelir dans le silence le plus profond. Mais cédant à sa démangeaison d'écrire, dès qu'il crut pouvoir se montrer de nouveau, il composa & fit im-

primer depuis 1568. jusqu'en 1578. la *Dispute de Guillot le Porcher & de la Bergete de S. Denys en France contre Jean Calvin : L'Origine & Source de tous les maux de ce monde par l'incorrection des peres & meres envers leurs enfans, &c. Les grands Jours du Parlement de Dieu, publiés par S. Matthieu : La Singerie des Huguenots, Marmots, & Guenons de la nouvelle division Théodobeszienne, en prose mêlée de vers : Le Moyen de voyager sûrement par les champs, sans être détrompés des larrons & voleurs, &c. Le Désordre & Scandale de France par les états masqués & corrompus, &c. C'est une espèce de Traité de l'éternité des peines dûes aux méchans, & des récompenses que les Justes attendent dans la vie future : Enfin, le Ravage & Déluge des Chevaux de loüage, contenant la fin & consommation de leur misérable vie, en prose; Avec le Retour de Guillot le Porcher sur les miseres & calamités de ce regne présent, en vers & en forme de dialogue.*

*L'AUTEUR ANONIME  
DE THRASIBULE PHENICE,*

Un Anonime qui vivoit dans le même tems que *Désiré*, tourna celui-ci en

L'AUTEUR  
ANON. DE  
THRASI-  
BULE PHÉ-  
NICE.

ridicule dans une farce intitulée *THRASIBULE PHÉNICE*. Cette pièce, très-bizarre dans le plan & dans l'exécution, fut imprimée en 1561. in-8°. non à Rouen, comme on le lit au bas du frontispice, mais à *Vinege*, ainsi qu'il est marqué à la fin de l'argument, c'est-à-dire, à Geneve; car ce n'est qu'une transposition de lettres. Il est même dit qu'elle fut représentée *aux Jeux Hiérapolitains*: Or *Hiérapolis* dans le stile des Protestans du seizième siècle, c'est Geneve. Cependant la scene de cette pièce est à Rome. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les personnages que l'Auteur y introduit, il les fait venir tout à coup de Paris, de divers autres lieux de l'Europe, & même de l'Amérique. Outre Artus Désiré & Villegagnon, l'Anonyme y maltraite plusieurs Docteurs de Sorbonne, & en particulier Nicolas Maillard. Tous ses Acteurs, du moins les principaux, conspirent à abolir le *Siège Papal*, contre lequel ils déclament sans pudeur comme sans vérité. Si on en croit l'Editeur, cette farce est *traduite du vulgaire Arabe en bon Roman intelligible*, par *Thrasibule Phénice*. C'est une feinte. *Thrasibule* signifie, hardi Conseiller. Le nom

de *Phénice* n'est ajouté, que parce que l'Anonyme étoit, sans doute, dans la fausse persuasion que l'Arabe, dont il veut faire croire que sa farce étoit traduite, étoit le même que le Phénicien ou le Punique.

L'AUTEUR  
ANON. DE  
THRASY-  
BULE PHÉ-  
NICE.

### JACQUES DE BILLY.

La défense de la Religion fut beaucoup mieux entre les mains de l'Abbé de Billy, que dans celles d'Artus Désiré. Je ne dis pas que le premier fût meilleur Poète, mais il avoit beaucoup plus de science & de capacité. Il en a donné des preuves dans ses deux livres d'observations sacrées, dans ses *Locutiones Græcæ*, dans ses traductions & éditions de divers ouvrages des Peres Grecs, & dans d'autres écrits, dont l'énumération n'est point de mon sujet.

JACQUES  
DE BILLY.

Ce Savant, car il en mérite le titre, nâquit l'an 1535. à Guise, de Louis de Billy, alors Gouverneur de cette Ville, & qui descendoit de l'ancienne famille de Prunay, célèbre dans le pays Chartrain, & de Marie de Brichanteau, dont la famille est aussi connue dans notre histoire. Envoyé à Paris dès sa première jeunesse, il y fit de grands progrès dans la langue Latine

Nicer. Mém.  
t. 22.

& dans l'étude des bons Auteurs qui ont écrit en cette Langue. Rappellé à l'âge de dix-huit ans, on l'envoya successivement à Orléans & à Poitiers pour y étudier en Droit. Mais cette science n'étant pas de son goût, il la négligea.

On ne fait jamais bien ce qu'on fait par contrainte. La mort de son pere & de sa mere, lui laissant la liberté de suivre son inclination, il se livra entièrement aux belles Lettres; & afin d'être moins détourné, il s'éloigna de tous les endroits où il avoit des amis, se retira d'abord à Lyon, & ensuite à Avignon où il apprit les langues Grecque & Hébraïque. Il avoit embrassé l'état Ecclésiastique, & possédoit déjà deux Bénéfices, qui lui rapportoient quatre mille livres de rente, l'Abbaye de Ferrieres en Anjou, & le Prieuré de Taussigny en Touraine. Cette fortune étoit honnête, & de Billy en paroïssoit satisfait. Mais dans la suite, cedant aux instances de ses amis, & de Jean de Billy son frere aîné, il se chargea encore des Abbayes de S. Michel en l'Herm, & de Notre-Dame des Châtelliers, qui lui furent résignées par le même Jean de Billy, qui, dégoûté du monde, avoit résolu d'entrer dans l'Ordre

ère des Chartreux. Cette augmentation de Bénéfices troubla la tranquillité dont il jouïssoit auparavant. Les guerres civiles s'étant allumées dans le Royaume, l'Abbaye de Notre-Dame des Chatelliers fut pillée, & celle de S. Michel entierement ruinée. Le nouvel Abbé, secourut l'une & l'autre autant qu'il lui fut possible, & se trouva plus mal à son aise que lorsqu'il ne possédoit que ses deux premiers Bénéfices. Pour surcroît d'affliction il eut la douleur d'apprendre la mort de quatre de ses freres & de deux de ses oncles. Des quatre premiers, *Claude* fut tué à la bataille de Jarnac, *Louis* mourut des blessures qu'il avoit reçues à la défense de Poitiers; les deux autres furent tués à la bataille de Dreux, donnée le 19 Décembre 1562. La même journée vit périr l'un de ses oncles, & blesser l'autre mortellement.

Au milieu de ces troubles, l'Abbé de Billy obligé d'errer lui-même sans pouvoir se fixer en aucun lieu, séjourna successivement à Laon, à Paris, à Nantes, à son prieuré de Taussigny, & revint de nouveau à Paris, où épuisé par les chagrins, la fatigue des voyages, l'étude, il mourut le 25 Decem-

bre 1581 dans la maison de Gilbert Gésnebrard son ami. Il n'avoit que 46 ans. Il fut inhumé à saint Severin. Nicolas Rapin, qui étoit alors à Paris, fit sur cette mort une *Ode saphique rimée*, qui se lit parmi ses œuvres. Il compare, sans façon, le défunt à saint Augustin, à saint Jérôme, & à saint Bernard. C'étoit de beaucoup outrer l'éloge.

Je connois de l'Abbé de Billy deux livres de *Sonnets spirituels recueillis pour la plupart des anciens Théologiens tant Grecs que Latins*, avec un Commentaire en prose. Le premier livre contient 109 Sonnets, & le second n'en a que cent. L'un a paru en 1575, l'autre en 1578. Ces deux livres ne sont presque qu'une paraphrase d'un grand nombre d'Epigrammes latines, traduites ou imitées de divers ouvrages des Peres Grecs & Latins, par l'Auteur même, & imprimées en 1575. sous le titre d'*Anthologie sacrée*. Du Verdier a copié deux de ces Sonnets dans sa Bibliothèque, le 18<sup>e</sup>. & le 25<sup>e</sup>. je ne l'imiterai pas; les pensées en sont fort pieuses; c'est tout leur mérite. *Les autres petits traités Poétiques de semblable matiere* ajoutés au premier livre, ne méritent pas plus d'attention.

Mais il faut vous dire un mot des *six livres*, aussi en vers, *du second avènement de nostre Seigneur*. Chaque livre est précédé d'un argument, qui en indique le sujet. L'Épître dédicatoire, qui est longue & toute morale, est dattée de Saint Denys en France, le 17 Fevrier 1576. Elle est adressée à Bernard Carrassus, Prieur de la grande Chartreuse, & Supérieur Général de tout l'Ordre. Dans l'ouvrage, qui n'est que le recit d'un songe que de Billy feint d'avoir eu, le Poète passe en revue tout ce qui doit précéder, accompagner & suivre le second avènement de Jesus-Christ. Une grande partie de ses preuves, il la tire de l'Écriture & de la Tradition. Ce sont les seules sources en effet où l'on doit puiser dans une matiere si importante. L'Auteur auroit dû s'y arrêter, & ne pas ajoûter à des autorités si respectables, ses propres idées & des conjectures qui n'ont aucun fondement. Dans le premier livre, en parlant des vices, en détaillant les desordres qui doivent précéder la venue de l'Antechrist, c'est de son propre siècle dont il fait la peinture. Mais entraîné par son imagination, il enchérit sur l'idée que les Livres saints nous donnent



JACQUES  
DE BILLY.

de la violente persécution qu'exercera ce dernier ennemi de Jesus-Christ. Il fait du Prophete Elie un harangueur ennuyeux, & un long discoureur; c'est un portrait de caprice, & qui part d'un pinceau mal adroit. Le cinquième livre est une description de l'Enfer & des tourmens réservés à ceux qui seront éternellement les objets de la juste vengeance de Dieu; il falloit en supprimer les historiètes & les *capucinades*, qui y sont mêlées. Dans le sixième, il décrit le Paradis & la félicité dont jouiront les bienheureux. Dans tous ces six livres, on lit des avis fort solides, des instructions fondées sur la vraie piété: le Poëte s'y montre plein de zele pour la vertu, & ennemi irréconciliable du vice.

Cet ouvrage se trouye avec un Traicté de saint Basile, du *jugement de Dieu*, &c. qui sert comme de Préface; & les *Quatrains sententieux de saint Gregoire Evêque de Nazianze*, avec une *breve & familiere exposition*. Je vous ai parlé ailleurs de ces Quatrains, Jean de Billy, qui se fit Chartreux, & Geoffroy de Billy, mort Evêque de Laon le 28. Mars 1612, tous deux freres de Jacques, ont aussi publié divers ouvrages; mais je n'en connois aucun qui soit en vers.

Nlg. Mem.  
t. 22, p. 187.  
de Billy.

FERRAND DEBEZ.

FERRAND  
DEBEZ.

*Ferrand* DEBEZ , ou de Bez , Poëte Latin & François , mourut la même année que Jacques de Billy , en 1581. Il ne devoit avoir qu'environ 53 ans, puisque dans la première de ses *Epîtres amoureuses* aux Muses , qu'il publia au commencement de 1579 , il dit :

Cinquante ans sont & plus qu'en ce monde  
est errant

Vostre humble serviteur inutile Ferrand.

Il étoit Parisien , fils de *Vallerand* Debez , qui étoit attaché à la maison de Lorraine ; & de Louise Sauvage , qu'il perdit *au printems de son âge* , comme il le dit dans la seconde des *Epîtres* que je viens de citer. Ferrand sut conserver pour lui-même la bienveillance que la maison de Lorraine avoit eue pour son pere , & il se concilia celle du Cardinal Jean , & de son frere François de Lorraine , Chevalier de Rhodes. C'est ce qu'il nous apprend dans l'*Epître* dédicatoire de sa traduction de la cinquième *Eclogue* de Virgile , adressée au même François de Lorraine , avec quelques autres poësies.

G iij

**FERRAND  
DEBEZ,**

Pour t'honorer , ô Prince magnanime !

Feray-je mal si je t'offre ma rythme ,

Moi qui suis tien ? moi qui de mon jeune âge

Suys escolier de ton frere tant sage ,

Mon Mœcénas, Monsieur le Cardinal ,

Le bien aymé du Sceptre filial :

Moy qui suis fils ( las , mon Dieu, quel re-  
frains ! )

De Vallerand serf des Princes Lorrains ,

Qui a servy ta haute Seigneurie

Sans blasme aucun , voyre sans tromperie

En tous endroicts.

Debez , après avoir enseigné les Humanités pendant six ans à Paris , au College de Bourgogne & au College des Bons Enfans, exerça le même emploi pendant neuf autres années tant à Nismes que dans quelques autres Villes du Languedoc. Revenu à Paris , il y regenta la rhétorique au College de Calvy , & encore en celui des Bons Enfans , de même qu'au Cardinal le Moine , & en celui de Boncour : c'est de ce dernier College qu'il datte le second & le troisiéme livre de son Abrégé de l'Histoire de France , imprimé en Latin en 1577. & en 1578. Il pa-

roit par quelques-unes de ses poësies ,  
 qu'un si long exercice le dégoûta , &  
 qu'il y eut beaucoup de peine , & assez  
 peu de profit. C'est le Rondeau suivant  
 qui me fournit cette conjecture :

FERRAND  
 DEBEZ.

En régentant je perds mon temps & âge,  
 Sans espérer icy quelque avantage :  
 Ceste douleur malgré mes dents je porte ;  
 Donc je voudrois que Regence fût morte ;  
 Car dessus moy fait tomber maint orage.  
 Subornement m'a fait un grand dommage ;  
 Mais faux rapport m'a bien fait davantage ;  
 Voilà comment mon cœur se desconforte.

En régentant.

Pour caqueter on me met en la cage ;  
 Puis à midy jé pour mon pasturage  
 Trois œufs, un pain, du vin avecque eau forte ;  
 Puis un tançon mon pauvre cœur supporte ;  
 Voilà le gain qui navre le courage

En régentant.

Dans un autre Rondeau à un de ses amis  
 qui exerçoit le même emploi , il repe-  
 te à peu près les mêmes plaintes. Il y  
 ajoute, qu'il avoit été tout prêt de quit-  
 ter sa profession , parce qu'on ne pou-  
 voit y acquérir beaucoup d'honneur ,

G iijj

FERRAND avec quelque exactitude qu'on s'en acquittât. J'estime, dit-il, Cicéron & Virgile ; mais je ne vois que du tems à perdre, à lire & à expliquer Donat. C'étoit un ancien Grammairien, sous qui saint Jérôme avoit étudié, & sous le nom duquel on a donné divers traités concernant la Grammaire, & des Commentaires sur Virgile & sur Terence, que les Savans regardent comme des ouvrages en tout, ou presque en tout, supposés.

Debez fut élu Procureur de la nation Françoisé dans l'Université de Paris le 7. d'Avril 1561, & Recteur de l'Université le 23 Juin 1571. Il étoit alors Principal du College du Plessis, grand Archidiaque & Chanoine Prébendé en l'Eglise de Reims. Il avoit eu cet Archidiaconé & cette Prébende en 1570. Le Cardinal de Lorraine, Archevêque de Reims, prétendit être en droit d'en pourvoir ; il y eut contestation ; l'Université intervint dans la cause ; & le 9. Mars 1571. on rendit un arrêt favorable à Debez.

Dès 1565. le Cardinal de Chatillon, Evêque de Beauvais, l'avoit nommé pour *Précepteur*, c'est-à-dire, Principal du College de cette Ville. Mais

comme on sçavoit que ce Prélat étoit affectionné pour les nouveaux hérétiques, & que l'on avoit lieu de craindre que Debez ne fût livré au même parti, au moins en secret, il y eut ordre de s'informer de sa conduite & de ses sentimens. En conséquence, on reçut le 12. Juillet de la même année 1565. une lettre d'un Officier de l'Hôtel de Ville de Beauvais, qui mandoit de Paris, qu'il falloit refuser le Sieur Debez pour la place à laquelle il étoit nommé, *parce qu'il étoit non-seulement Hérétique, mais Athéiste.* Lecture faite de cette lettre, il fut délibéré qu'il en seroit communiqué à MM. du Chapitre de Beauvais, & qu'on s'opposeroit à la réception de Debez.

Dans une autre assemblée du 28 du même mois de Juillet, on fit lecture d'une seconde lettre du même député, où l'on apprend qu'il y avoit des-lors un procès pendant au Parlement de Paris, entre le Cardinal de Chatillon, le Chapitre, & la Ville de Beauvais, pour raison de ladite Principalité; mais qu'on n'avoit trouvé personne qui eût voulu se charger de prouver les faits dont Debez étoit accusé, ou du moins soupçonné. Ce Procès ne fut terminé

qu'au bout de deux ans , par Arrêt du Parlement du mois d'Aoust 1567 , lequel maintint pour *principal Maître* Jean de la Mothe , Prieur des Cholets , ancien Recteur de l'Université , nommé par le Chapitre de Beauvais & le Corps de Ville.

Les abus qui s'étoient introduits parmi les Imprimeurs de Paris demandant une prompte reforme, Debez en parla à M. de la Guesle, Procureur General du Parlement, & à plusieurs autres Magistrats, & son zele ne fut pas sans effet. Tout ce qui tendoit au bien , il l'embrassoit avec ardeur ; & l'Université de Paris lui fut redevable de plusieurs réglemens utiles, & d'avoir terminé plusieurs disputes survenues entre les écoliers & autres. On peut voir ce détail dans l'Histoire de l'Université de Paris. Ce fut par une suite du même zele , qu'il ordonna que l'on reciteroit dans tous les Colleges , le verset , *O Crux ave spes unica* , pour obtenir de Dieu qu'il daignât arrêter la fureur des Hérétiques qui insultoient la Croix , & qui avoient voulu renverser la Croix des Gastines , qu'on voïoit alors dans la rue S. Denys. Ce zèle s'accorde mal avec le penchant pour l'hérésie dont il avoit été accusé , comme je

viens de le dire d'après les registres mêmes de l'Hôtel de Ville de Beauvais. FERRAND DEBEZ.

Outre sa traduction en vers de la cinquième Eclogue de Virgile, dont j'ai fait mention ailleurs, & celle de quelques Epigrammes & autres pieces d'Aufone, de Marulle, du *Libera*, &c. nous avons de Ferrand Debez, dans le même volume, imprimé dès 1548, *Deux déplorations en forme d'Eclogue, l'une de feu M. d'Orleans, l'autre de feu M. d'Anguian*. Ce Duc d'Orleans étoit fils de François I. & frere de Henri II. & l'autre étoit François de Bourbon, Comte d'Enguien. Quelques Rondeaux, entre lesquels sont les deux que j'ai cités; un troisième, *du débat de l'Âme & du Corps*; un quatrième, sur la mort de François d'Enguien; un cinquième *aux Enfans de Zoïle*: un Sonnet, à la loüange des Poètes qui traduisent les *Enéïdes*; & deux petites pieces, l'une, intitulée, *de Mai & de Pallas*, l'autre qui a pour titre, *le desir de l'Auteur de vaincre l'Amour*.

Les autres ouvrages du même, qui sont pareillement en vers François, sont: *Institution puérile*, à Charles d'Alonville, Jean & Christophe de Thou, freres, Christophe Bouguier, & Gas-



FERRAND pard Viallet ses Disciples : *Essouissance*  
 DEBEZ. *de Nismes du Présidial establi, & du Col-*  
*lege nouvellement érigé pour la Jeunes-*  
*se ; imprimée à Avignon en 1553.*  
 Je ne connois cet écrit que par la cita-  
 tion de Du Verdier & de la Croix-du-  
 Maine ; celui-ci le dit en vers. Le Col-  
 lege dont il est question fut , sans dou-  
 te , érigé sous l'Episcopat de Michel  
 Briçonnet. *Les Epitres héroïques amou-*  
*reuses aux Muses , dédiées à Dieu , Mæ-*  
*cénas très liberal , avec l'exposition des*  
*noms propres , mise à la fin de chaque Epi-*  
*tre ; en 1579. in-8°. Il y a six Epitres,*  
*toutes en vers de dix syllabes. Quoique*  
*fort mal versifiées , on les lit encore*  
*avec quelque satisfaction , à cause des*  
*traits historiques dont elles sont rem-*  
*plies , de la peinture que le Poète y fait*  
*des mœurs de son tems , & du zele qu'il*  
*témoigne pour les lettres humaines*  
*qu'il ne perd aucune occasion de ven-*  
*ger contre ceux qui les méprisent. M.*  
 De Beauchamps , dans ses *Recherches*  
*sur les Théâtres de France* , attribue en-  
 core à Debez , une piece imprimée à  
 Lyon en 1563 in-8°. sans nom d'Im-  
 primeur, intitulée : *Eclogue, ou Berge-*  
*rie, à cinq personnages , contenant les abus*  
*du mauvais Pasteur , & montrant que bien-*

T. I. P. 428.

*Heureux, est qui a crû sans avoir vu.* Cette piece est signée F. D. P. & M<sup>r</sup>. de Beauchamps conjecture que ces lettres initiales signifient *Ferrand Debez, Parisien.*

FERRAND  
DEBEZ.

FRANÇOIS DE BELLEFOREST.

*François* DE BELLEFOREST a beaucoup plus fatigué le public de ses ouvrages que le Professeur dont je viens de vous parler. Sur quoi n'a-t-il pas écrit ? Fécond traducteur, il a touché également au profane comme au sacré, au plaisant comme au grave & au sérieux. Historien sans discernement & sans goût, il a gâté presque tout ce qu'il a entrepris de traiter. Poète enfin, il s'est efforcé de monter sur le Parnasse, & n'a jamais que rampé dans le lieu le plus bas. Gagé par les Libraires, & n'ayant pas d'autre ressource que sa plume pour fournir à sa subsistance & à celle de sa famille, il n'étoit occupé qu'à multiplier le nombre de ses productions, sans jamais penser à les rendre exactes, sans même avoir le loisir de les relire avec quelque attention.

FRANÇOIS  
DE BEL-  
LEFOREST.

Le Long  
Biblioth.  
Hist. de la  
Fr.

Du Verd  
Biblioth.

Ce n'est pas qu'il ne fût d'une bonne famille ; mais la fortune ne répondit

FRANÇOIS  
DE BEL-  
LEFOREST.

point à sa naissance. Né au mois de Novembre 1530. au village de Sarzan, proche de *Samaten*, petite Ville du Comté de Comminge sur la Sare, son pere, qui étoit militaire, dépensa dans sa condition la meilleure partie de son bien, & eut le chagrin de laisser en mourant, son fils âgé seulement de sept ou huit ans, & sans presque aucune autre ressource que la bonne volonté d'une mere qui aimoit ce fils, & qui épargna tout ce qu'elle put pour le faire étudier du moins pendant quelques années dans les Ecoles de *Samaten*.

Le jeune de Belleforest profita autant qu'il put de cette ombre d'éducation, & ayant trouvé ensuite quelque protection auprès de Marguerite Reine de Navarre, & sœur de François I. il obtint d'être nourri quelques tems dans la maison de cette Princesse. De-là, il alla à Bourdeaux, où il étudia plus solidement sous Buchanan, Vinet, Salignac, Gélida, & les autres Savans hommes qui enseignoient alors dans cette Ville. On lui conseilla depuis d'étudier en Droit, & dans cette vie il se transporta à Toulouse; mais la vie turbulente du Barreau n'ayant pas tardé à lui déplaire, il l'abandonna, & s'occu-

pa à faire des vers pour la noblesse du pays, qui le recherchoit à cause de la facilité qu'il avoit en ce genre.

FRANÇOIS  
DE BELLE-  
LEFOREST.

Après avoir passé sept ou huit ans à Toulouse, il vint à Paris, y fréquenta les leçons de Dorat, de Turnebe, de Ramus, de Galland, de Charpentier, & de quelques autres, & se fit des amis de Ronsard, de Bayf, de Belleau, de Vigenere, & surtout d'Antoine du Verdier, avec qui il entretint toujours depuis un commerce de lettres. C'est du Verdier lui-même qui rapporte ces circonstances, & plusieurs autres, dans les 30 pages in-folio qu'il a consacrées dans sa Bibliothèque à la mémoire de son ami, & à l'énumération de ses ouvrages.

Belleforest s'insinua aussi dans la connoissance de plusieurs personnes de qualité, & malgré tant de liaisons honorables il passa le reste de ses jours à Paris dans une fortune très médiocre. D'abord cependant il fut en quelque estime sous les regnes de Charles IX. & de Henri III. & cette estime lui procura la qualité d'Historiographe de France; mais il en déchut après par le peu d'exactitude que l'on remarqua dans ses productions. Il mourut à Pa-

ris le 1. Janvier 1583 dans la 53<sup>e</sup>. année de son âge, & fut enterré aux Cordeliers, comme il l'avoit ordonné par son Testament.

On voit par ses traductions qu'il sçavoit les Langues Latine, Italienne & Espagnole. Pour le Grec, il l'ignoroit, ou ne l'avoit appris que très imparfaitement ; & il y a lieu de croire que ce n'est que d'après des traductions latines qu'il a mis en François ce qu'il nous a donné des ouvrages composés en Grec.

Sa poésie ne vaut pas mieux que sa prose ; & le grand nombre de pieces en ce genre, qu'il a publiées, ne prouvent rien de plus que la facilité qu'il avoit à faire de mauvais vers. Je n'entreprendrai point de vous faire l'énumération de ceux-ci. Beaucoup sont épars dans les differens ouvrages que l'on imprimoit de son tems. Il étoit attentif à louer les écrivains de son siècle & leurs livres ; & vous jugez bien, que ceux-ci étoient toujours des chefs-d'œuvre. Quand on s'affiche sur le pied de louangeur, on ne l'est jamais à demi. La politique, l'interêt, l'amitié, la prévention, conduisent la plume, & la vérité est rarement consultée.

Belleforest fit entendre aussi ses regrets sur la mort de plusieurs personnes illustres que la France perdit de son tems, *Déplorations*, *Epitaphes*, *Panegyriques*, rien ne lui coutoit dans ces occasions. C'est ainsi qu'il pleura, & qu'il loua en même-tems le Roi Henri II. qui mourut le 10 Juillet 1559, Timoléon de Cossé, Comte de Brissac, Sébastien de Luxembourg, Comte de Martigues, & M. le Duc d'Aumale. Une autre fois montant sa Muse sur un ton plus gai, il célèbre les nœces de Philippe d'Autriche Roi d'Espagne avec la Princesse Elisabeth fille aînée du Roi Henri II. & celles d'Emanuel-Philibert Duc de Savoie, Prince de Piémont, avec Marguerite fille de François I. & sœur de Henri II. Le premier de ces mariages se fit par Procureur le 27 Juin 1559, & le second, le 9 Juillet de la même année.

Quelquefois aussi politique ou historien en vers, Belleforest voulut montrer que tout cédoit à la fécondité & à la rapidité de sa plume. Nous avons dans le premier genre, sa traduction d'une *Remontrance* que Leger Du Chesne, Professeur en l'Université de Paris, avoit composée en vers Latins, & adres-

FRANÇOIS  
DE BEL-  
LEFOREST

sée aux Princes, pour leur persuader de ne faire ni accord, ni trêve avec ceux qui troubloient le Royaume par leur revolte & leurs factions séditieuses. Dans le second genre, nous avons un *Poëme historial touchant l'origine, l'antiquité & l'excellence de la Maison de Tournon*; & une traduction d'un Discours en vers Latins, où Jean Villemain avoit exalté la brave résistance que Madame de Tournon, Comtesse de Roussillon (c'étoit Claude de Turenne ou de Touraine) avoit faite aux rebelles en 1567.

Enfin, Belleforest voulut aussi chanter l'Amour, ses plaisirs & ses peines. Je ne connois que deux de ses ouvrages en vers sur ce sujet. L'un est une *Pastorale amoureuse, contenant plusieurs discours non moins profitables que récréatifs, avec la description des paysages, où sont introduits Turne, Sylvie, Camille & Alpin*. Cette Pastorale est de 1569, L'autre ouvrage antérieur de quelques années, étant de 1561, est intitulé: *La chasse d'Amour; avec les Fables de Narcisse & Cerbere. Ausquelles sont adjoustés divers Sonnets. Dédié aux deux sœurs, Marguerite & Marie de Cotte-Blanche*.

Ce dernier recueil ne contient que 80. feuillets. La première pièce, en

vers de dix syllabes , roule sur les di-  
verses conditions & les différentes incli-  
nations des hommes. L'Auteur la ter-

FRANÇOIS  
DE BEL-  
LEFOREST

mine par une vérité qui, pour être com-  
mune, n'en mérite pas moins d'être  
méditée ; c'est que tout se termine à la  
mort , & que celle-ci nous enleve sou-  
vent au milieu de nos projets les mieux  
concertés , & quelquefois lorsque nous  
touchons déjà au succès. Dans la même  
pièce , le Poète appelle, pour ainsi dire,  
l'un après l'autre tous les desirs que  
l'homme peut former , en particulier  
ceux d'un cœur amoureux , & il en  
montre la vanité. Il recommande spé-  
cialement la vertu , & prouve fort bien  
que toute passion , quand on l'écoute ,  
agite l'ame & rend la vie moins tran-  
quille.

La seconde pièce est celle qui a don-  
né le titre à tout le recueil. C'est une al-  
légorie , trop longue & trop mal expri-  
mée pour plaire ; mais où il paroît que  
l'Auteur a eu en vue de peindre , sous  
divers emblèmes , ce qu'il avoit fait lui-  
même pour chercher l'amour , & les  
dégouts , plus encore que les plaisirs ,  
qu'il a rencontrés dans cette poursuite.  
Le détail dans lequel il entre de ses  
peines , montre qu'il avoit raison de re-



FRANÇOIS  
DE BEL-  
LEFOREST.

gretter, comme il le fait, de s'être amu-  
sé à la *chasse d'Amour*.

La troisième piece est la *Fable de Narcisse & Eolis*, le sujet est connu ; il est traité ici avec beaucoup de diffusion & d'ennui. Ces trois pieces sont en vers de dix syllabes.

La quatrième est en vers de six : c'est la *Fable de Cerbere, Chien portier d'Enfer, osté de son regne par Hercule*. Le recueil finit par divers Sonnets, en vers héroïques ; la plupart ne parlent que des peines de l'amour ; ils sont adressés à Ronfard, à Buxter, à Paschal, & à quelques Demoiselles. Le privilege obtenu pour l'impression de ce recueil, est du 1. Janvier 1560. Belleforest y est qualifié *Ecuyer*. Sa devise étoit : *On mort ou vie*. Je ne vous ai cité aucun de ses vers ; je vous en ai dit la raison ; si vous êtes curieux d'en connoître le stile, vous pouvez avoir recours à la Bibliothèque de du Verdier, qui en a copié plus qu'il n'en faut pour vous dégouter.

JOACHIM  
BLAN-  
CHON.

JOACHIM BLANCHON.

Je serai un peu plus indulgent pour Joachim BLANCHON ; non que ses vers soient plus agréables que ceux de Bel-

leforest ; mais parce que je ne puis vous  
donner l'histoire de sa vie , sans le lais-  
ser un peu parler lui-même.

JOACHIM  
BLAN-  
CHON.

Ce Poète étoit de Limoges. Jean Dorat , qui étoit du même pays , le dit dans des vers faits à la louange de Blanchon , où après avoir vanté plusieurs Poètes Limousins , il ajoute :

*Tu quoque , Blanchoni , par his decus arte  
mereris ,*

*Gallica Lemovicum Carmina prima canens.*

Blanchon lui rendit éloge pour éloge , surtout dans l'Ode qu'il composa à l'honneur de la Ville de sa naissance , dans laquelle il exalte comme ornemens de cette Ville, Dorat, Muret, Simeon Du Bois , de Guery , de Beaubreuil , & plusieurs autres.

Cette Ode fait partie des *premières Oeuvres poétiques* de l'Auteur, imprimées en 1583 , & qui ne portent ce titre , comme je le crois , que parce qu'elles sont le fruit de sa première jeunesse. Je n'ai trouvé nulle part qu'il ait fait de *secondes Oeuvres*. Ce n'est que d'après lui , que je dis que les premières ont été composées dans sa jeunesse. Voici comment il s'exprime à la fin de ces *Oeuvres*, dans un Sonnet au Lecteur,

JOACHIM  
BLAN-  
CHON,

Fuïant d'oïfiveté la vicieufe amorce ,  
En mon jeune printems j'ai composé ces vers  
Que j'avois jufqu'icy à la veüe couvers.

Il ne faut pas conclure de ce dernier vers , qu'il étoit vieux quand il publia ces poëfies : il n'étoit plus fi jeune ; mais il étoit encore peu avancé en âge , puifqu'il ajoute :

Ils n'ont, amy Lecteur, attendu neufs soleils ;  
Car ces Adolefcens , à Icare pareils ,  
Ont voulu fans confeil même vol entre-  
prendre.

S'il eût parlé d'un autre , il auroit pû ajouter qu'ils eurent auffi la même deftinée. Mais un pareil aveu fort très rarement de la bouche d'un Auteur. L'amour propre de Blanchon étoit d'ailleurs foutenu par les éloges que lui donnerent , en vers Latins , Jean Dorat , Martial Guery ; & furtout , Antoine Valet , qui en s'adreffant au Roi même , fupplie Sa Majesté d'animer la jeune Mufe de l'Auteur , afin de l'encourager à chanter dans la fuite de plus nobles fujets ; & en vers François , Jean de Beaubreüil , Baffier , le même Martial

Guéry , Antoine Barny , Madelene  
Saulteau , M. de Chastenet , Chres-  
tien , & Mr. Du Bourg.

JOACHIM  
BLAN-  
CHON.

Valet avoit raison de souhaiter que Blanchon s'occupât à traiter des sujets plus dignes des Muses que ceux qu'on voit ici. Que lit-on en effet dans ce recueil ? Deux livres de poësies amoureuses , l'un contenant *les Amours de Dione* , & l'autre , *les Amours de Pasithée* ; le premier en cent onze Sonnets , entremêlés d'Odes , d'Elégies , de Stances , de Complaintes , de Chançons , & autres petites pieces ; le second en 77 Sonnets.

J'observerai deux choses sur ce second livre ; la première , que la plupart des Sonnets qu'il renferme sont adressés à quelque ami , ou à quelque compatriote de l'Auteur , presque tous fort ignorés aujourd'hui. La seconde , c'est que dans le Sonnet 67<sup>e</sup>. Blanchon dit , qu'il n'avoit que quinze ans lorsque l'amour s'empara de son cœur. C'étoit prendre des chaînes avant que d'être en état de les porter.

J'avois passé sans plus douze mois quinze fois

Quand la vive beauté qui reluit à ma Vie ,

Riche de tant d'honneur , & de tant d'heur suivie ;

Comme son prisonnier m'esclava sous ses loix.


JOACHIM  
BLAN-  
CHON.

La voir & l'aimer ce fut une même opération. C'est encore le langage qu'il tient dans le premier livre.

Les affections sont promptes à cet âge là ; mais l'inconstance qui en est l'appanage , les détruit presque aussitôt qu'elles sont nées. Blanchon en est une preuve, au moins s'il a parlé sérieusement. On voit en effet par la suite de ses poësies , que mécontent de ses amours, ou feignant de l'être, il prit la résolution de s'enfoncer dans quelque solitude écartée. C'est le sujet d'une assez longue piece intitulée par cette raison, l'*Antre*. Mais la description qu'il fait de cette retraite, présente quelque chose de si disgracieux , de si horrible même , qu'on la prendroit plutôt pour la description de l'Enfer que pour celle d'une solitude. Cette exagération ne prouve-t-elle pas que sa résolution n'avoit rien de plus réel que le lieu dont il avoit tracé la peinture ?

Par un autre tour d'imagination , bien digne d'un Poète dont l'âge n'a point mûri l'esprit , Blanchon finit ses deux livres d'Amour par un Sonnet, en forme de *Prière à Dieu*, où il dit que sa passion l'*avoit captivé six ans*, mais qu'ayant toujours été malheureuse, il  
y re-

Y renonce, & ne veut plus chanter que le Seigneur. Que ne supprimoit-il donc toutes ses rêveries amoureuses ? C'étoit le premier sacrifice qu'il devoit offrir au Seigneur, la première victime qu'il devoit immoler. Mais je suis tenté de croire qu'il n'a imaginé cette Prière que pour servir comme de Préface au troisième livre de ses poésies, qui contient les *meſlanges*. Ce troisième livre renferme en effet beaucoup de poésies pieuses : telles sont, divers Sonnets sur l'amour de Dieu ; une Ode Chrétienne ; une Paraphrase de la Prière d'Esdras ; deux Prières à la Sainte Vierge ; une Plainte faite étant malade ; des Prières pour le matin & le soir, & pour d'autres occasions ; une, *pour la prospérité du Roi* ; des Stances sur la vertu, sur la libéralité, &c. Dans celles-ci, le Poète fait sentir indirectement à Henri III. qu'il espère, qu'il attend même de lui quelque bienfait.

Si ces poésies pieuses n'ont rien qui satisfasse un lecteur  du beau, au moins pouvoient-elles édifier ceux qui avoient la patience de les lire. Mais par quelle bizarrerie, au milieu de cet étalage de moralités & de sentimens de piété, l'Auteur va-t-il nous donner une

JOACHIM  
BLAN-  
CHON-

piece indécente, où il ne rougit point de faire l'apologie des femmes immodestes ? Si Blanchon a cru que le titre de *Meslanges* qu'il a donné à son troisième livre, l'autorisoit à y inserer des pieces sur toute sorte de sujets, ne le remplissoit-il pas ce titre, & par celles dont je viens de faire l'énumération, & par celles qui suivent ? Telles sont entre ces dernieres, le *Discours au Roy, sur la paix* ; le *Discours à Monsieur, sur ses victoires* ; le *Discours à la Reine mere*, qui sert comme de Préface aux 38. Sonnets qui suivent cette Epitre, & qui sont réunis sous le titre de *Trophée des Dames*, parce que le Poëte y fait l'Eloge des femmes en général, & en particulier celui d'un grand nombre de femmes qui sont nommées avec distinction dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament, & dans l'Histoire Ecclésiastique & Profane. Telles sont encore ses *Stances*, en 25. Strophes, *sur le mariage, par antitheses à celles de Philippe Des Portes* ; d'autres *Stances* sur la beauté, adressées à la Reine, & l'éloge de Marguerite Reine de Navarre.

On trouve dans le même livre deux pieces qui sont singulieres. Dans l'une intitulée ; *l'Hymen de la fille, à Joachim Martin*, & qui est une violente satire.

contre les veuves, Blanchon fait l'éloge de la femme & du mariage; mais en s'efforçant de soutenir qu'il faut en se mariant préférer celle qui est fille à celle qui est veuve; dans l'autre, qui a pour titre, *Antithèse de l'hymen de la veuve*, il chante la palinodie, & fait autant l'éloge des veuves qu'il les avoit décriées dans la première pièce.

JOACHIM  
BLANCHON.

Ce recueil est terminé par divers Sonnets, quelques Epitaphes, un Adieu aux Muses, l'Ode à l'honneur de la Ville de Limoges, que j'ai déjà citée, & plusieurs Sonnets moraux, donnés sous le titre de *Trésor de semences, au Roy*. Presque tous les Sonnets sont à la loüange de ceux à qui le Poëte les adresse. Il y en a aux Ducs de Joyeuse & d'Epemon; au Comte d'Escars, au Chancelier de Chiverny, à MM. de Villeroy & Brulart, Secretaires d'Etat; à son frere, Claude Blanchon, Avocat; à MM. de Pibrac, Ronfard, Dorat, Philippe Des Portes, Muret, qui étoit alors à Rome, & que Blanchon ne connoissoit que par la réputation; à Saluste du Bartas, à Hugues Barbou, & à plusieurs autres. Le Sonnet au Sieur Barbou est sur l'Imprimerie. Les Epitaphes sont celles du

H ij



JOACHIM  
ELAN-  
CHON.

Roi Charles IX. de François de Lorraine Duc de Guise, du Duc d'Aumale son frere ; de Sébastien de l'Aubespine, Evêque de Limoges ; de Gautier de Bermondet, Maître des Requêtes ; de Simon Des Coutures, Président à Limoges ; de Simcon du Bois, Lieutenant Général de la même Ville ; & de quelques autres : ces Epitaphes sont sans dattes ; ce qui est un grand défaut dans ces sortes de pieces , qu'on ne recherche ordinairement que pour sçavoir le tems de la mort & l'âge de ceux qui en sont l'objet.

Dans l'*Adieu aux Muses* , Blanchon dit , qu'il avoit fait la cour à celles-ci pendant *douze ou quinze ans* ; mais qu'il a perdu son tems en leur compagnie. C'est qu'elles ne l'ont jamais avoué pour leur disciple. Conséquemment elles ne lui avoient procuré, sans doute , aucun avantage temporel , puisqu'il se plaint dans la même Ode , *que la pauvreté le talonne*.

Dans l'Ode sur la Ville de Limoges, adressée à Dorat, il loue quelques Poëtes qui ne nous sont pas connus, tels que *Bastier* , dont il dit :

En son Ode Pastorale  
Bastier ce Belleau esgale ,

Qui sous forme de Berger  
Chante les Rois & leur race,  
Et sur le mont de Parnasse  
Premier s'est voulu loger, &c.

JOACHIM  
BLAN-  
CHON.

Il y loüe aussi beaucoup *Decourt* peintre, *Vigier*, *Corteys*, & Jean de *Beaubreuil*.

### JEAN DE BEAUBREUIL.

Celui-ci étoit Poète François & Latin, & Avocat au Siege Présidial de Limoges. La Croix-du-Maine en parle dans sa Bibliothèque. Beaubreuil avoit été disciple de Dorat ; & l'amour des belles lettres lui fit entreprendre le voyage d'Italie, où il fut d'autant plus favorablement accueilli de Muret, que celui-ci reconnoissoit que c'étoit le pere de Beaubreuil qui l'avoit encouragé des premiers à l'étude. C'est du moins ce que Jean de Beaubreuil dit dans son Epître à Dorat, en lui dédiant sa Tragédie d'*Attilie*, ou d'*Atillie*, c'est-à-dire, d'*Attilius Regulus*, imprimée à Limoges en 1582. C'est à l'occasion de cette Tragédie, que Blanchon loüe Beaubreuil dans l'Ode que j'ai citée, & dans un Sonnet, où il dit :

H iij

JEAN DE  
BEAU-  
BREUIL.

JEAN DE  
BEAU-  
BREUIL.

Au Théâtre sanglant , du fidele Artiste ,  
Par l'esprit de ta voix eslevé dans les cieux ,  
Tu fais voir , de Beaubreuil , combien est précieux  
Le salut du public où le devoir nous lye.

T. 3. p. 461.  
& suiv.

C'est , à ce qu'on assure , le seul ouvrage dramatique sorti de la plume de ce Poète Limousin. L'argument qui est à la tête nous apprend qu'il est tiré du quatrième livre de Paul Orose , Chapitres VII & VIII , & du second livre d'Eutrope. Les Auteurs de l'histoire du Théâtre François qui rendent compte de cette piece , n'ont fait aucun usage du témoignage de Blanchon.

### JEAN DE LA JESSÉE.

JEAN DE  
LA JESSÉE.

La réputation de *Jean de la JESSÉE* , ou *GESSÉE* , comme il écrit quelquefois son nom , s'étendit beaucoup plus loin que celle de Blanchon , & le célèbre Plantin lui a fait l'honneur d'imprimer une grande partie de ses poësies.

Nic. Mém.  
t. 41.

Ce Poète étoit Gascon. Le Pere Nicéron qui paroît n'en avoir parlé que d'après la Croix-du-Maine & du Verdier , dit qu'il nâquit vers l'an 1551 à Mauvaisin , Ville de Gascogne dans l'Armagnac; qu'il vint de bonne heu-

re à Paris, & passa plusieurs années à la Cour. Il ajoute qu'on voit par ses ouvrages, qu'il fut Secrétaire de la Chambre de François de France, Duc d'Alençon, qu'il l'accompagna dans ses voyages en Angleterre & dans les Pays-Bas, & que depuis l'année 1584, que la mort enleva le Prince, on n'entend plus parler de lui. Ce court récit du Pere Nicéron a besoin de quelques éclaircissements & d'un petit commentaire.

La Jessée doit être né après le milieu de l'année 1550. Il dit dans son *Discours sur le Temps*, adressé à Louis de Lorraine Cardinal de Guise :

Je n'avoys pas neuf ans lorsque Montgomery  
De sa lance fatale occit le Roi Henry.

Cet événement arriva le 30 Juin 1559, & Henri II. mourut le 10 Juillet suivant. La Jessée déclare qu'il n'avoit pas alors neuf ans; c'est-à-dire, ce semble, qu'il approchoit de cet âge; il devoit donc être né au plûtard vers la fin de 1550. Le lieu de sa naissance étoit Mauvaisin; le Pere Nicéron l'a fort bien observé. La Jessée décrit ainsi ce lieu dans sa pièce intitulée, *le Temple de Navarre, à Jean de Beaumanoir Sieur de Lavaradin* :

H iiii

JEAN DE  
LA JESSÉE.

Dessous le Ciel Gascon le destin m'a fait naître ;  
Où le Roi Navarrois est mon Seigneur & maître ,  
Au Comté d'Armagnac , où le Fleuve du Ras ,  
Tributaire à Garonne , entrecroise ses bras.  
La Ville à qui je dois naissance & nourissage,  
Le voit souvent couler par un double passage :  
Elle est assez antique , &c.

Je m'arrête là : cette description est extrêmement prolix. On aime naturellement à parler de sa Patrie , & l'on se persuade aisément que ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent , y prennent le même intérêt que nous. C'est pour cela que la Jessée donne au long toute l'histoire de Mauvaisin , & tout ce que la tradition du pays , qui paroît un peu fabuleuse , en disoit. Il conjecture même que le nom de *Mauvaisin* vient de celui de *Malvoisie* , lieu renommé pour les vins exquis , à cause , dit-il , des beaux vignobles qu'il y étoient encore de son tems.

La Jessée ne nous apprend point sous quels maîtres il fit ses études ; mais quoiqu'il se vante dans un de ses Sonnets , qu'il n'avoit rien emprunté des anciens ni des modernes pour composer ces milliers de vers qu'il nous a laissés , & que tout étoit de son invention , il

Premières  
œuvr. liv. 2.  
P. 65.

ne laisse pas de nous assurer ailleurs qu'il avoit lû presque tous les Poëtes anciens & modernes, les Grecs, les Latins, les Italiens, & ceux qui avant lui avoient écrit en notre langue. L'amour de la poésie l'avoit saisi de si bonne heure :

Qu'encor sept & sept ans n'avoient borné son âge ;

Lorsqu'il commença à cultiver les Muses & selon lui à en être favorisé. La passion qu'il avoit pour augmenter ses connoissances, l'engagea de faire quelque séjour à Bourdeaux, d'où il passa, dit-il, *à la Cour de sa Reine, que la mort lui enleva trop-tôt.* C'étoit Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, qui mourut en effet le 9 Juin 1572. Voici de quelle manière le Poëte raconte son voyage; il me paroît nécessaire de le laisser parler lui-même.

Ibid. l. 1.  
pag. 206.

J'éroy forr jeune encore, & la vingtième année  
Estoit prochainement sur mon chef retournée,  
Quand il me vint à gré de pratiquer les mœurs  
Des Peuples agités de diverses humeurs,  
Et voir deçà delà, voyageant par la France,  
Des Pays & Citez l'assiete & différence.  
Sirost ce faux desir n'eust tenté mon esprit,  
Qu'à bien effectuer mes desseings il se prit,

H v

JEAN DE  
LA JESSÉE

Et me faisant hayr mes délices premières ,  
Mes voisins familiers & le nic de mes peres ,  
Me fit rendre à la Cour d'une Reine du Sang ,  
Princesse vertueuse , & digne de ce rang.  
Elle estoit en Gascoigne, & dresseoit un voyage  
Pour achever l'accord d'un nouveau mariage.

C'étoit le mariage de Marguerite de Valois avec Henri de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Jeanne d'Albret aimoit les gens de lettres, & surtout les Poètes; on lui parla de la Jessée, on lui vanta ses talens poétiques; elle voulut le voir,

. . . . . Et sous bons témoignages

Le reçut à sa suite, & le mit à ses gages.

Il suivit l'équipage, prit le chemin du Périgord, traversa l'Angoumois, le Poitou, & séjourna deux ou trois jours à Poitiers. Il vint ensuite à Tours, de-là à Blois où la Cour de France étoit alors, & où le mariage projeté devoit se conclure; & enfin à Paris où il eut la douleur de perdre la Reine de Navarre.

L'affliction que cette mort inespérée lui causa, jointe au chagrin qu'il ressentoit de n'avoir pû gagner le cœur

de sa *Marguerite* dont il étoit devenu amoureux durant son séjour à Blois , lui fit prendre la résolution de quitter non-seulement la Cour , mais même la France. Il se retira en effet en Savoie , dans le dessein de parcourir la Suisse , l'Allemagne , & ensuite l'Italie. Mais le souvenir de sa *Marguerite* l'arrêta à Genève , d'où peu de tems après il regagna Lyon , le cœur plus blessé qu'avant son départ , & vint de nouveau à Paris. Si vous êtes curieux de sçavoir toutes les circonstances de son voyage , je vous renvoie à sa piece , intitulée , *l'Amoureux errans* , où il en fait une longue description. Cette piece est adressée à François d'Espinay Sieur de Saint Luc.

Je n'ai rien trouvé dans ses poésies qui pût fixer le tems où il a commencé d'entrer au service de François de France Duc d'Alençon , nommé depuis Duc d'Anjou , dernier fils de Henri II. On voit seulement qu'il fut Secrétaire de sa chambre , ainsi que je l'ai observé d'abord , & que jusqu'à la mort de ce Prince , il le suivit dans toutes ses courses. Il l'accompagna en 1579 en Angleterre , où le Prince passa exprès pour témoigner son amour à la

H vj



Reine Elizabeth; *qui le traita*, dit Mezerai, avec tant de franchise & de privauté, *que tous ceux qui ne la connoissoient pas, crurent qu'elle l'épouserait.*

La Jessée demeura dans ce Royaume avec son maître jusque vers le milieu de l'année 1580, que le Prince fut obligé de venir s'opposer au progrès que le Duc de Parme avec son armée faisoit dans l'Artois & dans le Hainaut. Il fit la même année un second voyage en Angleterre avec le même Prince; & quitta ce Royaume sans retour, au commencement de 1581, lorsque le Duc d'Anjou revint en Flandres, où il fut *inauguré*, dit Mezerai, Duc de Brabant & Comte de Flandres. Quoiqu'il soit certain que la Jessée ne soit pas toujours demeuré auprès du Prince, puisqu'il parle du moins de deux voyages qu'il fit en Flandres, durant le tems que le Duc habitoit ce pays, il n'est pas moins vrai qu'il y fut témoin des troubles presque continuels qui l'agiterent, & qui obligèrent enfin le Duc d'Anjou à revenir en France, où il mourut le 10. Juin 1584. dans la trente-unième année de son âge, regretté & pleuré par notre Poète, qui exprima sa douleur par un nombre de vers, sous

le titre de *Larmes & regrets*, qu'il publia la même année.

JEAN DE  
LA JESSÉE

C'est aux differens voyages dont je viens de parler que le même Poëte fait allusion, lorsqu'il dit :

Premieres  
œuvr. l. 3.  
p. 857.

En temps assez divers , j'ai fait mille voyages ,  
Et voyageant ainsi j'ai passé mille lieux . . . .  
J'ay supporté la guerre & ses cruels outrages ,  
J'ai fait teste à la Mer , voire au Ciel envieux ,  
Armé d'esclairs , de foudre , & de vents pluvieus , &c.

Le Pere Nicéron conjecture que le Poëte ne survécut gueres à son maître , parce que, dit-il, on n'entend plus parler de lui après l'année 1584. Vous verrez dans la suite, que la Jessée vivoit encore en 1595. & qu'il fit imprimer cette même année un ouvrage que le Pere Nicéron n'a point connu. Tout ce que celui-ci devoit dire , c'est que la *vie poëtique* de la Jessée, s'il est permis de s'exprimer ainsi, n'a guere duré que depuis 1572 jusqu'en 1584.

En effet , le premier écrit en vers de la Jessée que nous sçachions avoir été imprimé , est de l'année même 1572. C'est une Satire , ou , comme s'exprime l'Auteur , une *Exécration sur les infractions de la paix*. Depuis cette pre-

JEAN D  
LA JESSÉE

Voyez les  
titres entiers  
de ces ouvr.  
dans le Catal.

miere production , presque chacune des années qui suivirent , fut marquée par une nouvelle. En 1573. la Jessée donna un *Discours sur le Siege de Sancerre , avec une complainte de la France* ; ce Siege avoit commencé au mois de Janvier 1573 , & le camp du Roi étoit encore aux environs de la Ville , lorsque le Poète discouroit sur ce Siege. La même année , il versa des larmes sur la mort de Claude de Lorraine , Duc d'Aumale , tué devant la Rochelle , au mois de Mars de ladite année , & sur celle de Henri de Foix , Duc de Candale , tué au Siege de Sommieres en Languedoc , & répandit des fleurs sur leurs tombeaux : Et dans la même année il s'amusa à décrire le Siege même de la Rochelle , à plaindre la France sur les troubles qui lui ôtoient toute sa tranquillité , & à la féliciter lorsque ces troubles furent pacifiés.

L'élection de Henri III. au thrône de Pologne fit encore , la même année 1573 & la suivante , couler de la plume de la Jessée une multitude de vers tant Latins que François , sur cet événement. Il se chargea de faire entendre les soupirs de la France sur le départ du nouveau Roi , de louer ce Prince sur

ses succès, & sur les grandes qualités dont il étoit orné, ou que le Poète croïoit voir en lui; & lorsque Henri fut obligé de revenir en France, la Jessée célébra encore son arrivée, & se rendit l'interprète des sentimens qu'il supposa dans les Seigneurs Polonois sur ce retour.

---

JEAN DE  
LA JESSÉE

Ce fut encore en 1574 qu'on vit paroître de lui, un recueil d'Epigrammes Latines, en deux livres, adressées aux Princes, aux Grands du Royaume, & à beaucoup d'autres; & deux Epitaphes de Marguerite de Valois, Duchesse de Savoie, l'une en Latin & l'autre en François.

En 1578. il donna ses Amours de Grafinde : *dix Odes-Satires*, avec cinq Sonnets. En 1579. il publia en prose, des *Lettres Missives, Discours & Harangues familières*; & en 1583, des vers Latins & François, sur la mort de Jean Morel, Gentilhomme d'Embrun.

Le Duc d'Anjou qui vouloit bien s'amuser quelquefois de ces diverses poësies de la Jessée, & qui y trouvoit, sans doute, quelque satisfaction, ayant félicité l'auteur sur son extrême fécondité, & loué ses talens, il n'en fallut pas davantage pour engager le Poète à se

JEAN DE  
LA JESSÉE

mettre en devoir de recueillir une partie des poësies qu'il avoit faites depuis sa premiere jeunesse jusqu'à l'âge de 31 ans , qui étoit l'époque des éloges qu'il avoit reçus du Duc d'Anjou.

La Jessée consacra cette glorieuse époque sur son portrait, où il s'est fait représenter avec une couronne de laurier sur la tête , & le titre de Poète *Lauréat*, ou Couronné. Peut-être avoit-il reçu la couronne Poëtique du Duc d'Anjou lui-même. Sa collection finie , dont il exclut la plus grande partie des poësies que je viens de citer , Christophe Plantin , célèbre Imprimeur d'Anvers , se chargea de la mettre au jour ; & la Jessée la dédia, comme la raison & la justice le demandoient , au Prince qui en avoit été l'occasion. L'Epître dédicatoire , en prose , est dattée d'Anvers le 20 Décembre 1582. & la collection parut dans le courant de l'année suivante : elle est en quatre tomes in-4<sup>o</sup>.

» Après avoir rassemblé tous mes pa-  
» piers , dit l'Auteur ; après les avoir re-  
» vûs & corrigés , je me trouvai envi-  
» ronné de 48 livres diversement com-  
» posés en rime , & de cinq autres faits  
» en prose , & tous François ; sans comp-  
» ter ceux que j'ai façonnés à la Ro-

» maine , ni cinq ou six pieces, qui de-  
 » puis ont baillé commencement à mes  
 » secondes œuvres. » Il ajoute que ce  
 nombre le surprit , » se voyant déjà  
 » pere de tant de petits enfans conçus  
 » en sa grande jeunesse , & parmi les  
 » plus grièves adversités , sans avoir eu  
 » jusqu'ici le moindre support ou assis-  
 » tance de personne. « Ce qui le con-  
 sola fut la promesse que lui fit son maître  
 de s'en déclarer *parrain & protecteur* ;  
 mais de peur de rebuter le Prince lui-  
 même , *il sépara cette masse , & en choisit*  
*la moitié seulement, laissant pour lors l'autre*  
*moitié , non moins diversifiée en conceptions*  
*& sujets.* Comme je serois trop long ,  
 si je voulois entrer dans le détail de tou-  
 tes les pieces que contient ce premier  
 recueil , & le seul qui ait été publié , je  
 me contenterai de vous en indiquer les  
 sujets principaux.

Je vous ai dit qu'il étoit divisé en  
 quatre tomes. Le premier est intitulé :  
*Les jeunesses de Jean de la Jessée*, & se trou-  
 ve partagé en plusieurs livres. Le pre-  
 mier livre renferme un grand nombre  
 de Sonnets critiques , moraux , plain-  
 tifs & satiriques. Les mœurs déreglées  
 de son tems , les troubles qui agitoient  
 toutes les parties du Royaume , le ren-

doient chagrin & mélancholique. Voilà ce qui le portoit à la satire. Sa fortune étoit très médiocre, & il croioit qu'on devoit mieux récompenser son mérite ; c'est ce qui l'engageoit à se plaindre si souvent, quoi qu'à l'en croire, il ne demandât qu'à n'être pas dans l'indigence :

Pag. 27.

Pour fuir la pauvreté qui desjà m'accompagne ;  
Je ne desire point le fécond revenu  
Du vignoble Angevin , ni le grain provenu  
Des heureuses moissons de Beaussé & de Champaigne.  
Je voudroy seulement me voir entretenu  
Avec moyen état jusqu'à l'âge chenu ;  
Si ce point jusqu'alors sur moi-même je gaigne , &c.

Cette situation peu commode lui faisoit regretter sa patrie ; il se fâchoit contre lui-même de ce qu'il l'avoit quittée , & soupiroit après son retour : apparemment qu'il y étoit plus à son aise.

Pag. 41.

Quand pourrai-je revoir après dix mille ennuis  
Mon cher Manvesinois , mon petit héritage ,  
Mes amis contr'aimés , ceux de mon parentage ! &c.

Le second livre ne contient encore que des Sonnets , tous sur le même ton que ceux du premier. Il y exhale surtout sa mauvaise humeur contre la Cour , le

genre de vie qu'on y mene, l'ingratitude dont on y paye ceux qui s'y attachent.

JEAN DE  
LA JESSÉE

Il n'avoit que 25 ans accomplis lorsqu'il se plaignoit si vivement, &, s'il n'exagere pas, les ennuis s'étoient plus multipliés que le nombre de ses jours. Mais il faut remarquer que lorsqu'il faisoit ces plaintes, il ne venoit presque que de perdre la Reine Jeanne d'Albret sur laquelle il avoit fondé les espérances les plus flatteuses. A la page 74. il dit qu'il tomba en 1573 dans une maladie qui l'approcha de la mort.

Pag. 714

Le troisiéme livre est plus varié: ce sont encore des Sonnets; mais le Poëte y chante presque tous les événemens arrivés de son tems. On en lit sur l'élection de Henri III. au thrône de Pologne, son entrée à Paris, son départ, son retour en France, son avénement à la couronne de ses peres, son sacre, son mariage, &c. Il y en a d'adressés à Charles IX. à plusieurs Princes, à quelques Seigneurs. Ce troisiéme livre finit par un nombre de *Sonnets Chrétiens*.

La Jessée revient aux plaintes dans le quatriéme livre. Mais pour cette fois ses plaintes étoient fondées. Son voyage en Savoie avoit été mal interpreté. Ses envieux profiterent de cette disposi-



JEAN DE  
LA JESSÉE

tion des esprits , & chercherent encore plus à envenimer ses démarches. L'en-  
vie, dit-il, la caballe, les faux rapports,  
la calomnie me poursuivirent depuis  
Lyon jusqu'à Paris. On l'arrêta dans  
cette Ville, au mois de Mai, & il fut  
mis en prison. Surquoi il dit :

pag. 139. Je ne devois en France revenir  
Passant de Bresse en la haute Savoye :  
Entre ses rochs, sur qui le ciel envoie  
Ses traits ardents , je devois me tenir.

Il n'y eût pas été commodément ; mais  
on est mieux partout qu'en prison. Il  
ne s'explique point clairement sur les  
raisons de sa détention ; il dit seule-  
ment :

pag. 137. En ce qu'incaut je fus, on m'a creu téméraire ;  
En ce que je n'ay sçu, l'on présume que si ;  
En ce que je n'ay dit, on me repugne aussi ;  
En ce que je n'ay fait on pense le contraire, &c.

Du reste, il proteste par tout de son in-  
nocence , & dit affirmativement :

pag. 506. La France j'ay laissé, non que le moindre crime  
Mecaufant ce départ, ma conscience opprime ;  
Je n'ai douté jamais des points de nostre foy,

Jamais je ne m'armay contre mon jeune Roy;

J'ai cheri mon pays; & sans fraude & sans vice

JEAN DE

LA JESSÉ

Ay fait plaisir aux uns, & aux autres service :

J'ai célébré l'honneur des heros belliqueux,

Et prisant la vertu, me suis fait avec eux :

J'ayme l'homme sçavant, entier & véritable,

Et ne fus onc amy ny de cour ny de table.

Il ajoute au même endroit, que l'amour seul fut l'auteur de ses peines ; que lui seul le porta à s'exiler volontairement.

L'Amour fut-il aussi l'auteur ou l'occasion de son emprisonnement ? je ne puis l'assurer. Quoi qu'il en soit, il adressa à Joachim du Bellay & à beaucoup d'autres ses plaintes sur sa captivité, qui ne laissa pas de durer au moins un an.

Pag. 1434  
& suiv.

Dans le cinquième livre, composé de Sonnets, de Complaintes, de Stances, de Regrets, &c. il gémit sur les maux où la France se trouvoit exposée, sans oublier ceux qu'il souffroit lui-même ; & le sixième livre ne contient que des Sonnets adressés au Roi Henri III. aux Reines Elisabeth & Louise, & aux Princes & Princesses du même tems.

Plusieurs des pieces qui composent les *sept livres de Meslanges*, qui suivent ceux dont je viens de vous donner une

legere idée , concernant encore la prison de l'Auteur. Dans l'une , qui a pour titre même *La prison*, il expose les avantages de l'adversité ; dans une autre , intitulé , *La Contre-prison* , il s'étend sur les désagrémens de la captivité , se plaint amèrement de la sienne , & proteste que s'il rompt ses liens , ce ne sera jamais pour les reprendre :

..... Si j'en fors deormais ,  
Je ne veux point y retourner jamais ,  
Fuyant , blâmant sa loge & ses retraites ;  
Mal de ses maux sans cesse je diray ,  
Et franchissant le Guichet, je critay ,  
Adieu paniers les vendanges sont faites .

Pag. 180.

Il tient à peu près le même langage dans des Stances adressées au Roi : il y jure qu'il souffre un mal qu'il n'a point mérité , & qu'il fait la pénitence d'un crime inconnu ; sollicite Sa Majesté de briser ses fers , proteste d'un sincère attachement à son service , rappelle quelques occasions où il en avoit déjà donné des preuves , & fait offre de le lui prouver de plus en plus , soit de la plume ou de l'épée.

En general , ces sept livres de Meslanges contiennent un très grand nom-

bre de Sonnets , de Stances , de Complaintes , de regrets , d'Epitres , d'Anagrammes , d'Hymnes ou *Chants de loüange* , d'Epigrammes , de Chançons , un *Généthliaque* sur la naissance de Marie Du Prat , &c. De ces sept livres , la Jessée a renfermé dans le cinquième toutes les traductions & imitations qu'il avoit faites de quantité d'endroits des Poëtes Grecs , Latins & Italiens , anciens & modernes ; & une suite d'*Inscriptions* composées pour conserver la mémoire de divers événemens & de diverses Fêtes , Pompes , Solemnités , Entrées , &c. Une partie du fixième & le septième tout entier n'offrent que des imitations de quantité d'endroits de l'Ecriture Sainte. Voilà ce qui compose les deux premiers tomes des œuvres de notre Auteur.

Le troisième est consacré à ses amours : il y a quatre livres des *Amours de Marguerite* , trois des *Amours de Severe* , & deux des *Amours de Grasinde*. C'est tout ce que je vous en dirai. Dans l'édition particulière des Amours de Grasinde , faite en 1578 , que j'ai citée plus haut , on voit que cet amas de faibles amoureuses a été fait à Paris , & que celle qui en est l'objet y demeurait :

JEAN DE  
LA JESSÉE

Je passe au quatrième tome : ce sont deux livres de *Discours poétiques*, en vers héroïques. Les sujets de ces discours, sont : *Le Temps*, à Loüis de Lorraine Cardinal de Guise ; la Jessée y dit, qu'il avoit 27 ans, & que ses *cheveux* grisonnoient déjà : *La Fortune*, à Roch de Sorbierre, Sieur des Pruneaux ; Du Verdier a copié ce Discours dans sa Bibliothèque : *L'Espérance*, à Jacques de Pardaillan de Ségur : *L'Ingratitude*, à Monsieur : *La Mort*, à Loüis de Hacquerville, Sieur de la Neufville : *L'ombre du Roi François I.* à Henri III : *Sur les Oeuvres revües de Joachim du Bellay* : *Le Poète Courtisan*, à Gui de Laval Comte de Laval : *Le Temple de Navarre*, à Jean de Beaumanoir Sieur de Lavaradin : *Le Corsaire*, au grand Alexandre : *La Poësie*, à François Comte de la Rochefoucault : *Les maudissons de la guerre*, à René le Pin, Sieur de Quinzay : *La Franciade*, à Pierre de Ronfard : *L'Amoureux errant*, à François d'Espिनay, Sieur de Saint Luc : Enfin, *La Jeunesse bien née*.

Le Discours sur la Franciade avoit déjà paru avec la *Grasinde* en 1578. sous le titre de *Remonstrance à Pierre de Ronfard*. C'est un éloge de ce Poète, qui

qui a eu tant d'autres Panégyristes , & une invitation à continuer son poëme de la *Franciade* , qu'il a cependant laissé imparfait. Ce que j'estime de plus dans ce Discours , c'est que la Jessée y exhorte Ronfard à fuir tout ce qui auroit l'air de satire , de peur d'être la victime de ses envieux , ou d'être enveloppé dans les troubles du Royaume , pendant lesquels les meilleurs génies étoient le plus en bute aux traits de la jalousie & de la calomnie. Il lui apporte pour exemple la mort tragique de Coras & de Ramus.

L'Imprimeur Plantin dit à la fin de ces quatre tomes , que ce n'étoit là que le premier Volume des œuvres de l'Auteur , & qu'il étoit disposé à en imprimer encore deux autres , qui contiendroient plusieurs livres d'Odes, d'Hymnes , d'Élégies , d'*Odes-Satyres* , de Satires , de *Contr-Amours* , de Tragédies , de Poëmes sur des sujets tirés de l'Écriture Sainte ; & quatre ou cinq livres en prose Française. Quelle étonnante fécondité !

Mais que sont devenus ces nouveaux recueils annoncés & promis par Plantin ? Qu'est-ce que l'Auteur est devenu lui-même depuis 1584 ? L'un & l'autre.

Tom. XIII.

I

JEAN DE LA JESSÉE ne reparut comme Auteur qu'en 1595, ayant donné cette année sa *Philosophie Morale & Civile*, dont on a seulement la première partie. Colletet, qui en parle, dit qu'elle contenoit 150 Quatrains. J'ai vû la même édition, & je n'en ai compté que cent-un. La moralité en est bonne, mais commune. Il n'y a aucune matière suivie. C'est un amas de pensées morales sur divers sujets, & dont plusieurs font allusion aux maux inséparables de la guerre. Voici le vingt-sixième Quatrain :

Tc. de la  
poes. Mor,  
p. 157

Nos vies sont pêle-mêle assorties  
De bien & mal : encor de toutes parts  
Croissent toujours dans ce Jardin espars  
Là peu d'œillets, ici beaucoup d'orties.

Ce Recueil est dédié à *Renaud de Beaugne, Archevêque de Bourges, Grand Aumônier de France*, ( Chargé dont il avoit été pourvû le 12 Juillet 1591. ) La Jessée avoit connu ce Prélat dès le tems qu'il étoit Chancelier du Duc d'Anjou ; & il paroît par l'Épître dédicatoire, qu'il avoit conservé son amitié, & celle de plusieurs *Gentilhommes lettrés* qui avoient été attachés au service du

même Prince. Dans la même Epître, il parle du recueil de ses poésies imprimé à Anvers en 1583, & dit, que c'est à son grand regret qu'il le voioit publié. De nouvelles réflexions lui avoient fait, sans doute, concevoir ce regret; car l'impression, qui le fâche, n'avoit été faite que de son consentement. Peut-être que devenu plus grave & plus sérieux, il se repentoit d'avoir mis au jour tant de sottises amoureuses, & beaucoup d'autres pieces qui monstroient moins le talent & le génie qu'une dangereuse facilité à rimer. Si ce motif a quelque chose de réel, il y a lieu de croire que c'est par la même raison, qu'il aura supprimé ses autres poésies, dont une partie d'ailleurs avoit été, dit-il, *tumultuairement ravie & dissipée, depuis qu'il étoit sorti de France, où, comme il ajoute au même endroit, les enfans & le pere avoient couru longuement une très cruelle fortune.*

## JEAN DE BOYSSIERES.

Jean de BOYSSIERES Ecuyer Sieur de la Boissière en Auvergne, prit aussi le Duc d'Anjou pour son Mécène. Ce fut sous les auspices de ce Prince qu'il

JEAN DE  
BOYSSIE-  
RES.



JEAN DE  
BOYSSIE-  
RES.

1<sup>re</sup> prem. œuvr.  
Fol. 7.

Fol. 134.

fit paroître en 1578. ses *premieres œuvres* *amoureuses*. Il étoit de Montferrand en Auvergne, & sans doute, de famille noble, puisqu'il prend la qualité d'Écuier. Du reste tout ce qu'il nous apprend de lui dans ses *premieres œuvres*, c'est qu'il étoit né au mois de Février 1555, & qu'après avoir commencé l'étude des Loix & de la Pratique, il l'abandonna, & s'en repentit dans la suite; mais trop tard. Je regrette, dit-il dans des Stances sur ce sujet, je regrette *la vie Clérique* que j'avois embrassée, & d'avoir quitté trop légèrement

Et Papier, & Causes & Procès  
Pour mes amours.

C'étoit en effet avoir perdu ses plus belles années; & ce n'est pas sans raison que Guillaume de Boyssieres, son frère, lui en fait quelques reproches dans un Sonnet, où en le blâmant de sacrifier l'étude & sa fortune à sa passion, il ne laisse pas de le louer sur ses poésies. Ce n'est pas le seul éloge qu'on ait prodigué à notre jeune Auteur. Son recueil en contient beaucoup d'autres, encore plus outrés que celui de Guillaume de Boyssieres,

Je ne voudrois pas vous condamner à lire, ni ces éloges, ni les poësies qui en font l'objet. Sans compter, ce qui est pourtant beaucoup, toutes les turpitudes dont ce sale recueil est rempli, en vérité l'Auteur croioit écrire pour des lecteurs d'un autre monde, ou qui parloient une autre langue que la Française. J'ai même de la peine à croire que sa *Sylvie*, dont il nous assure qu'il chantera les amours dès l'âge de douze ans, ait pû comprendre la vingtième partie de tant d'Elégies, de Stances, d'Odes, de Chançons, de Complaintes, de Pleurs, de Désespoirs, qui composent les deux tiers de ce recueil. Les pieces historiques même, telles que celles qui sont sur la prise & la ruïne d'Issore & d'Amber, & sur quelques autres événemens fameux, sont dépourvues de tout ce qui peut intéresser un lecteur, qui n'auroit même cherché alors qu'à s'amuser.

Boyssières avoit lû les œuvres de Ronfard, & celles de tous les Poètes qui jusqu'à lui avoient chanté leurs amours, & il s'étoit tellement gâté l'esprit par cette lecture plus dangereuse encore qu'inutile, qu'il n'aimoit, qu'il n'estimoit que les Poètes qui avoient traité des sujets si frivoles. Il les rappelle tous

les uns après les autres, il leur offre son encens, il est le panégyriste de chacun; & l'on peut regarder ses poësies comme la Legende des Ecrivains d'amour. Ronfard, Baïf, Jodelle, Pontus de Thyard, Nuysement, Des-Portes, & vingt autres s'y trouvent fréquemment nommés & *louangés*, non comme Poëtes seulement, mais comme Poëtes amoureux. S'il quitte cet on plein de fauteur & de bassesse, pour se monter sur le pied de satirique, son génie corrompu se fait sentir encore dans ces Satires, par exemple, dans son Elegie *sur le naturel des filles*, dans ses Stances *des humeurs de la femme*, & dans celles *de la Loy du mariage*, à Philippe Des-Portes. Je ne le trouve presque raisonnable que dans ce Sonnet à R. Testu, Secrétaire du Roi, où il dit :

Ah ! que n'ay-je suivi comme toy, cher Testu ;

Les contrées, les champs, les pays & le monde !

Pour avoir visité presque la terre ronde,

Les murs & l'Estranger, tu loges la vertu.

Et non comme j'ay fait, m'estre en vain combattu

Contre un aveugle enfant ; bâtissant dessus l'onde,

Et peignant en l'air : un fier remord me sonde

Jusqu'au plus vif de l'ame, & me rend son vaincu.

Visitant, curieux, les régions lointaines,

Favorisé, chéri des personnes hautaines.

Tu as acquis , Testu , révérence & honneur :

Et amateur des vers & des belles sciences ,

Tu honores les sœurs qui feront les deffences

De ton nom , ta vertu , ta loüange & douceur.

Si Boyssieres n'est qu'un mauvais discourreur dans les poësies dont je viens de vous tracer le portrait , je ne craindrai pas de le traiter de téméraire d'avoir osé entreprendre de chanter cette fameuse Croisade de Godefroi de Bouillon que nos historiens ont tant célébrée. Aussi perdit-il haleine après avoir ébauché le troisiéme Chant , ou , comme il s'exprime , *la troisiéme course*. Il est vrai qu'il espéroit de mettre fin à son entreprise , vû sa jeunesse :

Vray est que le Soleil qui luit à quatre mondes ;

Depuis que je suis né n'a fait que trente rondes ;

J'espere en ma jeunesse , & non en mon pouvoir ,

Et plus en mon labeur , qu'en mon jeune sçavoir.

Mais , ou l'espoir qu'il fondoit sur sa jeunesse le trompa , ou il manqua de courage & de force , puisqu'il ne nous a laissé que les trois premiers Chants de son poëme, dont le 3<sup>e</sup>. même, comme je viens de le dire, est imparfait. Si le tems lui a permis d'aller plus loin, c'est sagesse

I iij

ou prudence à lui de n'avoir point fait de nouveaux efforts ; ce que nous avons de son poëme montre trop combien l'entreprise étoit au dessus de son génie. Il a voulu imiter l'Arioste, dont il a traduit quelques endroits , ainsi que je l'ai observé plus haut , & comme lui il étoit plus Romancier qu'Historien. On ne lira pas d'ailleurs ces trois Chants pour s'édifier : c'est un tissu d'aventures tantôt tragiques, tantôt galantes. On voit les mêmes Croisés prier, & aller au bal ; participer à nos Saints mysteres, & faire l'amour. Quelle étrange bigarrure ! On lit dans le premier Chant un long éloge du Chevalier Gautier , & un autre de Pierre l'Hermite.

Cette ébauche de poëme, imprimée en 1584 , est dédiée à M. Bertrand , Conseiller & Avocat Général du Roi en sa Chambre des Comptes, à Paris. Elle est précédée de Stances au même, & d'une Epitre en vers de l'Auteur à Anne d'Este, Duchesse de Nemours , où Boyssieres s'étend sur les difficultés du poëme Epique , & sur la difference qui se trouve entre une pareille entreprise & celle de composer quelques poësies détachées. Ses réflexions sont justes de même que ce qu'il ajoute, que ce sont

ces difficultés qui ont arrêté ceux de nos Poètes qui auroient voulu monter jusqu'au Poème Epique, & qui a empêché Ronfard de continuer sa Franciade, quoique, dit Boyssieres, il fût très capable de conduire ce poème à sa perfection.

JEAN DE  
BOYSSIERES.

*CLOVIS HESTEAU SIEUR DE  
NUYSEMENT.*

Nuysement que Jean de Boyssieres distingue dans sa liste des Poètes amoureux, se nommoit *Clovis HESTEAU* Sieur de Nuysement, & vivoit encore en 1584. Il étoit né à Blois, & fut *Secrétaire de la Chambre du Roi & de Monsieur*, c'est-à-dire, de Henri III. & du Duc d'Anjou. De même que Boyssieres & la Jessée, c'est à ce Prince qu'il a dédié ses *Oeuvres poétiques*, qui furent imprimées en 1578 sur un privilege obtenu le 22 Novembre de l'année précédente.

CLOVIS  
HESTEAU  
SIEUR DE  
NUYSE-  
MENT.

L'Auteur étoit jeune quand il donna ce recueil ; il le dit dans son Epitre en vers héroïques à *Monsieur* : ces poësies étoient le premier fruit de sa plume ; il a la bonne foi de convenir que ce present étoit peu digne du Prince à qui il l'offroit ; mais il esperoit de lui en presenter dans la suite de plus dignes

CLOVIS  
HESTEAU  
SIEUR DE  
NUYSE-  
MENT.

d'attention, & surtout de chanter *les actions glorieuses* de celui qui l'avoit attaché à son service. Par un *Avis* court *au lecteur*, on apprend que l'Auteur avoit été disciple de Jean Dorat ; & que sous cet habile Professeur, il avoit étudié avec soin non-seulement les Poètes Grecs & Latins, mais encore ceux des Poètes Italiens & François qui avoient eu le plus de réputation. Cet Avis est suivi de diverses poésies Grecques, Latines & Françaises, où l'on prodigue à Nuysement bien des loüanges qu'il ne méritoit pas. Ces éloges sont de Jean Dorat, Nicolas Goulû, Louis de Balzac, Jean du Perron, Professeur Royal, Jean de Rivasson, Jean de Boyssieres, & de plusieurs autres. Ces pieces occupent douze pages, & tout ce qu'elles nous apprennent, c'est que Nuysement étoit de Blois.

Le recueil des poésies est divisé en trois livres. Le premier offre d'abord des *Stances en faveur de l'Académie*. Mais quelle étoit cette société ? on ne l'explique point. Je vois seulement que le Duc d'Anjou, à qui ces Stances sont adressées, joignoit l'étude aux armes, & qui avoit établi quelque société littéraire, ou qu'il s'étoit déclaré le protecteur de

quelque compagnie qui subsistoit déjà. Le Poëte l'exhorte à continuer d'accorder sa protection à cette Académie, en lui exposant les avantages que se procure un Prince vertueux & ami des lettres. Ce qu'il dit sur cela est bon ; mais je n'y vois rien de nouveau, ni pour les pensées, ni pour le tour, quoique du Verdier ait pris la peine de copier ces Stances dans sa Bibliothèque.

CLOVIS  
HESTEAU  
SIEUR DE  
NUYSE-  
MENT.

Les autres pieces de ce premier livre, sont : *Les Gémissemens de la France, au Roi* : c'est la France qui se plaint elle-même des maux qu'elle souffroit depuis vingt ans ; elle les décrit, & discourt fort au long des desordres de la guerre, & des avantages de la paix. *Pallas, à Monsieur* : cette Déesse expose encore les mêmes choses, & finit par exhorter le Duc d'Anjou, dont elle fait l'éloge, à mettre tout en œuvre pour terminer les maux dont elle se plaint. *Hymne à la Fortune* : ce sont des vœux pour la prospérité de la France, où le Poëte fait entrer quelques instructions. Enfin, *Ode Pindarique, à Monsieur, sur ses Victoires*, suivie de quelques autres Odes, de plusieurs Sonnets, & d'un *Hymne, au Roi, sur la Paix*.

Le second livre a pour titre, *Amours*.

I vj



CLOVIS  
HESTEAU  
SIEUR DE  
NUYSE-  
MENT.

C'est un recueil de cent - un Sonnets ; où le Poëte parle de l'Amour plus en métaphysicien qu'en homme du monde. Toutes les pensées sont fort communes, & les mêmes sont souvent répétées. Ces sonnets sont suivis d'une Priere, de Stances, encore métaphysiques, sur l'Amour, d'un Dialogue & d'une Ode.

Nuysement appelle *divers poëmes* ce qu'il a mis dans son troisiéme livre. Mais ne comptez pas y trouver ce que nous entendons communément par ce nom. Tout ce que vous verrez ici se réduit à un *Sonnet à Mademoiselle d'Attr* ; à un Chant Pastoral, sur l'amour, adressé à la même : à la *Metamorphose du Figuier*, à Madame de Sauve ; aux *Reproches de Medée à Jason* ; aux *Enchantemens du Sieur de Beaujoyeux*. Il y a bien de l'extravagance dans cette piece. Si l'Auteur ne peut se faire aimer de sa maitresse, il invoquera Dieu, les Anges & les Saints, & se fera Moine ou Hermite. S'il ne réüssit pas, il appellera les Demons à son secours, & pratiquera tous les enchantemens qui lui seront prescrits. Si après s'être tourné de tous côtés, le succès ne répond point à ses vœux, il mourra. Quelles folies!

Après cette piece du ridicule le plus bizarre, on lit *la jalousie de Canidie* ; les *plaintes de Roger pour Bradamante*, imitées de l'Arioste ; la *Plainte de Têlie à Echo* ; un Cartel ; une Satire contre les perturbateurs de la France ; trois Sonnets à M. du Perron ; six Epigrammes traduites du Grec , au Sieur de Rivasson ; & l'Epitaphe de trois freres, Gentilshommes , prise du Latin de Jean Dorat.

CLOVIS  
HESTEAU  
SIEUR DE  
NUYSE-  
MENT.

Si j'avois trouvé de quoi fixer la durée de la vie de Nuysement, je serois moins embarrassé à lui donner ou à lui ôter des poèmes qui portent les mêmes noms & furnoms , mais qui sont tous d'un genre fort different, & qui n'ont paru qu'après les premieres années du dix-septième siècle. Ce qui augmente mes difficultés, c'est que l'Auteur de ces derniers poèmes étoit Receveur du Comté de Ligny en Barrois. Je conviens cependant qu'il n'est pas impossible que les poésies imprimées en 1578 & celles qui ont paru entre 1620 & 1625, aient le même pere. Nuysement étoit jeune, lors des premieres productions ; il auroit pu avoir 70 ans quand les autres parurent : cela n'est point sans exemple. La qualité qu'il prend dans les derniers ou-

CLQVIS  
HESTEAU  
SIEUR DE  
NUYSE-  
MENT.

vrages n'y est pas non plus un obstacle. Le Duc d'Anjou étant mort dès 1584, il étoit naturel que Nuysement cherchât quelque autre emploi.

Quoi qu'il en soit, voici les titres des poèmes dont il s'agit, & que je me contenterai de vous citer. L'un traite *de la vérité de la Physique Minérale*; le second explique, par des Sonnets, la Table d'Hermès; le troisième est encore un recueil de Sonnets & autres piéces chimiques, qui sont en partie dans *les Muses valières*, & avec *Basile Valentin*, traduit en François. C'est ce que dit M. l'Abbé Lenglet dans son histoire de la philosophie Hermétique, tome premier, page 393. & tome 3<sup>e</sup>. page 249. Dans l'un & l'autre endroit, où l'on cite d'autres ouvrages en prose de Nuysement sur le même sujet, M. l'Abbé Lenglet traite l'Auteur de Plagiaire, & avoue que semblable en cela à presque tous ceux qui ont écrit sur ces matieres, il ne dit rien ni de curieux ni de nouveau. Je trouve cité ailleurs, un *Poème* du même sur *l'Azoth des Philosophes*; & une traduction en prose du traité *de la constance*, écrit en Latin par Juste-Lipse.

## RENE BRETONNAYAU.

RENÉ  
BRETON-  
NAYAU.

*René BRETONNAYAU*, que du Verdier appelle, je ne sçai pourquoi, *Bretonniau*, traita une Philosophie plus utile & mieux fondée que celle qui occupa Nuysement. Medecin habile, & distingué dans sa profession, qu'il exerça, moins à Vernantes en Anjou, lieu de sa naissance, qu'à Loches en Touraine, où il a passé une grande partie de sa vie, il entreprit aussi de laisser par écrit des preuves de sa capacité. Pour les transmettre, il choisit la poésie qu'il aimoit, & dans laquelle il n'étoit pas inférieur à beaucoup d'autres versificateurs de son siècle. Ses *Méditations*, fruit de ses études & de son expérience, devoient paroître sous le titre d'*Esculape François* ; mais craignant peut-être de trop charger le public, ou n'étant pas satisfait de tout ce qu'il avoit rimé, il choisit parmi ses papiers ce qu'il crut de plus utile, & qui le contentoit lui-même davantage, & il le fit imprimer en 1583. in-4<sup>o</sup>.

Les matieres qu'il discute dans ce volume sont importantes ; il s'y agit de la Génération de l'homme & de sa con-

RENÉ  
BRETON-  
NAYAU.

ception; du siege de l'Ame, de sa nature, & de ses opérations; de la fabrique de l'œil, & de son usage; de la nature du cœur, & de ses affections; du foye, & des maladies qui peuvent l'alterer. Il y est question de ces maladies dont le seul nom effraie, la phrénésie, la mélancholie, le calcul ou la pierre, la goutte, les hémorrhoides, & des moyens ou de les prévenir, ou de les guérir quand on en est attaqué.

Dans chaque discours, Bretonnayau traite sa matiere en anatomiste, en physicien & en medecin. Mais il ne s'y montre Poëte que dans l'usage qu'il y fait de la fable, & dans quelques épisodes imaginés pour égayer & orner son sujet. Ce qu'il dit sur l'ame étoit composé depuis sept ans lorsqu'il fut sollicité de mettre ces divers traités au jour; & comme la matiere qu'il tâche de développer dans ce discours sur l'Ame, est la plus noble, il crut devoir l'adresser à M. le Duc d'Anjou. Les autres traités ont aussi leur dédicace: chacune consiste dans un Sonnet que notre Poëte Medecin adresse à quelqu'un de ses amis, ou à quelque personne distinguée par son rang ou par sa naissance.

Je ne scai quelle estime les Medecins

de son tems ont fait de son ouvrage ; mais je ne puis approuver l'Auteur d'avoir exposé en langue vulgaire ce qui concerne la génération , la conception & l'enfantement de l'homme : les détails dans lesquels il entre sur cela , étoient plus propres à salir l'imagination de ses lecteurs , qu'à éclairer les Médecins qui n'avoient aucun besoin de ses vers pour en être instruits. Son dernier traité , intitulé *la Cosmotique & illustration de la face & des mains*, est un hors d'œuvre qu'il falloit supprimer entierement. Il n'a jamais été nécessaire de donner des préceptes aux femmes pour conserver ou augmenter leurs traits naturels ; elles ne sont que trop ingénieuses pour en trouver les moïens. Ce recueil finit par une piece qui ennûie , & dont l'objet est de décrire le Singe , & les tours de cet animal.

CLAUDE - ETIENNE  
NOUVELLET.

L'étude des sciences, surtout celle des Mathématiques, fit aussi la principale occupation d'*Etienne NOUVELLET* ; & ce fut peut-être pour en tempérer la sécheresse , que la poésie fit quel-

CLAUDE  
ETIENNE  
NOUVEL-  
LET.

CLAUDU  
ETIENNE  
NOUVEL-  
LET.

La Cr. du  
M. p. 56. &  
480.

quefois son amusement. La Croix-du-Maine & du Verdier qui en parlent comme d'un écrivain qu'ils ont connu & fréquenté à Paris, disent qu'il étoit de Savoie ; & le premier ajoute qu'il avoit fait profession de la regle de Saint Benoît. Selon ce Bibliothécaire, Nouvellet n'avoit qu'environ 40 ans en 1584, & depuis dix-sept ou dix-huit ans il avoit presque renoncé à la poésie pour se livrer à l'étude de la Théologie & à la Prédication ; & s'il écrivoit encore en vers, ce n'étoit que sur des sujets conformes à ses nouvelles études.

La Croix-du-Maine avoit vû de lui, mais seulement manuscrits, des vers lyriques sur la conscience, des *Discours sur les abus des hommes*, & entre autres de *la vertu défortunée, de l'ambition, des Philosophes, des Poètes, des Astrologues, des Pedans, des Alchimistes, les Devinaillies, & plusieurs autres*, par lesquels il découvroit fort naïvement, & avec propos tant sérieux que facétieux, la folie des hommes ; & enfin, un commencement d'ouvrage sur l'Apocalypse. Du Verdier ne parle que d'un de ces écrits ; mais il dit de même, qu'étant à Paris, Nouvellet lui avoit montré un poème intitulé, *le Braquemart*, & une centaine de Sonnets, dont il copie un.

Pour moi, je n'ai vû qu'une Ode sur  
 la mort de Jean de Voyer, Chevalier  
 de l'Ordre du Roi, Vicomte de Paul-  
 my & de la Roche de Genes, imprimée en 1571. avec plusieurs autres pièces sur le même sujet ; & une espece de poëme intitulé, *les Divinailles*, imprimé dès 1578 à Lyon, & dédié à George de Moux, Comte de Montréal, Ambassadeur pour le Duc de Savoie en France. On y lit ces vers, au bas du titre.

CLAUDE  
 ETIENNE  
 NOUVEL-  
 LET.

Va, mon petit Livret, je ne charge ton front  
 D'un tiltre ambitieux, comme ores plusieurs font ;  
 Je hay l'Architecteur qui privé de raison,  
 Fait plus grand le portail que toute la maison.

Le poëme est en vers héroïques. L'Auteur feint qu'après avoir demandé conseil à ses amis, sur ce qu'il lui convenoit de faire, & à quoi il devoit employer ses talens, & les ayant tous trouvés d'avis different, il prit le parti d'interroger ceux qui se mêlent de deviner ; & ce sont, dit-il, leurs *fantasques discours* que je vais rapporter : c'est aussi la raison pourquoi il donne

A ses bigeares vers le nom de *Divinailles* :  
 Nom pris d'un sort qu'icy l'on fait des espousailles



CLAUDE  
ETIENNE  
NOUVEL-  
LET.

Et des folles amours , quand les voisins amis ;  
A la feste des Roys , d'ordre au foyer assis ,  
La femme plus âgée empogne la palette  
Dont on couvre le feu , creuse une fosselette  
Escartillant la cendre , & pour les deux amans  
Prend deux grains de froment , & les jette dedans ;  
Puis selon ce qu'on voit par la chaleur de l'âtre ,  
Ces deux grains fanteler , s'accorder ou combattre ;  
Se suivre ou se fuir , on juge par cela  
Qui aime plus ou moins de ces deux amans là.

Je ne sçai point si cet acte superstitieux  
a été réellement pratiqué : l'Auteur, au  
moins le suppose, & dit, qu'étant ar-  
rivé chez un ami pendant une pareille  
cérémonie , & toute la compagnie  
l'ayant obligé de déclarer *où il faisoit  
l'amour*, il forgea sur le champ ,

Sans aimer, un amour , pour ne troubler la feste.

Il peint de couleurs bizarres , extrava-  
gantes même , celle qu'il feignoit d'ai-  
mer ; aussi étoit-ce la fortune. Sa dé-  
claration faite , on commença la céré-  
monie décrite dans les vers que je viens  
de rapporter ; on n'en ômit aucunes cir-  
constances ; & le résultat fut que la for-  
tune *lui seroit ennemie*. Se fiant peu à  
cet augure , il alla consulter *quelques sa-  
ges* , qui lui donnerent des avis sensés

qu'il rapporte, & lui apprirent comment il devoit se conduire dans le monde. Il suivit d'abord le sentiment de ceux qui lui avoient donné le conseil de s'attacher aux Grands; mais ne s'en trouvant pas plus avancé, il vint à Paris, trouva cette Ville agitée par les guerres enfantées par le fanatisme & par les disputes que la diversité des Religions y avoit introduites. Ce spectacle, qu'il a soin de décrire, le chagrina; & la mélancholie commençoit à s'emparer de lui, lorsqu'un ami le fit connoître au Comte de Montréal. Vous vous doutez bien qu'il saisit cette occasion pour faire l'éloge du Comte, & ce uï de toute sa famille. Nouvellet suivit le Comte en Savoie: mais par ce qu'il dit à la fin de son poëme, on ne voit pas que la fortune l'eût encore beaucoup favorisé; il n'en étoit gueres qu'aux espérances. Ce poëme est fort mal versifié; il est même obscur en plusieurs endroits.

La Croix-du-Maine dit, que Nouvellet a traduit en vers divers endroits d'Ovide, & que cette traduction est demeurée manuscrite; & qu'en 1572 il fit imprimer à Paris un *Hymne Triomphal, au Roi*, L'Auteur vivoit encore

CLAUDE  
ETIENNE  
NOUVEL-  
LET.

---

CLAUDE  
ETIENNE  
NOUVEL-  
LET.

en 1585, puisqu'il donna cette année l'ouvrage de Pierre de *Aquila*, Franciscain, sur le Maître des Sentences. Nouvellet s'y qualifie Docteur en Théologie.

### GUILLAUME DU BUYS.

---

GUILLAUME  
DU  
BUYS.

Nos deux anciens Bibliothécaires qui m'ont appris quelques circonstances de la vie de Nouvellet, se taisent sur *Guillaume* DU BUYS. La Croix-du-Maine ne l'a pas même nommé, & du Verdier n'en dit qu'un mot. Les ouvrages de l'Auteur vont suppléer au silence de l'un & aux omissions de l'autre.

Guillaume du Buys étoit du Quercy; & il avoit résidé assez long-tems dans sa patrie pour s'y faire aimer, & en être regretté lorsqu'il en sortit. C'est ce que je lis dans un Sonnet qu'Etienne du Pré lui adressa. Du Buys abandonna le Quercy pour se retirer à Toulouse, où il paroît, par le même Sonnet, qu'il remporta quelque prix de poésie à l'Académie des Jeux Floraux. Ensuite, quittant encore Toulouse, il alla faire son séjour en Bretagne, où il se fixa. Je ne sçai de quelle Province il partit pour visiter l'Italie. Je vois seulement

qu'il étoit à Rome au mois de Juin 1559, & qu'il n'en étoit pas encore sorti lorsque Henri II. mourut le dixième de Juillet de la même année. Du Buys fut dangereusement malade dans cette Ville, & ce contre-tems le dégouta de plus longues courses.

GUILLAUME DU  
BUYS.

Ouvr. de du  
Buys, fol. 194.

En l'an mille cinq cens & neuf dessus cinquante  
A Rome je m'en vins comme il pleust au destin,  
Au temps que de ce mois l'on approchoit la fin  
Qui du mois le plus gay fuit la face riante.

Le travail de la poste, ou l'ardeur violente  
Me rendit du tombeau bientôt après voisin,  
Et languissant, malade, un présage divin  
Me fit lors des François veoir la perte évidente.

Je vis en sommeillant arcs, trophées, métaux,  
Marbres, temples, couleurs, plains de tiltres royaux,  
Rhymes, proses, autels, & mainte pyramide.  
Le tour me témoinans du Grand Henry le fort  
Qui triomphoit, mourant, du temps & de la mort;  
Laisant aux siens pourtant de pleurs la face humide.

Du Buys par son esprit, sa prudence,  
& sa conduite sage & réglée, se fit un si  
grand nombre d'amis en Bretagne, sur-  
tout à Quimper & aux environs, qu'il  
avoie qu'il ne devoit gueres moins à cette  
Province qu'à son Pays natal, vû les fa-  
veurs qu'il y avoit reçues. J'ignore s'ils'en-

GUILLAU-  
ME DU  
BUYS.

gagea dans les liens du mariage. Dans son Elégie à M. Rougeart Sieur de Loqueran, il parle de son ménage, des dépenses qu'il y faisoit, de ses Valets, des murs de son Jardin que quelque débordement avoit renversés; mais il ne fait aucune mention ni de femme ni d'enfans. On voit par ses poësies, qu'il avoit beaucoup lû & réfléchi; qu'il avoit bien étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caracteres, les différentes conditions qu'ils peuvent embrasser, & qu'il envisageoit toutes & chacune de celles-ci en Philosophe, depuis le sceptre jusqu'à la houlette.

Dans sa jeunesse il étoit sensible à la gloire qui vient d'une bonne réputation; il se plaisoit à composer en vers sur différents sujets, il montrait ses productions à ses amis, leurs éloges le flattoient, & il n'étoit pas fâché que l'on connût ses talens. Mais il craignoit le jugement du public; & satisfait de l'approbation de ceux dont il avoit l'estime & l'affection, il refusa constamment de laisser imprimer ses ouvrages. Il ne les jugeoit pas, dit-il, en état d'être exposés au grand jour. Ces sentimens si peu connus, encore plus mal suivis, il les conserva jusqu'à la vieillesse. Enfin,  
lors-

*Lorsque son âge tendoit à son occident & déclin*, on le pressa tant, on le sollicita si vivement, de faire un choix de ce qu'il avoit composé, & de n'en pas priver le public, qu'il ne put se refuser à ces instances. Dans cette vüe, il vint à Paris au mois d'Aoust 1581, & il se préparoit sérieusement à remplir les vœux de ceux qui avoient arraché de lui ce consentement, lorsque la maladie arrêta tout à coup l'effet de sa bonne volonté. Cette maladie dura deux mois. Il en a consacré le souvenir dans un Sonnet où il fait honneur aux Medecins du Val, Gourion, Gourmelin & Babinel des soins qu'ils apportèrent pour le guerir. Comme l'hyver approchoit, lorsqu'il commença à être convalescent, il se hâta de retourner en Bretagne, se contentant de prier un de ses amis de veiller sur l'impression de ce qu'il vouloit bien se hasarder de mettre au jour.

Ce recueil parut dès 1582. C'est un volume in-8°. qui contient quatorze pieces, sans compter douze Sonnets à M. de Pibrac, *Conseiller du Roi en son Conseil Privé, & Président en sa Cour de Parlement de Paris.* Ce n'étoit qu'une partie des poësies qu'il avoit laissées; on ne l'avoit point consulté ni pour l'ordre

GUILLAU-  
ME DU  
BUYS.

qu'on leur avoit donné, ni sur les raisons qu'on avoit eües de rejeter celles qui étoient omises. L'impression d'ailleurs en avoit été très négligée : enfin, on ne l'avoit pas même averti ni de l'achèvement de l'impression, ni de la publication de ce recueil ; & apparemment qu'il ne s'en étoit pas lui-même informé, puisqu'étant allé l'année suivante aux Etats Généraux qui se tenoient à Vannes, il fut surpris de se voir imprimé. L'examen qu'il fit de cette édition, le fâcha : outre qu'elle étoit imparfaite, il la trouva remplie de fautes grossières, & si défigurée en beaucoup d'endroits, qu'il eut de la peine à s'y reconnoître lui-même. L'amour tendre d'un pere pour ses enfans se réveilla alors : il fit faire à ses frais une nouvelle édition de ses poësies plus complete, plus exacte & plus correcte. Celle-ci est in-12, & parut en 1583. Tout, dans ce livre, est instructif, & même édifiant.

Il commence par un Poëme de la Noblesse, adressé aux Seigneurs & Gentilshommes de vertu. Du Buys y prouve fort bien que la vraie noblesse consiste dans la vertu ; que sans elle un Gentilhomme n'a rien qui puisse le faire esti-

mer. Il montre quels sont les devoirs des Nobles envers Dieu, le Prince, leurs égaux, & leurs inférieurs. Il s'étend sur les vices qui avilissent, qui dégradent la noblesse, & compte parmi ces vices l'oisiveté & l'irréligion. Tous les avis qu'il donne, tous les préceptes qu'il expose, il les confirme par des autorités bien choisies, tirées de l'Ecriture Sainte, & des meilleurs Auteurs profanes: & c'est la méthode qu'il suit dans tous ceux de ses poèmes qui ont l'instruction pour but. Le second est sur l'Aumône; & le troisième, contre l'Avarice & en faveur de la libéralité. Le Poète établit solidement l'obligation de l'aumône & la nécessité d'y joindre le jeûne & la prière. Il ne montre pas moins clairement les défauts & la honte de l'avarice, les avantages de la libéralité & la gloire qu'on en retire. Il condamne en particulier l'avarice dans ceux qui sont riches ou élevés en dignité :

Car en l'amass des biens ne consiste la gloire  
D'un Prince qui ne tend qu'à rendre sa mémoire  
D'éternelle durée, ains en dons & bienfaits,  
Quand en lieu & saison, & aux dignes sont faits.

Le but du quatrième poème, intitulé,

K ij



*l'Ame du vieillard*, est de relever les avantages de la vieillesse, sans enca-cher, ni les infirmités, ni les imperfec-tions. L'Auteur prouve la supériorité de la vieillesse par l'expérience qui est son don particulier, & par la prudence qui en est la suite, de même que par la sagesse qui l'accompagne & qui est le fruit des réflexions & des victoires rem-portées sur ses passions. Tout ce dis-cours, soit dans les principes qui y sont posés, soit dans la refutation qu'on y fait des objections, m'a paru d'un grand sens. Du Buys s'y peint ainsi lui-même, sous le nom de son *Ame*.

Or ayant ici bas vescu si longuement ,  
L'usage coustumier me donne enseignement  
De n'estre oncques deçüe , & d'estre soupçonneuse ;  
Pensant la bonne foy n'estre que fine ruse ;  
Me souvenant toujours de mille & mille tours  
Dont de mes jeunes ans l'on a trompé le cours ...  
Mais comme on voit en moy de jeunesse l'ardeur  
Etre diminuée & presque sans vigueur ,  
Aussi les appetits où elle s'abandonne  
Je ne recherche plus, ains tremblante frissonne,  
Ne conuoissant rien moins qu'aucune volupté ,  
Jeux , Pompes & Grandeur, ni parler affecté....  
Sous ombre de mormer en une mascarade ,  
D'un desir de vengeance ayant le cœur malade ;  
Je n'entreprends de nuire à quelque mien haineux,

Ou par de mots piquans ne me mocque de ceux  
 Qui premiers au festin , au jeu ou à la danse  
 S'oublieut tant soit peu ; ou de ma contenance  
 Ne fais rire la troupe , entanné Ramonneur ,  
 Ou faisant du mariuot comme un vieux Sermonneur...  
 Plus de chés un marchand à crédit je n'emprunte ,  
 Pour revendre le tout encores à vil compte...  
 Les larmes je n'achette en une Tragédie ,  
 Les ruses & fins tours en une Comédie ,  
 Par argent je n'apprends , &c.

Il passe ainsi en revue les differens caractères des jeunes gens , & les vices qui sont les plus communs à leur âge.

Dans le cinquième Discours , c'est le pécheur repentant qui avoue ses fautes , qui appelle le Seigneur à son secours & lui demande grace. Le sixième est une Action de grâces faite au nom de plusieurs Dames qui s'intéressoient à la reprise de Conquerneau en Bretagne : cet événement est de l'an 1577. Le septième est une peinture des peines qui sont presque inséparables de la Grandeur, surtout de la Souveraineté. Du Buys examine dans le huitième , *les causes qui apportent une déplorable fin à toute République.* L'état Monarchique plailoit davantage à l'Auteur que le Republicain ; il en donne

des preuves dans ce discours , où il fait l'éloge de la France , gémit sur les troubles qui l'agitoient , & en trouve la source dans les désordres des Particuliers & des Grands, surtout dans le mépris des loix, dans le violement des regles , dans l'oubli de Dieu , dans la préférence que chacun donnoit à ses intérêts personnels sur le bien public. Le neuvième n'est gueres qu'une explication des caracteres de la Charité donnés par saint Paul.

Le sujet du dixième poëme ou discours est tiré de Quint-Curce. C'est une *Remontrance faite par un Garamant au Roi Alexandre Conquérant de l'Asie*. Le Poëte ne condamne pas la guerre ; il convient qu'il y a des occasions où l'on ne peut s'en dispenser : mais il plaint le peuple qui est gouverné par un Roi qui court après le titre de Conquérant , & en donne les raisons. Le onzième poëme apprend aux femmes les devoirs dont elles sont redevables envers leurs maris , & quelle est l'étendue de l'amitié qu'elles leur doivent. Le douzième est une Paraphrase de la priere de Judith : le treizième une Paraphrase de la prose qu'on chante aux Messes pour les morts : le quatorzième,

une traduction libre du discours que  
 Jofephe fit aux Juifs assiégés par Tite  
 dans Jérusalem.

GUILLAU-  
 ME DU  
 Buys.

Comme le Poëte avoit toujours aimé les lettres , qu'il en connoissoit par lui-même l'utilité ; il entreprend dans le quinzième discours d'en prouver l'excellence. Avec quelle attention n'y montre-t-il pas combien l'estime des lettres & la protection accordée à ceux qui les cultivent, honorent un Prince ; combien au contraire il se deshonoré quand il est peu soigneux de les faire fleurir dans ses Etats ? Il expose les avantages d'une instruction solide , surtout de celle que l'on puise dans l'étude de la Loi de Dieu. Il recommande particulièrement cette étude, par la raison que le bonheur d'un Etat consiste à renfermer beaucoup de sujets bien instruits de ce qu'ils doivent à Dieu , n'étant pas possible qu'on ne serve fidèlement son Prince à proportion du zele avec lequel on sert le Maître des Princes & des Rois. Parlant des Lettres Divines , il dit en particulier :

Par elles un bon Roy dessus son peuple veille ;

A un tas d'abuseurs il ne preste l'oreille :

Il aime mieux cent fois son train appetisser ;

K iijj

GUILLAU-  
ME DU  
BUYS.

Que le bonheur des siens par surcroît renverser ;  
Par elles le Prélat s'exerce en son office ,  
Les Mysteres Sacrés traite , & le sacrifice ;  
Et d'exemple & doctrine il est si bien appris ;  
Qu'il ne peut qu'à grand tort d'aucun être repris ;

Le seizième poëme est une exhortation à un Prélat. Le dix-septième a pour titre , *l'Oreille du Prince*. C'est une instruction pour un Roi. Le Poëte veut qu'il ait une oreille toujours disposée à écouter les bonsavis , afin de les suivre , toujours fermée pour écouter le mal quand il ne lui est pas important de le connoître. Il veut qu'il entende tout, sans que cela paroisse, pour en faire un usage convenable. Il investive contre les flatteurs qui abusent de la facilité que les Rois leur accordent d'approcher de leur personne , & montre de quelle importance il est aux Souverains de laisser un libre accès à ceux qui sont en état de les instruire des injustices qui se commettent. Tout est de pratique dans ce poëme , l'un des plus longs , mais peut-être l'un des plus utiles de ce recueil.

Les autres piéces sont : *de l'infidélité & peu d'assurance de la condition de la vie humaine : Dialogue entre le passant & l'oc-*

*casion*, imité d'Aufone : Deux Elegies :  
*Tombeau sur le trespas de M. Chorontin le*  
*Bequec*, Docteur en Medecine. C'est GUILLAUME DU  
BUYS.  
 l'éloge de ce Docteur, Medecin de la  
 Ville de Quimper ; il avoit étudié dans  
 les écoles de la faculté de Paris, ensuite  
 dans celles de Montpellier ; il étoit ve-  
 nu depuis en Bretagne, où il mourut  
 âgé de près de 60 ans, laissant des en-  
 fans. Autre *Tombeau du Protonotaire de*  
*Krampüil Sieur de Bigodou* : Vers sur la  
 mort de M. de la Boissiere, Breton :  
 Enfin, douze Sonnets au célèbre M.  
 de Pibrac, suivis de 144 autres Sonnets,  
 presque tous Moraux ; quelques-uns de  
 ceux-ci sont adressés aux amis que l'Au-  
 teur avoit acquis en Bretagne, & qui  
 étoient en grand nombre ; d'autres le  
 sont à M. de Pibrac encore, à Ronfard,  
 à Amadis Jamin, à Bayf, à Au-  
 bert, à du Bartàs, tous Poètes Fran-  
 çois, dont je compte vous entretenir.

### AMADIS JAMIN.

Je commence par *Amadis JAMIN.*

Du Buys dit de celui-ci :

AMADIS  
JAMIN.

Tu n'es heureux, Jamin, pour estre seulement.

Le chéri d'Apollon & de sa chasse bande,

K v

AMADIS  
JAMIN.

Et pour être appelé à cette faveur grande  
Que d'avoir de Ronfard le cœur entièrement...  
Mais je te dy heureux d'autant que nostre France  
Qui les gentils esprits bien rarement avance ,  
T'ocillade , & te promet sa grace à l'avenir , &c.

Jamin avoit déjà passé la premiere jeunesse , lorsque du Buys lui faisoit ce compliment. Il étoit né à Chaource , Bourg du Diocèse de Troyes , à six lieues de cette Ville. Ce même lieu a été la patrie du célèbre Edmond Richer dont M. Baillet a écrit la vie, dans laquelle il appelle mal ce Bourg Choufe ou Chaoufe. Jamin fut de bonne heure connu & aimé de Ronfard , *qui le nourrit Page , & le fit instruire* , dit Claude Binet. Il eut pour maîtres, Dorat , Turnebe & plusieurs autres qui faisoient alors beaucoup d'honneur à la France par leur amour pour les lettres. Le disciple profita des leçons qui lui furent données , & l'on voit par ses écrits qu'il cultiva avec soin les langues Grecque & Latine , la Philosophie , & particulièrement la poésie Françoisse. Ses contemporains l'ont comblé d'éloges , & tous l'ont regardé comme l'émule de Ronfard sur le Parnasse , ce qui étoit alors une grande louange ; mais aucun

Vie de Ronf.  
in fol p. 659.  
au t. 2. des  
œuv. de Ronf.

ne s'est mis en peine de nous apprendre les circonstances de sa vie.

AMADIS  
JAMIN.

S'il n'a point parlé allégoriquement dans la première Elegie du cinquième livre de ses *mélanges*, il faudra dire qu'il a fait dans sa jeunesse de longs & pénibles voyages : C'est donc en vain , dit-il , *que ma douce franchise*

S'est garantie en tous lieux d'être prise.

En mille endroits au loin j'ai voyagé ,

Sans que mon cœur y restât engagé.

J'ay vu Paphos , Amathonte & Erice ,

Cypre qui fut de Venus la nourrice ....

J'ay vu l'Asie , & en tous ces endroits

Mille beautés non indignes des Rois.

Ses autres poësies nous apprennent qu'il visita plusieurs Provinces de France. Il parle dans le quatrième livre de ses *Mélanges*, de son départ d'Avignon , & de son séjour à Clavezon en Dauphiné ; dans le cinquième livre , d'une piece qu'il composa *entre les montagnes de Savoie*. Ailleurs il se plaint de la Ville de Poitiers , & dit autant de mal de ses habitans qu'il donne d'éloges en un autre endroit aux Champenois. Quels furent les motifs de ces courses ? Je l'ignore. Ce qui est certain , c'est que son

K vj



AMADIS mérite lui obtint la faveur de Charles JAMIN. IX. qu'il devint *Secrétaire de la Chambre*

Tombeau de de ce Prince, & qu'il survécut à Ronfard, puisqu'il fut un de ceux qui chanterent les loüanges de ce Poëte après sa

mort. On lit dans le *Borboniana*, qu'il mourut *Grénétier* à Châtillon-sur-Seine; mais on le dit sans preuves. Il eut un frere nommé aussi *Amadis*, qui s'exerça pareillement à la Poësie Françoisë,

comme on le voit par quelques vers Latins de Jean Dorat; & par ces deux vers François de la *Galliadë* de Guy le Fèvre de la Bodenie.

Aux deux Jamins donnés du saint amour les ailes

Pour porter leurs doux Vers au sein des Damoiselles.

Mais je ne connois que les ouvrages du disciple de Ronfard.

J'en ai vû deux éditions, l'une & l'autre dédiée au Roi de France & de Pologne; c'est-à-dire, à Henri III. La premiere est in 4<sup>o</sup>. & parut en 1575. de l'Imprimerie de Robert Etienne. La seconde sortit de la même imprimerie occupée alors par Mamert Patisson: elle est in-12, & de l'année 1579. Celle où l'on trouve la datte de 1582 n'a d'autre changement & d'autre difference que cette datte. C'est absolument la même que celle de 1579. Quoique j'estime

plus les poësies de Jamin que celles de Ronfard , quoique je trouve le disciple beaucoup plus naturel, moins guindé, & moins emphatique que le maître; il n'y a aucun lieu de croire que ces poësies aient été recherchées avec assez d'avidité pour qu'on eût été obligé d'en faire trois éditions en moins de huit ans.

AMADIS:  
JAMIN.

Celles de 1575 & de 1579 sont également divisées en cinq livres ; mais dans la première, le cinquième livre, celui des Mélanges, est moins ample que dans la seconde. Le premier livre contient principalement des piéces adressées à Charles IX. ou composées à l'occasion de plusieurs événemens de la vie de ce Prince : il y en a sur le Mariage du Roi avec Elizabeth d'Autriche , sur la naissance de Marguerite de France, qui fut Reine de Navarre, sur la victoire de Moncontour, sur l'entrée de Charles IX. à Paris; un poëme de la Chasse, adressé au même, &c. Celle des piéces de ce premier livre, à qui je donneroie la préférence, est le poëme intitulé, *La Libéralité*. Il commence ainsi :

Rien ne sied mieux aux Majestés Royales

Que d'avoir l'ame & les mains libérales....

Vertu consiste à donner, non à prendre ;

AMADIS  
JAMIN.

Pour ce les Rois doivent leurs biens espandre  
Sur les mortels , qui tout dévotieux  
Leur font honneur , & les estiment Dieux,  
Leur adressant prieres & requestes , &c.

Le reste est dans le même gout. Il y a aussi dans ce premier livre , quelques poësies Chrétiennes , qu'on lit encore avec plaisir : telle est celle où le Poète prouve , *que prier Dieu est œuvre nécessaire à un vrai Chrestien*. Ce premier livre n'a point de titre particulier ; chacun des quatre autres en a un.

*Oriane* est le titre du second qui ne renferme que des poësies galantes , de même que le troisième , intitulé : *Les Amours d'Eurymédon & de Callirée* ; & le quatrième qui a pour titre , *Artemis*. Jamin feint de changer de ton dans ses *Melanges* , qui forment le cinquième livre. Dès l'entrée il se déclare contre l'Amour , qu'il avoit si follement célébré dans les livres précédens ; mais dans d'autres pieces , il revient encore à sa passion favorite , vraie ou supposée.

En 1584. il donna un *second volume* de ses poësies , qui a été inconnu à du Verdier & à La Croix-du-Maine. Ce nouveau volume n'est guere qu'un recueil de poësies chrétiennes , comme

Odes, Prières, Paraphrases de quelques hymnes de l'Eglise, avec une longue piece, moitié Morale, moitié Romanesque, intitulée, *de l'ingratitude & perfidie d'Origille* : 26 Sonnets, *du deuil de Cléophon* : & quelques vers contre la *Cour & la vie des Courtisans*. En commençant ce nouveau recueil, Jamin se déclare encore contre l'amour, & fait une espece d'amende honorable d'avoir écrit sur ce sujet. Mais il ne tarde pas à faire voir combien peu l'on doit compter sur les sermens & le repentir des Poëtes, puisque la moitié de ce nouveau volume n'est qu'un mélange de Sacré & de Prophane.

J'ai vû du même Auteur un *Discours de Philosophie à Passicharis & à Rodanthe*, avec sept *Discours Académiques*, le tout en prose, imprimé la même année 1584. Le *Discours de Philosophie* est une espece de Logique. Les *Discours Académiques* roulent sur les passions en général, & sur plusieurs passions en particulier. Ce n'est que par un Sonnet qui est en tête, que l'on apprend que ces *Discours* sont de Jamin. Je vous ai parlé ailleurs de sa traduction de quelques livres de l'Iliade d'Homere. Du Verdier en cite plusieurs endroits dans

sa Bibliothèque Française, de même que de ses autres poésies; j'ai cru devoir vous épargner ces citations.

AUGIER GAILLARD.

AUGIER  
GAIL-  
LARD.

Voulant suivre l'ordre Chronologique, autant qu'il est possible, je passe d'un Poète fort connu à un qui ne l'est presque point. C'est *Augier GAILLARD, Roudier de Rabastens en Albigeois*. Ce Poète burlesque & bouffon a plus écrit dans le langage de son pays, qu'en François. Mais on ne laisse pas de trouver dans ses recueils un certain nombre de poésies Françaises, où il répète à peu près ce qu'il avoit dit en son patois. L'édition la plus ample que je connoisse de ses poésies est celle de 1584. Le portrait de l'Auteur, qui est à la tête, désigne un homme déjà avancé en âge. Voici ce qu'il nous apprend de lui dans un de ses Sonnets:

Pour me glorifier je n'ay point fait ce livre ;  
Ni pour penser aussi mon nom éterniser ;  
Je l'ay fait seulement pour voir & adviser  
Si l'estat de Rimeur me donneroît à vivre.

J'ay un autre mestier lequel je voudrois suivre ;  
Qu'est l'estat de *Rodier* qu'il ne faut mespriser ;

Mais il me cousteroit de faire autoriser ;  
Et tout le bien que j'ai ne vaut pas une livre.

J'ay garnie boutique à mon pays deux fois ,  
Que toujours m'ont pillé mes *beris* & mon bois ;  
Et me voyant pillé , il faut que je vous die ,  
Que me suis mis à lire & à rimer aussi :  
Mais pour autre raison je n'ay point fait ceci  
Sinon tant seulement que pour gagner ma vie.

Il dit ailleurs :

Je suis Augier Gaillard , Auteur de cet ouvrage,  
Lequel j'ai fait icy pour mander en tous lieux ;  
Il est fait en François , & en mon sot langage  
Pour faire gazouiller les jeunes & les vieux.  
Je l'ai fait un peu mal , le pouvant faire mieux ;  
A celle fin qu'on dise , Ah ! c'est Auger Gaillard !  
Si je l'eusse mieux fait , quelques sots envieux  
Eussent peut-être dit , Cecy a fait Ronfard.

On trouve dans ce recueil, des Epigrammes, des Quatrains, une Réponse que l'Auteur envoïa à un Rimeur qui lui avoit fait tenir une rime chez M. de Panat dans le moment qu'on alloit se mettre à table pour souper. Des vers au Roi, sur les mauvais traitemens que quelques Gentilshommes avoient fait à un Chat. D'autres, à tous ceux qui se fâchent de quelques mots de son premier livre.

AUGIER  
GAIL-  
LARD.

On avoit fait une défense de vendre ce livre : Augier en badine ainsi :

A vous qui avez fait aux Libraires défense  
De ne vendre en public mon premier livre en France,  
J'en ay fait icy un il n'y a pas longtems ,  
Pource que je voudrois vous rendre tous contents.  
Je ne suis point marry qu'on me veuille reprendre ;  
Mais puisqu'il étoit fait , le deviez laisser vendre.

Pour s'excuser il conte d'une maniere  
assez plaisante diverses historiettes , &  
conclut qu'on ne devoit pas être surpris  
des fautes qu'on avoit remarquées dans  
son premier livre ,

..... Ven que c'est chose sçeu  
Qu'un Poëte apprenti ne peut faire autrement ;  
Ni artisan qui soit à son commencement.

Il consent de reformer son premier livre , de le refondre même , mais à condition qu'on lui laissera la liberté de vendre tous les exemplaires qu'il en avoit encore.

Le bruit avoit couru qu'il devoit se marier ; un de ses amis lui écrivit sur cette nouvelle, ce qui engagea Augier à lui répondre. Je ne sçai si l'on peut s'empêcher de rire en lisant cette réponse remplie de plaisanteries , de bouffonne-

ries & de traits satiriques. Il dit que son pere vivoit encore. Et quant au mariage, il déclare que cet état a trop de desagrémens pour qu'il puisse se résoudre à l'embrasser. Il avoue cependant qu'il avoit été amoureux :

A chacune longtems fort lor j'ay fait l'amour ;

Sans en pouvoir avoir pas une en mariage....

De leur refus j'ay sçu bien faire mon profit.

Il fit un second livre, qu'il intitula, ou qu'il dénomma *le Livre gras*. Si cetitre est singulier, la raison qu'il en donne ne l'est gueres moins; c'est qu'il n'avoit fait ce second livre que comme un moien de vendre les deux cens exemplaires qui lui restoient du premier, dont il avoit fait tirer douze cens, étant resolu de ne ceder aucun exemplaire du second, qu'à ceux qui acheteroient le premier. Il dit tout cela à son ordinaire, en prenant le ton & le stile bouffon. Le même goût regne dans toute la requête qu'il presenta, ou qu'il feint d'avoir présentée à ses Juges, dans un Procès qu'il dit avoir eu contre un Orfevre à qui il avoit promis de payer quelque façon de bracelets. Il finit ainsi cette requête : *Faites le droit à moy Augier Gailliart.*



**AUGIER** Car de plaider ce n'est pas bien mon art :  
**GAIL-** J'aimerois mieux voir quelque belle dance ;  
**LARD.** Que ne ferois tous les Procès de France.  
 Ordonnés donc que je ne paye rien ,  
 Et ce faisant , Messieurs , vous ferés bien.

Les sujets les plus graves devenoient sous la plume d'Augier des matieres à plaisanteries : je ne vous en citerai que deux exemples : le premier est tiré de sa requête au Capitaine la Motte. Un Soldat de ce Capitaine l'avoit blessé à la jambe , en posant la garde à Salvaniac. Que ce fût imprudence ou mauvaise volonté, il ne l'examine point, il plaisante. La seconde preuve est cette Epitaphe qu'il composa pour lui-même :

Cy gist Auger qu'on regrette bien fort ,  
 Car il rimoit mieux que nul de sa race :  
 Et sa maitresse est cause de sa mort ;  
 Que maintenant elle fût en sa place !

*JEAN AUGIER, SIEUR DES  
 MAISONS NEUVES.*

**JEAN  
 AUGIER  
 SIEUR DES  
 MAISONS  
 NEUVES.**

*Jean AUGIER* Sieur des Maisons Neufves a pris dans ses poésies le contre-pied d'Augier Gaillard. Celui-ci ne cherchoit qu'à rire & à faire rire ; la

Muse toujours enjoiée redoutoit même jusqu'à l'ombre du sérieux. Jean Augier au contraire est toujours dans les larmes ; il ne cesse de s'affliger , & voudroit que tous ses lecteurs prissent part à sa douleur. Que pleuroit-il donc ? étoit-ce la ruine de sa patrie, la perte de sa fortune ? Non : Il avoit épousé Françoise Mozac ; cette femme jeune , aimable , pour qui il avoit une affection d'amant , lui fut enlevée après l'avoir possédée *trois ans , trois mois & six jours* ; Il apprend à Paris l'extrémité où la maladie venoit de la reduire dans le lieu de sa naissance ; il part ; n'arrive presque que pour être témoin de ses derniers adieux , & des embrassemens qu'elle accorde pour la dernière fois à deux jeunes filles qu'elle laissoit de son mariage : voilà ce qui désespere notre Poëte : voilà ce qui fait couler de sa plume une longue & ennuyeuse complainte , 88 Sonnets , un Dialogue entre lui-même & Pluron , un Sonnet à un medecin , & un autre à un Apoticaire , tous deux d'Issouldun en Berri ; un troisième à un de ses propres freres ; trois Odes , & des Regrets au nom de sa femme.

Sans cet événement , Augier n'au-

JEAN  
AUGIER  
SIEUR DES  
MAISONS  
NEUVES.

roit pas même pensé à écrire en vers. Mais ne devoit-il pas se contenter d'envoyer cette mauvaise prose rimée à sa sœur qu'il vouloit rendre dépositaire de ses sentimens ? Pourquoi en faire part au public, qui ne devoit pas, sans doute, s'y intéresser ? Ne poussons pas plus loin ces objections : la douleur d'Augier étoit extrême, & il croioit la soulager en la faisant éclater. Au reste, si ses vers sont mauvais, il ne les donne pas pour bons : l'affliction seule, non l'étude, leur a donné le jour :

Je n'ai jamais rien sçu ( dit-il ) n'y point étudié ;  
Ebreu , Grec , ny Latin je n'ay point oublié :  
Je n'y ay rien appris , vraiment je te le dis ,  
Et tous mes vers je fais par advis de pays.

Ce recueil de *Lamentations* est de 1589. L'Auteur s'y qualifie *Conseiller du Roy, Contrôleur Général des Finances à Orléans, Maître ancien des Eaux & Forêts de la Ville, Bailliage, Siege & Ressort d'Issoudun, Secrétaire de feu Adonseigneur le Duc d'Anjou, fils & frere de Roy.*

### MARIE DE BRAMES.

MARIE DE  
BRAMES.

La douleur ne s'exprime pas avec moins de fécondité dans les Regrets

que *Marie* DE BRAMES fit entendre à *MARIE DE*  
toute la France sur l'assassinat du Sieur *BRAMES*,  
de Brames son pere , Gouverneur &  
Commandant pour le Roi en la Ville &  
Citadelle de Cussat dans le Bourbon-  
nois.

Cet Officier étoit brave ; il en avoit  
donné des preuves en plusieurs rencon-  
tres importantes, ayant porté les armes  
avec distinction dès l'âge de douze ans.  
Fidèle à ses Rois, Henri III. qui comp-  
toit sur son attachement à son service ,  
lui avoit confié le gouvernement de la  
Ville & Citadelle de Cussat. De Brames  
ne s'y étoit appliqué qu'à se rendre di-  
gne de la confiance de son Prince. Mais  
sa fidélité & son exactitude à maintenir  
le bon ordre & à réprimer les séditieux,  
lui firent des ennemis : il en fut la vic-  
time. Comme il sortoit de la Ville pour  
se retirer en sa maison des Gards, les sé-  
ditieux l'attaquerent , & après avoir re-  
çu 19 coups mortels & plus de 30 blef-  
sures, il rendit les derniers sôûpirs , en  
pardonnant à ses assassins. La Demoi-  
selle de Brames , sa fille, décrit tous ces  
faits , demande justice de l'attentat  
commis contre son pere , se plaint &  
cherche à intéresser dans sa juste afflic-  
tion tous ceux à qui elle s'adresse. Je

MARIE DE BRAMES. suis fâché que dans une piece, dont l'objet est si sérieux, elle s'amuse à faire des portraits grotesques de chacun des assassins de son pere. La vraie douleur s'exprime avec plus de naturel, & supprime ces menus détails d'ailleurs peu décens.

HUBERT-PHILIPPE DE  
VILLIERS.

HUBERT-  
PHILIPPE  
DE VIL-  
LIERS.

Augier Gaillard vivoit encore en 1584. J'ai renvoyé à l'année suivante *Elabert - Philippe* DE VILLIERS, quoi que la Croix-du Maine ait écrit qu'il *florissoit* en 1567, & que du Verdier n'ait cité de lui aucun ouvrage postérieur à l'année 1564. Mais ces deux écrivains qui ont publié leurs Bibliothèques, l'un en 1584, l'autre en 1585, n'avoient pu faire mention des *cinq livres de l'Erynne Françoise*, que le Sieur de Villiers donna cette même année 1585, & à la tête desquels il prend la qualité de *Conseiller du Roy & Esleu en l'Election de Clamecy*.

Ce poëme en vers héroïques, étoit composé depuis quatorze ans, comme l'Auteur le dit dans sa très-courte Epître dédicatoire à Philippe Des-Portes, Abbé de Tiron, datée de Paris le  
23 Avril

28 Avril 1585. En qualité de Poëte , HUBERT-  
PHILIPPE  
DE VIL-  
LIERS. c'étoit son fils aîné ; mais il ne voulut l'émanciper que sous la protection de Des Portes. Il craignoit que sans cet appui il ne courût risque d'être oublié. Le fut-il moins ? Malgré les éloges qu'Habert Secrétaire du Roi , du Peron , & plusieurs autres lui prodiguèrent , ce fils aîné fut assez mal accueilli pour ne pas engager son pere à exposer ses autres enfans au grand jour.

Jusques-là Villiers n'avoit été connu que par quelques traductions Françoises d'ouvrages Italiens, comme des cinquante premiers jeux d'*Innocenze Rhingieri* , c'est-à-dire , des cinq premiers livres des Lettres Amoureuses de *Girolamo Parabosco* , & d'un Discours sur le Siege de Metz , dont j'ignore l'Auteur original. Ces traductions n'annonçoient point un Poëte ; & le *Limas* cité par du Verdier comme imprimé dès 1564 ne lui avoit fait apparemment aucune réputation en ce genre d'écrire.

Les cinq livres de l'*Erynné Française* ne la firent point naître. Ce poëme écrit d'un stile très ampoullé , plein de figures bigeares , & souvent d'obscurités presque impénétrables , instruit peu & dégoûte beaucoup. Le but de l'Auteur

HUBERT-  
PHILIPPE  
DE VIL-  
LIERS,

est de présenter un tableau des maux dont la France étoit affligée par les guerres civiles. Mais toutes les couleurs y sont confuses & altérées. Erynnis raconte dans le premier Chant les divisions, les troubles, les agitations qui ont conduit insensiblement les anciens Royaumes à leur ruine; & le Poète effrayé de son recit, la supplie, mais en vain, de détourner ses yeux de dessus la France. La justice divine provoquée par nos crimes, veut être satisfaite. Le Poète entre dans le détail de ces crimes dans le reste du premier Chant, & dans une partie du second. L'implacable Erynnis, destinée pour les punir, souffle le feu de la division dans la France, arme les Sujets contre le Roi, chaque famille contre elle-même, le pere contre ses enfans, & ceux-ci contre leur pere; aucun état, aucun rang, aucun sexe n'est respecté. Telle est la matiere des trois derniers Chants. Ce sont tous ces maux qui sont décrits, mais sans ordre & presque sans détail particulier; & ce recit confus est encore chargé d'invectives, de prieres, d'exhortations, de menaces. C'est un cahos que l'Auteur lui-même auroit eu sans doute beaucoup de peine à dé-

brouïller. Le seul éloge qu'on puisse lui accorder , c'est qu'il se montre Sujet très affectonné.

HUBERT-  
PHILIPPE  
DE VIL-  
LIERS.

### GABRIEL BOUNYN.

Un zele vif & ardent pour la France fait auffi le principal mérite d'une partie des poësies de *Gabriel BOUNYN*. Ce Poëte étoit né à Châteauroux en Berri. Sorti assez jeune de sa patrie , il vint à Paris où il continua ses études , & se fit recevoir Avocat. Depuis, il devint Bailli du lieu de sa naissance , & enfin , Conseiller & Maître des Requêtes du Duc d'Alençon, mort Duc d'Anjou en 1584. Du Verdier , & ceux qui l'ont copié, se trompent en lui donnant la qualité de Maître des Requêtes de l'Hôtel de Sa Majesté. Outre que cette charge n'eût pas été compatible avec celle de Bailli de Châteauroux , il est sûr que Bounyn ne prend point lui-même d'autres qualités que celles qu'on vient de spécifier , à la tête des poësies Françaises & Latines qu'il donna en 1586. J'ignore le tems de sa mort.

GABRIEL  
BOUNYN.

Dès 1561 il fit imprimer une Tragédie , intitulée : *La Sultane* , qui avoit été représentée au plustard l'année pré-

L ij



GABRIEL  
BOUNYN.

Hist. du Th.  
Franc. t. 3.  
pag. 325. &  
suiv.

cédente. Le sujet de cette piece est la mort de Mustapha fils de Solyman, Victime des intrigues & des calomnies de la Sultane Roxane. On a remarqué que Bounyn est le premier qui ait présenté un sujet Turc sur la Scene, & un événement arrivé de son tems, puisque Solyman, dont il y est parlé, est mort en 1566. Cette Tragédie, à laquelle est jointe une Pastorale, est dédiée au Chancelier de l'Hôpital, à qui l'Auteur témoigne qu'il avoit de grandes obligations. Cet illustre Magistrat étoit son protecteur. Je crois vous avoir cité ailleurs son Ode sur la Tragédie de Méduse, de Jean de la Péruse.

Le Duc d'Alençon ayant fait son entrée à Bourges, Bounyn qui étoit alors dans cette Ville, ou qui s'y rendit exprès, se chargea d'exprimer les sentimens de joie & d'affection que les habitans se croioient obligés de témoigner au Prince. Ce qu'il composa en cette occasion fut imprimé en 1576. Environ trois ans après, en 1579, il donna une autre piece, dont je ne connois que le titre : Du Verdier le rapporte ainsi ; *Tragédie sur la défaite de la Piaffe & la Picquorée, & bannissement de Mars, à l'introduction de Paix & sainte justice,*

Les poësies qu'il fit imprimer en 1586 sont une *Satyre au Roy, contre les Républicains : Avec l'Alcêtriomachie, ou joute des Coqs.* La Satire a onze feuillets. C'est une invective contre ceux qui avoient la témérité de se revolter contre l'autorité du Roi & de mépriser ses Edits. Le Poëte fait sentir avec le plus d'énergie qu'il peut, quel est le devoir de l'obéissance, & les maux qui suivent la révolte. Mais en relevant la puissance du Roi, il tâche aussi de lui persuader qu'il ne doit rien faire au préjudice des Loix du Royaume, ni qui aille au détriment du bien public. Ses avis sont sensés, quoique mal exprimés; mais ses déclamations sont un peu aigres.

*L'Alcêtriomachie* est une imagination prise des diverses Histoires d'Elie. On voit bien que sous cette fiction le Poëte a encore en vue de donner des avis; mais ils m'ont paru trop obscurs. Ces deux pieces sont suivies de quelques autres, fort courtes, où, sous le titre d'*Esprentes*, Bounyn fait l'éloge du Roi, de la Reine Mere & de M. le Duc d'Anjou : ce qui est accompagné de deux Sonnets faits sur la paix, & à la louange de la harangue que le Roi prononça

L iiij

---

GABRIEL  
BOUNYN.

---

GABRIEL  
BOUNYN.

246 BIBLIOTHEQUE

aux Etats de Blois le Jeudi sixieme  
jour de Decembre 1576. Bounyn y  
avoit été député par le Tiers Etat du  
Berry.

Le même recueil offre encore plu-  
sieurs Sonnets, qui n'ont rien d'inté-  
ressant : Les *Tombeaux*, ou Epitaphes,  
de Paul de la Tour Landry, Cheva-  
lier de l'Ordre du Roi; de Louis de la  
Tour Landry, fils du Seigneur & Com-  
te de Châteauroux, mort à l'âge de six  
à sept ans; & de Diane de Rohan,  
Comtesse de Châteauroux, femme de  
François de la Tour Landry, Cheva-  
lier de l'Ordre du Roi. Les poësies La-  
tines de l'Auteur terminent ce recueil;  
il y en a une adressée à son frere Jean  
Bounyn, Lieutenant de Châteauroux.

Du Verdier cite encore du même,  
une harangue au Roi Charles IX. à la  
Reine, & aux hommes François, sur la  
paix, & l'entrée du Roi dans ses Villes.  
Mais il ne dit pas si cette harangue est  
en prose ou en vers : elle a été imprî-  
mée dès 1565.

---

GUILLAUME BEL-  
LIARD.

GUILLAUME BELLIARD.

T. 3. p. 386.

Les Auteurs de l'histoire du Théâ-  
tre François, qui méprisent Bounyn

comme Poëte Tragique, ne font pas GUILLAU-  
 plus de cas des *Delicieuses Amours de* ME BEL-  
*Marc-Antoine & de Cléopatre*, Poëme LIARD.

Dramatique de Guillaume BELLIARD, imprimé en 1578. Ils ont jugé cette piece si mauvaïse, si ennuyeuse, si mal en ordre, qu'ils n'ont pas cru devoir en donner d'extrait: ils ont eu raison. Je vous ai déjà fait connoître aussi le mauvais goût de cet écrivain, en vous citant ses traductions ou imitations de divers endroits de Petrarque, d'Arioste & d'Ovide; & je vous ai averti en même tems que ce Poëte étoit de Blois, & Secrétaire de Marguerite de Valois, femme de Henri Roi de Navarre, & ensuite de France.

Je ne ferai pas plus d'éloge de ses autres poësies, quoiqu'elles aient attiré quelques regards favorables de la Princesse que je viens de nommer, & qu'elles aient valu sa protection à l'Auteur. Belliard presque ignoré en effet, comme il l'avoïe, lorsque Marguerite de Valois vint à Blois avec toute la Cour, fut présenté à cette Princesse qui lui fit accueil, & voulut bien l'encourager à mettre à profit les talens dont on lui faisoit un mérite. Peu de tems après, la Reine Marguerite fut attaquée d'une

GUILLAU-  
ME BEL-  
LIARD.

maladie dangereuse ; le Poëte en fut affligé , il témoigna sa douleur ; & lorsque le danger fut passé il exprima sa joie. Depuis ce moment , tout ce qui sortit de sa plume fut aussi-tôt présenté à la Reine qui païa chaque fois le Poëte de quelque éloge flatteur. Ces louanges l'aveuglerent ; il ne tarda pas à se persuader que ce qui avoit paru plaire à une Princesse qui passoit pour avoir de l'esprit & du goût , devoit être encore plus agréable au public. Prevenu de cette idée , il recueillit toutes ses poësies. Elles forment un volume in-4°. Mais à l'exception de ses Amours de Marc-Antoine & de Cléopatre , & de ses imitations, dont j'ai parlé, elles n'offrent presque qu'une Elegie à la Reine de Navarre & deux Sonnets à la même. Belliard intitule ce recueil, son *premier livre* ; je n'en ai point vû de second. Il vivoit encore en 1584.

### ROBERT ESTIENNE.

ROBERT  
ESTIEN-  
NE.

Le nom de *Robert* ESTIENNE est plus connu que celui de Guillaume Belliard. Il étoit fils de Robert Estienne premier du nom , & frere de Henri & François Estienne, l'un & l'autre seconds du nom,

tous célèbres Imprimeurs, & distingués plus ou moins par leur érudition. Robert second ayant refusé d'embrasser, comme son pere, le parti de l'hérésie, & de le suivre à Genève, celui-ci le deshérit. Mais il fut recompensé de la perte de cette succession & de son attachement à la Religion Catholique, par la garde & direction qu'on lui donna des Caractères & Poinçons du Roi, & par la commission qu'il eut du Roi Charles IX. d'aller en Italie & autres lieux pour chercher des manuscrits & des livres rares. Cette commission est prouvée par les Lettres Patentes de Charles IX, en date du 5<sup>e</sup>. Juin 1569. portant Sauve-garde pour toute la famille de Robert Estienne II<sup>e</sup>. du nom pendant que dureroit son voyage.

Il avoit commencé dès 1556 à rétablir à Paris l'imprimerie de son pere; & en 1563 il eut le titre & la qualité d'Imprimeur du Roi. On estime les éditions qui sont sorties de dessous ses presses. On croit qu'il mourut en 1588. Il étoit habile dans les langues Grecque & Latine; & il a composé quelques pieces en ces deux langues, principalement des poésies, que l'on trouve imprimées dans plusieurs livres qui ont

ROBERT  
ESTIENNE.  
NE.

*Vite Stephano-*  
*nor.* par Mait-  
taire, in-8<sup>o</sup>.  
pag. 504 &  
suiv.  
La Caille  
hist. de l'Im-  
prim. p. 145

L v

paru de son tems. Il étoit aussi Poëte François, & c'est en cette qualité que je vous en parle.

ROBERT  
ESTIEN-  
NE.

*Christ. Thom.  
à Damaluz.*

*Steph. vit.  
p. 508.*

J'ai vû de lui en ce genre des Sonnets, de petites Odes, & autres pieces imprimées avec les poësies de plusieurs courtisans du Parnasse qui vivoient dans le même siecle. Ses Stances sur la mort de Christophe de Thou sont aux pages 91. 92. 93. du recueil de pieces composées à la louange de ce Magistrat, publié en 1583. in-4°. & M. Maittaire les a fait réimprimer dans ses vies des Estiennes, écrites en Latin. Il auroit pu y joindre un Sonnet du même, à M. d'Emery, sur le même sujet, imprimé à la page 116 du recueil de 1583.

Robert Estienne fit aussi vingt Stances, & une petite piece de huit vers sur la mort du fameux Ronsard, qu'on trouve à la fin du second volume des Oeuvres de ce Poëte, dans l'édition in-folio de 1623. Ces Stances, & la piece qui les suit, avoient déjà paru dans d'autres recueils, en particulier dans l'Accadémie des Modernes Poëtes François, imprimée en 1599. à Paris, chez Anthoine du Bzeuil. En 1586. Mamert Patisson imprima un Discours en prose du voyage de M. le Duc de Joyeuse en Au-

*vergne, Givodan & Rouergue, &c.* à la suite duquel ( depuis la page 31. jusqu'à la page 48 ) est un *Discours en vers* de Robert Estienne sur le même sujet, des *Stances* sur la victoire que M. de Joyeuse remporta en Anjou, un second *Discours*, en vers, qui a le même objet, de même qu'une longue *Ode Pindarique*, qui termine ce recueil.

### GUILLAUME DE CHANEIN DE LA TAISSONNIERE.

*Guillaume* DE CHANEIN, plus connu sous le nom de *la Taissonniere*, fut un Poète beaucoup plus fécond que Robert Estienne. C'étoit un Gentilhomme, né dans la Principauté de Dombes, & Seigneur de la Tour des Moles dans le Mâconnois. Il paroît qu'il suivit le parti des armes; & il parle en plusieurs endroits de ses poésies, *du service qu'il faisoit à son Roi.* La profession des Armes ne l'empêcha pas de cultiver l'étude, même celle des sciences. Du Verdier qui cite de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés & manuscrits, tant en prose qu'en vers, en cite plusieurs en prose sur l'Arithmétique, sur le Calendrier, l'Astrono-

GUILLAUME DE CHANEIN DE LA TAISSONNIERE.



GUILLAUME DE  
CHANEIN  
DE LA  
TAISSONNIERE.

mie, la Géomancie, l'Histoire Naturelle; des Ephémérides, & quelques traductions Françoises d'ouvrages Italiens.

. Selon le même Bibliothecaire, la Taissonniere a composé en vers, ses *Amoureuses occupations* : des fragments poétiques, contenant 17 Sonnets; la *Cigale*; *Elégie sur la misere de sa vie*; *Chant responsif à celui de Phidias*; *Fantaisie sur un pourtrait*; *Gayeré*: *La Sourdine Royale*, poëme sonnant le Roueselle, l'*A Cheval*, & à l'*Etendard à la noblesse Catholique de France pour le secours du Roi Charles IX*: *Idyllie de la modeste & vertueuse amitié d'un gentilhomme non courtisan envers sa maîtresse*: *Passions amoureuses chantées à la beauté & bonne grace d'une Demoiselle de Savoie, nommée Anne de Bellegarde*: des *Avis pour l'éducation d'une fille de condition*, sous le titre singulier d'*Atiffet des Damoiselles*: une *Pastorale*, intitulée, *les Amours de Melin & Urotine*, en prose & en vers, tirée du premier livre de la *Diane de Montemayor*: & un poëme de mille vers, intitulé, *le Bâtiment*. Ces deux derniers écrits n'étoient point imprimés lorsque du Verdier donna sa Bibliothèque, & je ne crois pas qu'ils l'aient été depuis.

La Croix-du-Maine qui ne rapporte qu'une partie de cette liste, dit que la Taissonniere avoit promis *un livre de la Chasse de toute sorte d'Animaux*; & ajoute, que l'Auteur vivoit sous Charles IX. en 1570. Le dernier de ses ouvrages en prose montre qu'il vivoit encore, au moins en 1578.

GUILLAUME DE CHANEIN DE LA TAISSONNIÈRES,

De tant de poësies de la Taissonniere, dont je viens de faire l'énumération, je n'ai vu que ses *Amoureuses occupations*, imprimées dès 1556 à Lyon par Guillaume Roüille in-8°. Le titre en indique le sujet: l'Auteur étoit jeune & amoureux quand il composa ces vers, & l'on n'a pas de peine à reconnoître l'un & l'autre en les lisant. Il en fait d'ailleurs l'aveu dans le dernier Sonnet qu'il adresse au Lecteur:

Mes jeunes ans, ô lecteur, encor verds;  
M'ont fait pousser sur ma Lyre ces chants;  
Et mes esprits en grand ardeur seichants,  
En ont tissé & inventé les vers.....  
Ce sont les traits d'Amour non rebouchants  
Qui m'ont ainsi mis le sens de travers.

C'est sa Divine en effet, c'est-à-dire, sa Maitresse qu'il chante dans la plus gran-

GUILLAU-  
ME DE  
CHANEIN  
DE LA  
TAISSON-  
NIERE.

de partie de ses vers. C'est à elle ou à son occasion qu'il faisoit entendre tant de complaints, qu'il formoit tant de desirs. C'est pour elle qu'il faisoit *resonner son Luth à son retour du Camp en l'an 1554*. C'est d'elle qu'il s'occupoit sur les bords de la Saone, & au Camp de Dinan en la même année 1554. C'étoit pour lui plaire qu'il composoit ses Stances, ses Sonnets, ses *Chants amoureux*, ses *Strambotz*. Ceux-ci sont une sorte d'Epigrammes, ou de petites pieces, chacune composée de huit vers, dont les six premiers n'ont que deux rimes croisées, le premier vers rimant avec le troisième & le cinquième, le second avec le quatrième & le sixième; & le septième & le huitième rimant ensemble. *Strambot* est pris de l'Italien, *Strambotto*, qui signifie une sorte de poésie Italienne destinée à chanter l'amour.

La Taissonniere cependant n'entretenoit pas toujours son lecteur de sa passion. Dans un endroit du même recueil, il donne à Bonaventure du Tronchet des éloges sur le *livre de son Adolascence*, que cet ouvrage ne méritoit nullement. Dans un autre, il pleure la mort de G. de Maugiron, Seigneur d'Igie, mort à Valfiniere en

1554, & celle d'Aimé de Lugny, Seigneur de Loëse, qui étoit mort l'année précédente, laissant un fils qui marchoit sur ses traces. Il dit du pere :

GUILLAUME DE CHANEIN DE LA TAISSONNIÈRE.

L'Italie honora sa vaillante jeunesse,  
 Maçonnois admira sa prudente vieillesse,  
 Et le Sauveur de tous à soy le restira.

Il console dans une Ode particulière Jeanne de Thy de la Douze, dont la guerre avoit enlevé plusieurs freres & autres parens. Dans une autre Ode il nomme les Demoiselles de Bellecombe, ses *Mere & Maraine*. N'étoient-ce que des titres d'amitié, ou avoient-ils quelque chose de plus réel ? c'est ce que je ne puis dire. Enfin, on lit dans le même recueil trois Sonnets qui ne sont pas de la Taissonnière ; le premier est de Bonaventure du Tronchet, le second de Benoît Poncet, & le troisième de Benoît Alizer. Les deux derniers me sont inconnus ; l'autre étoit un Mâconnois, qui a écrit, mais non publié, *les Nuits amoureuses de sa Thalie*, contenant des Odes, des Sonnets & des Chansons. La devise de la Taissonnière étoit *Rien sans zèle*.

LES DAMES DES  
ROCHES,  
MERE ET  
FILLE.

LES DAMES DES ROCHES ,  
MERE ET FILLE.

Parn. Fr.  
p. 185.

*Les Dames* DES ROCHES , Mere & Fille , ont eu plus de réputation que la Taissonniere ; mais leur histoire n'en est pas plus connue. Elles étoient de Poitiers , qui s'est fait honneur de leur avoir donné la naissance , & de les avoir possédées pendant tout le tems de leur vie. La Mere se nommoit Madeleine Neveu. M. Titon du Tillet dit dans son Parnasse François , qu'elle épousa le Sieur Fredonnoir , Seigneur des Roches ; d'autres avoient dit la même chose avant lui. Mais Madame des Roches qui a composé elle même l'Epitaphe de son mari , le nomme *François Eboissard , Seigneur de la Villée*. Voici ce qu'elle lui fait dire dans son Epitaphe :

Veux-tu favoir , Passant , quel a esté mon estre ?  
Sache que la nature , & fortune , & les Cieux ,  
Noble , Riche & Savant autrefois m'ont fait naître ;  
Me rendant possesseur de leurs dons précieux.

Après avoir vescu d'une loüable vie ,  
Je fus pris d'un Catere.....  
Je fus trente ans Breton , vingt & huit mon espouse  
Me retint dans Poitiers , lié de chaste amour ;

Mon ame devant Dieu maintenant se repouse ,  
Et mon-corps en ce lieu attend le dernier jour , &c.

LES · DA-  
MES DES  
ROCHES ,  
MERE ET  
FILLE.

Les embarras du ménage ne rallentirent point l'amour de Madame des Roches pour les lettres. Libre de tout engagement, elle avoit commencé à les cultiver ; elle continua, depuis son mariage , à leur donner tous les momens qu'elle put légitimement ôter à ses autres occupations. Elle possédoit bien la langue Latine, elle n'ignoroit pas l'Italienne, & sçavoit assez la Grecque pour être en état de s'en servir dans le besoin.

Elle n'eut de son mariage que Catherine des Roches, qu'elle nourrit elle-même , & dont elle cultiva soigneusement les heureuses dispositions pour l'étude, qu'elle apporta en naissant , & qui se développèrent avec l'âge. Leur maison devint une espèce d'Académie où se trouvoient avec satisfaction tous ceux qui à Poitiers & aux environs avoient quelque goût pour la Littérature. Ces assemblées étoient fréquentes ; les conversations y étoient vives , animées, autant qu'elles étoient utiles ; & tous les Savans ou les beaux esprits de ce tems-là que le devoir ou la curiosité conduisoient aux *Grands jours de*

Ep. à sa Fil-  
le dans ses  
premières  
Oeuvres.

LES DAMES DE POITIERS, ne manquoient pas de s'y trouver.

ROCHES, Scévole de Sainte-Marthe qui s'étoit  
MERE ET  
FILLE. procuré souvent cet avantage, dit dans  
*Elogier. l. 3.*  
*p. 91. 92.*  
*édit. in 4<sup>e</sup>.* le court panégyrique qu'il a consacré à  
la mémoire des Dames des Roches,  
que la sagesse & la modestie égaloient la  
beauté & l'étendue de leur esprit. Ma-  
deleine Neveu étant demeurée veuve,  
se concentra, pour ainsi dire, dans sa  
fille. L'union fut mutuelle; l'affection  
fut réciproque. Catherine des Roches  
refusa constamment les partis, même  
les plus avantageux, qui lui furent of-  
ferts, & méprisa les assiduités les plus  
persévérantes de Julien de Guerfens,  
Sénéchal de Rennes, dont je vous di-  
rai un mot ci-après. Elle avoit coutu-  
me de dire, que la mort même ne pour-  
roit point la séparer de sa mere. Ce que  
son affection lui faisoit déclarer, arriva  
en effet. La peste ayant affligé la Ville  
de Poitiers en 1587, elles moururent  
l'une & l'autre le même jour.

Voyez le Ca-  
talogue.

Leur union a subsisté jusques dans  
leurs ouvrages, plusieurs fois imprimés,  
& toujours réunis. Je vais vous en don-  
ner une idée, en suivant l'édition de  
1604, qui est la dernière. Il y a deux  
recueils, l'un qui porte pour titre,

*Premieres œuvres ; & l'autre , intitulé ,* **LES DAMES DES**  
*Secondes œuvres.* **ROCHES ,**  
**MERE ET**  
**FILLE.**

Les premieres œuvres commencent par une Epitre en prose, courte, mais sensée. Madame des Roches, la mere, l'adresse aux Dames. Elle s'excuse sur la liberté qu'elle a prise de s'être amusée à écrire : il falloit bien aller au devant du préjugé trop ancien, qui condamne les femmes au silence, & presque à l'ignorance. Elle s'élève modestement contre ce préjugé, & déclare qu'après tout, ce qu'elle ose offrir au public est si peu considérable, qu'il n'a employé qu'une legere partie de son loisir. La premiere de ses poësies, qui finissent avec la page 52<sup>e</sup>, est une *Epitre à sa Fille*. Elle s'y félicite de ce qu'elle avoit avec elle une parfaite ressemblance, tant à l'extérieur, que pour les inclinations, le goût, les talens, & de ce que leur amitié & leur tendresse étoient réciproques. Répandant ensuite son cœur dans celui de sa fille, elle lui avoue que depuis treize ans elle étoit tourmentée

De maux, d'ennuis, de peines, de douleurs,  
 Subjection, tourment, travail, tristesse :

Mais que la vue de sa fille, la consola-



LES DA-  
MES DES  
ROCHES,  
MERE ET  
FILLE.

tion qu'elle trouve dans ses entretiens ,  
lui font tout oublier. Il paroît par cet  
endroit & par plusieurs autres , que ce  
dont elle se plaignoit c'étoit de son veu-  
vage , & des procès qu'il avoit appa-  
remment occasionnés.

Cette Epitre est suivie de neuf Odes,  
de trente-six Sonnets , de l'Epitaphe de  
son mari , & de celles du Comte Ti-  
moléon de Brissac , fils du Maréchal de  
ce nom , & du Baron d'Angervacques.  
Voici ce qu'elle dit dans la premiere  
Ode du peu de liberté que les femmes  
ont de se livrer à l'étude. Souffrez que  
je vous rapporte cet endroit de ses  
poësies.

.... Nos Parens ont de loüables coustumes  
Pour nous tollir l'usage de raison ,  
De nous tenir closes dans la maison ,  
Et nous donner le fuseau pour la plume,  
Traçant nos pas selon la destinée ,  
On nous promet liberté & plaisir ;  
Et nous payons l'obstiné desplaisir  
Portant le dot sous les loix d'hyménée....

Il faut soudain que nous changions l'office  
Qui nous pouvoit quelque peu façonner ,  
Ou les maris ne nous feront sonner  
Que l'obéir , le soin & l'avarice.

Quelqu'un d'entre eux ayant fermé la porte  
A la vertu , nourrice du sçavoir ,

En nous voyant craint de la recevoir ,  
Pour ce qu'ell' porte habit de notre sorte....

Les plus beaux jours de nos vertes années  
Semblent des fleurs d'un printems gracieux  
Pressé d'orage & de vent pluvieux ,  
Qui vont borner les courses terminées.

Au temps heureux de ma saison passée  
J'avoy bien l'aile unie à mon costé ;  
Mais en perdant ma jeune liberté ,  
Avant le vol ma plume fut cassée , &c.

LES DA-  
MES DES  
ROCHES,  
MERE ET  
FILLE.

Ce fut à sa fille que Madame des Roches adressa ses *secondes œuvres*. Celles-ci sont en petit nombre : deux Odes, cinq ou six Sonnets, quelques Quatrains, des Stances adressées au Roi, au nom de la Ville de Poitiers, & d'autres Stances envoyées *Aux Poëtes Chante-Puces*, c'est-à-dire, à ceux qui dans les *Grands jours* de Poitiers, tenus en 1579, avoient fait des vers à l'occasion d'une puce qui avoit été apperçue sur le sein de sa fille ; voila tout ce qui forme ces *secondes œuvres*. Les Stances *aux Poëtes Chante-Puces* se trouvent aussi dans le recueil de vers Grecs, Latins, François, Italiens & Espagnols que les plus beaux esprits de ce tems là, & les personnages les plus graves firent sur un sujet si frivole, & qui fut imprimé en 1583. in-4<sup>o</sup>.

LES DA-  
MES DES  
ROCHES ,  
MERE ET  
FILLE.

Il faut maintenant vous indiquer au moins les sujets des écrits de *Catherine Neveu, fille unique de Madame des Roches*. Dans les *premieres œuvres* dont j'ai parlé, celles de la fille se lisent depuis la page 53. jusqu'à la 191<sup>e</sup>. Dans l'Épître en prose, qui est à la tête, Mademoiselle des Roches soumet ses œuvres au jugement de sa mere, lui rend affection pour affection, montre son zele pour les lettres, & prend pareillement le parti de celles de son sexe qui s'appliquent à l'étude. Ses *premieres œuvres* viennent ensuite : ce sont d'abord six Dialogues philosophiques, en prose, qui ne manquent ni de génie ni de solidité ; la Vertu & la Fortune parlent dans le premier ; la Main, le Pied & la Bouche dans le second ; la Pauvreté & la Faim dans le troisième ; les Interlocuteurs du quatrième sont l'Amour, la Beauté, & *Physis* ; & ceux du cinquième, *Sincero* & *Charité* ; le sixième est une suite du cinquième. L'Auteur y a semé en divers endroits des vers François. Ce qui n'est qu'en vers consiste en plusieurs Sonnets & Chansons qui n'ont pour objet que la matiere traitée dans le cinquième Discours ; une Chanson des Amazones, précédée de quelques

vers, faits pour une *Mascarade d'Amazones* ; un Sonnet à sa quenouille ; une Epître au Roi Henri III. avec la traduction en vers Latins par *Scévole de Sainte-Marthe* ; des vers à la Reine ; l'*Hymne de l'Eau*, suivie de quelques Imitations de divers endroits des livres de Salomon ; l'*Agnodice*, ou contre l'ignorance ; Parallele du sommeil & de la mort ; la Tragi-Comédie de Tobie, en un Acte composé de sept Scènes ; & un très petit nombre d'autres pièces. Elle dit dans un Sonnet, qu'elle adresse à ses écrits :

LES DAMES DES  
ROCHES,  
MERE ET  
FILLE.

Je ne pensay jamais que Vous eussiez de force  
Pour forcer les efforts de l'oubly ni du tems ;  
Aussi je vous escry comme par passe-temps,  
Fuyant d'oïseux la vitieuse amorce.  
Et pour ce, mes escrits, nul devous ne s'efforce  
De vouloir me laisser, car je le vous deffens.  
Où voudriés-vous aller ? hé mes petits enfans,  
Vous estes habillés d'une si foible escorce, &c.

Quelques personnes envieuses ou mal intentionnées l'ayant accusée de n'avoir adressé plusieurs de ses vers au Roi & à la Reine que par un motif d'intérêt, elle leur fit cette courte réponse :

Vous dites que je vends ces vers à leurs Hauteesses.  
Non, je ne les vends point ; le présent est entier ;

LES DA-  
MES DES  
ROCHES,  
MERE ET  
FILLE.

Car je proteste Dieu, que Princes ny Princesses  
Ne m'ont jamais donné la valeur d'un denier.

Ce désintéressement est une vertu bien  
rare chez les Poètes.

Les *secondes œuvres* de Catherine des  
Roches, précédées comme les premie-  
res, d'une Epitre en prose à sa mere,  
contiennent une traduction en vers des  
vers dorés & des énigmes de Pythagore,  
ou qui sont du moins sous le nom de cet  
ancien Philosophe; une Priere pour  
être dite avant & après le repas; un  
Quatrain; la traduction en vers du Can-  
tique *Magnificat*; une *Bergerie* ou Pasto-  
rale, précédée encore d'une Epitre, en  
prose, à sa mere; une piece badine sur  
la mort d'une ânesse, quelques Chan-  
sons morales, quelques Sonnets, Qua-  
trains & autres petites pieces, qui n'ont  
rien d'intéressant; l'Épitaphe du Sa-  
vant Turnebe; & deux Dialogues en  
prose, mêlés de vers: l'un *entre Placi-  
de & Severe*, le second *entre Iris & Pa-  
sithée*.

Ces deux Dialogues m'ont paru fort  
sensés. L'objet du premier, est de mon-  
trer les avantages que les femmes peu-  
vent retirer de l'étude, & de répondre  
aux objections des partisans du système  
contraire.

contraire. Le second a à peu près le même but ; mais il est touché différemment. *Iris* est une jeune éventée , qui n'a que l'amour en tête , & à qui toute lecture est inconnue. Elle répond conformément à son caractère, aux instructions fort solides que lui donne Pasi-thée ; qui tâche de la convaincre & par raison & par des exemples. J'ai lu ces deux Discours avec plaisir , & je ne sçai s'ils ne pouroient pas encore instruire & amuser aujourd'hui. Dans le *recueil sur la Puce* , dont je vous ai dit un mot , on trouve aussi sur ce sujet plusieurs poë-sies de Catherine des Roches , qui ne valoient pas la peine d'être conservées. J'oubliois de vous dire , que la mere & la fille ont traduit en commun le poëme de Claudien , de l'enlèvement de Pro-serpine : cette traduction est en vers.

LES DA-  
MES DES  
ROCHES,  
MERE ET  
FILLE.

### JULIEN DE GUERSENS.

De tous ceux qui rechercherent Ca-therine des Roches en mariage , aucun ne fut plus persévérant que *Julien* DE GUERSENS , qui par une affectation ri-dicule , mais assez commune alors , substitua à son nom de Julien , celui de *Gaie Jules*. Il étoit né à Gisors Ville de

JULIEN  
DE GUER-  
SENS.

Hist. du Th.  
Fr. t. 3. pag.  
357. 358.  
La Croix-du-  
M. p. 40. &  
303.

Tom. XIII.

M

**JULIEN  
DE GUER-  
SENS.**

la haute Normandie, l'an 1543. ou 1545. Il étoit d'une assez bonne famille. Envoïé à Paris dès ses plus tendres années, il y fit, dit on, ses études avec un tel succès qu'il ne tarda pas à se faire quelque réputation parmi les gens de lettres de son siècle. Il avoit une mémoire très heureuse, & il apprit plusieurs langues. Ces talens lui acquirent la bienveillance d'Anne Duc de Joyeuse Favori d'Henri III. & d'Artus de Cossé, Evêque de Coutances, qui le firent connoître au Roi.

La passion qu'il conçut dans la suite pour Catherine des Roches, lui fit faire un long séjour à Poitiers, & il employa ce tems à donner à cette Demoiselle, & à la Dame des Roches sa mère, bien des preuves d'un amour qui ne fut point écouté. Comme il connoissoit le caractère de l'une & de l'autre, & que les talens de l'esprit avoient plus de pouvoir sur elles que les marques de la passion la plus tendre, il crut faire plus de progrès en attaquant par ce côté là la place qu'il vouloit prendre.

Après avoir composé sa Tragédie de *Panthée*, dont le sujet est tiré de Xénophon, & qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre, il voulut en faire hom-

mage à Catherine des Roches, & la fit imprimer à Poitiers en 1571. sous le nom de cette Demoiselle, protestant dans l'Épître dédicatoire à l'Évêque de Coutances, qu'il n'avoit d'autre part à cette piece, que celle de l'avoir mise en ordre. Ce sacrifice devoit couter beaucoup à un Auteur, surtout à Guerfens qui étoit très jaloux de sa réputation; il ne fut pas cependant accepté, & Guerfens n'épousa point Mademoiselle des Roches. La Croix-du-Maine semble douter, non du sacrifice que le Poète étoit disposé de faire à celle qu'il appelloit *la Pallas de nostre France*; mais si véritablement la Tragédie n'étoit pas de la Demoiselle des Roches, quoiqu'il convienne en même tems qu'on y reconnoît & le stile & la façon d'écrire de Guerfens; mais du Verdier n'hésite point à la donner entierement à ce Poète.

JULIEN  
DE GUER-  
SENS.

Du Verd.  
P. 141.

Guerfens désespérant de voir ses vœux accomplis, se retira à Rennes. Il s'étoit fait recevoir Avocat au Parlement de Bretagne; il obtint à Rennes la Charge de Sénéchal, & mourut de la peste, dans la même Ville, le cinquième de Mai 1583. âgé de 38 ou de 40 ans. Jean de Vitel, Poète d'Avran-

M ij



**JULIEN  
DE GUER-  
SENS.**

ches, a fait son éloge dans une Eclogue & une Epigramme en vers Latins, qui se lisent avec ses poësies Françoises imprimées en 1588.

Baill. jug.  
des Sav. édit.  
In-4°. t. 4.  
p. 450.

Il paroît par les ouvrages de Guersens que cet écrivain n'étoit rien moins que pénétré des vérités de la Religion. Sa façon de penser étoit singuliere, & tenoit beaucoup du Cynique. On en juge par le poëme qu'il osa composer pour faire l'apologie des infidélités des femmes à l'égard de leurs maris, & pour louer l'état de ceux à qui ces infidélités sont faites. Je n'ai point vû ce poëme. Peut-être a-t-il eu le sort de ses autres poësies, entre autres de celles qu'il fit pour célébrer le mariage du Duc de Joyeuse, qui, selon La Croix-du-Maine, n'ont pas été imprimées.

Scalig. prim.

Ce n'est point une perte qu'on puisse regretter. Guersens étoit un assez mauvais Poëte, peu estimé même par ses contemporains. Scaliger nous assure que ses vers ne paroissent supportables, que lorsqu'il les déclamoit lui-même.

### CLAUDE PELLEJAY.

**CLAUDE  
PELLEJAY**

*Claude PELLEJAY* soupira aussi pour

Catherine des Roches, & soupira inutilement. Il exprima son amour pour elle dans deux livres de Sonnets & de Stances, qu'il lui envoya, mais qu'il ne fit point imprimer. Il étoit compatriote de cette Demoiselle, & la facilité de la voir & de l'entretenir lui avoit donné pour elle une forte inclination, qu'il laissa dégénérer en passion, mais dont il ne retira aucun avantage. La Croix-du-Maine dit, qu'il fut revêtu d'une charge de Maître des Comptes à Paris. Pellejay dans son *Hymne de Clémence*, ne prend que la qualité de *Secrétaire de Monseigneur Duc d'Anjou, de Bourbonnois & d'Auvergne, frere du Roi*.

Cet hymne ou poëme fut imprimé à Paris en 1571. in 4<sup>o</sup>. Il est en vers héroïques, & tout à la louange du Roi Charles IX. à qui l'Auteur eut l'honneur de le présenter. Le Poëte y décrit les dissensions de l'Etat, les obstacles que Sa Majesté trouva à son avènement à la Couronne, les troubles qui agiterent les premiers tems de son regne, l'esprit de paix & de clémence qui le porta à pardonner lorsqu'il pouvoit punir. Il prend de là occasion de louer la clémence en général, & d'en montrer les avantages en particulier, lorsqu'un

**CLAUDE PELLEJAY** Roi fait asseoir avec lui cette vertu sur le trône.

Ce petit poëme a été loué par un Sonnet d'Urbain de Laval Seigneur de Bois-Dauphin ; par un autre de Pierre Forcadel , Lecteur du Roi en Mathématique ; par un troisième du Sieur de Biossay ; par des vers de Jean Antoine de Bayf , & une petite piece en vers Latins de Jean Dorat le panégyriste banal des écrivains de son tems. On voit par ces differens éloges que la poésie étoit le moindre des talens de Pellejay , puisqu'on le loue beaucoup plus sur les connoissances qu'il avoit acquises dans l'Astronomie, dans l'Arithmétique, & dans toutes les parties des Mathématiques. Mais ce qu'il a composé en ce genre n'a point été imprimé, non plus que ces autres poésies citées par la Croix-du Maine, sçavoir, une Élegie de 500 vers sur la peinture, & un *hymne de la beauté*, d'environ mille vers. Pellejay vivoit encore en 1584.

### ODET TURNEBE.

**ODET TURNEBE.** *Odet TURNEBE*, qui avoit été son ami, n'aspira pas comme lui à l'honneur d'avoir pour femme Catherine des

Roches ; il se contenta de loïer son esprit & ses talens. Lui-même a passé pour avoir beaucoup de génie & allez de capacité & d'amour pour l'étude pour marcher sur les traces du Savant Adrien Turnebe, son pere, s'il n'eût pas été enlevé à la fleur de son âge. Il fut d'abord Avocat au Parlement de Paris. Il obtint ensuite une charge de premier Président en la Cour des Monnoies ; mais il ne put y être reçu, ayant été prévenu de la mort en 1581. âgé de 28 ans, huit mois & 28 jours. Les beaux esprits de son tems pleurerent sa mort, comme on le voit par le recueil de vers Latins & François, faits à cette occasion, imprimé en 1581. & parmi lesquels on trouve quelques vers dans les deux langues, par le second de ses freres, *Adrien Turnebe*, qui mourut lui-même en 1598. comme nous l'apprenons d'une lettre de Juste-Lipse.

Je ne connois point d'autres poësies Francoïses d'Odert, qu'une piece de plus de deux cens vers de huit syllabes sur la *Puce* de Mademoiselle des Roches, célébrée par tant d'autres ; & douze Sonnets sur les ruines de *Luzignan*, Ville du Poitou, qui fut assiégée l'an 1574. par Louïs de Bourbon, second

M iij

---

ODERT  
TURNEBE.

La Cr. du  
M. p. 364.  
Nicer. Mém.  
l. 29. P. 339.

ODET du nom, Duc de Montpensier, & de-  
 TURNEBE. molie par les ordres de ce Prince. Tur-  
 nebe rappelle dans ses Sonnets la mé-  
 moire des anciens Seigneurs de Luzi-  
 gnan, qui ont été Rois de Chipre, de  
 Jérusalem & d'Arménie; & les contes  
 que l'on a faits au sujet de Mélusine,  
 prétendue Fée, qui avoit, dit-on, fait  
 bâtir le Château de Luzignan. Vous  
 pouvez consulter sur cela l'éloge du  
 Prince de Montpensier dans les hom-  
 mes illustres de Brantome. Odet Tur-  
 nebe laissa une Comédie en prose, in-  
 titulée, *les Contens*, qui fut imprimée  
 en 1584. par les soins de Pierre Ravel.  
 Les Auteurs du Théâtre François (t. 3.  
 p. 430.) ont fait connoître cette pièce.

MARIE ET JACQUES DE  
 ROMIEU.

MARIE ET  
 JACQUES  
 DE RO-  
 MIEU.

Les Dames des Roches méritèrent  
 aussi les éloges de Marie DE ROMIEU,  
 Demoiselle d'une famille noble du Vi-  
 varez. Dans son *Brief discours*, en vers,  
 où elle tâche de montrer, *que l'excel-  
 lence de la femme surpasse celle de l'homme*,  
 elle apporte en exemple les deux Mu-  
 ses de Poitiers, pour faire voir que les  
 femmes sont aussi capables que les hom-

mes de réüssir & de se faire honneur dans l'étude des lettres. Les Dames des Roches sont dans ce discours en fort bonne compagnie ; Marie de Romieu les y joignant avec toutes celles de son sexe dont parle l'Histoire Sacrée & Prophane, qui se sont illustrées par leurs talens. Et ce n'est pas par ce seul endroit qu'elle s'efforce de prouver sa these. Elle trouve dans les femmes plus de douceur, de modestie, de candeur, de bonne foi que dans les hommes. Elle les venge de ce qu'on a coutume de dire contre leur pente à la passion de l'amour, & en rejette tout le mal, tout l'odieux sur l'homme. Elle ôte même à celui-ci la vanité qu'il tire de sa force, de son courage, de sa valeur, en lui opposant plusieurs héroïnes dont les faits d'armes ont encore surpassé ceux des heros les plus renommés.

Marie de Romieu entreprit ce Discours pour répondre à une satire contre les femmes que Jacques de Romieu, son frere, qui étoit alors à Paris, avoit écrite & envoïée à leur oncle Perrinet des Aubers, homme d'esprit & qui cultivoit aussi la littérature dans le Vivaréz. Elle adressa ce petit poëme à son frere lui-même, par une courte Epître

M v

MARIE ET  
JACQUES  
DE ROMIEU.

MARIE ET  
JACQUES  
DE ROMIEU,

en prose, où l'on voit que la diversité des sentimens n'altéroit point leur union. Jacques de Romieu applaudit au zèle de sa sœur, & fit imprimer son poème en 1581. à Paris, le dédiant à Marguerite de Lorraine Duchesse de Joyeuse, parce que la famille de Romieu étoit depuis longtems attachée à la maison de Joyeuse.

Jacques joignit au Discours de sa sœur, toutes les poésies que celle-ci avoit déjà faites, & dont il avoit des copies. C'est peu de chose. Ce sont deux Odes, environ 25 Sonnets, une Élogue amoureuse, une *Élégie en faveur du Seigneur Gratian Maissonnier, son Cousin, passionné de l'amour chaste & bonnête de Lucretse*; l'*Épitaphe ou Élegie funebre* contenant l'éloge historique & circonstancié de *Jean Chastelier*, Seigneur de Milieu, Conseiller du Roi en son Conseil d'Etat, & Intendant de ses Finances; l'*Eloge du Rien*, imité du Latin de Jean Passerat, & envoyé pour Etrennes à Madame la Maréchale de Retz, dont l'esprit étoit très cultivé; une Enigme, des Stances & autres petites pièces, presque toutes adressées à quelques Demoiselles de la famille de Chastelier; & une *Complainte de la mort*

de N. S. J. C. Mademoiselle de Romieu a fait encore d'autres poësies que son frere promettoit pareillement de mettre au jour, mais qui n'ont point paru. La Croix-du-Maine, qui cite de la même, une *Instruction* en prose, pour les jeunes Dames, imprimée à Lyon en 1573. dit qu'elle vivoit encore en 1584.

Jacques DE ROMIEU, son frere, Secrétaire ordinaire de la Chambre du Roi, jaloux de l'honneur que sa sœur avoit de monter sur le Parnasse, voulut l'y accompagner. Nous avons de lui un recueil de poësies imprimé à Lyon en 1584. qui contient l'éloge du Vivarez, des Chançons, des Odes, des Elégies, des Hymnes, des Epithalames, une Palinodie, les descriptions de la mort de Ciceron & de Decius, se dévouant à la mort pour sa patrie, & quelques autres poësies.

## JEAN DE VITEL.

J'ai trouvé plus de circonstances de la vie de Jean DE VITEL que de celle de Jacques & de Marie de Romieu. Il étoit d'Avranches, & dans un *Discours en vers* qu'on lit au folio 148 de ses

M vj



poësies, il a soin de nous instruire de l'état de sa famille. Quoique jeune quand il composa ce Discours dans lequel il fait une description de la Ville d'Avranches, & nomme les personnages illustres, Prélats, Magistrats, Savans qui avoient honoré cette Ville; il étoit déjà orphelin de pere & de mere. Il avoit aussi perdu un oncle, Curé à Granville dans le Cotentin, qui avoit commencé à le guider dans l'étude, & à lui donner du goût pour la poésie. Deux freres lui étoient restés, qu'il eut encore le chagrin de perdre. Le premier après avoir parcouru l'Italie, l'Allemagne, le Dannemark, l'Espagne, vint mourir à Paris. Le second qui étoit plus jeune, fut enlevé à la fleur de son âge à Rennes en Bretagne, ou aux environs. Vitel esperoit beaucoup dans l'appui & dans les talens de ce frere. Lui seul, dit-il :

Oeuvr. de  
Vitel fol.  
248.

Lui seul portoit ma Saison printaniere  
Sur Helicon, en lui seul je fondois  
Tout mon espoir, de lui seul j'attendois  
Tout mon bonheur; mais las! c'est grand  
folie, &c.

Je conjecture par un autre endroit que

Vitel fut témoin de cette mort. Il est sûr au moins qu'il eut pour maître à Rennes Simon Simson, depuis Chanoine de Saint Quentin en Picardie. Il le reconnoît dans une Epître qu'il écrivit à ce Chanoine, où il dit entre autres :

JEAN DE  
VITEL.

Ibid. fol.  
137.

Tu as prins grande peine  
Entre les murs Renois  
Sur le bord de Vilaine,  
Par trente quatre mois  
A nourrir mon enfance  
Du lait de ta science.  
J'appris par ton bien dire  
A tenter le pipeau  
Que desroba Tityre.....  
Lors la Muse Romaine  
M'eschauffoit tout le cœur, &c.

Sorti de l'école de Simson, Vitel se mit sous la discipline de Michel Mauclerc, Parisien, *Bachelier en la faculté de Sorbonne*, qui avoit été, sans doute, appelé à Rennes pour y enseigner les belles lettres. Car ce fut encore dans cette Ville que Jean de Vitel prit les leçons de ce Bachelier. Mauclerc lui en donna sur la poétique, & en particulier sur la

**JEAN DE VITEL.** poésie Françoisé, sur la Philosophie, & même sur la Théologie, tant dogmatique que morale. Vitel l'en remercie dans une de ses Odes, où il donne cette louange à Mauclerc, qu'il n'étoit jamais sorti de ses entretiens sur la Religion sans en être enflammé, & que ces conversations l'auroient porté même à souffrir le martyre.

La contagion s'étant répandue à Rennes, Vitel se retira à *Condac*, où Jean Vivien, Poète Angevin, qu'il célèbre en plusieurs endroits de ses poésies, l'engagea à s'attacher aux Muses Françoises, & l'en persuada si bien que ce furent presque les seules qu'il cultiva dans la suite. L'amour voulut le surprendre en ce lieu; mais le Poète évita ses pièges, & fit part de sa victoire à Pierre d'Alençon, Avocat au Parlement de Paris, qui depuis quelque tems lui donnoit, par lettres, des avis très utiles. Cet Avocat le félicita dans sa réponse sur le triomphe qu'il avoit remporté, le prémunit par de sages conseils contre de nouvelles attaques, & l'exhorta à renoncer même à la poésie, pour s'appliquer à des études plus sérieuses & plus utiles; il le pressa aussi de venir à Paris:

Laisse-moi de Condaë les flots impétueux ,  
Et vien avecques moy singler dessus la Seine, &c.

JEAN DE  
VITEL.

L'étude que d'Alençon lui conseilloit principalement d'embrasser , étoit celle du Droit. Mais séduit par les charmes de la poésie , toute autre étude lui paroïssoit sèche , stérile , rebutante. Il se flattoit d'ailleurs que les Grands feroient honneur à ses vers , & neles laisseriesoient point sans récompense. Les vaines tentatives qu'il convient avoir déjà faites pour obtenir par cette voie des protections utiles, ne l'avoient point rebuté. Quoique battu de la tempête , son courage n'en étoit pas diminué.

Il vint cependant à Paris, où M. d'Alençon redoubla ses efforts pour l'éloigner du Parnasse. Ses avis firent quelque impression sur son esprit ; mais celle-ci ne fut pas encore victorieuse. Vitel vouloit faire une nouvelle tentative. Il avoit promis , dit-il , de chanter les combats des Princes & des Heros , & de célébrer les vertus des Législateurs de sa patrie. Il esperoit que ce travail lui attireroit de la considération & des récompenses ; si je me trompe , ajoutoit-il , je suis résolu de ne plus perdre mon tems. Ce nouveau travail a-t-il été exé-

JEAN DE  
VITEL.

cuté? l'effet avantageux que l'Auteur s'en promettoit, s'en est-il suivi? c'est ce que je n'ai pu découvrir.

Je ne connois des circonstances de la vie de notre Poëte que celles que je viens de rapporter, & de ses poësies que celles d'où j'ai tiré ces circonstances. L'Auteur étoit encore jeune, quand il les mit au jour en 1588. un Sonnet en fait toute la dédicace, qui est adressée à Charles de Bourbon, Cardinal de Vendôme, désigné Archevêque de Roüen. La premiere piece du recueil est l'hymne de Pallas, en vers héroïques: c'est l'Histoire de Pallas, telle que la fable la raconte, avec un détail de ses attributs, surtout considérée comme Déesse des Arts & Mere de la sagesse. Le Poëte y entremêle l'Eloge du Cardinal de Vendôme; il le falloit bien puisqu'il le prenoit pour le protecteur de ses vers.

Mez. hist.  
En fol. t. 3.  
P. 381.

En 1575. un Gentilhomme de basse Normandie, nommé du Touchet, Protestant de Religion, ayant sçu que la garnison & les habitans du Mont Saint Michel devoient faire le jour de la Madeleine un pelerinage, y fit glisser 30 Soldats déguisés en Pelerins. Ceux-ci étant entrés dans la Ville, & de là dans

le Château, où est l'Abbaye, tuerent le Prêtre qui avoit célébré la Messe en leur présence, & se saisirent du Sieur Precontaud Gouverneur de la Place. L'allarme se mit aussi-tôt dans la basse Ville; M. de Viques, Lieutenant du Maréchal de Matignon, se hâta de secourir les assiégés; les Protestans furent obligés de se rendre, & on leur accorda la vie, à l'exception de trois des principaux que M. de Matignon fit pendre.

Jean de Vitel crut que cet événement méritoit d'être chanté. Il en fit le sujet d'un poëme, qui ne manque ni d'invention ni de feu. On sent que l'Auteur avoit bien lû l'Eneïde de Virgile, & qu'il en a imité beaucoup d'endroits. Le discours que Madame de Viques tient à son mari pour l'empêcher d'aller attaquer les ennemis, est vif & pathétique; & tout y est dans le naturel. La réponse de M. de Viques a les mêmes caracteres, de même que la harangue qu'il fait aux Soldats pour les animer à bien combattre. Je n'ai pas moins été touché du discours que fait la Discorde pour encourager les rebelles dans leur entreprise. C'est aussi avec assez d'adresse que Vitel a inseré dans

**JEAN DE  
VITEL.**

ce poëme l'éloge de M. de Viques & celui de ses ancêtres.

La troisième pièce est une imagination poétique : c'est le récit d'un songe , que Vitel adresse à Julien de Saint Germain , Abbé de Châly , & Confesseur du Roi. Le but principal que Vitel a dans ce discours , est de montrer son amour pour la poésie , de louer celle-ci , & de prouver qu'il doit s'y attacher malgré tous les efforts que l'on faisoit pour l'en détourner. Comme il rêve long-tems , il parcourt en songe un grand nombre de demeures , où une Fée l'introduit. Par tout on lui repete que le chemin du Parnasse n'est pas celui de la Fortune : par tout on le presse de prendre un état plus lucratif : tantôt il paroît se rendre , tantôt il répond aux objections qu'on lui fait ; & il se réveille , décidé pour le parti de la poésie. Parlant de Julien de Saint Germain , dans le même discours , il l'appelle *l'honneur du terroir Avranchin* ; & dit , que dès l'âge de 18 ans ,

Il se vit le premier entre les plus Savans

Au métier d'Aristote ;

Qu'il se distingua depuis en Sorbonne,

& qu'il se montra toujours disposé à seconder les bonnes inclinations des jeunes gens. JEAN DE VITEL.

L'Elégie à *Louis de Brezay*, Evêque du Mans, n'est presque encore qu'un amas d'objections propres à détourner ceux qui veulent faire leur occupation de la poésie. Mais Vitel qui se fait lui-même ces objections, qui paroît en sentir la force, qui s'exhorte même à fermer *Homere*, *Virgile*, & les autres Poètes, pour se livrer à l'étude de l'Histoire ou à celle du Droit, n'en étoit pas moins attaché au parti qu'il combattoit. Ce n'est que par feinte, qu'il dit :

Je m'en alloÿ desjà vendre toutes mes Flutes

Et mon Luth, pour avoir des saintes Instrumens ;

Il trouve à point nommé *Clio* qui l'arrête, le gronde, lui reproche son découragement ; & ses leçons sont écoutées avec bien plus de docilité que celles qui tendoient à l'éloigner de la compagnie des Muses.

Les autres pieces de ce recueil, sont : deux Idilles imitées de *Théocrite*, chacune précédée d'un Sonnet ; une Eclogue faite à l'occasion de l'entrée de



Georges Pericart , Evêque d'Avranches, dans la Ville épiscopale; dix Odes dont une à François de Viète , célèbre Mathématicien , Conseiller du Roi & Maître des Requêtes de son Hôtel ; le Discours à Pierre d'Alençon , dont j'ai fait usage plus haut ; six Sonnets , dont le troisiéme & le quatriéme à Julien *Pélée* , ou plutôt *Peleus* , d'Angers , Jurisconsulte , Historien , & Poète François ; & le sixiéme à Jean du Bellay , Sieur de la Chantelaye , que Vitel nomme son parent ; enfin, *Tombeaux* ou éloges funébres. Le premier est celui de Georges Pericart , le même dont Vitel avoit célébré l'entrée dans la Ville d'Avranches : il est adressé à François Péricart , frère du défunt , & son successeur dans l'Evêché d'Avranches : Le second de Caie-Jules de Guersens , Poète François ; dont je vous ai parlé : Le troisiéme de Robert du Homme , Seigneur de Menildray & de Granville : Le quatriéme de Jean Vivien , Poète François : Le cinquiéme d'Elie Vinet , connu par ses ouvrages : Le sixiéme de Jacques de Musillac ; Chanoine de Saint Pierre de Vannes : Le septiéme de Jean Thyriot , Parisien , Bachelier en Théologie , dont j'ai vû des Para-

Nymphes , & autres Discours Latins.

Vitel dit de ce Bachelier , qu'il faisoit résonner son Luth sur le bord de Vilaine ; ce qui fait croire qu'il avoit sejourné, & peut-être enseigné, à Rennes. Il ajoute , qu'il sçavoit :

JEAN DE  
VITEL.

Le vieil langage Hebreu , le langage Grégeois ,  
Le Romain , le Tuscan , & le disert François ,  
L'Aristote , Platon , Demosthene , Euripide ,  
Virgile , Cicéron , Tite-Live & Ovide :  
Et bref les saints Cayers de l'une & l'autre Loy , &c.

Et qu'il mourut ,

. . . . . Avant qu'il fût aux jours  
Qui bornent la moitié de l'espace & du cours  
De l'âge des mortels.

Comme on doit avoir de l'obligation à ceux qui nous transmettent les circonstances de la vie des gens de lettres , je vais encore vous citer ce que Vitel nous apprend de Jean Vivien. Ce Poëte étoit d'Angers. Vitel , à la fin de l'Elegie où il pleure sa mort , loue ses poësies Françaises , & en particulier celles où il a chanté

Les traits & le flambeau de l'Archerot vainqueur ;

Il passe ensuite à ses Tragédies , dont ,

JEAN DE VITEL. sans en nommer aucune , il se contente de dire :

Puis a si haut corné la grave Tragédie ,  
Qu'il mérite à bon titre entrer en la partie  
Des Tragiques François.

Cette Elegie est suivie d'une Prosopopée, où Vivien parle ainsi de lui-même :

Quand je humé le jour , Angers fut mon berceau,  
D'où sortant, je choisy Paris pour mon Parnasse :  
Et quand j'eus plus avant allongé la fillace  
De l'âge fleurissant , en mon Avril nouveau  
Le Doux Clain à Poitiers m'abreuva de son eau ,  
Et la loy façonna de mes beaux ans l'audace.  
D'où , sçavant au mestier de l'Apollon François,  
Je vins brusque surgir à ce port Venétois ,  
Où pour vaincre le cœur d'une divine Anye ,  
Je fis brave marcher mille escadrons de vers ,  
Si bien qu'il se rendoit , quand le destin pervers  
Jaloux de mon bonheur me desroba la vie,

On trouve dans le recueil de Vitel plusieurs poësies Latines, qui font voir qu'il n'avoit pas négligé ce genre d'écrire.

JEAN DORAT.

JEAN  
DORAT.

Jean DORAT a traduit en vers La-

ains l'*Hymne de Pallas* de Jean de Vitel.

JEAN  
DORAT.

C'est un honneur qu'il a fait à beaucoup d'autres Poètes du même tems, dont il a souvent été & le panégyriste & le traducteur. Lui-même, à son tour, a été loué par un grand nombre d'écrivains; & il le méritoit, ne seroit-ce que par le zèle qu'il a témoigné toute sa vie pour le progrès des lettres. Mais j'ajoute qu'il joignoit à ce zèle ses propres talens, de l'esprit, & une érudition peu commune pour son tems. Il étoit né à Limoges, lui-même le dit en plusieurs endroits de ses poësies Latines: voyez entre autres les pages 72, 100, & 318. Sa famille étoit connue depuis le commencement du quatorzième siècle. Quelques-uns la font originaire d'Italie, à cause du nom de *Dinemandy* qu'elle a porté anciennement; mais on n'a point fait attention que ce mot est du langage Limousin, & qu'il signifie *Disne-matin*. C'étoit un sobriquet qui avoit été donné anciennement à quelques-uns des Dorats: & comme il avoit presque fait oublier le véritable nom, les neveux de Jean Dorat, dont je parle, fils de Pierre Dorat, voulant être autorisés pour reprendre leur nom véritable, obtinrent des Lettres d'Hen-

JEAN  
DORAT.

ri IV. en datte du premier Juillet 1605. registrées au Parlement de Bourdeaux le 17 Aoust suivant, portant permission de faire revivre le nom de Dorat, sous lequel ils étoient déjà plus connus. » Ce qu'ils obtinrent, tant en considération de leurs personnes, que pour la mémoire de feu Jean Dorat, leur oncle, Poète & Interprete de nos très chers Seigneurs & freres les Rois défunts François I. Henri II. Charles IX. & Henri III. « Ce sont les termes des lettres patentes. J'ai insisté sur ce fait parce qu'un critique moderne, dont je respecte l'autorité, a tâché de prouver dans un ouvrage estimé, que les Dorat n'ont jamais porté le nom de *Dinemandy*.

Joly Rem.  
sur le Dict. de  
Bayle, article  
Daurat.

Nobilitas à  
Tatre mihi  
est, à matre  
proborum me  
mercatorum  
gignit avita  
fides. Poës. de  
Dor. p. 96.

Jean Dorat étoit noble du côté de son pere, mais sa mere étoit fille d'un Marchand, & non de la famille des *Bermondets*, quoiqu'elle en portât le nom. Il se rendit à Paris en 1537. Son peu de fortune l'obligea de se charger de l'éducation de Jean-Antoine de Bayf, fils naturel, mais légitimé, de Lazare de Bayf, Ambassadeur à Venise. Mais il quitta cet emploi vers 1544. pour embrasser une Profession très différente. Il dit dans ses poësies, qu'il avoit fait le  
métier

P. 18.

métier de Soldat pendant trois ans, durant la guerre civile de Paris. Cette circonstance de sa vie se rapporte à l'alarme de Paris, lorsqu'en 1544. Charles-Quint approcha de cette Ville. Il y avoit alors dans Paris une grande division; le Dauphin, & le Duc d'Orléans, son frere, y avoient chacun leur parti. Dorat porta les armes jusques vers le milieu de l'an 1547. Il fait entendre assez clairement qu'il les porta sous Henri II. alors Dauphin, & que ce fut en la même qualité qu'il suivit ce Prince, devenu Roi, jusqu'à Bapaume; c'est-à-dire, qu'il eut son congé dans le tems que le nouveau Roi visita après son Sacre les côtes de Picardie au mois de Juillet 1547.

JEAN  
DORAT.  
Joly, *Ibid*

Poëf. de  
Dor. p. 224

Au mois de Decembre de la même année il entra au College de Coqueret, dont il fut nommé Principal. Sa réputation y attira plusieurs jeunes gens qui avoient de l'amour pour les lettres; Dorat les prit en pension, & se chargea de les instruire. Il eut entre autres Ronfard & Jean-Antoine de Baif, qui avoit déjà goûté ses leçons, & qui ne s'en étoit vû privé qu'avec peine.

Plusieurs Historiens disent aussi que Dorat fut précepteur des Pages du Roi.

Tom. XIII.

N

JEAN  
DORAT.

avant l'année 1544. Mais ce recit n'est nullement exact. Dorat fut appelé à la Cour vers la fin de 1553. pour être Précepteur du Duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II. & en même tems il donna des leçons aux trois Princesses, sœurs du Duc, & filles légitimes du Roi. C'est ce qu'il nous apprend dans trois pieces qu'il adressa vers 1585. au Duc, son ancien disciple, alors Grand Prieur de France. Il ne fut qu'un an dans ce Poste ; on le supplanta ; il fut renvoyé sans récompense ; il s'en plaignit, & le fit avec trop d'amertume & trop souvent ; les plaintes ne produisirent aucun effet.

Du Val, dans son livre intitulé, *le College Royal de France*, dit (p. 20.) que Dorat succéda dans la Chaire de Professeur Royal en Grec à Jean Stracel, mort en 1559. Mais cet Ecrivain, & ceux qui l'ont copié, se sont trompés. Nous ayons une piece en vers de Michel de l'Hôpital, où il est marqué expressément que Dorat fut mis dès 1556 au nombre des Professeurs Royaux. La grande connoissance qu'il avoit de la langue Grecque lui procura cette place, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Comme il étoit fort

3017, ne su-  
grà p. 301.

ménager , & que fans compter ce qu'il retiroit de ses Pensionnaires , qu'il conserva jusqu'à sa mort , & ses appointemens de Professeur Royal , qui étoient de 450 livres, il avoit encore reçu divers bienfaits, il acheta de ses épargnes une maison avec une vigne à Saint Cloud , près Paris, & une autre à Paris au Faubourg Saint Marceau. Il avoit d'ailleurs quelque bien de famille, puisqu'il fait mention d'une maison paternelle à Limoges , comme lui appartenant. C'est une preuve que Bayle & plusieurs autres avant & après cet Ecrivain , ont eu tort de dire que Dorat avoit vécu & qu'il étoit mort dans l'indigence.

Ajoutons qu'il fut aimé de Henri II. de Charles IX. qui lui donna en 1567 la qualité de son Poëte, & que Henri III. n'eut pas moins d'estime & de bienveillance pour lui , comme il paroît par les termes énergiques dont ce Prince se sert dans le privilege qu'il lui accorda pour l'impression de ses ouvrages, en datte du 5 Mars 1586.

La même année 1567 Dorat se sentant fatigué des fonctions de Professeur Royal , se démit de sa chaire en faveur de Nicolas Goulou son gendre. Il se reti-



JEAN  
DORAT.

ra alors dans une maison située au Cloître de Saint Jean de Latran, où il continua à prendre des Pensionnaires. Il mourut le premier de Novembre 1588, âgé de 80 ans, selon son Epitaphe qu'on lit avec celle de sa fille Magdelene, dans l'Eglise de Saint Benoît. M. l'Abbé Joly qui ne cite point cette Epitaphe, ne donne à Dorat que 71 ans, & le prouve assez bien dans la discussion où il est entré de ce fait dans ses remarques sur le Dictionnaire de Bayle, auxquelles je vous renvoie.

Dorat eut des enfans de deux lits. Il avoit épousé en premières nœces le 21. Decembre 1548, en l'Eglise Paroissiale de Saint André des Arcs à Paris, Marguerite de Laval, par Sentence de l'Officiel de Josas, comme il est porté dans ledit acte, où Dorat est nommé Jean Disnemandi, *alias* Dorat. Je ne sçai où le Père Nicéron, qui a donné de Dorat un article très imparfait, a pris que sa première femme étoit fille d'un Avocat nommé *Chipart*. De ce premier mariage Dorat eut un fils nommé *Louis*, qui à l'âge de dix ans traduisit en vers François une piece Latine que son pere avoit composée sur le retour de la Reine, mere du Roi, Catherine de

Mem. de  
N. C. t. 26.

Médicis. Cette traduction est imprimée parmi les poësies de son pere, t. 2. p. 161. de l'édition de Paris 1586. Outre Louïs, Jean eut encore de Marguerite de Laval une fille nommée *Magdelène*, qui épousa Nicolas Goulu, & qui devint elle-même fort habile dans la connoissance des langues Grecque & Latine. Jean Dorat épousa en secondes noces, dans un âge avancé, une jeune personne de 22 ans, dont il n'eut qu'un fils, qui mourut fort jeune.

Les poësies Latines de Jean Dorat sont en grand nombre. Le recueil que nous en avons, & qui, en vérité, ne répond que très foiblement à la réputation que l'Auteur s'étoit acquise, est de douze à quinze mille vers; &, selon Dorat lui-même, ce n'est qu'une assez petite partie des productions de sa Muse. Quant à ses poësies Françoises, bien moins supportables que les Latines, il ne nous en reste que l'ombre, & seulement, comme le dit du Verdier, ce que l'Imprimeur en a pu arracher des mains de ceux à qui l'Auteur en avoit donné des copies; *encore a-ce esté à son desceu.* On trouve quinze pieces en ce genre, inserées parmi les poësies Latines, & toutes ne sont que des traductions ou

Bibl. de dte  
Verd. p. 685.

JEAN  
DORAT.

Poës. de  
Dorat, p. 76.  
82. 1391. 46.  
167. 156.  
2 6. 218.  
163. 292.  
331. 363.  
Ibid. seconde  
part. p. 4. &  
157.

imitations des mêmes pieces que Dorat  
avoit composées en vers Latins. Les  
plus considerables sont, une Elegie au  
Pere Jacques Hugues, Docteur en  
Théologie, & Prédicateur du Roi;  
vers sur le mariage de Henri Roi de  
Navarre & de Marguerite de Valois;  
sur la couronne d'Epine du Sauveur,  
ou les *reliques* qu'on en a; à la louange  
de la Reine Mere; un Epithalame sur  
le Mariage d'Anne Duc de Joyeuse &  
de Marie de Lorraine; & deux *Chants*  
*trionphaux*, l'un sur les victoires de  
Charles IX. l'autre sur celles du Duc  
d'Anjou, frere du Roi.

Outre ces quinze pieces en vers  
François, Dorat traduisit de même des  
vers Latins dans lesquels il mettoit  
Charles IX. au dessus d'Achille &  
d'Hector, & composa deux autres pie-  
ces, aussi en vers François, sur la mort  
d'Anne de Montmorenci, Connesta-  
ble de France. Ces dernieres sont im-  
primées dans un recueil de vers Latins,  
François, Grecs, & Hebreux, compo-  
sés sur le même sujet, imprimé en 1567.  
in-4°. Du Verdier cite de plus, Epi-  
thalame ou Chant Nuptial sur le ma-  
riage d'Henri de Lorraine, Duc de  
Guise, & de Catherine de Cleves. Com-

tesse d'Eu, auquel *Epithalame* chante deux demy-chores, l'un de Jouvenceaux, l'autre de Pucelles. Cette piece est de l'an 1571.

JEAN  
DORAT.

GERARD-MARIE IMBERT.

Dorat eut entre ses disciples, *Gerard-Marie* IMBERT, qui se faisoit honneur de l'avoir eu pour maître. Imbert étoit de Condom, ou des environs, puisqu'outre qu'il se dit Gascon, il appelle ceux de Condom *ses chers Condomois*.

GERARD-  
MARIE  
IMBERT.  
Sonn. 8.

Il nous apprend qu'il étoit né le quatrième de Decembre de l'an 1530, & que dans les premieres années de sa vie, un catharre qui tomba sur ses yeux, lui en fit perdre un. Cet accident ne diminua rien de son amour pour l'étude. Il passa quelques années à Paris, où il fréquenta les maîtres les plus Savans, & se lia avec les plus célèbres Ecrivains de son tems, entre autres avec Bayf, Vicomercat, Joseph Scaliger, Utenhove, Ronfard qui parle de lui dans ses poësies, & plusieurs autres.

Sonn. 97.

Sonn. 5.

Sonn. 100.

Retourné dans sa patrie, l'hérésie qui y faisoit beaucoup de ravages ne put l'attirer à son parti; & dans les Sonnets que j'ai vûs de lui il montre un sincere attachement pour la Religion.

N iiiij

GERARD-  
MARIE  
IMBERT.

Sonn. 14.

Sonn. 76.

Catholique. Mais il ne put garantir ses biens du pillage des ennemis de l'Etat & de la Religion. Il dit que le premier jour d'Aoust, étant avec son frere *Jean-Baptiste*, à la *Romieu*, les séditieux y causèrent mille désordres, & qu'il eut beaucoup de peine à se sauver de leurs mains. Il se retira à Toulouse, où il fit quelque séjour; & il se loüe beaucoup du bon accueil qu'il y reçut.

Lorsqu'il crut que les périls qui l'avoient si souvent menacé dans la Gascogne, n'étoient plus les mêmes, il revint au lieu de sa naissance, où les anciens Auteurs Grecs & Latins continuèrent à faire ses délices, ainsi qu'ils l'avoient été, dit-il, dès sa première jeunesse. Cependant, quoiqu'il se donne pour aimer leur compagnie & leur conversation plus que celle des autres Ecrivains, il ajoute qu'il n'a jamais rien écrit qu'en notre langue. Je n'ai vû de lui que cent Sonnets, imprimés en 1578, mais qui ne composent que la *premiere partie* de ceux qu'il devoit donner, & qui ont peut-être paru. C'est de cette *premiere Centurie* que j'ai tiré les faits que je viens de rapporter. La Croix-du-Maine & du Verdier ne parlent point de ce Poëte.

## CHRISTOPHE DE BEAUJEU.

CHRISTOPHE DE  
BEAUJEU.

La vie de *Christophe* DE BEAUJEU fut très différente de celle de Jean Dorat. Celui-ci cultiva les lettres tant qu'il vécut, l'autre n'ambitionna presque que les exploits militaires. *J'ai été né, dit-il, nourri & élevé dans la profession des armes, aussi loin de l'étude comme des loix.* Il ajoute qu'il n'avoit jamais eu le loisir de faire sa cour aux sciences, excepté durant le séjour qu'il fit en Suisse. Il étoit de l'ancienne maison de Beaujeu dans le Beaujolois, & prenoit les titres de Baron de Beaujeu & Seigneur de Jeaulges. Il parle ainsi de sa noblesse dans une de ses Elégies :

Poës. de  
Beauj. foli.  
123.

Premièrement, je suis de fort ancienne race,  
Gentilhomme François, qui a la bonne grace  
Des Muses & des Dieux, & de Mars honoré,  
Pour avoir tant de fois leur Palais décoré  
D'enseignes & d'escus, & de ma main peu chiche  
Posé sur leurs autels mainte dépouille riche, &c.

Ailleurs faisant prononcer son panégyrique par une de ses maîtresses, celle-ci dit :

Premièrement, il est de la race des Rois.

N. v

CHRISTO-  
PHE DE  
BEAUJEU.

Qui ont en Orient fait trembler sous leur voûte  
Le grand peuple effonné d'un si brave voyage...  
Il a servy François , qui crainte de l'Espagne  
A veu de ses amis ondoyer la Campagne  
Du riche Cambrésy , & chassa devant luy  
Ce qui nous fait penser à la guerre aujourd'huy..  
Depuis que le destin lui a osté son maistre  
Qui lui fit tant d'honneur , il n'a pas voulu estre  
Le triomphe du fort ; mais à son brave Roy  
Il a donné son cœur , sa parole & sa foy.

Le détail des exploits du Baron de Beaujeu ne m'est point connu ; je sçai seulement qu'il est cité avec honneur dans l'Histoire de M. de Thou , dans celle du Sieur d'Aubigné , & dans les Aventures du Baron de Fænesté , dont il est un des Interlocuteurs dans tout le quatrième & dernier livre. Génie vif & entreprenant , il s'attacha successivement à plusieurs Seigneurs distingués , & en particulier au Duc de Guise , dont il suivit longtems la fortune. *Chassé de sa patrie* , pour quelque fait qu'il n'explique point , mais au sujet duquel il proteste de son innocence , il fut protégé par Madame la Duchesse de Longueville ; & ce fut par sa faveur qu'il trouva le moyen de sortir de France. Il se retira en Allemagne , où il fit des

liaisons qui lui furent utiles. Son exil dura dix ans, dont il en passa trois en Suisse, & en particulier à Neufchatel, & à Luzerne. Il parle ailleurs de ses voyages en Italie:

CHRISTOPHE DE  
BEAUJEU.

Rome, Milan, Boulogne, & le Mont de Sorelle  
Ont possédé par tour ma Muse & mes écrits.

Le Sieur de Fleury, Ambassadeur pour le Roi en Suisse, ayant fait reconnoître son innocence, il obtint son retour en France, & fut même chargé d'y conduire le secours de Suisses qu'on avoit accordé à Nicolas de Harlay de Sancy, & avec lequel le Baron de Beaujeu fit plusieurs expéditions glorieuses. C'est à vous, dit-il à M. de Fleury,

Fol. 213.

C'est à vous que je dois tout fidelle service,  
Puisque je suis icy par votre seul secours;  
Sans vous j'étois perdu dans les antres des ours  
Et prest d'estre conduit parmi eux au supplice.  
Soubs ces monts retiré, la divine justice  
M'avoit fait eslongner la fureur des grands jours;  
Une Cour Souveraine a esté mon recours,  
Pargé par innocence, & devant l'injustice.

Ailleurs il dit en parlant au Roi:

Sire, depuis que moy vostre sujet espave,  
N vj



CHRISTO-  
PHE DE  
BEAUJEU.

Chassé mesme du ciel, fus hôte des Germains ;  
Estant l'unique horreur du reste des humains ,  
Je vainquis ma fortune, & en devins plus brave :  
Courageux, du destin je ne me fis esclave ;  
Ains, content de venir avecque Mars aux mains ,  
De vos Suisses Chef en France je revins ,  
Faisant trembler les Monts qu'un Rosne toujours lave..

Comme l'événement exprimé dans ces derniers vers n'est que de l'an 1589, il semble qu'il ne faut pas entendre par là, que M. de Beaujeu. ne revint en France qu'avec le secours que les Suisses envoioient. Car dans un Sonnet datté de Paris, il dit qu'il avoit appris dans cette Ville la mort de Ronsard *arrivée depuis peu* ; ce qui marque, ce semble, qu'il avoit appris cette nouvelle au plûtard dans les premiers mois de 1586, puisque Ronsard étoit mort au mois de Decembre 1585. De plus, le Baron commanda en 1587 sous le Duc de Bouillon ; & la même année, il se trouva encore à Paris, puisqu'il parle, comme témoin, des honneurs funebres qu'on rendit à Anne de Joyeuse, Duc & Pair de France, qui fut tué le 20 Octobre de ladite année : c'est tout ce que je puis vous dire des aventures du Baron de Beaujeu.

Je viens à ses poësies. Elles furent:

Imprimées en 1589. in-4°. & l'Auteur CHRISTOPHE DE  
 crut se faire honneur en les publiant. BEAUIEU  
 Dans un Sonnet à M. de la Ferté-Im-  
 bault, il ne craint pas de dire,

Au Cabinet des Dieux tous mes vers furent faits.

Si vous les lisez vous n'y reconnoîtrez pas certainement une si noble origine, ni du côté des sujets, ni du côté de la maniere dont ils sont traités. Le Poëte lui-même, plus sincere dans son avis au Lecteur, où il compare ses maîtresses & lui à Théagene & Chariclée, avoüe qu'en beaucoup d'endroits il y a des vers hors de rime & de raison; qu'il espere cependant que les savans hommes le tiendront pour desirieux de savoir, les médiocres pour compagnon, & les ignorans pour élégant. Il n'y a que ces derniers en effet qui ayent pû trouver de l'élégance dans ses poësies. Il dit dans le même avis, que ses vers étoient des sacrifices qu'il offroit à ses Déeses. Celles-ci étoient ses maîtresses; il en nomme cinq; & la noblesse de sa naissance n'empêche pas qu'il ne leur dise à toutes, fort grossierement, beaucoup de sottises prétendues galantes, & qu'il ne fasse toutes les descriptions indécentes qui peuvent offenser la pudeur. Chacune de ses courses étoit

CHRISTO-  
PHE DE  
BEAUJEU.

signalée par les amours ; & chaque nouvelle passion lui faisoit produire tantôt une Elegie ou une Ode , tantôt une Chanson ou un Sonnet , d'autresfois une Complainte , un Quatrain , des Stances , des *Mottetz* , des *Chapons* , c'est-à-dire , des Lettres galantes en prose , &c. J'ai compté dans son recueil jusqu'à 121 Sonnets consécutifs ; aussi appelle-t-il cette suite , le *Torrent des Sonnets*. Mais que d'eaux bourbeuses ce torrent entraîne après soi !

Sil'on excepte de ces poésies quelques Epitaphes , telles que celles qui font l'éloge de diverses personnes de la maison de la Ferté , l'Epitaphe de M. de Gamache , l'Elégie sur la mort de Marguerite de la Riviere , Damed'Ormy ; & les endroits qui contiennent quelques faits de la vie de l'Auteur , je n'y vois que deux pieces qui puissent mériter quelque attention ; celle où il décrit l'ordre du Convoi de M. de Joyeuse ; & le premier livre d'un poëme , intitulé , *la Suisse*.

La description de la pompe funebre de M. de Joyeuse est très circonscanciée , & le Poëte y a semé bien des réflexions morales qui peuvent avoir leur utilité. Selon le détail que fait le Baron de Beau-

Jeû, le cortège qui accompagna le corps du défunt, fut très nombreux, puisqu'oultre une multitude d'enfans Bleus, Rouges, Blancs, on y vit les Minimès, les Feuillans, les Bons hommes ( que le Poète distingue des Minimes, ) les Capucins, les Cordeliers, les Jacobins, les Carmes, les Augustins, les Pénitens, le Clergé de chaque Paroisse de Paris, grand nombre de Chanoines, quantité de Crieurs, d'Officiers, d'Archers, de Domestiques : & de plus, le Recteur de l'Université, les Evêques qui se trouvoient alors à Paris, la Faculté de Medecine, celle de Théologie, & même la Cour du Parlement.

La *Suisse* est un poème que le Baron de Beaujeu composa tant à Neufchatel qu'à Luzerne, à l'imitation de la *Franciade* de Ronfard. Ce poème fort honorable pour les Suisses, étoit en douze chants, dont les quatre derniers ne rouloient que sur les guerres où la nation Helvetique avoit acquis de la gloire. Mais l'Auteur ne mit au jour que le premier livre : il vouloit pressentir le goût du public. J'ignore quel accueil on fit à cet essai ; on ne pourroit aujourd'hui en supporter la lecture, & personne ne regrette les onze autres Chants.

GUILLAUME DE SALUSTE  
SEIGNEUR DU BARTAS.

GUILLAUME DE  
SALUSTE  
SEIGNEUR  
DU BARTAS.

Voici encore un Poëte Militaire ; mais beaucoup plus connu que Christophe de Beaujeu. C'est *Guillaume DE SALUSTE*, fils d'un Trésorier de France, Seigneur du Bartas, petite Terre dans l'Armagnac, près d'Auch, & de Colongne, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi de Navarre. La Croix-du-Maine, M. Baillet, & presque tous les Auteurs qui ont parlé de ce Poëte, disent qu'il nâquit au Château du Bartas, près d'Auch en Gascogne. Pierre de Brach, son ami, né dans la même Province, dit expressément dans le récit du *voyage en Gascogne* qu'ils firent ensemble, que Saluste naquit à Montfort à quelques lieues du Bartas. Comme l'opinion contraire est ancienne & autorisée, je crois devoir rapporter les vers du Sieur de Brach. Venant, dit-il, à approcher peu à peu de *Montfort* :

Poëf. de  
Brach, fol.  
163. 164.

Saluste me montra de loïn un grand Clocher.....

Voilà le lieu, dit-il, de ma naitivité ;

Voilà *Montfort* qui m'a dans ses bras allaité ;

Montfort qui nous témoigne avec sa petitesse

Que c'étoit en son tems quelque grand'forteresse.....

Et qui malgré le tems aux aisles empenées  
 A retenu le nom depuis trois cens années  
 D'un Comte de Montfort qui vainquit plusieurs fois  
 Les forces d'Aragon, de Tolose & de Foix, &c.

GUILLAUME DE SALUSTE SEIGNEUR DU BARTAS.

De Brach ajoute que dès qu'ils furent prêts d'entrer à Montfort, les amis & les parens de son compagnon de voyage, vinrent à leur rencontre avec les plus notables citoïens, & les accompagnerent jusque dans la maison de Saluste. Le jour précédent, nos voyageurs avoient salué le Château du Bartas; & de Brach en fait la description: mais il n'y dit point que ce fut le lieu où son ami étoit venu au monde; ce n'est que dans la seconde journée, & en voiant Montfort de loin, qu'il dit ce que je viens de rapporter: nouvelle preuve que notre Poëte étoit né à Montfort, & non au Château du Bartas, dont il n'a porté le nom que parce qu'il en étoit Seigneur.

Il nâquit vers l'an 1544 de parens nobles, originaires de la Ville d'Aufch, & fut élevé dès son enfance dans les exercices militaires. Il s'acquit également de la réputation par son épée, par sa plume, & par ses différentes négociations dans les pays étran-

Sainte-Marthe, Elog. pag. 114. de Thou, Hist. l. 99. ann. 1590.

GUILLAUME DE SALUSTE SEIGNEUR DU BARTAS.

gers. Il commanda une Compagnie d'ordonnance de Cavalerie, & fut l'exemple des Officiers & des Soldats par sa valeur & sa prudence. Le Roi de Navarre, depuis Henri le Grand Roi de France, qui se l'étoit attaché par une charge de Gentilhomme ordinaire de sa chambre, l'emploia avec succès pour ses affaires en Angleterre, en Dannemarck, & en Ecosse. Jacques VI. Roi d'Ecosse, qui fut depuis Roi d'Angleterre I. du nom, voulut l'arrêter à son service; mais du Bartas ne put jamais se résoudre de quitter celui de son Prince naturel. Saluste avoit eu pour Compagnon de ce voyage en Ecosse, Henri de Sponde, qui fut depuis Evêque de Pamiers.

Lorsque le service militaire, & les autres occupations lui laissoient quelque loisir, il se retiroit au Château du Bartas, où il se trouvoit mieux que dans le tumulte des armes ou des affaires. Il auroit désiré qu'on l'eût oublié pour ne lui laisser d'autre soin que celui de vaquer à l'étude & à la composition de ses ouvrages. C'est ce qu'il témoigne en finissant la troisième journée de sa première semaine. Puissai-je, dit-il en s'adressant à Dieu,

Puissé-je , ô tout-puissant , inconnu des grands Rois ,  
 Mes solitaires ans achever par les bois :  
 Mon Estang soit ma Mer , mon Bosquet mon Ar-  
 denne

GUILLAU-  
 ME DE SA-  
 EUSTE SEI-  
 GNEUR DU  
 BARTAS.

La Gimone mon Nil , le Sarrapin ma Seine ;  
 Mes Chantres & mes Luths les mignards Oyselets ;  
 Mon cher Bartas mon Louvre , & ma Cour mes Va-  
 lets . . . . .

Où bien si mon devoir & la bonté des Rois  
 Me fait de leur grandeur approcher quelquefois ,  
 Fay que de leur faveur jamais je ne m'ennivre ;  
 Que commandé par eux libre je puisse vivre ;  
 Que l'honneur vray je suive , & non l'honneur men-  
 teur ,

Aimé comme homme rond, & non comme flatteur.

La modestie & la sincérité faisoient en effet le caractère de du Bartas , au rapport de M. de Thou. Je sçai, dit ce célèbre Historien, que quelques Critiques trouvent son stile trop figuré, ampoulé , & rempli de gasconnades. Pour moi , ajoute-t-il , qui ai connu sa candeur , & qui l'ai souvent entretenu familièrement , tandis que durant les guerres civiles , je voyageois en Guienne avec lui , je puis assurer que je n'ai rien remarqué de semblable dans ses manieres. Malgré sa grande réputation il parloit toujours avec beaucoup de



modestie de lui-même & de ses ouvrages; se plaignant souvent de ce que l'éloignement de son pays & les conjonctures où il se trouvoit ne lui avoient pas permis de consulter les gens d'esprit & de gout, de qui il auroit pû apprendre à connoître ses défauts, & les moyens de les réparer. Il avoit résolu, continue M. de Thou, de s'en dédommager par un voyage qu'il vouloit faire à Paris, aussi-tôt que nos troubles seroient apaisés; mais comme il servoit actuellement à la tête d'une Cornette de Cavalerie sous le Maréchal de Matignon Gouverneur de la Province, les chaleurs, les fatigues de la guerre, & outre cela quelques blessures qui n'avoient pas été bien pansées, l'enleverent à la fleur de son âge au mois de Juillet 1590 âgé de 46 ans. Scévole de Sainte Marthe recule cette mort d'une année. Ni lui, ni M. de Thou ne disent point que du Bartas ait été marié: mais le Poëte a suppléé à ce silence.

Au commencement du second jour de la seconde semaine, il nous fait entendre qu'il étoit veuf, & que sa femme lui avoit laissé plusieurs enfans & quelques procès. *Si vous ne coulez plus ainsi que de coutume, sans peine & sans art,* dit-il à ses vers:

Si le Laurier sacré qui m'ombrageoit le front ,  
 Esveillé se feftrist ; & si du double Mont  
 Où loin de cet Enfer vostre Uranie habite ,  
 Ma Muse à corps perdu si bas se précipite ;  
 Accusez de ce temps l'ingrate cruauté ,  
 Le soin de mes enfans ; & ma foible santé ;  
 Accusez la douleur de mes pertes nouvelles ,  
 Accusez mes procès , accusez mes tutelles , &c.

GUELLAU-  
 ME DE SAR-  
 LUSTE  
 SEIGN. UR  
 DU BAR-  
 TAS.

La poésie fit plus qu'amuser du Bartas ;  
 elle l'occupa sérieusement , & dès ses  
 premières années.

Je n'estois point encore en l'Avril de mon âge ;  
 dit-il en commençant son *Uranie* ou  
*Muse céleste* ,

Qu'un desir d'affranchir mon renom du trespas ;  
 Chagrin , me faisoit perdre & repos & repas ,  
 Par le brave projet de maint savant ouvrage....  
 Tantôt j'entreprendois d'orner la Grecque scene  
 D'un vestement François : tantôt d'un vers plus  
 haut ,

Hardy , j'enfanglantais le François eschaffaut ,  
 Des Tyrans d'Ilion , de Thebes , de Micene ,  
 Je consacrais tantôt à l'Aonide bande  
 L'histoire des François....

Tantôt je desleignois d'une plume flatteuse  
 Le los non mérité des Rois & grands Seigneurs ,  
 Et pour me voir bientôt riche d'or & d'honneurs ,  
 D'un cœur bas je rendoy mercenaire ma Muse.

Il dit qu'il chanta aussi l'amour,

GUILLAU-

ME DE SA-

LUSTE

SEIGNEUR

DU BAR-

TE.

Discours où le pouffoit sa nature & son âge.

Mais il eut la sagesse de supprimer & ces poësies galantes & celles que la flatterie lui avoit fait enfanter, de même que ses essais tragiques, dont apparemment il ne fut pas content.

Les poëmes qui nous restent de sa jeunesse sont l'*Uranie*, & le poëme de Judith. Dans le premier, adressé à Gabriel de Minut, Seigneur de Castera, le Poëte feint, qu'incertain des sujets qu'il choisiroit pour s'immortaliser par ses vers, *Uranie*, ou la *Muse céleste* lui apparut pour l'exhorter à se rendre son disciple. Cette Muse se loue elle-même, fait l'éloge de la poésie, en montre l'origine, & l'usage qu'on doit en faire : elle s'élève avec force contre ceux qui prophéant l'*art divin des vers* par leurs obscénités, leurs galanteries, ou leurs fables ridicules. Le Poëte l'écoute avec plaisir, se rend à son école, & promet de ne rien écrire que suivant ses avis.

La *Judith* est un poëme en six chants, que du Bartas fit à la sollicitation de Jeanne d'Albret Reine de Navarre. C'est l'Histoire de Judith telle qu'elle est rapportée dans le livre Sacré qui por-

te son nom. Mais le Poëte y a beaucoup ajouté, en *tâchant*, dit-il, *d'imiter Homere en son Iliade, Virgile en son Eneïde, & autres poëmes épiques*. Il paroît qu'on lui prêta à cette occasion une très mauvaise intention. On l'accusa d'avoir voulu par cette Histoire mise en vers, insinuer qu'il étoit permis de se révolter contre les Souverains qui agissent moins en peres qu'en tirans de leurs Sujets, & qu'on peut même attenter à leur vie. Du Bartas se défend avec force de cette odieuse accusation, & s'explique sur cela de maniere à contenter les plus difficiles, & à confondre la calomnie. Ce fut en partie pour faire cette apologie, qu'il donna une nouvelle édition de son poëme, qu'il avoit revû & corrigé en beaucoup d'endroits. Il s'y glorifie de n'avoir entrepris de traiter que des matieres graves & sérieuses, depuis qu'il avoit renoncé à tout autre genre: & il faut avouer qu'il n'avoit pas eu en cela beaucoup de modèles avant lui; presque tous les Poëtes qui l'avoient précédé, quoique la plupart Ecclésiastiques ou gens de Robbe, n'ayant employé souvent leur talens que sur des sujets d'une galanterie portée au delà des bornes de la bienséance.

---

GUILLAUME DE SAILLUSTE  
SEIGNEUR  
DU BARTAS.

GUILLAU-  
ME DE SA-  
LUSTE  
SEIGNEUR  
DU BAR-  
TAS.

Du Bartas ne se démentit point dans la suite. Tous les Poèmes qui nous restent de lui ont pour objet l'Histoire Sainte, si l'on en excepte l'*Hymne de la paix*; les *neuf Muses Pyrenées*, présentées au Roy de Navarre, en neuf Sonnets; le poème dressé pour l'accueil de la Reine de Navarre, faisant son entrée à Nerac, espece de Dialogue entre trois Nymphes qui parlent chacune leur langue, la Nymphe Latine, la Françoisse & la Gasconne; le *Cantique sur la Victoire d'Ivry*; & la traduction du poème de Jacques VI. Roi d'Ecosse sur la bataille de Lépanthe.

Les sujets des autres poèmes sont, la création du monde, en sept journées; la *Judith*, & l'*Uranie*, dont j'ai parlé; le *Triomphe de la foi*; la chute d'Adam, son expulsion du Paradis terrestre, les suites de sa désobéissance, & une grande partie de l'Histoire de l'Ancien Testament; ou, selon les titres que le Poëte a donnés à ces sujets, *Eden*, l'*Imposture*, les *Furies*, les *Artifices*, c'est-à-dire, les Arts inventés pour les besoins de l'homme; l'*Arche*, ou l'Histoire de Noé, & de ses descendans; *Babylone*, ou la confusion des langues, contenant en particulier un éloge de la langue Fran-

Françoise ; les Colonies , ou l'établisse-  
 ment des différens peuples qui parta-  
 gent le monde habitable ; les Colonnes ,  
 ou l'invention des Sciences , & surtout  
 des Mathématiques ; les Peres , ou l'His-  
 toire du Sacrifice d'Abraham ; la Loy ,  
 ou l'Histoire du peuple de Dieu sous la  
 conduite de Moyse , avec l'explication  
 du Décalogue ; les Trophées , ou l'His-  
 toire de David ; la Magnificence , ou la  
 vie de Salomon ; Jonas ; la Vocation , ou  
 l'Histoire d'Abraham ; les Capitaines ,  
 ou l'Histoire de Josué , & une partie de  
 celle des Juges ; le Schisme de Samarie ,  
 & la division des Tribus ; la Décadence ,  
 ou les maux qui ont accablé le peuple  
 de Dieu en différens tems.

GUILLAU-  
 ME DE SA-  
 LUSTE  
 SEIGNEUR  
 DU BAR-  
 TAS.

De tous ces poëmes , celui qui a ac-  
 quis plus de réputation à du Bartas ,  
 est celui de la *Création du Monde* , qu'il  
 publia sous le titre de *Sepmaine*. Cet ou-  
 vrage , en moins de six ans , eut plus de  
 vingt éditions , selon du Verdier , &  
 plus de 30 , selon la Croix-du-Maine.  
 Gabriel de Lerm , Gentilhomme Lan-  
 guedocien , le traduisit en vers Latins.  
 Cette traduction fut imprimée à Paris  
 en 1584 & 1585 , & à Londres en  
 1591. & depuis insérée dans les *Del-*  
*icia Poëtarum Gallorum*. Ce même poë-

Baill. jug.  
 des Sav. in-  
 4<sup>o</sup>. t. IV. p.  
 475.

Tom. XIII.

Q

GUILLAU-  
ME DE SA-  
LÔTE  
SEIGNEUR  
DU BAR-  
TAS,

méa été traduit en Italien par *Ferrante Guifone*, dont la version est plus belle de beaucoup que l'original. Il a été mis aussi en Espagnol, en Allemand, & en Anglois; & commenté jusqu'à l'ennui par divers écrivains, entre autres par Simon Goulard, de Senlis, fameux Calviniste, qui a noté de même les autres poësies de du Bartas dans un amas de notes & de réflexions, où il a versé à pleines mains tout ce qu'il sçavoit de la Fable, de l'Histoire, de la Théologie, de la Medecine & des autres Sciences.

Cet accueil fait à la *Semaine* de du Bartas, & à ses autres poësies, & les éloges qu'on leur a prodigués, & qui ont été recueillis à la tête de la dernière édition, faite en 1611, n'ont pas arrêté les critiques. Le Poëte vit lui-même plusieurs de ces censures, & il tâcha d'y répondre dans un assez long avertissement qu'il composa exprès, & qu'il fit imprimer quelques années avant sa mort. Vous pouvez lire cet avertissement au devant de l'édition de 1611. Malgré cette apologie assez bien raisonnée, le Cardinal du Perron, Charles Sorel, & le Père Rapin, Jésuite, sont revenus à la charge.

» *Barthas*, dit le premier, est un

» fort meschant Poète, & a toutes les  
 » conditions qu'un très mauvais Poë-  
 » te doit avoir en l'invention, la dispo-  
 » sition & l'élocution. Pour *l'invention*,  
 » chacun sçait qu'il ne l'a pas, qu'il  
 » n'a rien à lui, & qu'il ne fait que ra-  
 » conter une histoire; ce qui est con-  
 » tre la poésie, qui doit envelopper les  
 » Histoires des Fables, & dire toutes  
 » choses que l'on n'attend & n'espere  
 » point. Pour la *disposition*, il ne l'a pas  
 » non plus; car il va son grand chemin,  
 » & ne suit aucune des regles établies  
 » par ceux des anciens qui ont écrit.  
 » Son *élocution* est aussi très mauvaise,  
 » impropre en ses façons de parler,  
 » impertinente en ses métaphores, &c.

GUILLAUME DE SALUSTE  
 SEIGNEUR  
 DU BARTAS.

Perroniana  
 p. 30. & 31.  
 édit. de 1667.

Sorel lui reproche d'*user par tout de quelques mots poétiques qui n'appartiennent qu'aux Payens, quoiqu'il fût obligé de parler en Chrétien*: & il ajoute: » Les Che-  
 » vaux du Soleil & les autres imperti-  
 » nences anciennestrouvent place dans  
 » ses ouvrages. Ceux qui ne sont pas  
 » ses amis blâment tout son dessein;  
 » & disent qu'ayant décrit les journées  
 » de la création du Monde, & autres  
 » choses du Vieux Testament, il sem-  
 » ble qu'il les ait voulu mettre en meil-  
 » leurs termes, ce qu'il ne faut jamais

Rem. sur  
 le 13. l. du  
 Berger extra-  
 vag.

O ij



GUILLAU-  
ME DE SA-  
LUSTE  
SEIGNEUR  
DU BAR-  
TAS.

» permettre , pource que la Sainte  
» Ecriture doit demeurer en sa simpli-  
» cité qui vaut mieux que toute notre  
» éloquence. « Sorel dit au même en-  
» droit que la *Semaine* de du Bartas  
» n'est quasi que l'Histoire Naturelle  
» de Pline mise en vers , avec quelques  
» autres remarques sur le même sujet  
» prises dans des livres fort communs. «  
Il reprend en détail un nombre d'ex-  
pressions qui lui ont paru ridicules ,  
& qui le sont en effet , entre autres ces  
vers , où parlant de l'Aloüette , il dit :

La gentille Aloüette avec son tirelire ,

Tirelire aliré & tirelirant tire

Vers la voute du ciel , puis son yol vers ce  
lieu

Vire , & desire dire adieu Dieu , adieu Dieu ,

» J'ai eu de la peine , dit Sorel , à  
» m'imaginer comment un homme qui  
» vouloit faire un ouvrage si sérieux  
» comme celui de la Création du Mon-  
» de , y mettoit une chose qui ne se-  
» roit pas bonne , non pas même dans  
» le poëme macaronique de *Antonius*  
» de *Arena* , ni dans celui de *Remi*  
» Belleau , &c.

Pour le Pere Rapin, il blâme du Bartas d'avoir voulu faire consister l'essence de sa poésie dans la grandeur & la magnificence des paroles, & d'avoir entrepris de s'élever par de grands mots de sa façon, composés à la maniere des Grecs, & dont notre langue n'est point susceptible. Il prétend aussi qu'il s'est rendu ridicule lorsqu'il a voulu imiter Homere & Pindare dans l'invention des mots métaphoriques, & par d'autres défauts qui, au reste, lui sont communs avec Ronfard à qui on les a si justement reprochés.

Sans prétendre rejeter absolument ces différentes critiques, qu'il me soit permis de rapporter les réflexions suivantes d'un écrivain moderne, & qui a fait ses preuves de goût & de discernement. » C'est principalement dans » l'imitation, dit-il, que consiste l'essence de la poésie; & l'on peut dire, » qu'à cet égard, *du Bartas* l'emporte » sur tous les Poètes de son tems. Il est » vrai, car il faut tout dire, qu'il va » presque toujours au delà de la nature. Ses contemporains sont tous restés » en deçà. Pour la passer, il a fallu » l'atteindre; c'est un avantage qu'il a » sur eux. Donnons en un mot une

GUILLAUME DE SAILLUSTE SEIGNEUR DU BARTAS.

Reflex. sur la poët. édit. in-4<sup>o</sup>. p. 113. 141. 142. & 170.

M. de St. Marc, notes sur l'édit. des œuvr. de Despr. de 1747. t. 3. p. 305.

GUILLAUME DE SALUSTE SEIGNEUR DU BARTAS.

» idée précise de ses ouvrages. Ils ont  
 » toutes les beautés & tous les défauts,  
 » dont la poésie est susceptible. On ne  
 » voit nulle part ailleurs une imagi-  
 » nation plus élevée, plus vive, plus  
 » variée, mais en même-tems plus vas-  
 » te, plus inégale, & plus déréglée,  
 » si ce n'est peut-être dans les poèmes  
 » de l'Arioste & de Milton. Son stile est,  
 » sans contredit, extrêmement vicieux.  
 » Il avoit senti que Ronsard & ses imi-  
 » tateurs en francisant sans cesse des  
 » mots Grecs & Latins, n'avoient  
 » pas saisi le vrai moien d'enrichir  
 » notre langue. Il crut réussir mieux  
 » par la hardiesse des métaphores, par  
 » des épithètes composées de deux  
 » mots, & par des verbes formés des  
 » noms substantifs. Qu'en est-il arrivé ?  
 » Qu'il est souvent inintelligible, ce  
 » qui vient aussi du fond des choses.  
 » Comme il sçavoit beaucoup, il a  
 » fait usage de toute sa science ; &  
 » pour l'entendre, il faut avoir bien  
 » des connoissances dans la tête... Une  
 » justice qu'on doit lui rendre, c'est  
 » que ses vers, malgré leurs défauts,  
 » sont communément beaucoup plus  
 » harmonieux, que ceux des autres  
 » Poètes du même âge.

Ronsard n'auroit pas avoué cette préférence. Simon Goulard à la fin de ses notes sur la *Babylone* de notre Poète dit seulement, que Ronsard » enquis » après la publication de la première » Semaine de du Bartas, ce qui lui » sembloit d'un tel œuvre, répondit » en rencontrant sur le titre du livre : » Monsieur du Bartas a plus fait en » une Semaine, que je n'ay fait en » toute ma vie. « C'étoit louer seulement la fécondité & la facilité du Poète. Ceux qui ont ajouté, que Ronsard avoit fait présent par estime & par un effet de son admiration, d'une plume d'or à du Bartas, n'ont débité qu'un conte, démenti par Ronsard même. En effet, dès que celui-ci eut appris, que l'on faisoit courir le bruit qu'il admiroit la Semaine de notre Poète Gascon, & qu'il lui cédoit la couronne poétique, il envoya le Sonnet suivant à Jean Dorat, où l'on ne peut donner un désaveu plus formel :

GUILLAUME DE SALUSTE SEIGNEUR DU BARTAS.

Edit. in-fol. p. 226.

Oeuvr. de Rons. in-fol. 263 p. 601. Tit. du Till. Par. Fr. in-fol. p. 157.

Ils ont menti, d'Aurat, ceux qui le veulent dire,  
Que Ronsard, dont la Muse a contenté les Rois,  
Soit moins que du Bartas, & qu'il ait par sa voix  
Rendu ce témoignage ennemi de sa Lyre.

Ils ont menti, d'Aurat ; si bas je ne respire :

O iiii

GUILLAUME DE  
SALUSTE  
SEIGNEUR  
DU BARTAS.

Je scai trop qui je suis , & mille & mille fois ,  
Mille & mille tourmens plustost je souffrirois ,  
Qu'un aveu si contraire au nom que je desire.

Ils ont menti , d'Aurat ; c'est une invention  
Qui part , à mon avis , de trop d'ambition ;  
J'aurois menti moi-même en le faisant paroître :  
Francus en rougiroit ; & les neuf belles sœurs ,  
Qui tremperent mes vers dans leurs graves douceurs ,  
Pour un de leurs enfans ne me voudroient connoître.

Je suis surpris qu'aucun des Critiques  
de du Bartas n'ait observé que notre  
Poète avoit plus qu'imité dans son poë-  
me de la Création du Monde , celui  
que George Pisidas , Auteur Grec ,  
Diacre de la grande Eglise de Constan-  
tinople , qui vivoit au commencement  
du septième siècle , avoit composé sur  
le même sujet , & que Frederic Morel a  
traduit en vers iambes Latins.

### D I D I E R O R I E T.

DIDIER  
ORIENT.

La lecture du poëme de Judith par  
du Bartas , fit naître à *Didier ORIENT* ,  
Lorrain , la pensée de mettre en vers  
l'Histoire de Susanne. Il en composa  
trois livres. Dans le premier il fait le  
récit du Mariage de Joakim & de Susàn-  
ne , qu'il place à Babylone durant le

tems de la captivité : il décrit les causes & les suites de celle-ci. Dans le second livre il expose les gémissemens du peuple Juif retenu sous une puissance étrangere , les vœux qu'il forme pour son retour en Judée , les exhortations de Jeremie qui l'excite à satisfaire à la justice de Dieu par de dignes fruits de Pénitence , & enfin la délivrance de ce peuple. Le troisieme livre contient la suite de l'Histoire de Susanne , le jugement prononcé contre elle , la révocation de ce jugement , la manifestation de son innocence , & la punition de ses calomniateurs. Le Poëte mêle dans ce recit plusieurs épisodes , mais sans goût , sans discernement, quelquefois sans vraisemblance.

Ce poëme a été imprimé en 1581. in-4°. Oriet y prend le titre d'Ecuyer , & adresse son livre à Susanne Oriet , sa sœur , femme de Renaut Go , de Metz , Seigneur de Grozieus & autres lieux , *Thrésoirier du Roi*. Il paroît que cette Dame aimoit les lettres , & qu'elle sçavoit la Langue Latine , puisque son frere la loue dans deux pieces en vers Latins , imprimées au devant de son poëme.

---

DIDIER  
ORIENT.

PIERRE  
DE BRACH.

PIERRE DE BRACH.

C'est *Pierre* DE BRACH, comme vous l'avez vû, qui nous a instruit du véritable lieu de la naissance de du Bartas. Ces deux Poëtes étoient amis, & tous deux Gascons. De Brach étoit de Bourdeaux. L'amour qu'il ressentoit pour sa patrie nous a valu un éloge historique & poétique de cette Ville, sous le titre d'*Hymne de Bourdeaux*, qu'il adressa à Ronsard. Aufone lui en avoit donné l'exemple.

Bien que sous toi soient nés mille doctes esprits ,

dit-il en portant la parole à la Ville même de Bourdeaux ,

Un seul Aufone a peint ta gloire en ses escrits ,

Rendant de siècle en siècle à jamais memorables.

De tes vieux monumens les marques admirables :

Aufone qui, Consul Bourdelois & Romain ,

Nous a laissé ses vers , lesquels de main en main

Sont venus jusqu'à nous , comme un vieil héritage :

Des biens que son esprit nous laissa pour partage.

Or doncques après lui je veux ton los chanter , &c.

De Brach parle en effet dans son poëme , de l'origine de Bourdeaux , de

ses antiquités, de ses premiers maîtres, du tems où cette Ville a passé sous la domination Françoisé, de ce qui y est arrivé de plus mémorable, de ses édifices, de ses Colleges, des Savans qui l'ont illustrée.

PIERRE  
DE BRACH.

De là sortit *Ferron*, dont l'histoire suivie,  
En tout son Paul Emile a si bien ensuivi,  
Que son premier honneur elle a presque ravi.  
De là sortit *Valle*, & *Boëtie* homme digne  
De luire dans les Cieux comme une estoile insigne....  
Là s'est fait & *Cosage* & *Boyer* dont l'esprit  
A semé leur loüange en ce qu'ils ont écrit :  
Et l'un & l'autre *Alesme*, & *Gantier* dont la gloire  
Nous avons toute fraîche empreinte en la mémoire.

Second L.  
des poës. de  
de Brach.

Il nomme encore *la Chassaigne*, *Pontac* & quelques autres ; & ailleurs, il met au nombre de ses amis, *du Bartas*, *Florimond de Rémond*, *Jacques Peletier*, *du Mans*.

Les talens que de Brach possédoit, lui avoient acquis ces amis ; & il s'étoit concilié l'estime & l'affection de beaucoup d'autres dans les differens voyages qu'il avoit faits en France, & hors du Royaume. Il parle de ces voyages dans ses poëties ; mais il n'en donne ni les dattes ni les circonstances. Quant à sa

O vj



profession, c'étoit celle des Loix. L'étude qu'il en faisoit avoit la préférence sur celle des Belles Lettres, sur la poésie même, dont il proteste qu'il ne faisoit que son amusement. La jurisprudence l'occupoit tous les matins. *Dès que le retour du jour m'a réveillé, dit-il,*

IB. fol. 57. Je fors du lit, en suivant ma coustume  
Qui de longtemps m'a pour regle ordonné,  
Que le matin à la loi soit donné,  
Sans m'habiller, soudain je me retire  
Dans mon estude, où je commence à lire  
Sur une loi quelque accord discordant.

FOL. 133.

Cette application à l'étude lui coûtoit peu, parce qu'il l'aimoit, & que d'ailleurs ses parens l'y avoient accoutumé dès l'enfance. Mais les troubles du Royaume, & ceux que ressentit en particulier la Ville de Bourdeaux, en apporta dans son Cabinet. Car, comme il le dit fort bien, *l'estude aime la paix.* Ces agitations le chagrinerent; & il assure que quoique ses talens & les lumières qu'il avoit acquises ne lui eussent procuré ni récompense, ni place distinguée, il auroit voulu être encore plus ignoré.

Ce n'étoit pas cependant pour se cacher qu'il demanda en 1574 un privilège pour faire imprimer ses poësies, ni qu'il publia celles-ci en 1576. On ne se montre pas au grand jour quand on desire d'être inconnu. Les Poëtes surtout veulent qu'on parle d'eux, & ils ne paroissent gueres que pour être loués & recherchés. Si la postérité les oublie, ou même les méprise, ce qui arrive souvent, ils ont eu au moins la satisfaction d'avoir reçu quelques applaudissemens durant leur vie. Ce fut le sort qu'eut Pierre de Brach : il fut loué en Grec, en Latin, en François, en Italien, lorsqu'il vivoit ; on ne se souviendroit plus aujourd'hui de ses poësies, si je ne me trouvois dans l'obligation de vous en parler.

Le recueil qui les contient est divisé en trois livres. Le premier est adressé à Diane de Foix de Candale : c'étoit Charlotte-Diane, fille de Frederic de Foix Comte de Candale, qui fut mariée à Louis de Foix Comte de Guron. Le Poëte fait l'éloge de la vertu de cette Dame ; & cependant, que lui dédie-t-il ? ses Amours. Il s'en étonne lui-même, & avec raison ; mais qui l'y obligeoit ? La vertu accorde-t-elle la

PIERRE  
DE BRACH.

protection à ce qu'elle hait & doit rejeter ? De Brach ajoute dans son Epître Dédicatoire qu'il craignoit que ce premier livre ne fût mal accueilli , parce que c'étoit une production de sa jeunesse , & que le sujet qu'il y traitoit avoit déjà tant de fois été rebattu , *qu'il ne comportoit rien de neuf.*

Je n'y ai rien vû en effet que je n'aie lû dans tous les autres Poètes du même siècle. Cette multitude de Sonnets , d'Odes , d'Elegies , de Chançons, où de Brach loüe son *Aymée*, vante ses attraits, exalte son amour pour elle , n'est , comme il le dit lui-même , *que la même note d'une Chançon trop souvent rechantée.* Mais il a tort de dire , en parlant de ceux qui avoient pris le même ton avant lui, que leur poësies galantes *offrent des inventions si propres & si naïves, qu'il semble que l'Amour même en ait été l'auteur & l'escrivain.* Je puis assurer que tout ce que j'ai vû jusqu'à présent dans le même genre , est extrêmement plat , sottement emphatique , plein de galimatias , sans ombre de naturel ; & que le plus grand nombre d'ailleurs est plein de ces obscénités que de Brach a au moins presque toujours évitées.

Le Poète montre encore ses frayeurs

& ses craintes dans une longue Elegie qu'il adresse à son livre. Il reproche à celui-ci, en vingt manieres différentes de ce qu'il oisoit se produire. Il en dit & repète les raisons jusqu'à l'ennui. Pourquoi le laissoit-il aller? ces sortes de fictions n'ont rien d'ingénieux. Personne ne déroboit à l'Auteur ses poësies; c'étoit lui-même qui les publioit. Aussi ne composa-t-il cette Elegie que lorsque le recueil fut sur le point de paroître. Cette piece est suivie de deux Sonnets l'un de de Brach, l'autre de son ami Florimond de Rémond; tous deux à Diane de Foix; d'une Ode, où il n'est encore question que d'amour, envoyée cependant à M. du Chemin Vicairé Général de l'Evêque de Condom; d'une piece intitulée, *le Frelon*, à Emanuel du Mirail, Conseiller au Parlement de Bourdeaux, que notre Poëte loüe sur sa connoissance des langues Grecque, Latine & Françoisse, & la facilité qu'il avoit de composer des vers en ces trois langues; & d'un Eloge du *Serin*, où il fait entrer celui de Florimond de Rémond, à qui cette piece est adressée.

Le second livre des poësies du Sieur de Brach ne contient que l'*Hymne de Bourdeaux*, dont je vous ai parlé, un

long poëme sur le Combat de David contre Goliath, une Ode sur la paix, & quelques Sonnets. Ce second livre est adressé à M. de Sansac, Archevêque de Bourdeaux; & la Dédicace est dattée de cette Ville, le 1. Mai 1576.

Les Mélanges, ou poësies diverses forment le troisiéme livre. Ce sont des Elegies, des Sonnets, des Odes, des Stances. On n'y apprend gueres que les noms de ceux à qui ces pieces sont adressées: tels sont entre autres, M. de Girard, Secretaire de la Chambre du Roi, Historiographe de sa Majesté; M. Malvin de Cessac, Conseiller au Parlement de Bourdeaux, & Michel de Montagne. On a encore dans le même livre une très longue pastorale, où deux bergers, *Micheau & Jacquet*, parlent avec beaucoup de liberté, des troubles du Royaume, des desordres particuliers de la Ville de Bourdeaux, des mœurs de ses premiers Magistrats, de leurs concussions, des vices du peuple. Dans une autre piece, intitulée *Convy*, de Brach fait paroître toute son affection pour Florimond de Remond, Saluste du Bartas, & Jacques Peletier, qui étoit alors à Bourdeaux. C'est dans ce même livre, qu'on trouve le *voyage*

en Gascogne, c'est-à-dire, le recit des PIERRE  
DE BRACH.  
courses que de Brach & du Bartas firent dans cette Province. Je vous ai parlé de cette relation dans l'article de du Bartas. Ces mélanges finissent par diverses *Mascarades*, ou pieces en prose & en vers pour des divertissemens masqués, un *Chant de paix*, un Sonnet sur la mort du Roi Charles IX, & une espece de poëme, très proluxe, intitulé, *l'Amour des veuves*, adressé à G. Piquon, cousin de l'Auteur, Avocat au Parlement de Bourdeaux, qui avoit épousé une veuve. Du Verdier a copié plus de 90 vers de ce poëme dans sa Bibliothèque.

De Brach sçavoit l'Italien ; il en a donné des preuves dans sa traduction de quelques Chants de la Jérusalem délivrée du Tasse, & de l'Aminte, Pastorale du même Poëte. Je vous ai parlé ailleurs de ces traductions. L'Auteur T. 8. p. 24.  
vivoit encore en 1600. si je dois en 25. 44.  
croire une note manuscrite de mon exemplaire de la Bibliothèque de la Croix-du-Maine. Celui qui a mis cette note, dit qu'il eut en 1600 même à Bourdeaux une conversation avec de Brach, qui l'entretint des *regrets funebres* qu'il avoit composés sur la mort de son

PIERRE Aymée, qu'il avoit épousée, mais qu'  
DE BRACH ne devoient paroître que lorsqu'il l'au-  
roit suivie lui-même dans le tombeau.

### FLORIMOND DE REMOND.

FLORI- *Florimond* DE RÉMOND, Conseiller  
MOND DE du Roi au Parlement de Bourdeaux,  
RÉMOND. étoit si persuadé des talens poétiques  
de son ami Pierre de Brach, qu'en par-  
lant de la mort de Michel de Montagne  
dans son *Erreur populaire de la Papesse*  
*Jeanne*, & ne sachant comment expri-  
mer les regrets qu'il en avoit, ni com-  
ment louer dignement celui qui en étoit  
l'objet, il ne craint pas de dire, qu'il  
n'y avoit que le digne Chantre d'Aimée qui  
pût venir à bout d'un si riche sujet. M. de  
Rémond étoit cependant Poète lui-  
même. Outre qu'il dit au même en-  
droit que les *Muses Sacrées* l'avoient de-  
puis longtems abandonné, parce qu'el-  
les sont ennemies des crieries du Palais, ce  
qui montre qu'il croïoit en avoir été  
ci-devant favorisé, il nous reste encore  
plusieurs de ses poésies.

Sans sortir de celles de Pierre de  
Brach, on y trouve deux Sonnets de  
Florimond de Rémond. Dans l'un il  
félicite Diane de Foix de Candale,

Err. popul.  
Ch. 19 N<sup>o</sup>. 4.  
P. 159. 160.

de ce que son ami lui avoit dédié le *livre de ses amours* : dans l'autre , ce Magistrat loüe les mêmes poësies de de Brach. Longtems avant ces deux Sonnets , Rémond avoit fait l'essai de son génie poétique par une petite piece intitulée *Le Cousin* , dans laquelle amplifiant un sujet assez stérile en lui-même , il s'égaïoit à faire l'éloge de cet insecte *Volant*. Il est vrai que ce petit poëme ne porte point le nom de son Auteur ; M. de Rémond le trouvant sans doute trop badin pour la gravité de la Magistrature qu'il exerçoit , en fit honneur à son ami de Brach. Mais celui-cien fit connoître le véritable pere dans son *Canarin* , où éloge du Serin , qu'il adressa à Rémond. *Tu ne trouveras rien à louer en en moi* , dit-il ,

FLORIMOND DE RÉMOND.

Joly , Rem.  
sur Bayle , p.  
670.

Sinon que la gentillesse  
De ta Muse flatteresse  
Fist sous un vers triomphant  
D'une Mouche un Elephant :  
Comme tu as de coutume  
D'employer ainsi ta plume  
Quinte-essensant richement  
D'un rien un grand argument.  
Et pour tesmoin véritable



FLORI-  
MOND DE  
RÉMOND.

Je prens le sujet louïable  
Que tes beaux vers ont porté  
Au *Couffin* qu'ils ont chanté.....  
Duquel la gloire sonnée  
Ta Muse après m'a donnée....  
Mais pour n'être redévable ,  
Je voudroi d'un ton semblable  
Loïer ce *Couffin* volant ,  
Ce *Couffin* sur qui ta Muse  
Ores folâtre s'amuse.

Dans une autre piece (*le Convoy*) où de  
Brach invite à dîner *Raymond*, *Saluste*  
(du *Bartas*) & (*Jacques*). *Peletier*, il  
dit à sa Muse de se hâter ; *car je crains* ,  
dit-il,

. . . . Que mon *Raymond* empesché  
Soit dans son estude attaché ,  
Feüilletant nos Loix querelleuses  
Sur quelques matieres douteuses ,  
Où pour vuider un point nouveau  
D'un Procès mis sur le Bureau , &c.

On voit par là que de Brach regardoit  
Rémond comme un Magistrat , qui se  
délaissoit quelquefois avec les Muses ,  
mais qui faisoit de l'étude nécessaire à

sa profession sa principale occupation. C'est aussi la même louange que du Bartas donnoit à Rémond dès 1574 dans un Sonnet qu'il lui adressa, & qui commence par ces deux vers:

FLORI-  
MOND DE  
REMOND.

Mon cher Rémond, qui sçait dextrement marier

La Lyre de Phœbus aux textes de Scévole, &c.

Mais presque tous les sons de cette Lyre se sont perdus entre ses doigts : car à l'exception des trois pieces que je viens de citer, je ne connois de vers de Florimond de Rémond que ceux qu'il a semés dans la plûpart de ses ouvrages, où les traductions des Poètes sur tout sont presque toujours mises en vers François.

Ce Magistrat étoit d'Agen, d'un Joly, *Ibid* pere homme fort Catholique, comme il P. 673. 674 s'exprime dans le Livre 7. de son *Histoire de la naissance, progrès & décadence de l'Hérésie de ce siècle*; mais il avoit pris quelques impressions en faveur du Calvinisme, lorsqu'il faisoit ses premières études à Bourdeaux, principalement sous un Regent nommé Valois, qui y faisoit la sixième. Ces impressions se fortifierent à Paris, où il étoit en 1559; & il ne se faisoit aucun scrupule de se

trouver aux assemblées des Religioneux, dans lesquelles il entendit en 1562 les Prédications du Ministre Malo & de Théodore de Beze. Il vécut ainsi jusqu'en 1566.

Cette année, le bruit qu'excitoit en France Nicole Obry, qui passoit pour possédée, & que l'on exorcisoit à Lyon, l'attira en cette Ville; & la maniere dont cette fille fut délivrée *par la présence du corps précieux de Jesus-Christ, à la vue d'un peuple infini*, le toucha, & le confirma dans la foi Catholique, qu'il n'avoit pas abandonnée, mais dans laquelle, il dit (dans son *Anti-Christ*) qu'il étoit *sur le point de faire naufrage*. Il fut fait Conseiller au Parlement de Bourdeaux en 1570, & mourut en 1602. Darnal, en sa Chronique Bourdeloise, dit, qu'en 1593 les *Jurats* lui avoient accordé le *droit de Bourgeoisie* en cette Ville. On a voulu rendre la probité de ce Magistrat suspecte; on s'est efforcé de lui enlever les ouvrages qu'il avoit composés contre les Hérétiques, & sur d'autres points de Religion & d'Histoire. Mais il a été pleinement justifié sur ces deux articles dans les Remarques de M. Joly Chanoine de Dijon sur le Dictionnaire critique de Bayle.

Depuis la  
p. 670. jus-  
qu'à 690.

J'ai vû deux Epitres familiares en vers de huit syllabes, adressées à Mademoiselle Marguerite Camomille, l'une de prier Dieu, l'autre d'aymer chrétiennement ; toutes deux signées Florimond, & de l'an 1533. Mais ce ne peut-être l'ouvrage de Florimond de Rémond.

FLORIMOND DE RÉMOND.

### JEAN DE SPONDE.

Henri de Sponde qui avoit accompagné Saluste du Bartas en Ecoffe, comme je vous l'ai dit à l'article de ce dernier, avoit pour frere aîné Jean DE SPONDE, ami de Florimond de Rémond, né comme son frere à Mauléon petite Ville du pays de Soule, entre la Navarre & le Béarn. Ils étoient fils l'un & l'autre du Sieur de Sponde Secrétaire & Conseiller de Jeanned'Albret, Reine de Navarre. Tous deux naquirent dans le Calvinisme, dont leur pere faisoit profession ; mais Jean eut l'avantage de connoître le premier qu'il étoit engagé dans un mauvais parti, & de l'abandonner pour embrasser la Religion Catholique. Quelques conversations qu'il eut avec Jean Davy du Perron, commencerent à l'ébranler ; les réflexions qu'il fit dans la prison.

JEAN DE SPONDE.

acheverent de le déterminer. C'est du moins ce que dit Honoré de Laugier, Ecuyer Sieur de Porcheres, dans des *Stances funébres sur la vie, la mort & les escrits de M. de Sponde*, où il fait ainsi parler celui-ci :

J'avois irresolu d'un & d'autre costé  
Par diverses raisons ma foy contrepoussée . . . .

Quand le grand du Perron affermit à l'instant  
Du poids de ses raisons ma legere inconstance :  
Je le voy , je l'escoute , & vis en l'escoutant  
La nature du vray en l'art de l'éloquence.

Je tasche à contredire à ce qu'il me disoit :  
Je demande, il respond : je m'estonne, il me presse....  
Me voila sans parole , & lui sans contredit.....

Or quelque temps après que je fus en prison ,  
J'espluchay vivement ma créance premiere :  
J'estois tout au travail , & tout à l'oraison ,  
Quand Dieu favorisa ma peine & ma priere. ....  
J'y changeay donc ma foy , &c.

Je ne sçai point ce qui lui avoit attiré cet emprisonnement; mais quelque cause que ce fût, cette situation, comme il le dit, lui fut salutaire, & lui procura la véritable liberté. Son abjuration, comme c'est assez l'ordinaire, fut mal interprétée. Les uns l'attribuerent à séduction, d'autres à intérêt. Sponde se justifia, & fit connoître que la persuasion

tion seule l'avoit obligé de prendre ce parti. Jusques là les Auteurs profanes l'avoient occupé. Honoré de Laugier vante son travail sur Hésiode & sur Homere, & ce qu'il avoit traduit de Senèque. Mais à peine fut-il devenu Catholique, qu'il ne voulut plus étudier que la Religion, & qu'il entreprit même de défendre l'Eglise contre les attaques des Calvinistes. Il mourut le 18 Mars 1595, non en 1598, comme le dit M. de la Monnoie, dans le tems qu'il achevoit une *Responſe au traité de Théodore de Beze, des marques essentielles de l'Eglise*. C'est dans ce traité, que Florentin de Rémond fit imprimer, qu'on apprend la date véritable de la mort de Sponde: on y lit son Epitaphe, & il y est qualifié de Conseiller & Maître des Requêtes du Roi.

JEAN DE  
SPONDE.

Jug. des Sav.  
de Baillet, &c.  
2. P. 352.

M. de Laugier attribue sa mort à la trop grande application qu'il donna à l'étude, & en particulier aux méditations profondes & trop assidues qu'il fit pour se mettre en état de combattre Beze avec succès. Il avoit environ 38 ans, & étoit marié. Honoré de Laugier, qui étoit son ami, reçut ses derniers soupirs, fit son Eloge dans les Stances que j'ai citées, & adressa à sa Veuve un Sonnet

Tom. XIII.

P.

**JEAN DE  
SPONDE.**

pour la consoler. Ces pieces se lisent dans *l'Académie des Modernes Poëtes François*, imprimée en 1599.

C'est dans le même recueil qu'on trouve la plus grande partie des poë-  
sies même de Sponde. Depuis le *folio*  
37<sup>e</sup>. jusqu'au 57<sup>e</sup> on a inseré de lui 26  
Sonnetts, une Elegie, & six pieces en  
Stances, le tout sur l'amour, excepté les  
dernieres Stances, où l'Auteur décrit  
l'état triste & douloureux où la fièvre  
l'avoit réduit. Dans la seconde partie du  
même recueil, on a encore de ce jeune  
Poëte des Stances fort pieuses sur la  
mort, douze Sonnetts sur le même sujet,  
& des Stances où il se rappelle bien-  
faits de la mort de Jesus-Christ pour  
s'exciter à la confiance & au mépris de  
la vie.

### BERNARD DU POEY,

**BERNARD  
DU POEY.**

La Religion de *Bernard du PoeY* ne  
m'est pas connue, quoiqu'il y ait lieu  
de conjecturer qu'il nâquit, comme  
Sponde, dans le Calvinisme. C'étoit un  
Gentilhomme de Luc en Bearn. On le  
trouve nommé tantôt du PoeY, tantôt  
du Poymonclar, & quelquefois du Puy.  
Je crois qu'il est aisé de rendre raison

de ces différences. On l'a nommé du Puy, parce que dans quelques poësies Latines que nous avons de sa composition, & qui parurent en 1551 & 1552, il a tourné son nom par *Podius*, qui signifie du Puy. Il a été appelé *du Poy-monclar*, parce qu'il avoit passé sa premiere enfance à Monclar où sa famille avoit du bien. Mais son vrai nom étoit du Poey.

BERNARD  
DU POEY.

Du Poey ;  
Ode du Gave,  
p. 17.

Sujet d'Antoine Roi de Navarre ; & ensuite de Henri son fils, qui fut depuis Roi de France, du Poey célébra les louanges de ces Princes & celles de Jeanne d'Albret mere d'Henri IV. Nous avons de lui sur cela quelques poësies en diverses langues, imprimées en 1554 à Toulouse. Il avoit déjà marqué la même affection pour sa patrie & pour ses Princes dans son *Ode du Gave, Fleuve de Bearn*, publiée en 1551. avec une *Ode du Fleuve de Garonne, les tristes Chants à sa Cavanite*, c'est-à-dire, à sa maitresse, une Ode à Géraud de Jean de Lauferte, & deux ou trois autres petites pieces.

Nous apprenons dans son Ode du Gave, qu'il avoit déjà perdu, quoiqu'encore jeune, sa mere & ses sœurs, mais qu'un frere & son pere lui restoient

P ij



BERNARD  
DU POEY.

encore ; & dans l'Ode de la Garonne , qui contient principalement la louange de Toulouse & l'éloge des gens de Lettres que cette Ville avoit produits , qu'il avoit remporté le prix de l'Eglantine aux jeux Floraux , & qu'il espéroit obtenir les autres prix de cette ancienne Académie. En 1563 du Poey donna une traduction Françoisse de l'ouvrage Latin de Végèce *de la Medecine des Chevaux* , & en 1565 une autre traduction faite del'Italian , *de l'Escuirie de Federic Grison , Gentilhomme Napolitain.*

### JEAN-ANTOINE DE BAYF.

JEAN-  
ANTOINE  
DE BAYF.

*Jean-Antoine* DE BAYF étoit mort environ quatre ans avant Jean de Sponde. Il étoit fils de Lazare de Bayf qui fut successivement Ambassadeur à Venise , Conseiller au Parlement de Paris , Ambassadeur en Allemagne , Maître des Requêtes , & Abbé de Grenetiere & de Charroux. Ce fut pendant son Ambassade à Venise , dont il fut chargé en 1531 & qui dura trois ans , qu'étant devenu amoureux d'une Demoiselle de condition , il en eut Jean-Antoine de Bayf , qu'il fit ensuite lé-

gouverner. Lazare étoit un Magistrat fort  
savant pour son tems ; il étoit disciple  
de Budé, & avoit été exprès à Rome  
pour y étudier le Grec sous *Musurus*,  
de l'Isle de Candie. Connoissant ainsi  
par lui-même le prix des sciences, il  
voulut que son fils y fût formé de bon-  
ne heure ; dans cette vue il le fit trans-  
porter en France peu de tems après sa  
naissance.

JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYF.

Moi chetif, enfantelet tendre,

dit Bayf dans sa Contre-Etrenne à Ni-  
colas Vergéce,

Ce croy-je, encore emmaillotté,  
En des paniers je fus osté . . . . .  
Hors la maternelle cité, &c.

Et dès qu'il fut sorti de l'enfance, on  
lui donna les meilleurs maîtres.

Bayf nomme lui-même ces maîtres,  
& les nomme tous avec reconnoissance  
& avec éloge. Charles Etienne & Bo-  
namy commencerent à lui donner les  
principes de la langue Latine, & Ni-  
eolas Vergéce Grec de nation, ceux de  
la langue Grecque. En 1539 son pere  
étant nommé Ambassadeur en Allema-

P ii j

**JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYF.**

342 BIBLIOTHEQUE

gne, & emmenant avec lui Charles Etienne & Ronfard, laissa son fils sous la conduite de *Tuffanus*, ou Tuffan, qui élevoit dans sa propre maison un nombre de jeunes gens de famille qu'on lui avoit envoiés de diverses Provinces de France. Là, dit Bayf, en parlant au Roy,

Là les de *Beaune* étoient, qui leur belle nature  
Y ployerent un tems sous bonne nourriture,  
Pour estre quelque jour vos loyaux Conseillers;  
Faits Evêques tous deux, & tous deux Chancelliers,  
L'un du Duc d'Alençon, l'autre de vostre mere,  
Là venoit *Robertet*, qui vostre Secretere  
Sieur du Fresne mourut, &c.

Ily avoit des Parisiens, des Poitevins,  
des Normands, des Tourangeaux, des  
Champenois; ce qui fait dire encore à  
Bayf,

Là quatre ans je passay, façonnant mon ramage  
De Grec & de Latin; & de divers langages,  
Picard, Parisien, Tourangeau, Poitevin,  
Normand, & Champenois, meslay mon Angevin.

De cette école, Bayf passa en celle de  
Jean Dorat, sous qui il étudia princi-  
palement l'art poétique, & commença

à faire des vers tant Latins que François. JEAN-ANTOINE DE BAYF.

Cette bonne éducation fut continuée tant que vécut Lazare de Bayf, c'est-à-dire, jusqu'à environ la quinzième année de son fils. Mais soit que Lazare fût peu riche, soit qu'il n'eût laissé à son fils qu'une pension très médiocre, sa mort laissa celui-ci dans une situation si peu commode, qu'il se vit souvent obligé de recourir à la générosité de ses amis. Voici encore de quelle manière il s'en explique dans sa *Contra-Etrenne* à Vergece.

Depuis, avoué de la France,  
 Mon aimé pays paternel,  
 Par quinze ans d'heur continuel  
 J'accompagnay ma douce enfance.  
 Mais dès que mon pere mourut,  
 L'orage sur mon chef courut :  
 Pauvreté mes espales presse,  
 Me foule, & jamais ne me laisse, &c.

Il répète les mêmes plaintes en vingt endroits de ses poésies ; quelquefois avec amertume, souvent aussi en Philosophe qui sçait prendre son parti. Mais dans plusieurs autres, comme

Piiij

JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYE.

dans *l'Epitre à son livre*, il avoie qu'il avoit reçu plusieurs gratifications des Princes & des Grands, & en particulier de Charles IX. auprès duquel son mérite & son nom ne tarderent pas à l'introduire, & qui le fit l'un des Secretaires de sa Chambre. Il trouva aussi les facilités de faire au moins deux voyages en Italie, dans l'un desquels il se transporta exprès à Venise pour y visiter le lieu de sa naissance, ainsi qu'il l'écrivit au Chevalier Bonet. Dans une requête qu'il adressa à *MM. les Prevosts & Echevins de Paris*, pour être exempté d'aller à la garde & au guet, comme on vouloit l'y obliger, il dit qu'il étoit Clerc tonsuré, mais qu'il n'avoit ni rente, ni office, ni aucun bénéfice, & qu'il étoit libre de tout engagement, n'étant ni veuf, ni marié. Bayf demouroit alors dans un Fauxbourg de Paris.

La Cléricature ne l'empêcha point de faire l'amour. On voit par ses poësies qu'il eut plusieurs maitresses. Dans le premier des deux livres des *Amours de Méline*, il dit qu'il n'avoit pas encore 21 ans, lorsqu'il fit entendre à cette belle ses accents langoureux :

J'alloy chantant sur les rives de Seine:

Lorsque neuf mois je comptois sur vingt ans.  
 Il sentoît cependant tout le frivole de  
 cette occupation, puisqu'il dit à Muret:

JEAN-AN-  
 TOINE DE  
 BAYF.

Mais quand viendra, qu'oubliant avec l'âge,  
 Comme tu fais, cette étude trop vaine, . . .  
 J'emploie mieux mon esprit & mon temps ?

Mais cette sagesse ne vint pas encore  
 sitôt, comme on le voit par ses quatre  
 livres des *Amours de Francine*, & ses trois  
 livres des *Diverses amours*, dont le troi-  
 sième est rempli d'obscénités. Il étoit à  
 Poitiers lorsqu'il chanta sa *Francine*, &  
 avoit alors 22 ans. Dans ses *diverses*  
*Amours*, il se donne pour plus âgé,  
 puisqu'il convient que sa passion le ti-  
 rannisoit depuis plus de cinq ans. Il pré-  
 tend qu'il ne jeta sur le papier tant de  
 Sonnets, de Chançons, d'Odes, d'E-  
 légies, & autres espèces de poésie, qui  
 toutes roulent sur ce même objet, que  
 pour se décharger l'esprit des pensées  
 dont sa passion ne cessoit de l'accabler,  
 & qu'il y trouvoit quelque remède. On  
 croira bien plutôt que cette voie étoit  
 plus propre à allumer le feu qu'à l'é-  
 teindre.

Du Verdier, dans sa *Bibliothèque*,  
 prétend que ce fut Bayf qui le premier

P v

**JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYF,**

introduisit l'usage de cette poésie Francoise, mesurée à la maniere des vers Grecs & Latins, dont on trouve en effet plusieurs pieces dans ses œuvres poétiques. Mais Nicolas Rapin s'en attribue l'honneur dans une Ode Saphique, imprimée avec les poésies de Scévole de Sainte-Marthe, où il dit :

SAINTE-MARTHE, enfin je me suis avancé  
Sur le train des vieux, & *premier* commencé  
Par nouveaux sentiers m'approchant de bien  
près

Au mode des Grecs.

Sainte-Marthe lui-même semble ôter cette gloire à Bayf, si une invention si bigearre & si ridicule étoit un sujet de gloire, dans cette strophe d'une piece adressée à Nicolas Rapin :

Un Baïf le plus Savant  
Des Poëtes de nostre âge,  
Embrassa ce bel ouvrage,  
Qu'il voulut mettre en avant.  
Mais s'il eut l'Ame bastante  
Pour l'avoir bien entrepris,  
Il ne l'eut assez constante  
Pour en montrer les écrits.

J'avoie néanmoins que cet endroit est obscur ; & il est certain que nous avons beaucoup de pieces de Bayf en vers mesurés , & même plusieurs traductions de Poëtes Grecs. Pasquier, dans ses Recherches , attribue cette même invention à Jodelle. Quoi qu'il en soit , loin d'immortaliser son inventeur & ceux qui l'ont imité, elle n'a fait que prouver le mauvais goût du siècle qui l'a vû naître , & celui de ceux qui lui ont donné le jour , ou qui l'ont favorisée.

A cet amour pour les vers mesurés , Bayf joignit celui de la musique , & cet amour lui fit naître la pensée d'établir dans Paris une Académie où l'on cultiveroit l'un & l'autre. Il eut pour adjoint dans cette entreprise Joachim-Thibault de Courville, Musicien, qui de concert avec lui , en parla au Roi. Tous deux présentèrent à Charles IX. le plan de cette Académie , avec les statuts & réglemens qu'ils se proposoient d'y faire observer. Le Roi applaudissant à leurs vûes , leur accorda des Lettres Patentes , au mois de Novembre 1570 , par lesquelles sa Majesté donnoit aux entrepreneurs la permission de se choisir dix associés , *six desquels* , est-il dit , *jouiront des privilèges* ,



*franchises & libertés dont jouissent nos autres domestiques; & afin, ajoute le Roi, que ladite Académie soit suivie & honorée des plus Grands, nous avons libéralement accepté, & acceptons le surnom de Protecteur & premier Auditeur d'icelle.*

Ces Lettres envoyées au Parlement pour y être vérifiées & enregistrées, souffrirent quelques difficultés. On craignit que cette Académie ne fût une occasion de nuire aux bonnes mœurs; ce qui obligea les deux entrepreneurs de présenter requête au Parlement, tendante à ce qu'il plût à la Cour de députer à la première assemblée de l'Académie quelques Magistrats, pour se trouver à une espérance de la poésie & musique dont est question, & en faire le rapport à la Cour. Par la même requête il est demandé que le premier Président, & tel des plus anciens Conseillers qu'on voudra nommer, avec le Procureur Général, & l'un des deux Avocats du Roi, veuillent bien accepter d'être de nom & de fait réformateurs de l'Académie, pour avoir l'œil à ce que rien ne s'y fasse qui soit contre les loix & bonnes mœurs. Sur l'examen de ces Lettres Patentes & Requêtes, la Cour donna le 15 Décembre 1570. ses conclusions,

par lesquelles il est dit, qu'avant de procéder à la vérification desdites lettres, & en l'abandonnement de Requête, elle ordonne que tant lesdites Lettres que Requête seront communiquées aux Recteur & Suppôts de l'Université de Paris, pour, eux ouïs, en ordonner.

En conséquence, Bayf comparut dans une assemblée de l'Université, tenue le 30 Décembre de la même année, & fit sa supplique pour obtenir l'érection de son Académie. Lecture faite des pieces, on demanda qu'elles fussent communiquées aux différentes facultés qui forment le corps de l'Université, & que l'on s'informerait de Bayf s'il vouloit se séparer de l'Université, ou se soumettre à ses loix. Je n'ai point trouvé la réponse de Bayf dans l'ouvrage de du Boulay. Le 13 Janvier 1571, l'affaire mise de nouveau en délibération, le Recteur exposa qu'il en avoit communiqué avec l'Evêque de Paris, qui avoit promis de se joindre à l'Université, si elle donnoit de bonnes & valables raisons contre l'érection de cette Académie; surquoi il fut ordonné que chaque faculté examineroit cette affaire à charge & à décharge; & le 15 Février chacune donna:

**JEAN-ANTOINE DE BAYF.** son avis par écrit. Mais le Roi termina cette longue discussion, en ordonnant que cette Académie auroit lieu. Henri III. n'eut pas moins d'affection que Charles IX. pour cette Compagnie naissante : mais elle fut bientôt dérangée par les guerres civiles ; & la mort de Bayf, arrivée en 1591, acheva de mettre en déroute sa petite société Académique.

J'ai tiré les faits que je viens de rapporter, des poésies même de Bayf, & de l'Histoire de l'Université de Paris par du Boulay. Les poésies de Bayf sont en grand nombre ; ce fut le Poète le plus fécond de son tems ; il rima dès sa première jeunesse, comme il le dit dans une piece adressée à Jean Dorat, qui est à la fin du troisième livre de ses poèmes, & la passion qu'il eut pour les Muses lui fit négliger presque toutes les occasions qui se présenterent de s'avancer dans le monde.

Dès 1573 Bayf rassembla la plus grande partie de ses poésies, & les publia en deux volumes in-8°. Le premier, sous le titre d'*Œuvres en rime*, outre une Epître en vers au Roi Charles IX, qui contient une partie de la vie de Lazare de Bayf, son pere, & de

la sienne, renferme 1°. *Le premier des Météores*, dédié à la Reine Mere Catherine de Médicis : c'est une espèce de traité de Physique & d'Astronomie, où il y a quelques opinions populaires, & en général beaucoup d'obscurité. 2°. *Présages d'Orpheus sur les tremblemens de terre*, à Jean de Belot : ce poëme, & le premier livre des *Météores* avoient déjà paru en 1567 in-4°. & dans cette édition, on lit du même des vers au peuple François, Du Roy étant à Paris le premier de l'an 1567; une *Elégie à la France*, par Jodelle; & un Sonnet de Philippe de Hotman. 3°. *Vie des Champs*. 4°. *Le Lorier*, à M. de Fizes, Secrétaire d'Etat. Voilà ce qui compose dans ce premier volume, le premier livre des poëmes.

JEAN-ANTOINE DE BAYF.

Le second livre commence par une Epître à M. de Gondy, Comte de Retz. Ensuite on trouve 1°. *L'Hippocrène*, en vers Baïfins, c'est-à-dire, en assez mauvaise prose mesurée & rimée. 2°. *Les Muses* à M. Belot. Bayf y fait, mais d'une maniere obscure, prolix & confuse, l'éloge de la poësie, & ceux de Virgile & de Mécenas, & y enchasse celui de Jean Brinon qui étoit mort. 3°. *Du Menil la belle Agnès Sorelle*;

JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYF.

au Seigneur Sorel : c'est la loüange de la terre du Mesnil, qu'on nommoit aussi *la belle Agnès*, parce qu'Agnès Sorelle, Maîtresse de Charles IX. dont le Poëte, peu scrupuleux, fait aussi l'éloge, avoit possédé cette terre. 4°. *Epître au Roy*. 5°. *Ambassade de Venus*, au Seigneur du Val de Mondreville ; c'est une traduction ou imitation d'une piece de Bembe.

La premiere piece du troisieme livre des poëmes est fort-longue. C'est une invective des plus violentes contre quelqu'un qui avoit attaqué la réputation de l'Auteur. Il y a longtems que les Poëtes ont montré leur extrême sensibilité ; souvent plus dignes de reproches que les autres Ecrivains, il y en a bien peu qui souffrent patiemment la censure. La seconde piece a pour titre, *Amy-mone*, à Pierre de Ronfard ; c'est une piece galante. La troisieme, *Remonstrance sur la prise de Calais & Guine*. Les autres pieces sont peu importantes. La derniere est à Dorat, à qui Bayf dit :

A peine étant hors du berceau :  
Je ne tairai qu'en mon enfance ,  
Au bord du Chevalin ruisseau-  
J'allay voir des Muses la Dance ,  
Par toy , leur saint Prestre , conduit

Pour être à leurs Festes instruit....  
Toujours franc depuis j'ay vescu  
De l'ambition populaire,  
Et dans moy s'est tapy vaincu  
Tout ce qui domtè le vulgaire :  
Et constant , auprès de leur bien  
Je n'ay depuis estimé rien.

JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYE.

Les pieces du quatriéme livre , sont :  
*Le Meurier , ou la Fable de Pyrame & Thisbé* , à Claude-Catherine de Clermont , comtesse de Retz ; *Hélène* , à Hélène Bone de la Tour ; *Cartels des Tenans pour Amour* ; *Cartel des Assaillans contre Amour* ; *Salmaci* , encore sur l'amour ; la *Contre-Etrenne* , à Nicolas Vergece , dont j'ai fait usage ; *La Furie-Megere* ; *Entremets de la Tragédie de Sophonisbe* ; une Epitre où il loüe *Nicolas Nicolai* sur ses voyages , & les Relations qu'il en a données ; *Dithyrambes pour la pompe du Bouc d'Etienne Jodelle* , en 1553. *L'Aurore* ; & une Epitre à Jean Vatel.

Il y a encore dans ce premier volume cinq livres de poësies diverses ; mais je sens que l'énumération en seroit ennuiante. Plusieurs sont sur l'amour ; & ce sujet , tant rebattu par nos Poëtes ,

JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYE.

est peu attrayant pour un homme sensé ; d'autres sont des Epithalames , qui n'ont pû intéresser que ceux que le Poëte y flattoit : ailleurs il chante quelques événemens de son tems , comme , la paix faite avec les Anglois en 1549 , la Victoire de Moncontour sous la conduite de M. le Duc d'Anjou : ici il donne quelques imitations de l'Arioste & de Simonide, dont j'ai parlé ailleurs ; ou il fait entendre ses regrets sur la mort de quelque Grand , par exemple , sur celle de Marguerite de Valois Reine de Navarre : là , il loue la Maison de Medicis , le Président de Birague , Remi Belleau , Jacques Amyot , Louïs de Gonzague Duc de Nevers ; se loue lui-même , & parle tantôt de ses travaux , tantôt des regrets , qu'il avoit ou qu'il feignoit de sentir de s'être trop & trop longtems occupé de la poésie. Par exemple , rappelant à Charles IX. ce qu'il avoit déjà dit de vive voix à ce Prince , au sujet de ses travaux poëtiques , & de son Académie , il parle ainsi :

..... Je di premièrement

En vostre Académie on euvre incessamment

Pour , des Grecs & Latins imitant l'excellence ;

De vers & chants réglés décorer vostre France  
Avecque vostre nom ; & quand il vous plairoit ,  
Que vous orriez l'essay qui vous contenteroit.

Je di qu'étant piqué de la fureur plaisante  
Des usés , plus d'un chant en vostre honneur je  
chante ,

Déclarant le desir qui d'une douce ardeur  
Brule mon cœur devot envers vostre Grandeur ;  
Je dy que j'essayoy la grave Tragédie  
D'un stile majestueux , la basse Comédie  
D'un parler simple & net : là suivant Sophocles ,  
Auteur Grec qui chanta le decès d'Hercules :  
Ici donnant l'habit à la mode de France ,  
Et le parler François aux joüeurs de Térence :  
Térence, Auteur Romain , que j'imite aujourd'hay ,  
Et comme il suit Ménandre , en ma langue j'ensuy :  
Ce que j'ay fait , m'étant commandé de le faire  
Afin de contenter la Royne vostre mere ,  
Qui de surtout m'enjoint de fuir lassiveté  
En propos offensant sa chaste Majesté.  
Après , je vous disois comment je renouvelle  
Non-seulement des vieux la gentillesse belle  
Aux chansons & aux vers ; mais que je remettois  
En usage leur dance , &c.

Il parle ensuite du Ballet qu'il avoit  
entrepris.

Voilà un exemple de ce que Bayf  
pensoit de ses travaux ; en voici un de  
ses regrets , ou des plaintes dont il im-



JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYE

portunoit ses amis sur son attachement  
à la poésie, qu'il n'en cultivoit pas  
moins. Il s'exprime ainsi en écrivant à  
M. de la Moïlle :

Quand mal content, rêveur, je pense  
Que vingt & cinq ans par la France  
J'ay fait ce malheureux mestier,  
Sans recevoir aucun salaire  
De tant d'ouvrages qu'ay sçeu faire  
O que n'eusse été Coquetier !

Jà ma teste à demy pelée  
Grisonnée ; & ma barbe méele  
Monstre des toufets de poil blanc  
De dents ma bouche est dégarnie ;  
La goutte desjà me manie ,  
Et n'ay de rente un rouge blanc . . .

Et quatre dizaines d'années  
En vain desjà sont retournées  
Depuis qu'au monde je nasqui.  
Je crirai, s'il faut que je meure ,  
Si je n'ai fortune meilleure ,  
Je meurs qui jamais ne vesqui . . .

Si les arts estoient en estime ,  
Je sçay , si je ne suis le prime ,  
Que je ne suis pas le dernier , &c.

Il repète à peu près les mêmes choses

dans l'Épître à son livre, pièce remplie de verbiage, comme le reste de ses poésies, mais dans laquelle il se peint lui-même assez naturellement. Peut-être ne ferez-vous pas fâché de voir ce portrait ; c'est par ces sortes de peintures qu'on connoît un Auteur. Je ne vous en donnerai d'ailleurs que les traits principaux.

JEAN-AM-  
TOINE DE  
BAY.

Dy que je suis du bon Lazare  
Fils naturel qui ne m'égare  
De la trace de sa vertu . . . . .

Dy que pauvreté ny l'envie  
N'ont sçu tant abbattre ma vie,  
Que mon los ne soit apparu ;  
Et que volant d'assez haute esle  
Pour trouver la gloire immortelle ;  
Devant les Grands j'ai comparu.

Pour un qui mené d'ignorance,  
Ou d'une maligne méchance,  
Voulut amoindrir mon renom,  
Dix sçavans & francs de rancune  
Ont ditę ingrate ma fortune  
Qui ne respondoit à mon nom.

Mon livre, n'oubly pas de dire  
A quiconque te viendra lire,  
Que n'ai fourvoyé de la foy ;

JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYF.

Dy que jamais dans ma cervelle  
N'entra religion nouvelle,  
Pour oster celle de mon Roy.

Dy que cherchant d'orner la France,  
Je prins de *Courville* accointance  
Maistre de l'art de bien chanter,  
Qui me fit pour l'Art de Musique,  
Réformer à la mode antique,  
Les vers mesurés inventer.....

Dy leur que je fus débonnaire;  
Souvent pensif, par fois colere;  
Mais soudain il n'y paroïssoit, &c.

Après ce portrait de son esprit & de  
son cœur, Bayf trace ainsi celui de sa  
personne.

J'eus les membres grêles, alégres,  
Forts assez, bien qu'ils fussent mēgres,  
Pour gaillard & sain me porter;  
De hauteur moyenne & non basse:  
Dieu m'a fait souvent de sa grace  
Valeureux le mal supporter.

J'eus large front, chauve le feste,  
L'œil tané, creusé dans la teste,  
Assez vif, non guiere fendu;  
Le nez de longueur mesurée;  
La face vive & colorée;  
Le poil chatain, droit étendu.

Dans la même Epître il parle aussi de ses amours ; & c'est par le recueil des vers presque sans nombre , que cette passion lui a fait enfanter , que finit le premier volume de ses poësies , où on lit aussi six Sonnets d'*Etienne de la Boëtie*.

JEAN-ANTOINE DE BAYF.

Le second volume contient les *Jeux de Jan-Antoine de Bayf*, dédiés à M. le Duc d'Alençon , frere du Roi. Ces jeux renferment dix-neuf Eclogues sur differents sujets ; *Antigone*, Tragédie , traduite de Sophocle , dédiée , par une Epître en vers , à Elizabeth d'Autriche , Reine de France : *Le Brave*, Comédie , imitée , & traduite en partie du *Miles gloriosus* de Plaute ; *l'Eunuque*, Comédie de Térence , c'est-à-dire , en partie traduite , & imitée en partie de cet ancien comique ; *Devis des Dieux*, pris de *Lucian* : c'est une traduction libre des Dialogues de Lucien , intitulés : le Jugement des trois Déeses : Venus & l'Amour : Pan & Mercure : Junon & Jupiter : Vulcain & Apollon. Je ne dirai rien de ces pieces : je vous ai parlé ailleurs des traductions de Sophocle , de Plaute & de Térence.

Le même second volume a une se-

JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYE.

conde partie, où, sous le titre de *Passe-temps*, en cinq livres, tous très courts, Bayf a réuni quantité de poésies diverses, comme Requêtes, Epîtres, Stances, Dithyrambes, Epigrammes, Quatrains, Chançons, Mascarades, quelques imitations de poésies Latines de Jean Dorat, des Cartels, & des Epitaphes, dont plusieurs sont badines; par exemple, celle de *Jean Garnier*, Crocheteur, vendeur de cotterets & de fafourdes. Je vous ai fait connoître la Requête à *MM. les Prevôt & Echevins de Paris*, & à quelle occasion elle fut faite. Il faut vous citer une partie d'un Sonnet adressé à Jean Gohorry, Medecin, Poète & Traducteur: Bayf s'y déclare contre les Romans, ce qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'un Poète qui lui-même s'est livré à tant d'écrits de galanterie aussi dangereux & aussi peu sensés. Quoi, dit-il,

Ne verrons-nous jamais que des Romans frivoles ;  
Témoignage certain d'un siècle d'ignorance ,  
Ouvrages découfus , sans art , sans ordonnance ,  
Pleins de vaines erreurs , & pleins de fables folles ?  
Que servent aujourd'huy tant de doctes écoles  
De Grec & de Latin où se lit la science ?  
Que se sert de tant d'arts avoir l'expérience ,

A

Puisque sur *Amadis*, Gohorry, tu rafoilles ?

JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYE.

Quoy ! sur ton âge meur, quand desjà tu grifonnes,

Lors qu'attendons de toy quelque gentil ouvrage,

En lieu d'un fruit exquis, une fleur tu nous donnes ?

A combien d'Auteurs & de Lecteurs  
ces reproches ne conviendroient-ils pas  
aujourd'hui ? J'ai été charmé de trou-  
ver encore les mêmes sentimens dans  
une autre piece adressée à François Du-  
chat. Celui-ci avoit lû à Bayf & à quel-  
ques autres des productions impures  
de la plume de différents Poètes : Bayf  
l'en blâme, & nomme ces Poètes  
qu'heureusement nous ne connoissons  
plus. *Tu fais, dit-il, la fade lecture d'u-  
ne poésie impure :*

Tu me lis de rudes vers,

Fangeux, de boubiers divers,

De Richard, Suran, Bourbiere,

Vouté, Caquet & Rabiere,

La honte & le deshonneur

De ce temps plein de bonheur, &c.

Il ajoute, que pour se venger il veut  
visiter les coins les plus obscurs des bou-  
tiques des Libraires, y chercher ce  
qu'il y a de plus oublié, & venir à son

Tom. XIII.

Q

tour lui en fatiguer les oreilles. Là ,  
dit-il ,

JEAN-AN-  
TOINE DE  
BAYF.

Là , je trouverai la noise  
De Sagon ; là , de Pontoise  
Le Bon enfant chercherai ;  
Là , Bouchard je trouverai ,  
Et tout ce qui de n'aguieres  
Sert d'enveloppoirs aux beurrieres ,  
Aux Epissiers de cornets ,  
Aux Libraires de Pacquets , &c.

A la suite de l'extrait du Privilège du Roi , du 26 Juillet 1571 , accordé pour l'impression de ces deux gros volumes de poësies , Bayf dans la cession dudit Privilège qu'il fait à Lucas Breyer , le laisse aussi le maître d'imprimer un *livre de Pseaumes & Chançons Spirituelles : le Manuel d'Epictete* , traduit ; Deux Traités de *Plutarque* , de l'imagination & de la superstition ; & deux Dialogues de *Lucien*. Je n'ai point vû ces ouvrages. Du Verdier cite les *Chançons Spirituelles* , & la traduction du *Manuel d'Epictete* ; mais il ne dit point en quelle année ces écrits ont été imprimés.

J'en connois d'autres qui ne font

point partie des deux volumes dont je viens de rendre compte : Tels sont : *Etrennes de poësies Françoises*, en vers mesurés ; ce sont des traductions d'Hésiode, de Pythagore, de Naumaque, dont je vous ai parlé ailleurs, & un petit nombre de poësies diverses : *Admes, enseignemens & proverbes*, imprimés en deux livres en 1576, & réimprimés en 1597 & encore depuis, augmentés d'un troisiéme & d'un quatriéme livre : Deux *Salutations au Roi* (Henri III.) la premiere sur son avénement à la Couronne de France ; & la seconde lorsqu'il fit son entrée dans le Royaume, après son retour de Pologne : Epitre au même, sous le nom de la Reine sa mere, pour l'instruction d'un bon Roi, piece sensée & remplie d'avis excellens : Traduction de cent distiques Latins, des trois sœurs Anne, Marguerite, & Jeanne de Seymour, *Princesses Angloises*, sur la mort de Marguerite Reine de Navarre ; Joachim du Bellay, & Nicolas Denisot ont eu part à cette traduction : *Vers recités en Musique devant le Roi, au festin de MM. de la Ville de Paris*, le 6 Février 1578, auxquels deux bons Anges de la Ville entre-parlent : Traduction d'un *Chant d'Allegresse*, pris des vers Latins



JEAN-ANTOINE DE  
BAYF.

de Léger du Chesne, sur la naissance de François de Gonzague, fils de M. de Nevers, imprimée au-devant de l'Histoire de Calchondile, traduite par Blaise de Vigenere, avec un autre Chant sur le même sujet, traduit des vers Latins de Camille Falconeti, Aveugle de Sienne: Enfin, une Traduction d'un *Traité de l'Imagination*, écrit en Latin par Jean Pic, Comte de la Mirandole, imprimée dès 1557. in-8<sup>o</sup> à Paris, ouvrage par conséquent de la première jeunesse de Baif, de qui j'ai vu pareillement un recueil de poésies Latines qui a paru en 1577: ce n'est qu'un premier livre; il devoit en paroître trois autres; s'ils existent, je ne les connois point.

Mais voilà bien assez d'ouvrages pour prouver que Jean-Antoine de Bayf n'a nullement passé ses jours dans l'oisiveté.

## ETIENNE TABOUROT,

ETIENNE

TABOU-  
ROT.

Biblioth.  
des Aut. de  
Bourgog. t. 1.  
pag. 390. &  
suiv.

*Etienne* TABOUROT, surnommé le Seigneur des Accords, étoit mort environ un an avant Bayf, je veux dire en 1590. Comme il n'avoit alors que 43 ans, il devoit être né en 1547,

Bayle s'est trompé en mettant sa naissance en 1549. Il étoit de Dijon, fils <sup>ETIENNE</sup> aîné de Guillaume Tabourot, célèbre <sup>TABOU-</sup> Avocat au Parlement de Bourgogne, & Maître des Comptes, & de Didier <sup>ROT.</sup> Thierry. <sup>Joly, Remarq. sur le Dict. de Bayle, p. 43. & suiv.</sup>

Etienne Tabourot étudioit en 1564 à Paris, au Collège de Bourgogne, & en 1567. il prenoit des leçons de Droit à Toulouse. De retour en sa patrie, & revêtu du titre d'Avocat, il eut la charge de Procureur du Roi au Bailliage & à la Chancellerie de Dijon. Il épousa Gabrielle Chiquot de Monpatey, dont on a loité les agrémens extérieurs, aussi bien que les qualités du cœur & de l'esprit. Il en eut deux fils, *Guillaume & Pierre*, comme il paroît par l'Epitaphe qu'ils dressèrent à leur pere en 1606, dans l'Abbaye de Saint Benigne de Dijon, où Etienne fut inhumé. Son mariage ayant été contracté contre la volonté de sa mere, celle-ci, que Guillaume son mari avoit laissée maîtresse du bien, deshérit son fils, ce qui put rendre sa condition moins aisée sans lui rien ôter de la gaieté de son esprit.

Les Armes de cette famille étoient un Tambour, appelé anciennement

*Tabour ou Tabourin.* Etienne y joignit ces paroles, *A tous Accords*, ce qui donna lieu de l'appeller *le Seigneur des Accords*, Fief imaginaire par conséquent, qui n'étoit fondé que sur cette devise.

C'est avec raison que Bayle assure que Tabourot *donna trop dans les bagatelles*. Quoique pourvû d'une charge qui devoit au moins l'obliger à garder les dehors de la bienséance, il n'a pas rougi de nous apprendre qu'il comptoit jusqu'à trente maîtresses. Peut-être y avoit-il dans ce recit plus de vanité que de réalité ; mais ce qui est certain, c'est que la sagesse & la continence ne furent point son partage. Il s'exposa cependant à être troublé dans ses plaisirs par les engagements qu'il contracta avec la Ligue, dont il fut un trop zélé partisan. Un Ecrivain de son tems, dit, *qu'il fut Promoteur aux affaires du Conseil d'Etat tenu à Dijon pour la sainte Union* : & l'on voit par les Registres de la Grand'Chambre du 7 Septembre 1589. qu'il agit en cette qualité.

Tabourot est beaucoup plus connu par ses *Bigarrures* que par ses autres écrits. Le premier est un ouvrage singulier, qui contient beaucoup de choses médiocres, plusieurs mauvaises, &

quelques-unes bonnes. L'Auteur y traite en prose, de l'invention des Lettres, des *Rebus de Picardie*, diverses autres sortes de *Rebus*, de presque toutes les espèces d'*Equivoques*, des *Antistrophes* ou *Contrepeteries*, des *Anagrammes*, des vers *Retrogrades*, des *Allusions*, des *Lettres Numérales*, des *Vers Rapportés*, des *Vers Lettrisés*, des *Acrostiches*, de l'*Echo*, des *Vers Léonins* & autres sortes de vers, des *Descriptions pathétiques*, des *notes*, des *Epitaphes*, &c. Cet ouvrage, qui répond comme on le voit, à son titre, est divisé en quatre livres imprimés l'un après l'autre, & ensuite réunis. Vous pouvez voir ailleurs le détail des éditions qui en ont été faites : mon plan ne me permet pas de m'y arrêter ici.

ETIENNE  
TABOUROT.

V. la Bibliothèque  
des Aut. de  
Bourg. & les  
rem. de M.  
Joly sur Baye  
le.

Outre ce livre de *Bigarures*, & le Dictionnaire des Rimes de Jean le Fevre, que Tabourot publia avec des augmentations, & dont je vous ai suffisamment parlé, nous avons de Tabourot des poésies Latines & Françaises. Il dit dans ses *Bigarures*, fol. 152. édit. de 1603. qu'étant écolier à Paris en 1564. il fit la *Coupe poétique*, la *Marmite*, & autres, à l'imitation des Grecs : Et dans le quatrième livre du même ou-

Biblioth. Fr.  
nouv. édit.  
t. 3. p. 438.  
& suiv.

vrage ( fol. 34 ) il dit encore qu'en 1572. il fit imprimer chez Galiot du Pré, quelques Sonnets de sa composition, qu'il promettoit de retoucher, pour en donner une édition moins imparfaite. On trouve plusieurs de ces Sonnets dans ses *Bigarures* mêmes; & on en lit quelques autres à la tête de divers ouvrages, comme, de la première partie des *Bergeries de Remi Belean*, des *Termes d'Architecture de Sambin*, en 1572, de la Coutume de Bourgogne, de l'édition de 1576, & de la *préparation des Médicamens*, par Claude Dariot, en 1582. Plus, quelques autres poésies parmi celles qui furent faites sur la main d'*Estienne Pasquier*, & une Epigramme parmi les poésies mêmes de Pasquier.

En 1581. Tabourot célébra aussi en vers le baptême de Léonard-François de Saulx, fils de Jean de Saulx Vicomte de Tavanès. Cette piece est un poëme d'environ 250 vers. L'Auteur introduit dans la cérémonie qui en est l'objet, Pandore & les Nymphes qui apportent l'enfant à la Parroisse de Saint Michel pour y être baptisé. Tel étoit le goût de ce tems-là.

• *Les Touches du Seigneur des Accords*

Sont pareillement en vers. Ce sont des especes d'Epigrammes satyriques, dont la plus grande partie finit par un trait de morale ou de critique, sous le titre de *Contre-Touche*. L'édition que j'en ai vue a 64 feuillets. Ces petites poésies se trouvent ordinairement à la suite des *Bigarures*. Bayle dit que Tabourout fit dans le même goût d'autres *Touches*, qu'il composa en deux mois, étant à Verdun sur Saone, & qu'il divisa en trois livres, dont il dédia le premier à Pontus de Tyard de Bissi, Evêque de Châlons. Le Poëte étoit lié d'amitié avec ce Prélat, & ce fut lui qui fit imprimer en 1585. *Douze Fables de Fleuves ou Fontaines, avec la Description pour la peinture, & les Epigrammes*, que Pontus de Tyard conservoit dans son Cabinet, & qu'il n'avoit pas encore jugé à propos de publier. Tabourot dédia ce recueil à l'Auteur même; à qui il avoie que c'est un vol qu'il lui avoit fait.

ETIENNE  
TABOU-  
ROT.

Bayle, Dict.  
crit. t. 1. p.  
47. édit. de  
1720.

En 1597. on imprima encore du Sieur des Accords un badinage poétique en vers de quatre pieds ou huit Syllabes, intitulé: *La défense & loiange du Pou, ensemble celle du Cirou*. J'ignore si cet écrit avoit déjà paru pendant

Q v

la vie du Poëte. Enfin, M. de la Monnoie dans ses notes sur les *Auteurs déguifés* de M. Baillet, prétend que Tabourot est l'Auteur de *la Synathrifie*, *aliàs Recueil confus*, ouvrage imprimé sous le nom de Jean des Planches, Imprimeur. Voici comment il s'explique sur cela dans une lettre adressée à feu M. le Président Bouhier, & que M. l'Abbé Joly nous a conservée dans ses Remarques sur le Dictionnaire de Bayle.

Première  
part. p. 45.

» Tabourot, autrement le Seigneur  
» des Accords, si connu, dit M. de la  
» Monnoie, par ses Bigarrures, a beau-  
» coup de part dans cette mauvaise pe-  
» tite compilation, intitulée *Synathri-*  
» *sie*, du Grec *συνάθρισις*. Tabourot en  
» 1567. tems de l'édition du livre, &  
» non pas 1566, avoit 19 à 20 ans.  
» Jean des Planches, son Compere,  
» Imprimeur à Dijon, étoit un homme  
» fort plaisant, avec lequel familiere-  
» ment il prenoit plaisir à boire. Ce  
» fut dans une de ces occasions qu'il  
» lui proposa le dessein de ce recueil,  
» lui dressant pour la permission de  
» l'imprimer, ce Privilège Latin bur-  
» lesque: *Cautum est ne quis has illustrium*  
» *Poëtarum nugas, è Bacchi adytis magnâ*  
» *religione extractas, in totâ Mororum*

» *provincia typis imprimat, aut alibi im-*  
 » *pressas venales habeat, prater Janum*  
 » *Plancium, Typographum Divionensem,*  
 » *compotorum omnium nugacissimum.* Il  
 » prit soin de lui fournir pour les ma-  
 » tériaux de ce livre diverses petites  
 » pieces, les unes Latines, les autres  
 » Françoises, quelques-unes de Bu-  
 » chanan & de Govean; plusieurs aussi  
 » de sa façon, qui ne sont pas les meil-  
 » leures; même un Dialogue en prose,  
 » d'un Philosophe & d'un Pou, traduit  
 » en François de l'Italien de *Luigi Pul.*  
 » *ci*; comme du Verdier le marque au  
 » mot Guillaume de la Taissonniere.  
 » Voilà en quoi consiste ce petit in-4<sup>o</sup>.  
 » d'environ 80 pages, &c.

ETIENNE  
 TABOU-  
 ROT.

J'ignorois tout ce détail lorsque j'ai  
 parlé de la *Synathrisie* sous le nom de  
 Jean des Planches, à la fin du tome  
 douzième de cette Bibliothèque. Je  
 n'avois vû alors que l'édition de 1579.  
 in-8<sup>o</sup>. qui porte le titre de Rouën, &  
 dans laquelle des Planches se dit Imprim-  
 meur de ladite Ville. Si le récit de M.  
 de la Monnoie est véritable, il faut  
 rayer cet article de Jean des Planches,  
 excepté le jugement que j'ai porté du  
*Recueil confus.*

Page. 413.

Etienne Tabourot a été loué sur les

Qvj



ETIENNE  
TABOU-  
ROT.

Bigarrures par *Theodeſte* Tabourot ſon frere cadet : dont on lit 44 vers François à la tête dudit ouvrage ; & l'un & l'autre ont eu pour oncle, Jean Tabourot, Chanoine & Official de Langres, mort en 1595 âgé de 76 ans. Il eſt Auteur du *Calendrier des Bergers en Dialogue*, publié ſous le nom de *Thoinet Arbeau*, qui eſt l'Anagramme du ſien ; d'un *Traité ſur la Danſe*, imprimé ſous le même nom en 1589. in-4<sup>o</sup> ; de quelques vers François, inferés au commencement, & au folio 217 du *Dictionnaire des Rimes*, édition de 1588 ; & enfin, de la *Preudhomie des Laboureurs*, contenant onze Stances en vers François, que le Sieur des Accords a inferés au 20<sup>e</sup>. Chapitre de ſes *Bigarrures*.

### ROLAND BRISSET.

ROLAND  
BRISSET.

*Roland* BRISSET, Sieur du Sauvage, nous a laiſſé plus de vers que Tabourot, ſans nous donner plus de poëſies.. Ce Poëte étoit Gentilhomme, du moins il en prend le titre. Il naquit à Tours, fit ſes études à Paris, & ſ'y fit paſſer Avocat. Il vivoit encore en 1592. & peut-être en 1595. Je ne connois de lui que des pieces Dramatiques. J'en ai vû cinq,

imprimées à Tours en 1590 in-4°. ROLAND

*Hercule furieux : Thieste : Agamemnon :* BRISSET.

*Oclavie , & Baptiste.* Les cinq premières sont imitées & souvent traduites, de Seneque : La cinquième qui est la mort de Saint Jean-Baptiste , n'est gueres qu'une traduction des vers Latins de Buchanan. Le sixième poëme, dont j'ai vû deux éditions , l'une en 1591. à Tours , l'autre à Paris en 1595. est une Pastorale, intitulée , *la Diéromene , ou le Repentir d'Amour*, traduite de l'Italien de Louïs Grotto , surnommé l'Aveugle d'Adria. Je vous ai suffisamment parlé ailleurs de cette Pastorale.

Bibl. Fr. n.  
8. pag. 121.  
123.

Brisset, quoi qu'affectionné à la poésie Dramatique, soit par goût naturel, soit, comme il le dit, *par l'habitude qu'il avoit prise avec nos guerres civiles au milieu desquelles il étoit né*, ne se pressa pas cependant de se produire au grand jour. Plein, dès sa jeunesse, de la lecture de nos anciens Tragiques Grecs & Latins, auxquels il joignit la lecture des modernes, il est vrai qu'il s'essaya dans le même genre, plus en imitant & en traduisant, qu'en inventant; mais d'abord il ne fit part de ses pieces qu'à ses amis. La Croix-du-Maine qui en eut

ROLAND  
BRISSET.

quelque communication , en cite plusieurs dans sa Bibliothèque François imprimée en 1584. C'étoit à en croire Brisset , une espece de secret qu'il révéloit. A peine fut-il découvert que la plupart des amis de l'Auteur le presserent de rendre publics *ses siens premiers essais*. Ces sollicitations étoient flatteuses ; un pere d'ailleurs a toujours quelque peine de renfermer ses enfans.

Brisset cependant ne se rendit pas encore ; les troubles dont la France étoit agitée , lui paroïssent peu propres à se montrer sous un titre dont on ne le soupçonnoit pas encore revêtu. Une occasion , qu'il crut plus favorable , se présenta enfin.

Henri IV. peu en sureté dans sa Capitale , fut obligé de se retirer à Tours ; il y appella auprès de lui le Parlement de Paris , & la Chambre des Comptes. Brisset devenu plus hardi par la facilité qu'il avoit de se presenter devant son Souverain , fit imprimer ses cinq Tragédies , qui étoient les *prémices de ses labeurs* , réservant , dit-il , à un autre tems , ce qui étoit né avec un âge plus meur.

Dans l'Avis aux Lecteurs , que je n'ai fait que suivre , Brisset fait un grand éloge de la Ville de Tours sa pa-

trie, & passe ensuite à celui de la poésie, dont il fait l'apologie contre ceux qui en condamnoient l'exercice. Ses vers n'étoient pas trop capables de reconcilier ses adversaires avec elle; mais ses raisons n'en étoient pas moins bonnes. Si vous êtes curieux d'avoir une plus grande connoissance du génie Dramatique de l'Auteur, vous pouvez consulter le troisiéme tome de l'Histoire du Théâtre François, pag. 473 & suivantes. Pour moi, tout ce que je puis ajoûter, c'est de vous conseiller de ne point juger des Tragédies de Brisset par les éloges qui lui sont donnés dans les Sonnets qu'on lit dans son recueil, surtout dans ceux de Beroalde, & de M. Mandat, Conseiller du Roi, & Thrésorier de France à Bourges. A l'égard des poésies *nées dans un âge mûr*, que Brisset reservoit à un autre tems, elles n'ont point paru, & il y a presque certitude qu'on a fait très-sagement de les supprimer.

### CLAUDE DE TRELLOIN.

*Claude* DE TRELLOIN n'est gueres plus connu que Rolland Brisset, quoiqu'on ait du premier plusieurs éditions de ses poésies. C'étoit un Militaire, qui

CLAUDE  
DE TREL-  
LOIN.

avoit porté les armes dès sa jeunesse ; mais quel grade avoit-il ? c'est ce que j'ignore. Je n'ai trouvé aucun de nos Historiens qui fassent mention de lui ; & tout ce que je puis conjecturer de ses poësies , c'est qu'il commença à servir fort jeune sous M. de la Valette dans le Piémont , en Languedoc , & dans la Guienne ; qu'il servit pareillement sous MM. de Nemours , de Guise & de Joyeuse , & qu'il étoit attaché au dernier lorsque celui-ci fut tué , après la bataille de Coutras , par ceux qui l'avoient fait prisonnier. Je vois encore qu'il avoit suivi le parti de la Ligue , puisqu'en désavouant le *Ligueur repent* , qu'on avoit imprimé sous son nom ; il dit :

Tu augmentes mes vers , tu gastes mon ouvrage ;  
Tu te fers de mon nom pour me faire un outrage :  
Mefchant , il n'en est rien & tu en as menty ;  
J'écris les passions sans blasmer les personnes ,  
Et ne leur donne pas le nom que tu leur donnes ;  
Car je fus bien *Ligueur* , mais non pas *Repent*.

Il n'est pas moins certain qu'il a parcouru presque toute l'Italie. Dans un endroit , il se plaint de l'impression qu'on avoit faite de ses œuvres , lorsqu'il étoit allé en *Pelerinage à Notre-Da-*

*me de Lorette.* Dans le second livre de ses Amours, Sonnet second, il s'exprime ainsi : CLAUDE  
DE TRELLON.

Mon cœur passe les monts , & court dans l'Italie ;

Or il est dedans Rome , & contemple ravi

Ce séjour qui avoit à soy tout asservi ,

Qui fut jadis du monde & la gloire & l'envie ;

Or il est à Venise , où l'on voit à l'envi

Mille chemins ouverts pour la meschante vie ,

Où l'âme aux voluptés s'aement asservie

Voit , aussitost qu'il veut , son desir assouvi.

Or il est à Florance , & tout environné

De Temples , de Palais , à demy estonné

D'une si belle Ville adinire la richesse.

Or il est à Ferrase , à l'adoûte , à Milan ;

Mais tout cela ne peut divertir la tristesse

Que je porte dans l'ame il y a plus d'un an.

Je sçai bien que cette expression , *mon cœur passe les monts* , pourroit s'entendre d'un voyage fait seulement en imagination : mais vingt autres endroits des poësies de Trellon prouvent qu'il avoit réellement visité presque toute l'Italie. Voyez en particulier le Sonnet 63<sup>e</sup>. du troisiéme livre : il y souhaite avec ardeur de sortir de l'Italie dont il fait un portrait fort laid par rapport aux mœurs , & de retourner promptement

CLAUDE  
DE TREL-  
LON.

en France. Dans des Stances qui suivent 66 Sonnets qu'on lit dans le second livre de ses Amours, on voit qu'il étoit alors à Turin, qu'il s'y ennuioit beaucoup, & qu'il y étoit déjà demeuré bien plus longtems qu'il ne l'avoit espéré. Enfin, il est certain que Trelon étoit hors de France lorsqu'il composa tant de Sonnets, de Stances, de Discours, d'Elégies, où il chante sa passion pour sa *Félicité*. Vous verrez encore quelques autres circonstances de sa vie dans le compte que je vais vous rendre de ses poësies.

V. le Cata-  
logue

J'en ai vû quatre ou cinq éditions. La première, faite à Lyon en 1592, ne contient que 96 feuillets, qui renferment le premier livre de la *Flamme d'Amour*, dédié à M. le Duc de Nemours, avec un Sonnet au même, un Quatrain, un Sixain, un Sonnet à son livre; un petit nombre de poësies diverses; entre autres un Discours sur la mort de M. le Duc de Guise; & l'*Histoire de Padre Miracle & de l'Amant fortuné*, Roman allégorique en prose.

La seconde édition revue & corrigée; j'ajoute, augmentée & diminuée, fut encore faite à Lyon, en 1594. Dans un court *Avis*, qu'on lit à la page 600

& dernière de ce recueil, Trellon qui y parle lui-même, dit qu'il avoit fait la plus grande partie de ces vers à l'âge de quatorze ans, & que s'il s'y licentia dans ses rimes, c'est à l'imitation de Ronsard, dont il dit qu'on doit suivre l'exemple. Après un Sixain au Comte d'Aubijou, de la maison d'Amboise, un Sonnet, & un Quatrain au lecteur, on trouve dans ce recueil ; *la Muse Guerrière*, en deux livres, composés de Stances, d'Elégies, de Discours, de Sonnets, de Complaintes : *La Flamme d'Amour*, aussi en deux livres ; ce sont encore des Sonnets, des Stances, des Chansons, des Elégies, des Odes &c. *Discours en vers sur la mort de M. le Duc de Joyeuse* ; Stances sur la mort du Comte d'Aubijoux : *Flammes Divines & Spirituelles, de l'Amour de Dieu & mespris du monde*, en 19 Sonnets, 2 Odes, & une Paraphrase du Pseaume 49. Enfin, *l'Hermitage du Sieur de Trellon, augmenté & corrigé de nouveau, avec ses regrets & lamentations* ; & *l'Histoire*, en prose, de *Lénocrite & de l'Amant fortuné*.

Il ne paroît pas que ce soit Trellon qui ait donné cette édition de ses œuvres ; & ce n'est point lui qui parle dans l'Epître Dédicatoire au Duc de Guise,



CLAUDE  
DE TRELL-  
LON.

dattée d'Orléans le dernier jour du mois d'Aoust 1592. On lit cependant dans l'Avis au lecteur, qu'il offre dans cette édition *les premiers fruits de ses labeurs, cueillis en sa plus verte jeunesse, & avant le tems, & que s'ils sont agréables on aura encore de lui les Flammes amoureuses de la France*; je ne connois point ce dernier écrit. *L'Hermitage* contient des Sonnets, des Elégies, des Oraisons; à l'égard des *Lamentations*, une partie est en prose, & l'autre partie est en vers.

En 1597. Manassés de Preaux fit imprimer une partie des ouvrages de Trellon, sous le titre de *la Muse Guerriere, dédiée à M. le Comte d'Aubijoux*; avec *l'Hermitage*, adressée à la Comtesse d'Aubijoux, & un Sonnet à M. l'Abbé de Thyron, Philippe Desportes, grand appuy d'Apollon. La Muse guerriere est la même que dans l'édition de 1594; mais *l'Hermitage* est différent; & l'on y trouve de plus quelques Sonnets & autres pieces.

Le Sieur de Trellon voyant que l'on morcelloit ses poësies, qu'on les altéroit, & qu'on y mêloit des pieces, ou qui n'étoient point de lui, ou qu'il ne vouloit point avoïer; avoit obtenu dès le 20 Mai 1595 des Lettres Patentes

données à Lyon, pour faire paroître  
lui-même une édition de ses œuvres,  
telle qu'il la désiroit; & ayant cédé son  
Privilége à Thibaut Ancelin, celui-ci  
publia ledit recieil en 1597, à Lyon  
sous ce titre : *Le Cavalier parfait, du  
Sieur de Trelon, où sont comprises toutes  
ses œuvres.*

CLAUDE  
DE TREL-  
LON.

» Voici, dit l'Auteur dans un Avis  
» préliminaire, voici un congé que je  
» prend des Muses, & un adieu que je  
» dis au Lecteur. Maintenant, par ce  
» Cavalier sous le nom, sous le drapeau  
» de qui toutes mes œuvres marchent;  
» je m'acquitte de ma promesse. C'est  
» ma dernière main, & le dernier desir  
» que j'aurai jamais d'employer mon  
» esprit à des choses si vaines.... L'A-  
» mour en a été l'Auteur; mon lec-  
» teur a vû mille vers pleins de folie,  
» dans la Muse guerriere, & dans la  
» Flamme d'Amour, qu'on ne verra  
» plus ici.... Je suis coupable de les  
» avoir faits, mais non de ce qu'ils ont  
» été imprimés. Quelqu'un qui avoit  
» envie de faire rire le monde, les fit  
» mettre sous la Presse sans mon con-  
» sentement .... L'Histoire de *Padre*  
» *Miracle* que j'avois laissée entre les  
» mains de feu M. du Varty, qui est,

CLAUDE  
DE TREL-  
LON.

» en des endroits extrêmement men-  
» teuse , n'eut pas couru les quatre  
» coins de la France, comme elle a  
» fait. Je ne l'avois écrite, ajoute t-il,  
» que pour me donner carrière, &  
» non pas à ce dessein qu'elle fut vüe  
» de tous. Maintenant je la casse,  
» avec ce nom de Muse guerrière &  
» de Flamme d'Amour... Ne cher-  
» che donc plus, lecteur, la Muse  
» guerrière, ni la Flamme d'Amour;  
» ou bien si tu les veux voir encore,  
» lis dans ce livre *les Amours de Sylvie*,  
» *les Meslanges*, & *les Amours de Félice*,  
» & tu y verras, non pas peut-être ce  
» que tu désires, mais bien la plus  
» grand' part des vers qui y étoient,  
» &c. »

Cette édition de 1597 est divisée en  
IV. Livres, & dédiée à M. le Duc de  
Guise.

Les vers au lecteur montrent le gé-  
nie de l'Auteur & celui de ses ouvrages.  
Je chante, dit-il,

Je chante à la Soldade, & selon mon humeur ;  
Je fais profession autre que d'un rimeur ;  
Je ne veux acquérir le renom de l'oëte ,  
Car ce n'est rien au prix de ce que je souhaite.  
Excuse moi, lecteur, si mes vers ne sont doux,

Et si en me plaisant, je ne puis plaire à tous :  
 Tout ce que j'en ai fait, c'est afin de complaire  
 A celle dont le jour plus que le jour m'esclaire.  
 Si l'on voit ces écrits, c'est par commandement  
 De celle qui me fait languir incessamment.  
 Que si de me cognoistre il te prend quelque envie,  
 Je m'appelle Trellon, ma maîtresse Sylvie ;  
 Doncque contente toy que je chante en Soldat,  
 Et que de faire mieux ce n'est pas mon estat.

Il est vrai qu'il ne paroît pas s'être fatigué la tête à lire les Auteurs Grecs & Romains ; peut-être même n'avoit-il fait aucune étude ; mais au moins il avoit fréquenté la Cour, & en avoit pû apprendre la politesse, puisqu'il dit ailleurs :

J'avois quinze ou seize ans alors que le malheur  
 Me fit abandonner le lieu de ma naissance . . .

Edit. de  
 1594 p. 237.  
 & édit de  
 1597 fol. 190.

Je crois que c'étoit Angoulême :

Je m'en vins à la Cour, n'ayant autre desir  
 Que de passer ma vie en plaisir & en liesse ;  
 Mais le sort m'a mal dit : Car au lieu de plaisir,  
 Je sens mille douleurs qui me rongent sans cesse.  
 Depuis pipé d'espoir, je n'en ai point bougé,  
 Et c'est le plus grand mal qui maintenant m'opresse ;  
 Car enfin de tous maux on peut estre allegé,  
 Mais on ne peut jamais recouvrer la jeunesse . . .

CLAUDE  
DE TREL-  
LON.

Je suis pauvre de biens , mais riche d'un courage  
Qui brave quelque fois & la Terre & les Cieux , &c.

Le titre de *Cavalier parfait* qu'il a donné à son recueil , a deux raisons : la première de faire honneur à M. le Duc de Guise qui étoit , dit-il , un *Cavalier vraiment parfait* : La seconde parce que le premier écrit de ce recueil , qui est de cent deux Stances , chacune de six vers , concernent les devoirs d'un *Cavalier*. Presque toutes les maximes que l'Auteur y débite , sont sages , solides & de pratique. Mais beaucoup conviennent encore plus aux Rois , aux Princes , aux Grands , qu'aux simples Gentilshommes. Il y a cependant quelques maximes sur la galanterie qui ne s'accordent certainement pas avec la morale Evangelique. Il s'exprime exactement sur ce qu'on appelle *le point d'honneur* , & condamne ouvertement le Duel ; ce qui est remarquable , yû le siècle où l'Auteur écrivoit. Tout ce qu'il dit contre la Flatterie & les Flatteurs , sur le respect qu'on doit à la Religion , & le zèle qu'exige la Religion Catholique , m'a paru excellent. Il veut qu'un Cavalier & un Prince soient plus habiles dans les sciences qu'il ne l'étoit

l'étoit lui-même ; il en regarde l'étude  
comme faisant une partie de leur de-  
voir ; voici quelques-uns de ses conseils  
sur cette matiere.

CLAUDE  
DE TRELLON.

Escoute les Savans ; fois toy-même savant ;  
Pour ne sçavoir assez, on se perd bien souvent.  
Il faut qu'un Cavalier parle de toutes choses ,  
Il faut qu'un Cavalier sçache bien ce qu'il dit....  
C'est une grande erreur , une ignorance aux Grands ;  
D'aller s'imaginer que les hommes Savans  
Sont ceux le plus souvent qui ont moins de courage ;  
Le sçavoir nous apprend à mespriser la peur ;  
Le sçavoir nous anime & nous enfle le cœur ,  
Et nous rend assurés au milieu du naufrage....  
La science au courage augmente le pouvoir ;  
C'est elle qui fait luire & paroistre les armes ;  
C'est elle qui nous sert de Jour & de Soleil :  
Ulysse fraploit plus avecques son Conseil ,  
Qu'Ajux qui se trouvoit au milieu des alarmes....  
Les Galants Cavaliers , les Princes & les Rois  
Doivent tenir entre eux & observer ces Loix ,  
De ne souffrir jamais qu'auprès de leur personne  
Un ignorant , un sot ait de l'autorité ;  
Le Prince se peut dire estre mal assisté  
Lorsqu'à chercher les sots son humeur s'abandonne ;  
&c.

*Les Amours de Sylvie* , qui suivent ces  
Stances , contiennent 103 Sonnets, di-  
Tom. XIII. R

CLAUDE  
DE TREL-  
LON.

verses Stances, des Elégies, des Discours en vers, des Complaintes, des Chançons; tout cela, l'un après l'autre; c'est-à-dire, des Sonnets d'abord, ensuite des Stances, &c. Et c'est la même marche dans *les Amours de Félice*. Dans un des Sonnets, il dit adieu à la Ville de Paris, & dans un autre à celle d'Orleans, où il paroît que sa *Sylvie* demuroit. Sa profession l'obligeoit d'être souvent en campagne, & l'on voit par divers autres Sonnets que souvent il étoit contraint d'hiverner en différentes Villes, même dans des contrées éloignées de la Capitale, où les neiges l'incommodoient, & où la rigueur du froid le faisoit souffrir. Les *Chançons* sont suivies d'une espèce de poème, en vers & en prose, intitulé, *le Pelerin*: c'est Trelon qui y parle, & qui n'y fait mention que de sa *Sylvie*, dont il se trouvoit forcé de s'éloigner. Je n'ose pourtant vous assurer que ces amours fussent réelles; car l'Auteur a sur cela son dit & son dédit. Par exemple, dans le 29<sup>e</sup>. Sonnet des *Amours de Félice*, il dit :

Je suis né pour l'Amour, on le voit à ma vie,  
J'ai quitté tout le monde afin de le servir,  
J'ay mis entre ses mains ma franchise asservie.

Luy seul peut quand il veut commander mon envie , CLAUDE  
Et rien que sa faveur je ne veux acquérir. DE TRELLON.

Pour luy j'ay mesprisé la grandeur de ce monde ,

Pour lui je me suis mis à la merci de l'onde ,

Pour luy j'ay desdaigné l'amitié des plus Grands , &c.

Et dans le cinquième Sonnet du même  
livre , il tient ce langage si opposé :

Ces sots, ces jeunes gens , qui lisant à toute heure

Mes escrits , vont jugeant, par mes discours, de moy ;

Ne sont-ils pas bien sots d'y adjouster leur foy ?

Car ce n'est rien enfin que feinte & que peinture.

Si je souffre en mes vers , si je mours , si je pleure,

Je pleure mes ennüis , je pleure mon esmoy ;

Personne n'y a part ; il n'est Prince , ny Roy

• Qui sçeut faire forcer en cela ma nature.

Ce *Padre* dont le nom fut si bien inventé ;

Tel que je l'ai dépeint, il n'a jamais esté ;

Mon humeur & cela sont deux choses contraires,

'Pour servir mes amis , j'irois dans le trespas ;

En ce qui est d'Amour , qu'on ne s'y fie pas ;

Car je n'aime rien tant qu'à faire mes affaires.

Le troisième livre des œuvres de Trel-  
lon est plus varié. On y voit sur di-  
verses matieres des Sonnets, des Dis-  
cours, des Stances, des Epitaphes, des  
Plaintes. C'est dans ce livre principa-  
lement qu'il montre son attachement  
à la Ligue. C'est là qu'il se donne pour

R ij



CLAUDE  
DE TREL-  
LON.

un brave, mais trop fanfaron; pour un Cavalier plein de feu & d'ardeur, qui souffroit impatiemment les contradictions; qu'on ne pouvoit offenser impunément; mais qui étoit ami zélé, plein de franchise, sans déguisement, sans flatterie. Voiez le 59<sup>e</sup>. Sonnet de ce troisième livre; & son Discours à M. de la Broüe, où il dit entre autres:

. . . . Mon humeur n'est point désagréable;  
J'aime tout ce qui est de beau & de louable;  
J'ai toujours estimé les hommes valeureux,  
Et ne fais point de cas des courages paoureux...  
Je ne suis pas de ceux qui aiment tout le monde...  
Je suis particulier en tout cela que j'aime,  
J'aime fort peu de gens, mais je les aime tant  
Qu'il n'est rien comme moy au monde de constant;  
Jamais l'ambition ne loge en mon courage; }  
Je ne suis pas de ceux qui bravent de langage,  
Je suis brave d'effet, & tiens toujours au poing  
L'espée pour aider mes amis au besoin.  
Je crains Dieu, je l'honore, & n'offense personne;  
A rien qu'à la vertu mon esprit ne s'adonne. ]  
Je suis tant que je puis les hommes indiscrets,  
Et ne m'informe point de sçavoir des secrets.  
Mon humeur n'est pas propre à servir de cuirasse;  
Je ne puis demeurer longtemps en une place.

Il fait ensuite une peinture fort natu-

celle de la Cour , & de l'esclavage des Courtifans ; montre sa haine pour une pareille servitude ; & ajoute les traits suivans à son tableau.

CLAUDE  
DE TRELLON.

Je ne suis pas de ceux qui aiment à mesdire ;  
 Je ne puis sans sujet de personne me rire ;  
 Je ne desire rien que je ne puisse avoir....  
 Je ne suis pas de ceux qui veulent qu'on les croye ;  
 Je veux par les effets que le monde me voye....  
 Je blasme infiniment un Prince , un grand Seigneur  
 De ce que bien souvent ils font beaucoup d'honneur  
 A des fots , des bouffons qui ne sont rien au monde ;  
 Et de ceux dont la langue est diserte & faconde ,  
 De ceux qui sont vaillans , & qui ont du sçavoir ,  
 Ils n'en font point de cas & ne les daignent voir....  
 Je me plais à tout beau & honneste exercice ;  
 J'aime à chanter , sauter , à danser dans un bal ;  
 Je me plais quelquefois à monter à cheval ,  
 A courre , à voltiger , & à tirer des armes....

Il nous assure qu'il prenoit encore un plus grand plaisir à entendre ou à lire le recit des batailles , l'histoire des illustres Capitaines , des Heros qui se sont distingués par les armes , & qu'il chargeoit volontiers sa mémoire des grandes actions militaires des anciens & des modernes. Une chose pour laquelle , dit-il , il n'avoit aucune dispo-

R iij

CLAUDE  
DE TREL-  
LON.

sition, c'étoit de conduire des procès;  
& il en rend cette raison ;

On dit qu'on ne sçauroit solliciter assez ;  
Je ne pourrois jamais avoir la patience  
D'aller à ces Messieurs faire la révérence,  
Les attendre à la porte une heure , voire deux,  
Et encor bien souvent ne parler point à eux ;  
Mendier leur faveur , leur offrir mon service ;  
Pour , au partir de là , recevoir injustice , &c.

Tout ce Discours , qui est très-long ,  
mérite, selon moi , d'être lû.

Suivent les *Tombeaux* , ou éloges funébres de Jacques d'Amboise , Comte d'Aubijoux , tué à la bataille de Coutras , au mois d'Octobre 1587 ; du Duc de Joyeuse , qui perdit la vie dans le même tems , par les mains de ceux qui l'avoient fait prisonnier ; du Duc de Guise , & du Duc de Nemours , auxquels le Poète avoit été longtems & fidèlement attaché ; de Bussi d'Amboise ; du Comte de Sagonne , de M. de Vatan ; du Baron de Brécieux ; de Madame de Senecterre ; & de plusieurs autres personnes moins connues. Ces éloges , surtout ceux des Militaires , sont longs & écrits d'un stile vif & animé. On sent que le Poète s'interessoit

à son sujet. Dans tous, de même que dans une Complainte qui accompagne ces éloges, il donne des preuves de sa sensibilité pour les maux qui affligoient alors le Royaume. Il y a joint son propre *Testament*, mais *Testament* burlesque & satyrique; les legs qu'il y fait sont tous conformes aux mécontentemens, vrais ou supposés, que les amours lui avoient donnés; ce qui ne l'empêche pas de charger le reste de ce troisième livre, d'Odes, de Chansons, de Cartels, presque tous sur l'amour.

CLAUDE  
DE TRELLON.

*L'Hermitage* forme le quatrième livre. C'est un poème en vers héroïques, adressé par un Sonnet, à M. de Péliscart, ami de l'Auteur, & précédé de six Sonnets, sous le titre d'*Adieu au monde*, & de deux prières, l'une à Jésus-Christ, l'autre à la Sainte Vierge. Le but de Trellon dans ce poème est de prouver, ou du moins de faire croire qu'il se repentoit de sa vie passée, de ses dissipations, de ses fautes, des vers amoureux qu'il avoit composés, & qu'il a cependant laissé subsister; & qu'il avoit pris la résolution de se retirer dans quelque solitude pour y achever dans la pénitence, la fuite entière du monde, la prière & la méditation des vérités

R iiij

CLAUDE DE TREL-LON. éternelles , le reste des maintes années qu'il avoit vescu. Il entre dans le détail des motifs qui l'obligent à prendre ce parti , des austerités auxquelles il a dessein de se livrer , de l'habit dont il se revêtira , des différentes occupations qu'il veut choisir. C'est un tableau de la plus austère pénitence ; mais je crains bien qu'il n'ait été que dans l'imagination du Poëte. La maniere dont il s'exprime sur ce qu'il fera pour se punir de ses amours profanes , est singulière :

*Me ressouvenant , dit-il ,*

*de mes folles amours ;*

Je maudiray leurs traits , & maudirai ma vie ,  
D'avoir esté jamais à ce fol asservie.  
Toujours dessus ce mont je feray mon séjour ;  
Ravy d'un zele saint j'y passerai le jour.  
Là des livres d'Amour je feray feu de joye ,  
Afin que de bien loing tout le monde le voye ;  
Et si jamais j'ai prins quelque contentement  
A repaître mes sens de leur enchantement ,  
J'aurai dedans le cœur une extrême lieffe  
De voir bruser le nom d'Amour & de Maitresse.

Il feint qu'à la lueur de ce feu , quelque curieux étonné d'apprendre que quelque mortel habite un lieu si désert , sera tenté de s'en informer par lui-même ; viendra dans sa solitude , & ne manquera pas de lui faire des questions sur

son nom , ses emplois passés , les motifs CLAUDE  
de sa vie actuelle ; & qu'il répondra à DE TRELL-  
toutes ses demandes. Trellon exécute LON.

en effet dans ce poëme une partie de ce qu'il dit qu'il feroit. Il fait sa confession ; elle est humble , mais trop vague. Tout ce qu'on peut en tirer d'historique , c'est qu'il s'étoit enfin repenti de l'attachement qu'il avoit eu pour la *Ligue* , & du zele avec lequel il l'avoit servi. Ce poëme , qu'on liroit , je crois , encore avec plaisir , est suivi de Sonnets , de Stances , d'Oraisons , d'une paraphrase du *Confiteor* , & de quelques Elegies , dont la premiere est une peinture de la vie de la Cour , & des occupations & des sentimens des Courtisans. La peinture est dans le vrai , & ne fait point aimer l'objet qu'elle représente. Mais ce portrait a été tant de fois copié qu'il n'est ignoré de personne.

Les *Lamentations* de l'Auteur , suite de l'Hermitage , sont des prieres affectueuses , dont huit sont en prose , & huit en vers. Celles-ci sont presque toutes en Stances. Dans les dernieres , Trellon donne des avis utiles à tous les états , à tous les âges , à toutes les situations où l'on peut se trouver dans la vie. C'est par là que finissent ses poësies.

R v

On a exclu de cette édition l'*Histoire de Lénocrite & de l'Amant fortuné*, de TRELLON. Roman en prose, qu'on lit dans l'édition de 1594. Trellon ne reconnoissoit pas ce Roman pour son ouvrage. C'est, dit-il, quelque pédant qui avoit défiguré son histoire de *Padre Miracle*, & qui en avoit changé le nom en celui de *Lénocrite*, qui est en effet injurieux, dans la vue de l'offenser. Il s'en est vengé par ces quatre vers :

Pour servir son amy il se mit en hazard ;  
Padre, ce fut son nom, mais tout plein de mérite ;  
Et ce fut un coquin, un sot & un cornart ,  
Celui qui lui donna le nom de Lénocrite.

Il paroît cependant que ce Roman contient une partie de l'histoire de la vie de Trellon ; mais sous des emblèmes si obscurs qu'on ne peut presque deviner ce que l'Auteur a voulu dire. *Neptune* que le Heros du Roman pleure, est M. le Duc de Joyeuse. Lénocrite fut si affligé de sa mort, qu'il porta la douleur presque jusqu'au désespoir. Mais le tems & la raison ayant calmé son affliction, & ne voyant point de jour pour aller à Angoulême, il se transporta à Aubeterre, d'où il alla retrouver l'ar-

mée. Depuis, l'ennui & le chagrin ayant repris le dessus, Lénocrite eut cent fois la pensée de se faire Capucin : ce qui revient aux sentimens exprimés dans *l'Hermitage*.

CLAUDE  
DE TRELLON.

## GUY LE FEVRE DE LA BODERIE.

Guy LE FEVRE DE LA BODERIE ne borna pas ses études, comme Claude de Trellon, à faire des vers, & à lire seulement les exploits militaires des grands Capitaines; ce fut un Savant profond, à qui les langues Orientales, de même que le Latin, l'Italien & l'Espagnol, étoient familières, & qui fit de ces connoissances un usage utile.

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.

La Croix-du-Maine, du Verdier, & tous ceux qui ont parlé de ce Savant sur la foi de ces deux Bibliothécaires, le disent né à Falaise en Normandie; ils se sont trompés. Le Fevre, dans ses *divers Meslanges poétiques*, imprimés en 1582, & adressés au Roi Henri III. dit lui-même qu'il étoit né à la terre de la Boderie, lieu situé dans la Basse Normandie, sur un petit ruisseau appelé *le Lambrun*. Il nous apprend au même endroit qu'il nâquit la veille de

Fol. 624

R vj



GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.

Saint Laurent, par conséquent le neu-  
vième d'Aoust. *O lieu plaisant*, dit-il  
dans son *Elégie à la Boderie*, lieu de sa  
naissance,

..... Terre trois fois benie,

Où en naissant me reçut mon génie,  
En l'avant jour de S. Laurent lauré,  
Jà dès le bers de laurier entouré.

Encycl. p.  
269.

Fol. 61.

Il est vrai qu'il ne marque point l'an-  
née, mais nous la trouvons dans l'ins-  
cription de son portrait qui accompa-  
gne son *Encyclie*, imprimée en 1571.  
Cette inscription porte qu'il étoit alors  
dans sa trentième année; ainsi il étoit  
né en 1541. *Jacques le Fevre*, son pere,  
étoit Seigneur de la Boderie, & il en a  
donné l'Epitaphe dans l'ouvrage que  
je viens de citer; & dans ses *Hymnes Ec-  
clésiastiques*, il dit que sa mere se nom-  
moit *Anne de Mombray*. Il a eu plusieurs  
freres & sœurs, qu'il nomme dans les  
mêmes Hymnes & dans ses *Mélanges*,  
savoir, *Anne*, *Nicolas*, *Pierre*, *Antoine*,  
*Hippocras*, & *Jean*.

Dans un Mémoire manuscrit sur cet-  
te famille, qui m'a été communiqué,  
on ne parle point d'*Anne*; & entre les  
freres, au lieu d'*Hippocras* & de *Jean*,

on nomme *Philippe*, qui fut tué au siège de Ponteaudemer, peut-être en 1592. Guy ne nous fait point connoître les qualités d'*Hippocras*; mais il parle au long des exploits & de la valeur de *Pierre*, qui avoit pris le parti des armes avec son ami *Antoine Vauquelin*, Capitaine d'une Compagnie de gens de pied. Ils furent tués l'un & l'autre au siège de Saint Lô, au mois de Juin 1574, & le corps de *Pierre le Fevre* fut apporté à Falaise, où l'on voit son Epitaphe.

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODERIE.

La piece que la Boderie a consacrée au recit de leurs faits militaires & de leur mort, fait partie de ses Meslanges: elle est intitulée, *Le Tombeau des nobles & vertueux Gentilshommes, Antoine Vauquelin & Pierre le Fevre de la Boderie*, & on y lit plusieurs détails intéressans sur les guerres dont la France fut agitée en ce tems là. A l'égard de *Jean*, il fut Secrétaire du Président Bariot, & mourut dans la 25<sup>e</sup>. année de son âge, non dans la 52<sup>e</sup>. comme le dit le Pere Nicéron dans ses Mémoires. Guy marque lui-même cette date de la mort de son frere, dans les vers dont il a honoré son tombeau :

Pag. 24

T. 383

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.

..... La Parque au dard envenimé,  
A frappé à la mort mon frere bien aimé  
En sa tendre jeunesse, ayant atteint à peine  
De ses ans le cinquième avec une vintaine.

Meil. fol.  
103.

Par l'Epitre au sieur Caradau, Breton,  
il paroît que la Boderie fut tenté de se  
marier dans sa jeunesse, & qu'il fut  
épris fortement d'une tendre affection  
pour une Demoiselle qui demouroit  
près de sa terre de la Boderie, où il eut  
occasion de la voir ; mais il résista aux  
mouvemens de cette passion naissante,  
& pour effacer de son esprit jusqu'à l'i-  
dée de celle qui l'avoit fait naître, il  
dit lui-même qu'il quitta les bords du  
Lambrun, & vint à Paris, d'où il pas-  
sa à Lyon, à Macon, & en Bretagne.

Ibid. fol. 68.

Je conjecture même d'une autre piece  
qu'il adressa à Marguerite de France,  
Reine de Navarre, qu'il embrassa l'état  
Ecclésiastique, & qu'il reçut au moins  
la Tonsure Cléricale : car il y marque,  
que quoiqu'il n'aspire ni à un Evêché,  
ni à une Abbaye, il se croioit néan-  
moins en droit d'attendre une honnête  
récompense de ses travaux.

Je ne demande pas, je n'aspire, ny baye  
D'épouser maintenant Evêché ni Abbaye ;

Bien que j'ose assurer sous vostre autorité ,  
 Que mes labeurs sont tels qu'ils ont bien mérité  
 Quelque honnête guerdon , au jugement des maîtres  
 Lesquels ont supporté quelque travail des lettres.

GUY LE  
 FEVRE DE  
 LA BODE-  
 RIE.

Voici quels étoient ses *labeurs*. Il avoit  
 étudié avec soin le Grec , l'Hébreu , le  
 Chaldéen , l'Arabe & le Syriaque. Ses  
 écrits le prouvent ; & nous avons son  
 propre témoignage dans ses vers , dont  
 il faut que vous souffriez la lecture.

Peut être encor que l'âge qui tout tourne  
 S'admirera , que sur la rive d'Orne  
 J'aye apporté le Chaldé le plus vieux ,  
 Et l'Arabic , malgré mes envieux.

Seine & l'Escaud porteront témoignage  
 A nos neveux , qu'en la fleur de mon âge ,  
 J'ai mis au jour des peuples d'Orient  
 L'antique honneur en langues variant :

Et que d'ici mon génie & bon Ange  
 Me conduisit en une terre estrange ,  
 Pour avancer avec tous mes efforts  
 Des livres Saints les plus rares thrésors :

Où je vacqué & mainte & mainte année ,  
 Accompagné de l'ame à tout bien née  
 D'un frere mien , lequel a mérité  
 D'avoir honneur à la postérité.

**GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.**

La Boderie nous marque ici l'usage qu'il fit de la connoissance qu'il avoit acquise des Langues savantes. Il eut beaucoup de part à la fameuse Polyglotte d'Anvers, qui fut principalement confiée aux soins d'Arias Montanus, à l'édition de laquelle on commença à travailler en 1568, & qui fut achevée le dernier de Mai 1572. Cette Bible, qui est en plusieurs langues, se nomme communément la Bible Royale, la Polyglotte du Roi d'Espagne, parce que le Roi Catholique Philippe II. en a fait la dépense; & la Bible d'Anvers ou de Plantin, parce que celui-ci l'imprima à Anvers.

Dès 1566 la Boderie figura en Caractères Hébreux la version Syriaque du Nouveau Testament; il en fit ensuite une traduction Latine, qu'il finit en 1567. Dix-huit mois s'écoulèrent dans ces travaux. Lorsqu'Arias fut près de faire imprimer cette version Syriaque dans la Polyglotte, il demanda, de la part du Roi d'Espagne, à M. de la Boderie sa traduction Latine. Ce Savant non-seulement l'accorda, il s'offrit même de prendre soin de l'impression de l'une & de l'autre, & fournit de plus sa copie figurée en caractères Hébreux.

Ces soins demandant sa présence, il alla à Anvers avec Nicolas le Fevre, son frere, & l'un & l'autre furent d'un grand secours à Arias Montanus. **GUY LE FEVRE DE LA BODERIE.** fut un de ceux qui revirent la version Latine que Pagnin avoit faite sur le texte Hébreu, & enrichit l'*Apparat Sacré* joint à cette Polyglotte, d'un Dictionnaire Syro-Chaldaïque. Si on l'en croit, Arias Montanus a beaucoup moins contribué qu'on ne le dit communément à cette grande entreprise, & les soins & les lumieres des deux freres ne lui furent pas seulement utiles, ils lui étoient nécessaires. On assure que le Pape Pie IV. informé du travail de Guy de la Boderie, voulut l'attirer à Rome dans le dessein de l'élever au Cardinalat; mais qu'il ne put vaincre sur cela la modestie de l'Auteur. La Boderie & son frere pouvoient esperer d'ailleurs des récompenses : mais ils n'en reçurent aucune; & le premier s'en plaint avec raison dans l'Élégie adressée au lieu de sa naissance. Il est bon de l'entendre lui-même :

Donc qu'Arias l'Espagnol ne s'enivre

Tout seul pour tous de l'honneur de ce livre;

Seul plus que tous il eut d'autorité,

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.

Mais plus que tous il n'a pas mérité . . . . .

A mes despens j'entrepris ce voyage,

J'y despendy & ma peine & mon âge ,

Avec mon frere , & mes labeurs donné

Sans estre en rien pour cela guerdonné.

Je ne me plains , & d'honneur m'en dispense ,

Que de Plantin je n'ai eu recompense

De mes travaux ; son cœur entier est bon ,

Par moi cogneu m'est un ample guerdon . . . . .

Mais justement je me puis & dois plaindre ,

Sans l'Espagnol ni quelconque autre eslaindre ,

Que trop ingrats se monstrent envets moy

La gent d'Espagne , & d'Espagne le Roy . . . . .

Je ne veux point qu'aucun pour moi se fâche ,

Mais je veux bien que l'âge avenir sçache ,

Que je n'ai eu de Princes ni de Rois ,

Ici , ni là , de mes labeurs les droits.

Ms. fol.

19.

La Boderie tomba malade à Louvain,  
& y fut presque réduit à l'extrémité ,  
comme il le dit dans les vers qu'il com-  
posa sur cette maladie. A son retour de  
Flandres il presenta une Requête à

Ib. fol.

25.

Monsieur, frere du Roi, c'est-à-dire, au  
Duc d'Alençon, frere de Henri III. Il  
y parle encore de ses travaux littéraires,  
des dépenses qu'il avoit faites, tant  
pour acquérir les connoissances dont il  
avoit orné son esprit, que pour se ren-  
dre utile aux autres, & de l'ingratitude

dont on l'avoit païé. Ce fut peut-être en conséquence de ses représentations que le Duc d'Alençon le fit son *Secrétaire & son Interprete des Langues étrangères*. La Boderie prend cette qualité à la tête de quelques-uns de ses ouvrages. La Croix-du-Maine & ceux qui l'ont copié, se sont trompés lorsqu'ils ont écrit qu'il avoit été précepteur du même Prince.

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.

Dix ans après cette Requête la Boderie en présenta une autre à Marguerite de France, Reine de Navarre, par laquelle il se plaint, mais avec modestie, que depuis dix ans qu'il étoit au service du Duc d'Alençon, il n'avoit encore rien obtenu de ce qui lui avoit été promis. Je ne sçai si la Reine, qu'il regarde comme sa Protectrice, lui fit accorder ce qu'il desiroit. Il y a cependant lieu d'en douter; on sçait que le Duc d'Alençon fut occupé de bien d'autres soins jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva le 10<sup>e</sup>. de Juin 1584. Guy le Fevre lui survécut de plusieurs années, n'étant mort qu'en 1598 en sa terre de la Boderie, où il s'étoit retiré. Jean Vauquelin de la Fresnaye rapporte dans ses poësies une Eclogue sur cette mort, intitulée : *Pastorale à An-*

ibid. fol. 68.



**GUY LE FEVRE DE LA BODERIE.** *toine le Fevre de la Boderie , sur le trespas de Gui le Fevre , Ecuyer , Sieur de la Boderie son frere.* Il y a dans cette Eclo-

gue plus de sentiment que de poësie ; le cœur y parle plus que l'esprit ; c'est un ami qui pleuroit la perte d'un ami.

Vous avez vû par ce que je viens de raconter que malgré l'étude épineuse des langues savantes, & les ouvrages graves & sérieux qui sortirent de la plume de Guy de la Boderie, ce laborieux Ecrivain n'édaigna pas de s'amuser de la poësie. Il la cultiva même presque dans tous les tems de sa vie. Mais on ne lit plus aujourd'hui ce qu'il a fait en ce genre, que pour y apprendre les circonstances de sa vie, & quelques faits qui appartiennent à l'histoire de son tems, ou qui concernent celle des Savans qu'il avoit connus. A l'exception de quelques pieces où l'on trouve un certain naïf qui peut plaire encore malgré la barbarie du langage, presque toutes les autres sont d'un goût fort mauvais ; d'un stile empoulé, souvent peu intelligible, remplies de comparaisons forcées & quelquefois ridicules, d'expressions & d'allusions mythologiques, & de jeux de mots fort froids. Il a eu néanmoins, même comme Poëte, une grande ré-

tation en son tems, & à cet égard il a été loüé avec excès par Vauquelin de la Fresnaie, dont les poësies sont supérieures aux siennes.

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODERIE.

On voit aussi par les Meslanges, qu'il a remporté plusieurs fois la Palme & le Lys, qui faisoient le prix du Puy à Roüen. Voyez la piece intitulée : *Graces de l'Auteur pour la Palme obtenüe au Puy, à M. de Croismare Prince du Puy à Roüen; & celle qui a pour titre, Graces au Seigneur Papillon, Prince du Puy à Roüen, en l'an 1576, pour le prix de la Palme & du Lys obtenu par l'Auteur.*

Ibid. fol. 46  
& 90.

Quelque peu avantageux cependant que soit le jugement que je viens de porter des poësies de la Boderie, puisque c'est comme Poëte que je vous ai parlé de ce Savant, il faut du moins vous faire connoître en peu de mots ce qu'il a composé & publié en ce genre.

Je crois que *l'Encyclie des secrets de l'Eternité* est son premier ouvrage en vers. L'édition en fut faite chez Plantin, non en 1570, ainsi que l'ont cru la Croix-du-Maine & du Verdier, mais en 1571, puisqu'aux pages 301. & 305 on lit deux pieces dattées de cette dernière année. L'ouvrage est divisé en huit cercles ou chants. Il est intitulé,

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.

*premier livre*, parce que l'Auteur se pro-  
posoit de continuer sa matiere; mais le  
public n'en a pas eu davantage, & il  
n'y a rien perdu. Quelques poésies di-  
verses du même, toutes très peu intéres-  
santes, terminent cet ennuyeux & obs-  
cur volume.

Il fut suivi de *la Galliade, ou de la  
révolution des Arts & des Sciences*, qui  
parut en 1578, dédiée à Monsieur, fre-  
re unique du Roi. C'est un poème en  
cinq chants, auxquels l'Auteur a don-  
né le nom de *Cercles*, comme dans son  
*Encyclie*. Il l'a appelé *la Galliade*, par-  
ce qu'il y prétend que les Arts & les  
Sciences, qu'il parcourt exactement  
l'une après l'autre, après avoir été ban-  
nies des Gaules, où elles avoient fait  
leur séjour, y sont enfin revenües, &  
y ont été accüeillies avec honneur. La  
Boderie dans l'*Elégie au lieu de sa nais-  
sance*, parle ainsi de ce poème :

J'ai recüeilli des vieux Auteurs estranges  
De nos Gaulois les antiques loüanges,  
Et illustré nos hommes dessus tous  
Qui fait renaître ont les arts entre nous.

Il est vrai que chaque restaurateur de  
quelque Art & de quelque Science en

France, de même que ceux qui s'y sont distingués, ont dans ce poëme quelque coup d'encensoir, mais donné assez brusquement. La Dédicace consiste en 17 Sonnets, qu'on ne lit pas avec plus de plaisir. Avant ces Sonnets, on a jugé à propos de recueillir diverses poëfies Grecques, Latines & Françoises de différentes personnes à la loüange de *la Galliade* & de son Auteur; & l'on a mis à la fin le *Phénix*, pris du *Latin de Laëtance*, mais faussement attribué à cet ancien Ecrivain Ecclésiastique: c'est encore une production de la Boderie en vers, dédiée à Henri III.

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.

Ce Prince étant à Blois & s'entretenant avec l'Auteur, lui commanda de revoir ce poëme dont il paroïsoit satisfait. La Boderie nous assure qu'il obéit avec joie à un ordre qui le flattoit extrêmement, qu'il s'appliqua à rendre son ouvrage digne de l'attention que Sa Majesté avoit bien voulu lui prêter, & qu'il l'augmenta d'un livre. J'ai vû en effet une seconde édition de ce poëme faite en 1582; mais je puis assurer que je n'y ai observé ni changemens, ni augmentations; & que tout ce que cette édition a de plus que celle de 1578, consiste dans une longue Epître au Roi

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.

où le Poëte louë beaucoup ce Prince ;  
& rend compte de l'entretien qu'il  
avoit eu l'honneur d'avoir avec lui à  
Blois. C'est une addition à l'ouvrage ;  
ce n'est point une augmentation de  
l'ouvrage même.

Bibl. Fr. t. 6.  
seconde édit.  
p. 341. &  
suiv.

La même année 1578 la Boderie  
donna ses *Hymnes Ecclésiastiques*, &c.  
dont je vous ai parlé suffisamment dans  
une autre occasion, où j'ai observé aus-  
si que ce recueil avoit été réimprimé en  
1582, & que le Poëte y avoit joint un  
*Meslange* de diverses autres poësies de  
sa façon. Il ne faut pas confondre ces  
*Meslanges* avec ceux qui parurent la  
même année 1582, & que j'ai déjà ci-  
tés plusieurs fois. Ce second recueil est  
entièrement différent du premier, &  
c'est principalement de celui-là que j'ai  
recueilli la plus grande partie des cir-  
constances de la vie de notre Auteur.

Il faut ajouter à ces divers recueils  
de poësies plusieurs pieces que la Bo-  
derie a inserées dans quelques-uns de  
ses autres ouvrages. Par exemple, on  
trouve un *Cantique* sur les Comètes,  
ou, comme s'exprime l'Auteur, sur le  
*nouveau Comete*, ou *Etoile* ou *apparence*  
*lumineuse*, dans son *Traité du nouveau*  
*Comete*, traduit de l'Espagnol de Jero-

me

me Mugnoz , Professeur de la Langue Hébraïque & des Mathématiques en l'Université de Valence , & imprimé en 1574. Plus , une *Elégie à la Reine de*

GUY LE  
FEVRE DE  
LA BODE-  
RIE.

*Navarre*, dans la traduction du *Discours de l'honnête Amour, sur le Banquet de Platon*, par *Marfile Ficin*, &c. en 1572 ; & réimprimé en 1588. A quoi il faut encore ajouter une traduction de *l'harmonie du Monde, divisée en trois Cantiques*, écrite d'abord en Latin par François George, Vénitien. La traduction de la Boderie , avec ses Commentaires , parut en 1578. in-folio à Paris. On donne aussi au même, *l'Anti-Chopin*, piece burlesque , en Latin , composée contre l'Avocat Chopin, qui avoit écrit contre le droit d'Henri IV. à la Couronne de France. Cette piece parut en 1592 in-4°. M. Baillet dans ses *Anti* la donne à un des Hotmans ; mais il n'en apporte aucune preuve.

Je ne dois pas oublier de vous dire que *Nicolas* le Fevre de la Boderie , dont je viens de vous parler dans la vie de son frere, a fait aussi quelques poë-  
sies Françaises, mais en très petit nombre. Je ne connois du moins que les deux pieces suivantes : 1. *Fantaisie sur le tombeau de Pierre le Fevre de la Boderie*,

Tom. XIII.

S

**GUY LE FEVRE DE LA BODERIE.** par *Nicolas le Fevre*, frere du défunt : 2. Ode , en faveur de la *Galliade* de *Guy de la Boderie* , suivie d'une autre Ode & d'un Sonnet d'*Antoine de la Boderie* , frere de *Nicolas* & de *Guy*.

**PHILIBERT-HEGEMON GUIDE.**

**PHILIBERT-HEGEMON GUIDE.** Je ne vous arrêterai qu'un moment sur six contemporains de M<sup>M</sup>. le Fevre de la Boderie , *Philibert-Hégémon Guide* , le Sieur de la Bourdaisiere , *Chassignet* , *Gérard François* , & les Auteurs anonimes de *l'Unique Amour d'Hippolyte* , & de *l'Amant parfait*.

Biblioth. des  
Aut. de  
Bourg. pag.  
289. 290.

*Philibert-Hégémon GUIDE*, naquit à Châlon sur Saone, d'une famille noble & ancienne, le 22 Mars 1535. Il étoit fils de *Philippe Guide* Procureur du Roi au Bailliage de cette Ville, & de *Reine Rougeot*. Le Pere *Jacob*, dans ses *Ecrivains de Châlon*, dit que celui dont je parle, remplit la charge de son pere, & qu'il concilia, avec les fonctions qui y sont attachées, les amusemens de la poésie Française, & le goût pour la vie champêtre & retirée. Il mourut à Mâcon le 29 Novembre 1595. en retournant de Geneve où il venoit d'embrasser la Religion prétendue

FRANÇOISE. 211  
 réformée. On connoît de lui, *la Colom-*  
*biere & Maison rustique, contenant une*  
*Description des douze mois, & des quatre*  
*Saisons de l'année : plus, l'Abeille Fran-*  
*çoise, Fables morales & autres poësies :* le  
 tout imprimé en 1583. Ce recueil n'est  
 qu'un in-8°. de 75 feuillets. Guide  
 avoit laissé une *Paraphrase Françoisse des*  
*Pseaumes*, & une du *Cantique des Can-*  
*tiques*. Mais ces deux ouvrages périrent  
 dans une incendie, après la mort de  
 l'Auteur. La devise de celui-ci étoit,  
*Dieu pour Guide*. Heureux s'il n'avoit pas  
 démenti cette devise en renonçant à la  
 Religion Catholique ! Il s'étoit marié,  
 & il a eu postérité.

PHILI-  
 BERT-HÉ-  
 GÉMON  
 GUIDE.

## LA BOURDAISIÈRE.

Le Seigneur de la BOURDAISIÈRE LA BOUR-  
 n'est moins connu que Guide. Je n'ai DAISIÈRE.  
 vû de lui que des *Méditations sur le*  
*Pseaume 50, en autant de Cantiques qu'il*  
*y a de versets*. Comme l'Auteur s'y qua-  
 lifie *Seigneur de la Bourdaiziere, Cheva-*  
*lier des Ordres du Roi*, & que ses Médi-  
 tations ont paru en 1596, il y a lieu de  
 croire qu'il s'agit de George Babou I.  
 du nom, Seigneur de la Bourdaisiere,  
 Comte de Sagonne, premier Gentil-

S ij



**LA BOURDAISIÈRE,** homme du Duc d'Alençon, qui fut créé en effet Chevalier des Ordres du Roi en 1595, fils de Jean Babou Seigneur de la Bourdaisière & de Thuifseau, Baronde Sagonne, Chevalier de l'Ordre du Roi, Echançon du Roi & de la Reine de Navarre, Maître de la Garde-robe de François Dauphin, fils aîné du Roi François I. puis du Roi Henri II. & de son fils François II. qui l'envoia son Ambassadeur extraordinaire à Rome, pour faire son Obédience au Pape. Jean Babou mourut le 11 Octobre 1569. mais j'ignore la date de la mort de son fils, qui épousa Magdeleine du Bellai, fille de René, Baron de Thoiarce, & de Marie du Bellai, Princesse d'Yvetot.

Les Méditations du Seigneur de la Bourdaisière sont en vers héroïques, & la versification n'en est pas mauvaise pour le tems. L'Auteur nous apprend qu'il fit cet ouvrage durant le loisir que lui laissoit une blessure qu'il avoit reçue, & pour remplir son esprit & son cœur de saintes vérités. On ne peut que louer un pareil motif.

JEAN-BAPTISTE CHASSIGNET.

*JEAN-BAPTISTE CHASSIGNET.*

On peut aussi regarder comme des

Méditations pleines de piété & de religion, l'ouvrage en vers où *Jean-Baptiste Chassignet*, de Besançon, Docteur en Droit, a réuni tout ce que l'on peut dire *sur le mépris de la vie & la consolation contre la mort*. Mais cet ouvrage est trop long, & l'on y trouve trop souvent les mêmes pensées. Il consiste en plus de 440 Sonnets, & plusieurs Discours, Odes & Prières. Le Discours, qui commence à la page 241, est presque entièrement tiré des œuvres de Juste-Lipse.

JEAN-  
BAPTISTE  
CHASSI-  
GNET.

Chassignet étoit fils de Jacques Chassignet, Docteur en Médecine. Il fit une grande partie de ses études sous Antoine Huet, Principal du Collège de Besançon, & il reconnoît qu'il devoit à cet habile maître le gout qu'il avoit pris pour les belles lettres, & en particulier pour la poésie. Il avoit aussi profité des conversations & des lumières de Jacques-Antoine Chassignet, son frere, qui aimoit pareillement la poésie, & de François-Charles Sonnet, leur parent commun, Docteur en Droit, Historiographe, Seigneur de Gefincourt, &c.

Pag. 1297

Pag. 351.

Pag. 345.

Jean-Baptiste Chassignet étoit encore jeune quand il publia ses poésies, &

JEAN-  
BAPTISTE  
CHASSI-  
GNET.

celles-ci étoient même, comme il le dit, les premiers essais. Je ne sçai pas s'il a encore écrit depuis dans le même genre. Il mérite assurément des éloges pour avoir choisi un sujet si grave, si sérieux, si utile, dans un âge où il convient que les passions pouvoient avoir encore tout empire sur son cœur, s'il eût voulu les écouter.

*GERARD FRANÇOIS.*

GÉRARD  
FRANÇOIS.

Je ne fais pas moins de cas du motif qui porta *Gerard François*, l'un des Medecins d'Henri IV. à représenter aux François les causes des calamités où le Royaume se trouvoit réduit, & les remedes qu'ils devoient employer pour les faire cesser. La sensibilité pour les maux publics est la vertu d'un bon citoïen ; travailler à remédier à ces maux est un zèle qu'on ne peut trop louer, pourvû que la prudence sçache le tempérer.

*Gérard François* ne passe pas ces justes bornes dans son poëme, *De la Maladie du grand corps de la France, des causes & premiere origine de son mal ; & des remedes pour le recouvrement de sa santé* ; imprimé en 1595. Les desordres.

qu'il reprend étoient publics ; ils infectoient tous les états ; & la peinture qu'il en fait , quelque hideuse qu'elle soit , n'est point chargée. Mais il crioit à des sourds qui ne pouvoient ou qui ne vouloient point entendre. Il montrait à des aveugles mille difformités qu'ils n'étoient plus en état de voir. Quelques personnes sensées qui connoissoient comme lui la source des maux qui inondoient la France , purent applaudir à son zèle ; mais le très grand nombre ou lui insulta , ou le méprisa. Il paroît que lui-même désespéroit de réussir ; & c'est avec raison que dans son poëme il s'adresse souvent à Dieu pour le supplier de guérir lui-même des plaies que presque tous conspiroient à entretenir & à augmenter.

Le Poëte a rendu au reste son écrit fort désagréable à lire en le remplissant de termes de Medecine , & de noms de plantes que la plus grande partie de ses lecteurs n'étoit pas en état d'entendre.

Il parle en commençant, d'un poëme qu'il avoit déjà fait sur la santé , & dont il n'a donné que les trois premiers livres , qui ont paru dès 1583. Le premier livre traite des élemens , des humeurs , & de la diversité des tempéra-

S iiii

**mens** : le second livre , de l'air & de ses  
**GÉRARD** qualités , des alimens & de leur usage ;  
**FRANÇOIS.** le troisiéme des exercices qu'il faut  
 prendre ou éviter , du sommeil , du  
 tems , de la saignée , de l'acte vénérien  
 & de diverses choses qui concernent cet  
 acte ; enfin , des passions. On ne peut  
 nier qu'il n'y ait dans ce poëme beau-  
 coup de préceptes utiles ; mais ils sont  
 fort mal exprimés. L'Auteur dans son  
 Epitre Dédicatoire à M. le Vicomte de  
*Cheverny* , Garde des Sceaux de France,  
 dit , qu'il le composa dans la retraite  
 qu'il avoit été obligé de faire a Estam-  
 pes sa patrie , durant la peste qui affli-  
 geoit la Ville de Paris ; & il compte pour  
 un des jours les plus heureux de sa vie  
 d'avoir été choisi pour aller au devant  
 de M. de *Cheverny* lorsqu'il arriva à  
 Estampes pour se rendre à Paris. Cette  
 Epitre est dattée du même lieu. Gerard  
 François y louë en peu de mots son pe-  
 re qui avoit été Medecin de la famille  
 de MM. Hurault de Chiverny.

**L'AUTEUR ANONIME DE L'U-**  
**L'AUTEUR** *NIQUE AMOUR D'HIPPOLYTE.*  
**ANONIME**  
 &c.

Je ne ferai pas grand éloge de l'*Au-*  
*teur Anonime de L'UNIQUE AMOUR*

D'HIPPOLYTE, petit poëme imprimé en 1590. Cet écrit est en vers Alexandrins. L'Heroïne de ce poëme est une Belle qui se montre d'abord insensible aux traits de l'Amour, qui va jusqu'à le braver, qui a la présomption de croire qu'elle ne peut recevoir aucune blessure d'un ennemi qu'on n'a jamais vaincu qu'en fuyant; mais qui, après avoir fait preuve de sa propre foiblesse, entretient un commerce qui nourrit sa passion, cherche les moyens de satisfaire celle-ci, n'y trouve que des obstacles, & se voit enlever par la mort celui qui avoit pris contre elle-même l'unique parti que tout homme sage doit prendre en semblable occasion. Tout cela est raconté fort langoureusement pour les sentimens, & très prosaïquement pour les expressions. Ce poëme finit par des vœux contre l'Amour. Le tout contient 31 feuillets.

---

L'AUTEUR  
ANONIME  
&c.

ANONIME DE L'AMANT  
PARFAIT.

*Les diverses Amours de l'Amant parfait*, imprimées en 1598, sont l'ouvrage d'un Militaire, qui ne prend que le titre de *Soldat*. Le Discours qui est au

---

ANONI-  
ME DE  
L'AMANT  
PARFAIT.

S v

*folio 39*, est adressé à *M. de la Clavelle*, & le Poète l'appelle *son frere*; mais il n'est pas bien sûr que ce nom ne soit pas supposé. Quoi qu'il en soit, tout son livre, qui ne consiste presque qu'en Sonnets, Stances, Elégies, Chançons, Discours, est écrit d'une façon très cavaliere. Le ton, les expressions, les choses conviennent assez à un soldat né avec de l'esprit & une grande facilité pour versifier, mais peu scrupuleux sur la maniere de s'exprimer sur l'amour & ses effets. De là, vous comprenez qu'il doit y avoir bien des libertés & des obscénités dans ces poésies. L'Auteur y dit pour le moins autant de mal des femmes, qu'il en dit de bien; & c'est avec une égale liberté dans les expressions, qu'il les loue ou qu'il les blâme. Il nomme sa Maîtresse *Constance*, & lui se nomme *Parfait Amant*, parce que, dit-il, il n'aimoit point comme les autres. Lecteur, dit-il, dans un Sonnet qui est au *folio 10*

... Si tu veux avoir de mon nom-connoissance,  
C'est le *Parfait Amant*, ma maîtresse *Constance*;  
Mes vers sentent la mèche & la poudre à canon;  
Je ne suis qu'un Soldat & n'ay point d'autre nom.

Mais à dire le vrai, & pour le dire avec

lui-même, il n'aimoit aucune femme en particulier, se moquoit de tous les discours des Amans, & même des siens, & n'avoit d'autre but que de se divertir. Voici l'aveu qu'il fait sur cela :

ANONIME DE  
L'AMANT  
PARFAIT.

Fol. 25.

Vous qui lisez ces vers où je peins tant de feux,  
De passion d'amour, de peine & de martyre;  
Qui voyés bien souvent que je pleure & soupire,  
Ne croyés pour cela que je sois amoureux.

Je chante bien souvent les traits de deux beaux yeux  
Que je ne vis jamais, & que je ne desire  
De les veoir seulement; mais c'est que je veux rire,  
Et me moquer de ceux qui font les languoureux, &c.

Il avoit dit auparavant que l'Amour & Mars le tyrannisoient également: mais le premier n'étoit son maître qu'en idée, & comme il le dit, *sur le papier*; le second le dominoit en effet. Toutes les fois qu'il parle de la guerre, on sent que c'est avec une vraie satisfaction. Il ne voïoit de grand, de beau, de solide que l'honneur qu'on peut s'acquérir par les armes. Il n'en avoit pas moins de mépris pour la Cour & les Courtisans. L'expérience qu'il avoit achetée par dix années d'esclavage auprès des Grands, & les réflexions qu'il faisoit depuis cinq ans qu'il avoit, dit-il, brisé ses liens,

Fol. 23.

S vj



ANONI-  
ME DE  
L'AMANT  
PARFAIT.

lui avoient fait connoître toute la vanité des espérances dont on se repaît, quand on approche de ceux qui gouvernent. Il s'explique sur cela avec beaucoup de liberté & de naturel, dans son Discours à M. de la Clavelle ; je ne vous en rapporterai que cet endroit. Il s'y agit des legeres récompenses que l'importunité arrache avec peine à la Cour.

Vous aurez quelquefois un morceau de papier  
Qu'on dit *rescription*, qui ne vous sert de guerre  
Qu'à vous faire trotter après un Financier  
Qui se moque de vous & de votre priere ;  
Qui vous dira, Monsieur, tenez voyla l'état ;  
Vous n'êtes pas dedans, je ne sçauois qu'y faire ;  
J'en suis fort bien marry ; & vous donne du plas.  
Mais si vous desirés que fasse vostre affaire ,  
Faites que Monsieur d'O m'écrive seulement ,  
Ou bien Monsieur MOLAN, je ne faudray à faire  
Ce qu'ils me manderont ; j'emprunterai l'argent ;  
Mais certes sans cela je ne sçauois rien faire.....  
Ils s'entendent si bien que ce seroit folie  
De s'y plus arrester ; ny d'en rien esperer ;  
Ils prennent tout pour eux , &c.

On trouve dans le même recueil *les Amours de Leandre & de Hero*, en vers héroïques ; une Elégie où l'Auteur re-

grette d'avoir employé sa jeunesse à  
danſer , à faire des Ballets , à ſe trou-  
ver dans cent autres parties de plaiſir.  
Depuis le feuillet 100 juſqu'à la fin ,  
ce ſont des poëſies pieuſes , entr'autres  
une Paraphraſe des cinq premiers Pſeu-  
mes. Il y a auſſi pluſieurs lettres en pro-  
ſe , qui ne roulent que ſur l'amour.  
Quelle matiere à regrets , ſi l'Auteur  
en a eue ſinceres !

---

ANON-  
ME DE  
L'AMANT  
PARFAIT.

### GUY DE TOURS.

J'aurois fait de bon cœur le même  
ſouhait à *Guy DE TOURS* , & au Sieur  
de la Roque , dont je vais vous parler.

Guy ſ'eſt ſurnommé de Tours , par-  
ce qu'il étoit de cette Ville. Voyez le  
Sonnet 16 du livre premier de ſes  
Amours. Il étoit fils de Michel Guy ,  
Procureur au Siège Préſidial de la mê-  
me Ville , qui mourut , ſelon l'Epitaphe  
que ſon fils lui a faite , le 10 de Février  
1595 à l'âge de 65 ans. Guy eut la dou-  
leur de ſe voir enlever preſque en mê-  
me tems un frere qu'il aimoit tendre-  
ment ; & il a exprimé ſes regrets ſur  
cette double mort , dans une piece qui  
commence ainſi :

---

Oeuvr. de  
Guy fol. 234-  
235.

A peine fermoit-on le tombeau de mon pere  
Qu'il le fallut rouvrir pour y mettre mon frere , &c.

Pour lui , il embrassa la profession d'Avocat , & suivit le Barreau ; & si on l'en croit , la poésie ne fit que son amusement. *Ne pensés point* , dit-il ,

. . . . . Si des vers je compose ,  
Que je sois inutile & ne puisse autre chose ;  
J'en serois bien marry. Je sçai bien le moyen ,  
Comme les autres font , de m'acquérir du bien :  
Je sçay bien refuser le point de l'adversaire . . .  
Je sçay bien comme il faut dans l'avare Parquet  
Revendre au poids de l'or mon legiste caquet :  
Je sçai comme il faut suivre & les Rois & les Princes ,  
Et les grands Gouverneurs des Royales Provinces , &c.

C'étoit à une Demoiselle de Tours que Guy parloit ainsi. Comme il la recherchoit en mariage , il croioit pouvoir l'obtenir à force de l'entretenir de lui-même & de son amour. Car c'est là où tend la plus grande partie de ses poésies. Le recueil qu'il en a donné contient cinq livres qui ne roulent que sur ce sujet. Le premier contient des Sonnets à la louange de son *Ente* , à laquelle il avoit pensé d'abord. Ces Sonnets sont entremêlés de Chançons , d'Elégies , de

pieces intitulées *Amourettes*, d'Elégies, & du Portrait, ou de la description anatomique de son *Ente*. On trouve au milieu de ces fadaïses un Sonnet à Ronfard avec lequel Guy avoit eu quelque liaison.

GUY DE  
TOURS.

Les vœux du Poëte pour son *Ente* n'ayant pas été exaucés, il les offrit à une autre Demoiselle qu'il ne désigne que sous le nom d'*Anne*. Ce fut celle-ci qui l'attacha principalement ; & c'est elle qui est l'objet des quatre autres livres de ses *Amours*, où il loue aussi quelques autres personnes, en particulier deux Avocats, *Baret*, & *Guy Favereau* Sieur de la Grange : le premier se mêloit aussi de poésie. Guy ne trouvant point que son *Anne* répondît à son affection, comme il le desiroit, s'en plaint dans une Elegie du troisiéme livre, & recherche la cause de ce peu d'empressement. Il avoue qu'elle avoit plus de bien & de naissance que lui, & qu'il étoit vrai aussi qu'il n'étoit pas d'une physionomie fort agréable ; mais il répond, que s'il étoit noir, elle étoit aussi fort brune ; qu'au surplus leur naissance étoit à peu près égale : car, dit-il,

. . . . . D'un semblable office  
Nos peres au Palais exercoient la justice.

Dailleurs, ajoute-t-il,

GUY DE  
TOURS.

On sçait bien que dans Tours on ne sauroit venter  
 Aucun qui en honneur me puisse surmonter ,  
 Qui ait l'esprit plus beau pour éviter le vice.  
 J'adonne ma jeunesse à tout noble exercice.  
 Au lieu d'être amoureux des Cartes & des Dez ;  
 J'émaille mon papier des nombres accordez  
 Que me nomme Phœbus , & souvent par mes carmes  
 J'appaise les soupirs & arreste les larmes  
 Que me faites verser.

Le cinquième livre des amours de Guy finit par une piece fort longue, en vers héroïques , intitulée , *le Paradis d'Amour. Aux Nymphes de Tours.* C'est une Allégorie. Le Poëte est transporté en songe au lieu où réside l'Amour : une voix se fait entendre, qui lui commande de bâtir un Temple, & lui indique toutes les beautés qui doivent y entrer ; c'étoient autant de Demoiselles de Tours, parmi lesquelles *Anne* n'est pas oubliée. La voix les nomme l'une après l'autre, fait l'éloge de chacune, & veut qu'elles soient placées selon le rang qu'elle indique. Cette piece a pu faire plaisir alors aux Beautés de Tours ; aujourd'hui elle ne peut servir qu'à faire connoître les familles qui subsistoient de ce tems là dans cette Ville.

Dans les *Meslanges*, qui suivent ces GUY DE  
 cinq livres, on lit un Sonnet à MM. de TOURS.

Tours pour les feux de joye qu'ils firent  
 à l'occasion de la conversion d'Hen-  
 ri IV. qui abjura l'Hérésie le 25 Juillet  
 1592. Les regrets de Bradamante sur  
 l'absence de Roger, imités du 45 Chant  
 de l'Arioste; les Amours de Biblis &  
 de Caunus; les regrets de Rolland & de  
 la belle Fleurdelis sur la mort de Bran-  
 dimart, imités du Chant 43<sup>e</sup>. de l'A-  
 rioste; la défaite du Géant Cacus par  
 Hercule; Epitre d'Ariadne à Thésée,  
 imitée d'Ovide; les Amours du Fleuve  
 Alphée & de la Fontaine Aréthuse;  
 poème, à *Anne de la Salle*, qui étoit ap-  
 paremment celle pour qu'il le Poète sou-  
 piroit; les amours de Médée & de Ja-  
 son, imités du livre 7<sup>e</sup>. des Métamor-  
 phoses d'Ovide: enfin on trouve dans  
 ces mélanges quantité de pieces sur di-  
 vers sujets; mais aucune ne nous inté-  
 resse aujourd'hui. Gui y joïe plusieurs  
 écrivains que nous ne connoissons point  
 non plus, tels, que *Pointeau*, qu'il qua-  
 lifie *d'excellent Orateur*, & de Poète  
 Latin & François; *Vauderolle*, Poète  
 lyrique, *son compagnon d'Ecole*; *de la Rue*,  
 Poète François; *Brethe*, Avocat au  
 Parlement, qui l'avoit instruit dans  
 la science du Droit, &c.

GUY DE  
TOURS.

Il y a encore un 7<sup>e</sup>. livre , qui contient les Epitaphes de Jacques de Beüil Sieur de Fontaines, Capitaine de 50 hommes d'armes de sa Majesté ; de Pierre de Ronfard ; de Claude de l'Hermite , Chevalier de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem ; celle de son pere , & une Complainte sur cette mort & sur celle de son frere ; de Laurent Péan , Licentié en Droit , frere de Gille Pean Auditeur de la Chambre des Comptes ; de Jean Martin dit Palleau , & de quelques autres.

Si le Poète rend justice à ses amis , il n'est pas moins attentif à se la rendre à lui-même ; de là tant d'endroits où il fait son propre éloge. Je vous en ai cité un ou deux ; mais de toutes les pieces où il paroît se peindre plus au naturel , ce sont les Stances à son livre. C'est par là qu'il finit le recueil de ses poësies. *Mon livre* , dit-il ,

..... Si d'avanture  
Quelqu'un de bonne nature  
Te demande qui je suis :  
Dy lui que je suis un homme  
Qui le temps point ne consomme  
En tristesse & en ennuis,

Dy lui que je prins naissance  
Dedans Tours, Jardin de France,  
Et Ville de haut renom .....

Dy lui que je suis de race  
Ny trop haute ni trop basse,  
Et que mon pere suivoit  
Le palais où la richesse  
Lui fit assez de largesse  
Pour l'honneur qu'il y avoit.

Dy lui qu'en suivant sa voye  
Le plus souvent je m'employe  
A soutenir au Parquet  
La deffense d'un pauvre homme  
Que quelque avare consomme  
Pour moins d'un petit bouquet.

Dy lui que j'ai le visage  
Voilé d'un pâle nuage  
Et entouré d'un poil noir ;  
Et que l'aspect de Saturne  
Me rend un peu taciturne,  
Comme il est facile à voir. ....

Dy lui que dès mon enfance  
J'ayme la belle science  
D'Apollon & des neuf Sœurs ,  
Et que ma bouche fertile  
En abondance distille



Sans contrainte leurs douceurs.

GUY DE  
TOURS.

Il proteste ensuite , qu'il est homme plein d'honneur & de probité , sans déguisement & sans feinte ; qu'il est attaché à l'Eglise Catholique , & qu'il veut vivre & mourir dans la foi qu'elle professe , & dans la crainte de Dieu.

S. G. DE LA ROQUE.

S. G. DE  
LA ROQUE

J'ai trouvé les mêmes sentimens dans le Sr. de la Roque, qui n'en a pas moins chanté ce qu'il y a de plus profane en amour. Vous connoissez déjà ce Poëte. Je vous ai parlé de ses imitations d'Arioste & d'Ovide, qui font partie de ses œuvres. Il se dit de Clermont en Beauvaisis. M. Baillet, qui pouvoit en être instruit, dit, qu'il n'étoit pas de cette Ville même, mais du village d'Agnès qui n'en est pas éloigné. C'étoit apparemment une terre de sa famille ; car la Roque étoit Gentilhomme. Dans l'Epitre Dédicatoire de ses œuvres à la Reine Marguerite, il nous apprend, que ce qu'il sçavoit il l'avoit acquis *en la conversation des Doctes, comme en la nourriture qu'il avoit prise chez un Prince rempli de sçavoir & de mérite, qui durant*

Jug. des  
Bav. t. 4. p.  
47. édit.  
in-4.º

*sa plus grande jeunesse lui a fait connoître  
la maison des Rois prédecesseurs de la Reine  
Marguerite ; qu'il n'a eu que cette Royale  
Cour pour escole ; & qu'il lui doit les fruits  
de son apprentissage & les premices de  
ses écrits.*

S. G. DE  
LA ROQUE.

Ce Prince qu'il ne nomme pas, appartenait, dit-il, du côté du pere à la Reine Marguerite. C'étoit apparemment Henri, légitimé de France, fils naturel de Henri II, qui fut Grand Prieur de France, Grand Amiral, Gouverneur de Provence, tué en 1586 par le Baron de Castellane. La Roque séjourna en effet en Provence ; mais il fit aussi beaucoup d'autres courses, si l'on doit entendre à la lettre ce qu'il dit au Sonnet 59<sup>e</sup>. de ses œuvres chrétiennes.

J'ay quarante ans passés, je sçay que c'est du monde,  
J'ai suivi le Dieu Mars & celui des Amours :  
J'ay veu de maints pays les cités & les tours,  
Et long-temps voyagé sur la terre & sur l'onde.  
J'ay leu de maints Autheurs la science féconde,  
Tant que j'en ay l'esprit lassé de leurs discours :  
J'ay passé maintes fois & les nuits & les jours  
A carresser la Muse où toute erreur abonde.  
Je sçay que c'est d'espoir, d'aïse & de vanité,  
De délices, d'appas, d'heur & de liberté.....  
Mais au bout de ce temps qui nous déçoit aussi,

S. G. DE Je ſçay n'avoir appris rien de plus véritable ,  
LA ROQUE. Que ſans rien emporter il faut partir d'icy.

Rec. de La Roque a fait ſes œuvres Chrétien-  
div. Tr. de nes en 1597 au plutôt. Ainſi il étoit né  
mor. & d'El. après l'an 1550. Je ne puis fixer de datte  
pag. 2. plus précife. On lit dans la vie de Mal-  
herbe , attribuée à Racan , que la Ro-  
que eſt mort à la ſuite de la Reine Mar-  
guerite , par conſéquent avant 1615.  
On ajoute au même endroit , *qu'il fai-  
ſoit joliment des vers* , & que lui & Mal-  
herbe pouſſerent ſi vivement M. de  
Sully , l'eſpace de deux ou trois lieües ,  
que M. de Sully en avoit toujours con-  
ſervé depuis du reſſentiment contre  
Malherbe.

M. de la Roque compoſa une partie  
de ſes poëſies durant un long ſéjour  
qu'il fit à Fontainebleau : ce ſont celles  
qu'il publia en 1597. Deux ans après ,  
il donna ſes *Heureuſes Amours de Clori-  
dan* , qui avoient déjà paru , mais qu'il  
augmenta de pluſieurs Sonnets & Chan-  
ſons. Depuis il réunit ces poëſies , les  
dédia à la Reine Marguerite , & les fit  
paroître en 1608. La datte de 1619  
qu'on voit dans pluſieurs exemplaires ,  
a été ajoutée depuis la mort de l'Au-  
teur.

Dans les trois premiers livres , la Roque chante trois objets de ses amours , sous les noms de *Phyllis* , de *Caritée* , & de *Marsize*. C'est dans chacun une multitude de Stances, de Plaintes, de Chançons, de Complaintes, de Sonnets, &c. qui n'avoient pas pour objet des *Iris* en l'air, mais où l'Auteur veut que nous croïons qu'il a exprimé ses véritables sentimens, l'amour réel qu'il avoit pour celles qu'il a désignées sous des noms feints. Si j'ai parlé d'amour, dit-il,

..... C'est chose bien certaine

Que j'étois sans feintise ardemment amoureux :

Et si je m'en suis plaint par mes vers langoureux ,

Croyez donc que mon cœur enduroit de la peine,....

Si j'ai parlé de feu , j'étois tour enflammé ,

Si j'ay parlé de traits , j'en est is entamé , &c.

C'étoit une maladie, mais qu'il aimoit, qu'il entretenoit, & dont par conséquent il ne vouloit point guérir. De qui avoit-il à se plaindre, que de lui-même ? Le choix qu'il a fait des endroits d'Arioste, & de ceux d'Ovide, tels que les Epitres de Didon à Enée, de Léandre à Hero, les Amours de Pyrame & Thisbé, le jugement de Pa-

S. G. DE  
LA ROQUE:

ris, &c. que j'ai cités parmi les traducteurs, sont une preuve qu'il alloit partout chercher du feu pour augmenter l'embrasement qui le tourmentoit.

Laissons ces poésies amoureuses pour dire un mot des *Meslanges* de l'Auteur. Plusieurs des pieces qu'on y lit concernent quelques événemens de son tems. Il y a des Stances sur le voyage de Sedan, fait au mois d'Avril 1606; un *Hymne* sur l'embarquement de la Reine, & son arrivée en France. C'étoit Marie de Médicis, & cet embarquement se fit aux mois d'Octobre & de Novembre 1600. Une Ode sur le baptême du Dauphin, fils d'Henri IV. au mois de Septembre 1606. Dans d'autres pièces la Roque loue Henri IV. célèbre la naissance du Duc d'Orléans, second fils de ce Prince, fait l'éloge de la spirituelle Italienne Isabelle Andréini, de Philippe Desportes & de la maison qu'il avoit à *Kanves*; & de Malherbe à qui il adresse sa neuvième Elégie. Dans quelques-unes il revient encore à l'amour. Il y a quelques autres pieces où il prend le ton d'un Philosophe, & plusieurs où il verse des larmes sur la mort de diverses personnes qu'il avoit connuës; telles que M. de Givry,  
Ma-

Madame de Senarpont, Mademoiselle de Montigni, fille d'honneur de la Reine Marguerite; Catherine de Rohan, Duchesse de Deux-Ponts, &c.

Enfin, on trouve dans ces Mélanges, *la Chaste Bergere*, Pastorale, en cinq actes; les *Oeuvres Chrétiennes* de l'Auteur contenant 70 Sonnets, des Stances, des Elégies, un Cantique, une Ode sur le mépris du monde, les Pseaumes de la pénitence paraphrasés; les larmes de la Magdelene; & un Discours où le Poëte feint que Grévin, son confrere en Apollon, lui apparoît, & lui donne diverses instructions. La Roque en prend occasion de louer ce Poëte:

J'appercus à grands pas venir de mon costé  
Un grand homme vestu d'une robe à l'antique;  
Portant dessus son chef un laurier Déifique,  
En façon de Poëte, ains des plus favoris  
De ceux qu'en Hélicon les Muses ont nourris;  
Qui s'approchant de moi d'une grace honorable;  
Puis avec les accents d'un parler agréable,  
Me dit: Ami la Roque à toi je suis venu  
Des Champs Elysiens où j'étois retenu:  
Je m'appelle GREVIN, né de ce pays sage,  
Que la mort a ravi sur le plain de mon âge,  
Qui t'a fait héritier en rendant les esprits,  
Du métier qu'Apollon si bien m'avoit appris, &c.

Tom. XIII.

T

S. G. DE  
LA ROQUE.

Tr. du  
Sonn. N<sup>o</sup>. 7.  
pag. 37. &  
suiv.

La Roque avoit sûrement fait profiter cet héritage : sa poésie est au dessus de celle de Grevin. Colletet dit que ses Sonnets ne le cedent gueres en mérite à ceux de Desportes, quoiqu'il n'ait pas eu une si grande réputation que celui-ci. Le même préfere avec raison ces Sonnets à ceux de Grevin, de Caron, de Binet, d'Olivier de Magny, de la Péruse, de Claude Pontoux, de Nicolas Rapin ; & même à ceux de Scévole de Sainte Marthe. Il ajoute, que ses autres poésies ont plus de force que celles d'Isaac Habert & de Gilles Durant de la Bergerie ; & je trouve ce jugement fondé sur le vrai. La Roque avoit lû Ronfard & du Bartas ; mais il a sçu éviter presque tous les défauts de ces imitateurs serviles des Grecs & des Latins. Ses vers lui ont attiré l'estime & les éloges des meilleurs Ecrivains de son tems. Mais M. Baillet s'est trompé en comptant parmi ses Panégyristes, Florent Chrétien : celui-ci étoit d'Orléans, & le Sieur Chrestien qui a fait des vers à la louange de la Roque, se dit lui-même Provençal. Leon d'Arcagny, cité encore par M. Baillet, dit que la Roque a le stile assez agréable pour son siècle, qu'il a le tour aisé ; &

Jug. des  
Sav. in - 4<sup>o</sup>.  
t. 4 pag. 48.

qu'on trouve dans sa poésie *certaines douceurs au milieu des duretés du langage de ce tems là*, & je pense de même.

S. G. DE  
LA ROQUE.

### LOUIS GALAUP DE CHASTEUIL.

*Louis Galaup* sieur DE CHASTEUIL fut inférieur à la Roque du côté des talens de la poésie ; mais il lui est préférable par le bon usage qu'il en a fait. Il ne se borna pas d'ailleurs à ce genre d'écrire. Historien , Antiquaire , autant que Poète , savant dans les langues , & dans la Jurisprudence Civile & Canonique , il fut regardé comme un des premiers hommes de son tems , & eut pour amis Malherbe , le Président Fauchet , qui lui dédia son discours des Armes & des Bâtons des anciens Chevaliers ; César Nostradamus , Historien de Provence , qui a célébré ses vertus en prose & en vers ; Henri d'Angoulême , Grand Prieur de France & Gouverneur de Provence ; & beaucoup d'autres.

LOUIS  
GALAUP  
DE CHAS-  
TEUIL.

Mém. de  
Littér. t. 8.  
2. part. pag.  
299.  
Mém. ms.  
du P. Bouge-  
rel , de l'O-  
rat.

Louis de Chasteuil nâquit à Aix l'an 1555 d'Antoine Galaup. Il eut pour Précepteur Barthelemi Audiffret , qui est mort Chanoine de l'Eglise Métropolitaine d'Aix le premier Aoust 1597. Il épousa le 22 Avril 1584 François de

T ij



LOUIS  
GALAUP  
DE CHAS-  
TEUIL.

Cadenet, fille d'Antoine Cadenet & de Leone de Craporie. J'ai lû quelque part que le Roi Henri IV. l'honora d'un brevet de Conseiller d'Etat; mais je n'en ai point trouvé de preuves: il est certain qu'il méritoit cette distinction. L'amitié que Fauchet & lui avoient contractée ensemble, étoit si grande, qu'ils se visitoient presque tous les ans. Quand Fauchet étoit venu une année en Provence, Galaup de Chasteuil faisoit l'année suivante le voyage de Paris; & cette alternative a été souvent réitérée. Dans les intervalles, ces deux amis s'écrivoient fréquemment, & c'étoit presque toujours sur quelque matiere de littérature ou de science.

L'Histoire fut d'abord l'étude favorite de M. de Chasteuil. Celle de Provence en général, & celle d'Aix sa patrie, en particulier, l'occupèrent durant plusieurs années. Mais quelque mécontentement, dont le sujet ne m'est point connu, lui fit quitter l'Histoire d'Aix. Ce qu'il en avoit composé, a été imprimé sous le titre de *Recherches & antiquités de la Ville Capitale de Provence*, en 1622 dans le Discours sur les Arcs de Triomphe dressés en la Ville d'Aix à l'arrivée de Louis XIII. par Jean Galaup, son fils.

La poésie Françoisé remplit tous les momens de loisir de M. de Chasteuil. LOUIS GALAUP DE CHASTEUIL.  
 En 1597 il laissa imprimer une *Imitation des Pseaumes de la Pénitence Royale*.

C'est une traduction paraphrasée des *Pseaumes* qu'on nomme ordinairement *de la Pénitence*. Elle parut in-4°. dédiée à Henri IV. & l'Auteur y joignit plusieurs autres poésies Chrétiennes sur différens sujets. Il y en a sur l'*Oraison Dominicale*, sur les huit Béatitudes, sur Jesus-Christ, sur les larmes de la Pécheresse dont on lit l'histoire dans les *Evangelistes*. On lit dans le même recueil un poëme sur la réduction de *Marseille* à *Henri IV.* dans lequel l'Auteur fait paroître une grande connoissance de l'Histoire de France, & de celle de la *Provencé*; & la *Prosopopée* de feu *Monsieur d'éternelle mémoire Henri d'Angoulême*, *Grand Prieur de France & Gouverneur de Provence*. Cette *Prosopopée* s'adresse à *Henri III.* elle n'est pas mal versifiée.

Selon l'usage de son tems, on lit à la tête de ce recueil de poésies des vers de plusieurs de ses contemporains. J'y ai vû deux Sonnets d'Honorat Laugier de Porcheres; un Quatrain d'Hurauld de l'Hôpital, Archevêque d'Aix; plu-

T. ii

LOUIS  
GALAUP  
DE CHAS-  
TEUIL.

ſieurs Sonnets de Céſar Noſtradamus ; un Sonnet & un Quatrain de Marc-Antoine de Cadenet , Beaufrere de l'Auteur ; cinq Sonnets du Préſident de la Ceppede , de Joſeph de Mazargues , de G. Buiſſon , de la Molle , & de François du Perier ; & quelques poëſies Latines.

On auroit pu inferer dans le même recueil les vers du même qu'on lit à la tête de divers ouvrages imprimés de ſon tems ; comme , de l'*Hénocicon* d'Honoré du Laurens ; de la *Fauconnerie* , de Charles d'Arcuſſia ; des *Théorèmes* , du Préſident de la Ceppede ; de la *Pharmacie Provençale* , d'Antoine Conſtantin ; du *Châſſe-poſte* , de Beaufort ; du *Pâſſe-temps* , de Louis de la Bélaudiere ; & deux Quatrains *ſur les malheurs des priſonniers* , traduits en Latin par Jean Aloyſius.

Galaup de Châteuil a laiffé un bien plus grand nombre de poëſies Françoises , qui ſont demeurées manſcrites. Un habile homme m'a aſſuré qu'il en avoit vû deux recueils in-folio ; dont chacun a un titre particulier. Le premier , intitulé : *les premières penſées de la Muſe de Loys Galaup de Châteuil* , contient des devises , avec leurs explica-

tions ; le commencement d'une Ode contre le Duc d'Epéron ; & des traductions de plusieurs Pseaumes : celle du 27<sup>e</sup>. est datée du second May 1592, & dédiée au Duc de Guise. Le second recueil, ou *les secondes pensées de la Muse de Loys Galaup Sieur de Chasteuil*, renferment, *Hymnes de Charles IV. Duc de Savoye ; les Amours d'Apollon & de Castandre*, Dialogue en vers à la loüange du Duc de Savoye & de ses ayeux ; & une multitude de Sonnets, d'Odes, de Stances, de Mascarades, & de Dialogues. La versification de notre Auteur est dans le goût de celle de Ronfard & de du Bartas, fort ampoulée, & souvent obscure. On y remarque cependant certains traits qui se ressentent de sa fréquentation avec Malherbe ; il travailloit beaucoup ses ouvrages, & on s'en apperçoit dans ses poësies ; ce travail en a banni le naturel.

Je ne parlerai point de ses autres écrits ; ils ne sont point de mon su et. Une mort trop prompte nous a privé de ceux qu'il avoit projetés. Il fit son Testament le 15 Mars 1593, & mourut le 5 Mai suivant, dans la 43<sup>e</sup>. année de son âge. Il avoit eu huit enfans. Jean Galaup de Chasteuil, Procureur

T iiij

LOUIS  
GALAUP  
DE CHAS-  
TEUIL.

Général de la Chambre des Comptes, Aides & Finances de Provence, & François Galaup de Chasteuil, Solitaire au Mont Liban, furent les seuls qui lui survécurent.

*MARSEILLE D'ALTOUVITIS.*

MARSEIL-  
LE D'AL-  
TOUVITIS.

Dans le second recueil manuscrit de Louis de Chasteuil on lit un Sonnet à *Marseille D'ALTOUVITIS sur son bracelet tissu de Perles & de Corail*. Cette Demoiselle aimoit aussi la poésie Françoisse, & la cultivoit : c'est ce qui m'engage à vous la faire connoître. Elle étoit fille de Philippe d'Altouvitis, d'une illustre maison de Florence, qui étoit premier Consul d'Aix en 1550, & de Renée de Rieux, Baronne de Castellane & de Châteauneuf, qui avoit été Maîtresse d'Henri III. & que d'Aubigné appelle Princesse de Bretagne. Philippe s'étant broüillé avec Henri d'Angoulême, Grand Prieur de France & Gouverneur de Provence, ils s'attaquerent mutuellement & se poignardèrent. Mademoiselle d'Altouvitis née avant cet événement, l'an 1550, avoit été tenuë sur les fonts de Baptême, par la Ville de Marseille, qui lui donna son nom.

Cette Demoiselle ne tarda pas à se distinguer par la beauté de son génie, & par son amour pour la poésie. Nous avons encore une Ode, qu'elle composa à la louange de Louïs Bellaud de la Bellaudiere, de Grasse, & Pierre Paul de Marfeille, qu'on regarde comme les deux restaurateurs de la poésie Provençale. Cette piece étant unique, & fort courte, vous ne ferez peut être pas fâché que je vous la rapporte : la voici.

Nul n'aura dans le Ciel partage  
S'il n'a chanté par l'univers  
Le rare Phénix de nostre âge  
Paul & Bellaud unis en vers.

Mercuriens déserts Poètes  
Enfans des neuf Muses chers,  
Je sacre aux lauriers de vos testes  
Deux Fleurons de Myrthe choisis.

Atropos a voulu dissoudre  
Un couple d'amis si très beau,  
Ayant mis Louïs Bellaud en poudre  
Sous le froid marbre du tombeau.

Mais de quoy lui sert son envie ?  
L'Amour a dompté son effort ;  
Car Paul lui redonne la vie  
Maugré le destin & le sort.

T v

Tous les Poëtes du même tems ont célébré les talens de Marseille d'Altouvitis, & le Sieur Reboul lui dédia *la mort courageuse de Sophonisba*, ouvrage qui fut imprimé à Rouen en 1600. Cet Auteur la qualifie Baronne de Castellane. Elle mourut à Marseille l'an 1606 âgée de 56 ans, & fut inhumée dans l'Eglise des Grands Carmes. Jean de Brémont, ou de Bermond, Marseillois, composa son Epitaphe, qu'on lit en ces termes, page 481 du *Jardin d'Epitaphes choisies*, donné par Pierre de Saint Romuald, Feuillant.

Le jour étoit couché sous l'ombre,  
Quand la Parque d'un esprit sombre  
Couvrait les plus vives clartés  
Qu'amour écrit entre ses flammes,  
Separa des parfaites ames  
L'ame de toutes les beautés.  
Ce fut des Graces la quatrième,  
Ce fut des Muses la dixième,  
**MARSEILLE**, qu'elle nous ravit :  
Mais tout le triomphe & la gloire  
Qui naquit de cette victoire,  
De rien ou de peu lui servir ;  
Car l'esprit quittant la nature

D'un corps sujet à pourriture  
 Ne fléchit à même destin ;  
 Mais doué d'un astre plus ferme  
 La fit , sans limiter son terme ,  
 Paroître au point de son matin.

MARSEILLE  
 D'AL-  
 TOUVITIS

### SCALION DE VIRBLUNEAU.

*Scalion* DE VIRBLUNEAU, Sieur de l'Ofayel, n'imita pas la sagesse de Louis Galaup de Chasteuil. Celui-ci avoit rappelé la poésie à son origine, en ne la faisant servir qu'à chanter les loüanges de Dieu & celles des Heros; Virbluneau ne l'emploia qu'à célébrer ses Amours. son *Angelique* & son *Andrienne* sont les deux objets de ses poésies, & des sentimens tendres & passionnés qu'il y exprime. La premiere étoit de quelque endroit de la Brie ; mais elle alla établir son séjour en Normandie ; & ce fut peut-être là que Virbluneau la vit. Son amour pour elle commença vers le mois d'Aoust 1591. Il ne fut pas heureux, où peut-être le fut-il beaucoup par la raison même qu'il ne réussit point. Le Poëte voyant qu'il n'étoit point écouté selon ses delirs , & que son *Angelique* lui avoit déjà fait

SCALION  
 DE VIR-  
 BLUNEAU.

Amours de  
 Virbl. Son.  
 79. ibid.  
 Son. 78. ib.  
 Sonn. 103.

T vj



SCALION  
DE VIR-  
BLUNEAU.

faire une dépense inutile de tant de Sonnets, de Stances, d'Odes, d'Elégies, qu'il avoit composés pour elle, tourna son affection vers une autre maîtresse : c'est son *Andrienne*. Celle-ci reçut ses vœux, les écouta ; & comme le Poète nous assure que ses amours furent *loyales & pudiques*, il faut croire qu'il ne fit avec *Andrienne* qu'une alliance légitime. Sa plume n'avoit pas moins été féconde pour cette seconde maîtresse que pour la première ; & c'est le recueil de toutes ces poésies qu'il crut pouvoir présenter au public.

Ce recueil est dédié à Madame de Boufflers, & contient trois livres. Les deux premiers sont intitulés : *Les loyales & pudiques Amours de Scalion de Virbluneau* ; & le troisième, *les prosperes & parfaites amours*. Le second livre fut composé au milieu des troubles qui agiterent le Royaume après la mort d'Henri III. Au reste le Poète proteste qu'il n'a pris que dans son propre cœur les sentimens dont il a rempli ses trois livres ; & que loin d'y être le copiste des anciens, ce que l'on voioit aisément sans qu'il le dit, il ne les avoit pas même lûs.

De lire tant d'Auteurs il ne m'est pris envie ;  
Properce ny Catule oncques n'ay feuilleté ,  
Parce que je me suis seulement contenté  
De vous faire sçavoir quelle est ma fantaisie.

SCALION  
DE VIR-  
BLUNEAU.

Le premier de ses trois livres finit par une Elégie de Philippe Perault , qui propose Virbluneau son ami comme le modele de l'amant le plus constant & le plus *loyal*. On voit dans ce recüeil le portrait de l'Auteur , & plusieurs emblèmes d'Amour , assez mal gravés. Si l'on en-croit Virbluneau , *il avoit tenu ce recüeil long-tems caché*, & il ne lui laissa voir le jour que parce que ses amis l'en avoient souvent prié. C'étoit avoir pour eux trop de complaisance.

FRANÇOIS BERTHRAND.

Je ne sçai si ce fut par un semblable motif que *François BERTHRAND* d'Orléans , publia ses *premieres idées d'Amour*. On a raison de se défier de ces excuses , trop souvent feintes. Les Ecrivains & les Peres se ressemblent. Tous sont également jaloux de ce qu'ils ont produit. Quoi qu'il en soit , Berthrand auroit gagné à être ignoré , puisqu'il n'avoit rien de mieux à offrir que les

FRANÇOIS  
BER-  
THRAND.

FRANÇOIS  
BER-  
THRAND.

Sonnets, les Elegies, les Stances, les Chançons, & les Eclogues qui composent ses quatre livres des *Amours d'Europe*.

T. 3. p. 568. Les Auteurs de l'histoire du Théâtre François ont connu ce Poëte; ils citent de lui une Tragédie, intitulée, *Priam Roi de Troye*, dédiée à Madame de la Loüe, & imprimée en 1600. Mais ils ne devoient point ajouter qu'à la reserve de cet ouvrage, *Berthrand n'avoit rien donné au public*. Les quatre livres de Poësies dont je parle, prouvent le contraire. Les mêmes Auteurs disent, qu'on ignore entierement la vie de cet Ecrivain. Il est vrai qu'on en sçait peu de chose. Mais du moins voit-on par ses *Amours d'Europe*, qu'il avoit reçu une éducation honnête, & qu'il eut pour Précepteur, un Flamand, nommé Pierre *Tripsé*, lequel lui enseigna particulièrement la Philosophie:

Amours  
d'Eur. l. 4.  
ll. 8.

TRIPSE', l'honneur de la troupe Aonide,  
Qui as goûté de l'onde Aganippide,  
Docte Poëte, escoute librement  
Ce que tu m'as enseigné doctement,  
Quand tu monstroys, libre de tout envie;  
Les beaux secrets de la Philosophie.

Lesmê mes poësies nous apprennent

que Berthrand avoit étudié la Jurisprudence, & l'on sçait d'ailleurs qu'il étoit Avocat ; mais il préféroit à la sèche-  
resse qu'il trouvoit dans les loix, les agrémens & les charmes que lui offroient les anciens Auteurs Grecs & Latins :

FRANÇOIS  
BER-  
THRAND.  
V. PÉpigr.  
Lat. de Da-  
vid. Chop-  
pin, à la té-  
te de la Trag.  
de Priam.

Vray est ( dit-il ) que rien ne peut davantage me  
plaître

Que d'avoir bien souvent dans les mains un Homere,  
Un Virgile, un Pindare, un Horace, un Platon,  
Un Plutarque, un Senèque, un Arate, un Caton ;  
Par fois un Aristote ; & foul de sa science,  
Donner tout mon esprit à la Jurisprudence.

L'objet de ses poësies étoit une Demoiselle d'Orléans. Plusieurs fois il répète, qu'il soupira huit ans pour elle ; que dans cet intervalle elle se transporta à Paris, où elle fit un long séjour. L'obtint-il ? Je l'ignore. Ses Amours finissent par l'espérer toujours. Tout ce qu'on peut dire de ces quatre livres est contenu dans ces deux vers d'une Epigramme qu'on lit au commencement :

*Ille lachryma, risus, suspiria multa, salesque*

*Lusus, amor, rixa, praelia, paxque vigent.*

Cependant si par Sales, le Poète en-

FRANÇOIS  
BER-  
THRAND.

tend beauté, finesse, délicatesse d'esprit ; il s'est trompé. Rien de plus plat que ses vers. On voit par des Stances qui sont entre l'Elégie 15<sup>e</sup>. & la 16<sup>e</sup>. du quatrième livre, que Berthrand étoit ami de David Choppin, Conseiller du Roi au Siege Présidial & Bailliage d'Orléans.

Les Mélanges, ou poésies diverses, qui suivent les Amours d'Europe, sont adressés à Madame Brulard. C'est encore de l'amour ; à l'exception des Stances sur l'*Heleine de Paul de Lescluze*, qui étoit, à ce qu'il paroît, un ouvrage de galanterie, en vers. Sur la fin de ces Mélanges, on apprend que Berthrand avoit un frere, qui étoit malade à Paris en 1598. & M. de Beauchamp conjecture, sans aucune preuve, que ce frere étoit peut-être l'Auteur de la Tragédie de Priam. N'est-il pas plus naturel de la donner à celui de qui l'on est déjà certain d'avoir des poésies?

Recherches  
sur le Th. Fr.  
t. 2. p. 30.

### TIMOTHEE DE CHILLAC.

TIMO-  
THÉE DE  
CHILLAC.

Voici encore un Panégyriste de l'Amour. C'est *Timothée* DE CHILLAC, dont les œuvres parurent en 1599. L'Auteur avoit eu dès l'âge de 20 ans

la couronne poétique, & il a eu le soin de se faire graver avec les marques de cette distinction à la tête de ses poésies. Celles-ci n'en sont pas meilleures; & je n'y reconnois pas la vérité de ce compliment qu'Antoine de Pontaymeri Sieur de Foucheran, fait à Chillac son Disciple :

Voici le fruit des belles fleurs  
Qu'en vous enseignant je fis naître :  
Quelles gloires aura le Maître ,  
Si l'Ecolier a tant d'honneur !

Ces fruits assurément étoient encore loin de leur maturité. Voici en quoi ils consistent : dans les *Amours d'Angeline*, les *Amours de Lauriphile*, la *Liliade Françoise*, *Bouquets & Tombeaux*. Angeline étoit Maîtresse du Poète; c'est à elle que sont consacrées les prémices de la veine de Chillac : Sonnets, Elégies, Discours, Chançons, Stances : voila l'hommage qu'il lui offre. Les *Amours de Lauriphile* n'ont gueres pour objet que le Laurier d'Apollon : c'est aux Muses que parle le Poète; c'est d'elles qu'il s'entretient en prose & en vers, ce sont elles qu'il loüe, & dont il veut gagner les faveurs. Henri IV. est le

TIMO-  
THÉE DE  
CHILLAC.

sujet principal de la *Liliade Française* ; la gloire des Lis, soutenue & augmentée par ce grand Prince, y est exaltée.

Ce sont les sentimens d'un cœur François qui aime son Roi, qui le respecte, qui se félicite de tous les avantages qu'il remporte sur ses ennemis. Cet amas de pieces diverses, qui ont toutes le même objet, est adressé à M. de Roquelaure, *Contrôleur Provincial de l'Artillerie au pays du Languedoc*, &c. Chillac étoit peut-être de cette Province ; ou du Puy en Velay ; car dans une *Ode* que le Poète avoit présentée *contre la Requête de deux envieux*, il fait entendre que ceux-ci étoient du Puy ; & on le lit plus clairement dans des Stances qui suivent cette Ode, & qui sont adressées à Chillac même.

Les *Bouquets* sont des témoignages de respect & de déference pour Gabrielle d'Estrées, Duchesse de Beaufort, & Maîtresse de Henri IV ; pour le Prince & la Princesse de Condé ; Madame d'Entrague ; la Duchesse de Ventadour, & autres. Le Poète y a joint des Stances qui ne regardent que lui-même & son ami Garnier : le premier avoit la fièvre, le second étoit amoureux ; ces deux maladies sont inflammatoires

& peuvent causer également de grands ravages ; voilà le sujet de ces Stances.

TIMO-  
THÉE DE  
CHILLAC.

La moitié des Tombeaux ou Epitaphes deshonne le Poète. L'homme vertueux ne sçait point louer le vice ; il le déteste même , sans égard pour ceux qui en sont tachés. Cependant , c'est Gabrielle d'Estrées , Duchesse de Beaufort , & Marquise de Monceaux , qui occupe la plus grande partie de ces dernières poésies de Chillac. Epitaphes , Complaintes , Stances , Sonnets , tout concourt à louer cette femme qui n'a été célèbre que par ses amours. On ne craint pas même de la placer au rang des Dieux ; on veut qu'Henri IV. regarde la mort de Gabrielle comme une des plus grandes pertes qu'il ait pû faire. Quel excès d'extravagance & de basse flatterie ! Les autres Epitaphes sont celles de Louis de Blayn , ou Bleyns , Sieur du Poët ; de J. de Vernier , Conseiller du Roi , & Viguiier de Nîmes ; de Jean-Antoine de Sarrafin , Medecin du Roi ; d'Angeline Maîtresse de l'Auteur ; & de quelques autres.

JEAN GRISEL.

JEAN

Jean GRISEL , de Roüen , a chanté GRISEL.



452 BIBLIOTHEQUE  
pareillement les loüanges d'Henri IV.  
mais il assure que la flatterie n'a point  
dicté ses éloges.

Ce n'est pas pour vous flatter , Sire ,  
Que Grand j'entreprends de vous dire ;  
Mon vers naturel & sans art  
Au mensonge n'eut jamais part . . . . .  
Pour moy , je dis ce que j'entens  
Aux lieux où pour passer mon temps  
Mon vague pas souvent me meîne , &c.

Grisel fait cette protestation en commençant ses *Martiales visions* , poëme dans lequel il feint de voir en songe toutes & chacune des actions glorieuses d'Henri IV. qu'il détaille l'une après l'autre par ordre & sans aucun art. Ce n'est qu'une longue narration historique de la vie du Roi jusqu'en 1599.

Cette histoire en vers est suivie d'un *dessein de Mascarade devant le Roi*, de Sonnets, de vers sur la paix, de Quatrains, de *vœux aux Dieux antiques*, à Jupiter, à Mercure, à Diane, &c. des *Amours* de l'Auteur, & d'un *Bouquet poétique*. Les Amours contiennent des Sonnets, & autres pieces, pleines de fadeur. Le Bouquet est composé d'acrostiches, de

Madrigaux , d'Odes & autres poësies diverses. On y lit une longue Ode à JEAN GRISEL, M. du Perron, alors Evêque d'Evreux; & une autre à M. Denyau, Avocat à Roïen , compagnon d'étude de l'Auteur.

Il paroît par le court avis au lecteur , qui termine ce recueil, que Grisel avoit composé une histoire détaillée du Règned'Henri IV. & diverses autres poësies qu'il promettoit de publier si ce premier recueil étoit bien reçu. Je ne connois que celui dont je viens de rendre compte. J'ai parlé ailleurs d'*Hercule Grisel* , Prêtre qui étoit aussi de Roïen, & apparemment frere, ou proche parent de *Jean*.

Biblioth. Fr.  
nouv. édit.  
t. 6. 167. &  
265.

F I N.















